



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

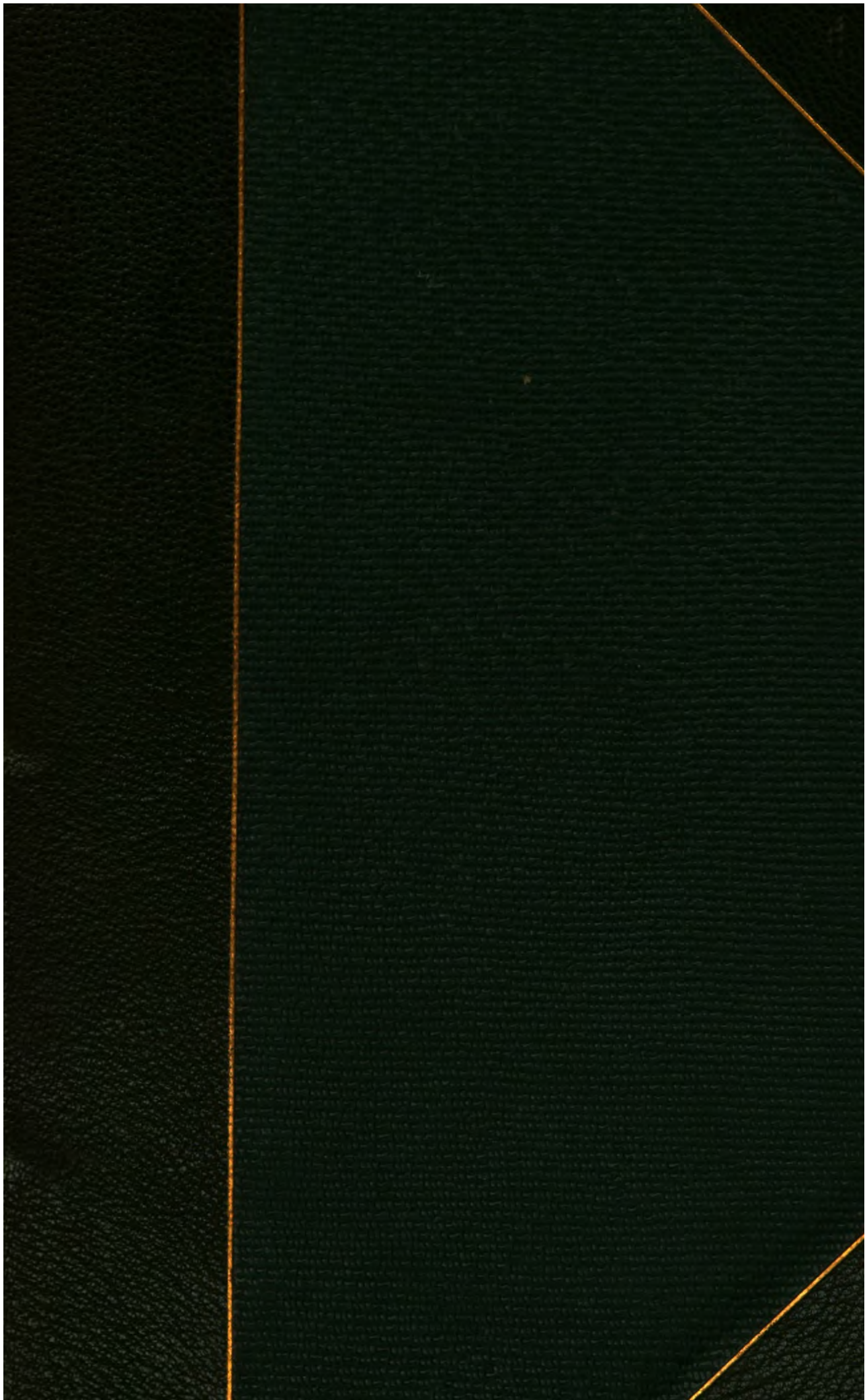
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





*JH*

Vet. Fr. I B. 15



2-15

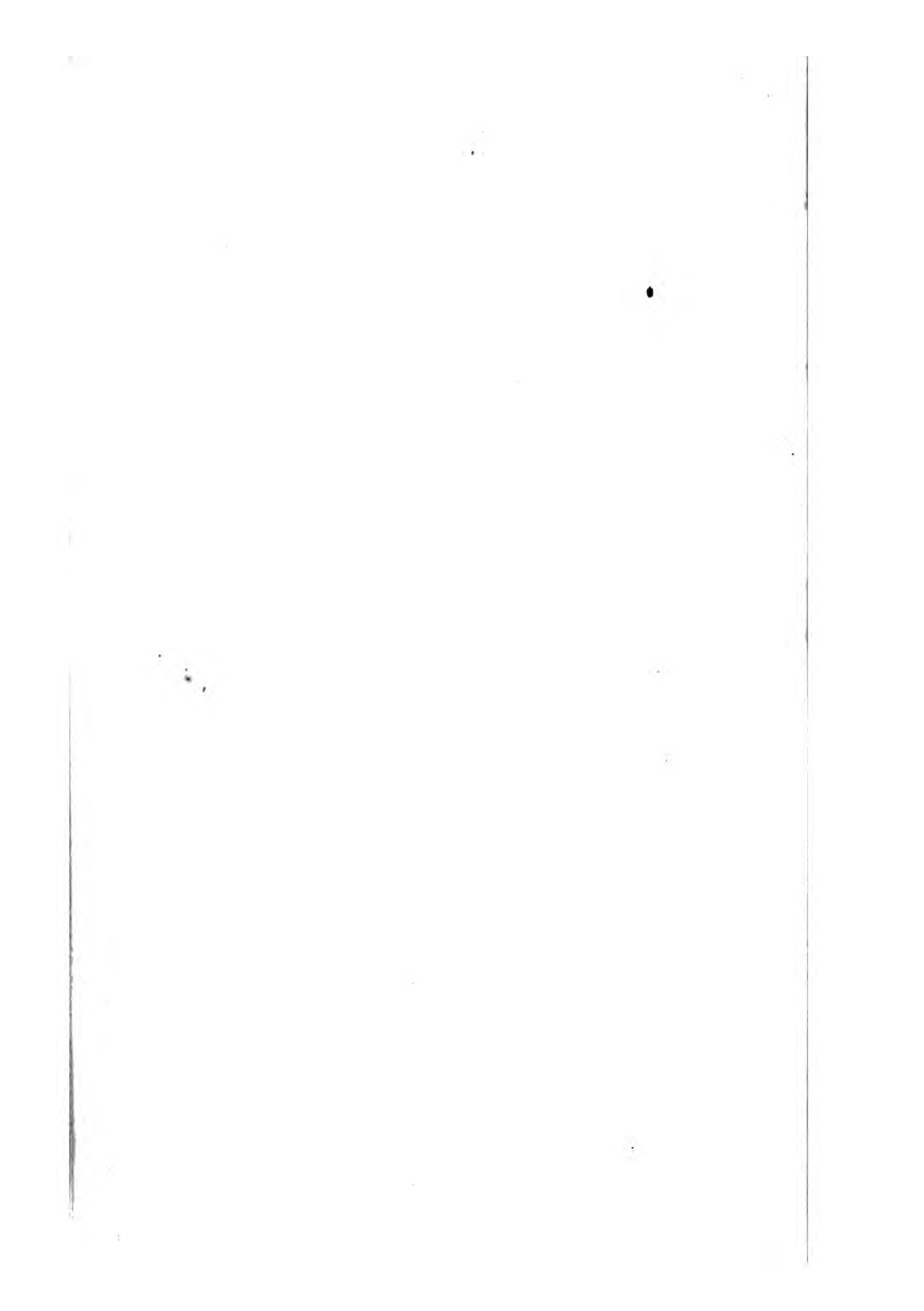
~~7.9/3~~ 31/4.

~~2-15-0~~ 2-15-

2 volumes in one  
low hole punch but plate

G/1-

12



**LE PARNASSE SATYRIQUE.**



**Imprimé à très-petit nombre,**

**sur vélin,  
sur papier de chine,  
sur papier de couleur,  
sur papier vélin,  
et sur papier vergé.**

LE  
**PARNASSE SATYRIQUE**  
DU  
**SIEUR THÉOPHILE**  
AVEC  
**LE RECUEIL**  
DES  
**PLUS EXCELLENS VERS SATYRIQUES**  
DE CE TEMPS

—  
—  
—  
—  
—  
  
**NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE, REVUE ET CORRIGÉE,**  
Avec Glossaire, Notices biographiques, etc.

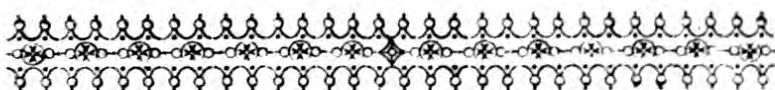
—  
**TOME PREMIER.**  
—  


GAND,  
A la Librairie ancienne et moderne de DUQUESNE, rue des Champs, 81.

PARIS,  
CLAUDIN, Libraire, rue d'Anjou-Dauphine, 12.

—  
1861.





## Advertissement au Lecteur. (\*)

---

Amy lecteur, c'est un aymable et doux entretien que la satire quand elle part de la main d'un bon maistre. Plusieurs se sont employez à la recherche de sa perfection, mais peu y sont parvenus. Ronsard mesme est contraint d'advouer qu'encores que son temps fust très fertile en bons esprits, propres à toutes sortes d'arts et de sciences, que néantmoins aucun ne s'y pouvoit justement vanter d'exceller en ce genre d'escrire, lequel à la vérité demande un esprit tellement délié et si bien versé parmy les affaires du monde, que les moindres circonstances et particularitez d'iceluy ne doibvent, sans encourir le blasme d'une juste censure, décliner la jurisdiction de sa cognoissance. Or entre ceux qui ont atteinct, de nostre temps, au but de ceste perfection les sieurs Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot et autres (que, pour estre encore vivants je désire passer soubs silence) semblent avoir osté à nos nepveux l'espérance de mieux faire en ceste sorte d'escrire. C'est pourquoy, amy lecteur, je ne me puis non plus lasser de rechercher curieusement les

(\*) Tout fait supposer que cette préface est de Théophile Viaud Elle ne se trouve que dans la première édition du Parnasse.

pièces qui sont sorties et qui sortent journellement de tous ces beaux esprits pour te les communiquer, que je scay asseurément que tu ne te peux lasser de les lire, et, en les lisant, admirer les pointes et les traicts incomparables qui s'y rencontrent. Trois impressions qui se sont faictes en moins de deux années du Cabinet satyrique tesmoignent assez avec quel applaudissement tu l'as receu.

D'entrer à présent sur le mérite de ces parfaits ouvrages, qui le suivent immédiatement, ce seroit vainement abuser de ta patience. Il suffit que l'on voye au frontispice d'iceux les noms de leurs auteurs pour les rendre recommandables à ceux mesmes qui ont à mespris les douces faveurs des Muses. Mais pour ne point retarder plus longtemps le plaisir extremes que tu dois recevoir en la lecture de ces rares poésies, et pour ne t'estre point ennuyeux, je te veux seulement prier de ne prendre point garde aux fautes d'impression que tu y trouveras, estant très difficile d'empescher le cours de ces petits deffauts en un œuvre nouveau comme est cestuy-cy. Je croy que ces petites ronces ne t'empescheront point de cueillir les belles fleurs qui s'y rencontrent pour ton contentement, avec assurance néantmoins de te satisfaire d'avantage en la seconde impression, te la présentant plus correcte, plus ample et en meilleur ordre. Jouys cependant de ce que je t'offre et m'en aye en ton particulier de l'obligation, comme à celuy qui a voué toute son industrie au service du public. Adieu.



# LE PARNASSE

DES

## POETES SATYRIQUES

OU

### DERNIER RECUEIL

DES

VERS PICQUANS ET GAILLARDS DE NOSTRE TEMPS

PAR

LE SIEUR THEOPHILE.

---

**Sonnet.**

**P**hylis tout est f. . tu , je meurs de la vérole ,  
Elle exerce sur moy sa dernière rigueur,  
Mon V. baisse la teste et n'a point de vigueur,  
Un ulcere puant a gasté ma parole.

J'ay sué trente jours, j'ay vomy de la colle;  
Jamais de si grands maux n'eurent tant de longueur,  
L'esprit le plus constant fust mort à ma langueur,  
Et mon affliction n'a rien qui la console.

Mes amis plus secrets ne m'osent approcher,  
 Moy-mesme en cet estat je ne m'ose toucher,  
 Philis le mal me vient de vous avoir f. . tuë.

Mon Dieu, je me repens d'avoir si mal vescu ;  
 Et si vostre courroux à ce coup ne me tuë,  
 Je fais vœu désormais de ne f. . tre qu'en cu.

---

**Epigramme.**

**V**ous qui censurez la Satyre,  
 Bien que pour vous la faire lire  
 On a tant de difficulté,  
 Ne donnez vous pas un indice,  
 En fuyant le blasme du vice,  
 Que vous ayez l'impiété.

---

**Epigramme.**

**N**os vers sont pleins d'instruction,  
 Blasmant la sale affection,  
 Mais ne les lisez pas mesdames,  
 Pour attiser dedans vos cœurs  
 Ces trop illégitimes flammes,  
 Argumens de nos vers mocqueurs :  
 Autrement vos intempérances  
 Vous faisant justement mocquer,  
 Viendroient contre vous provoquer  
 Nos plus gaillardes mesdisances.

**Les Amoureux ressuscitez, aux Dames.**

**P**uisque votre ame fut d'espouvante suivie,  
 Belles de qui les yeux nous tiennent asservis,  
 A présent que l'Amour nous redonne la vie,  
 Approchez près de nous, afin que l'on publie,  
 Si vous fuyez les morts que vous cherchiez les vis.

---

**Chanson en Dialogue.**

- Demande.* **Q**uelle fièvre avez-vous Paquette,  
 Qui vous rend le teint si deffait?
- Response.* C'est le désir d'une brayette,  
 Dont je ne puis avoir l'effet.
- Demande.* Certes vous estes maigre et jaune,  
 Je ne sçay pas que demandez?
- Response.* Un gros V. long d'un bon quart d'aune,  
 Prestez-le moy si vous l'avez.
- Demande.* Mais quoy vous n'êtes point honteuse,  
 De dire ainsi vostre appétit?
- Response.* Homme goulu, femme fouteuse,  
 Ne désirent rien de petit.
- Demande.* Si vous voyiez quelque V. mince,  
 Voudriez-vous pas bien l'approcher?
- Response.* Quand ce seroit celui d'un Prince,  
 Je ne voudrois pas le toucher.
- Demande.* De quelque valet l'accointance  
 Seroit-ce bien vostre désir?



*Response.* Ouy, s'il le fait d'obéissance,  
Et le refait pour le plaisir.

*Demande.* Vous avez la fesse soudaine,  
Alors qu'on vous presse le flanc ?

*Response.* Le cul sans cesse me demeine  
Comme l'esguille d'un quadranc.

*Demande.* Qui vous voit la mine si froide,  
Ne vous croit point le cul si chaud.

*Response.* C'est au C. qu'il faut un V. roide,  
Ce n'est point au front qu'il le faut.

---

### Epigramme.

**J**E ne vis onc femme si froide,  
Et je croy qu'on n'en sçauroit voir;  
Vous luy monstrez votre V. roide,  
Et la f. .tez sans l'esmouvoir.

---

### Sur une jouissance.

Stances.

**E**nfin j'ay surmonté l'excessive rigueur,  
De celle qui tenoit mon esprit en langueur,  
Graces à mon destin, je l'ay long-temps tenuë  
Dans son lit toute nuë.  
L'Aurore n'eut plustost amené le beau tour,  
Que voulant apaiser le feu de mon amour,  
Et donner quelque tresve à ma peine cruëlle,  
J'allay voir cette belle.

Sitost qu'elle me vit , son aimable paleur,  
Signe d'un feu secret, prit une autre couleur,  
Les beaux lys de son teint se changèrent en roses ,  
Nouvellement escluses.

Ses beaux yeux languissans me firent croire aussi,  
Que rien ne l'agitoit que l'amoureux soucy,  
Et que dedans sa couche une cruelle flamme  
Brusloit alors son ame .

Je m'approche auprès d'elle et luy dis à l'instant,  
Beauté pour qui tousjours je veux estre constant,  
Cessez de m'affliger , n'estes vous point lassée  
De ma peine passée?

Depuis que le soleil esclaire dans les cieux ,  
Il n'a peu voir encor dans l'enclos de ces lieux  
Un amant , qui jamais ait eu tant de martyre  
Sous l'amoureux Empire.

Alors en me louant de ma ferme amitié,  
Et voyant mes ennuis , en eut tant de pitié,  
Que malgré la pudeur , qui luy couvroit la face,  
Honteuse elle m'embrasse.

Daphnis, mon cher Daphnis, ce me dit-elle alors ,  
Seul soulas de mon cœur , je cède à tes efforts :  
D'un mesme mal que toy , je te parle sans feinte,  
Ma pauvre ame est atteinte.

Ne croy que désormais je résiste à ce Dieu,  
Doux tyran de nos cœurs, qui commande en tout lieu ,  
Puisqu'il le veut ainsi , reçois la récompence  
De ta persévérance.

Je n'ayme rien que toy, Daphnis, n'en doute plus ,  
Tous les autres discours te seroient superflus :  
Pour te dire en un mot, reçois la récompence  
De ta persévérance.

Conserve seulement mon honneur et ta foy,  
 Si ton esprit est mien , mon cœur est tout à toy :  
 Pour te le tesmoigner, reçois la récompence  
 De ta persévérance.  
 Lors touché d'un désir qui n'a point de pareil ,  
 Je saute dans le lit de ce divin soleil ,  
 Où sans plus différer j'obtins la récompence  
 De ma persévérance.

---

### Contre un Jaloux.

Stances.

**D**onques cet importun jaloux  
 Brassera tousjours contre nous  
 Des misérables aventures,  
 Et ne se contentera pas  
 Qu'il ne voye dans nos blessures  
 La source de nostre trespas.  
 Tirsis, celuy de mes amis ,  
 Qui plus volontiers m'a permis  
 De l'employer envers Madame,  
 Accordoit son luth à sa voix ,  
 Pour attirer le corps et l'ame  
 De la Charité que j'aimois.  
 Les ombres nous environnoient,  
 Et les estoiles ne donnoient  
 Trop de clarté pour nous connoistre  
 Quand ce fantastique resveur  
 Nous a fait voir par la fenestre

Un mousquet pour toute faveur.  
Toutefois sçachant que Vénus  
Et Mars souvent sont devenus  
Espoinçonnez de mesme envie,  
Nous creusmes que cet instrument,  
N'estant pour nous oster la vie,  
Servoit de signe seulement.

Ainsi ne laissant de chanter,  
Soudain nous vismes esclater  
Et vomir contre nous la flamme,  
Autre que celle de l'Amour,  
Qui donne son atteinte en l'ame,  
Et nous fait plaindre nuit et jour.

Mais il pleut au fils de Cypris,  
Que ce ne fut pas là le prix  
De ma peine et de mon servage,  
La balle passa sans toucher  
Autre chose, pour son passage,  
Que la poterne d'un boucher.

Alors le farouche jaloux  
Outragea ma belle de coups,  
Et la noircit de meurtrisseure ;  
Je me retiray tristement,  
Moins fasché de mon aventure  
Que de son mauvais traitement

---

### Chanson.

Puisqu'il faut, ma chère Lydie,  
Pour garder ma fidélité,  
Que la vérité je vous die,

Vous aimez trop la vanité.

Vous avez dessus votre face  
Des traits et des attraits assez .  
Et de l'amour et de la grace,  
Mais non pas tant que vous pensez.

Vous pensez estre belle et sage,  
Prenant vos amans pour tesmoins,  
Vous le seriez bien davantage,  
Si vous le pensiez estre moins.

Tryez l'un d'eux le plus fidelle ;  
Avec autant de jugement ;  
Comme vous pensez estre belle ,  
Vous le prendrez pour vostre amant .

La beauté n'est point adorée,  
Où l'orgueil s'est venu loger ;  
Aussi dit-on que Cytherée  
Fut amoureuse d'un berger .

Et la grace la plus luisante ,  
Qui peut à vos yeux revenir ,  
D'une qui fait la suffisante ,  
Me suffit pour me retenir .

Une franchise sans malice ,  
Un ris qui n'est point affeté,  
Une beauté sans artifice,  
Me rend sans infidélité .

### Sur la maladie de Paquette .

Gausserie à M. de Vary, conseiller à Bourges.

**D**epuis que j'ay tourné jacquette  
Embrassant un party nouveau ,

De Vary, la jeune Paquette  
 N'a rien de sain dans le cerveau.  
 Le vin, dont elle est fort amie,  
 Luy desplait, ou la fait vomir :  
 Sa face s'est toute blesmie,  
 La pauvre ne peut dormir.  
 Ses appas en fort petit nombre  
 Sont sur le point de la quitter :  
 Sa voix se perd, son œil est sombre,  
 Elle commence à radoter.  
 J'ay pitié de cette aventure,  
 Qui la fera bientôt mourir ;  
 Et s'il se pouvoit en peinture,  
 Je voudrois bien la secourir.  
 Las ! j'entends frapper à ma porte,  
 Tresve à ces discours mal tissus,  
 Peut-estre que Paquette est morte,  
 S'il est ainsi, terre dessus.

---

### Contre Paquette.

Stances.

**P**our obtenir le privilège  
 De gouverner mes volontez,  
 Paquette usez de sortilège,  
 Qui soit plus fort que vos beautez.  
 Le fard, la céruse, et le plâtre,  
 Forment vos plus mignons attraits,  
 Et pensez me rendre idolatre  
 De la peinture et des pourtraits.

Non , non , vous me rompez la teste,  
Et vous mesprenez grandement ;  
Votre service est une feste,  
Qui n'est pas de commandement.

Quand vous jurez d'estre fidelle,  
Et nommez mes deux yeux vos Rois,  
Vous allumez une chandelle  
Devant vostre idole de bois.

Mon oreille est fort descharmée  
Aux beaux discours que vous tenez ;  
Mais quand vous parlez d'estre aimée,  
Aussi-tost je saigne du nez.

La surdité qui m'importune  
Se redouble, et le cœur me faut ;  
Cherchez ailleurs vostre fortune,  
Je tremble quand vous avez chaud.

Vos sousris, qui n'ont point de cesse ,  
De mon cœur ne sont pas le but ;  
J'irois de ce pas à confesse,  
Si je pensois vous avoir pleu.

En un mot, battez bien la carte,  
Afin d'avoir un jeu plus beau ;  
Si pour vous de moy je m'escarte,  
J'auray l'appetit d'un corbeau.

---

Stances.

C'Est en vain que , pour decevoir  
Mon cœur à l'amour insensible,  
Vous contraignez vostre devoir,  
Et voulez tenter l'impossible :

Car le mespris et la raison  
M'ont sorty de vostre maison.

En vain d'un regard affecté,  
Et d'un sousris plein de malices,  
Vous voulez que ma liberté  
Serve encore à vos artifices :  
Maintenant vostre œil plein d'appas  
Tout ce qu'il veut ne le peut pas.

Que sert de m'asseurer souvent,  
Que pour moy vostre ame est bruslée,  
Vos discours ne sont que du vent,  
Ma paupière n'est plus voilée :  
Bref, je viens vous dire en ce lieu  
Pour jamais un dernier adieu.

Adieu donc courage divers,  
Qu'à tout coup l'inconstance emporte,  
En tenant vos yeux plus couverts  
Gouvernez vous d'une autre sorte :  
Dejà l'on fait courir un bruit,  
Qui me desplaist et qui vous nuit.

On dit qu'à tous objects présents  
Vostre ame se laisse surprendre ;  
Mais que vos yeux les plus nuisants  
Se changent aussitost en cendre ,  
Et que vostre fragilité  
Surpasse ma fidélité.

On adjouste qu'à tout propos,  
Afin d'estre mieux caressée,  
Vostre esprit privé de repos  
En prive aussi vostre pensée,  
Et que tout vostre souvenir  
Ne s'attache qu'à l'avenir.

Je supprime pour vostre bien



Les autres discours du vulgaire,  
 Et quoy que je n'attende rien  
 De cet office salulaire,  
 J'aime bien mieux vous obliger,  
 Que vous nuire et vous affliger.

Mais n'ouvrez plus facilement  
 Les secrets desseins de vostre ame :  
 Car l'imprudence est l'aliment  
 Du dueil, de la honte, et du blasme ;  
 Et tost ou tard vous fait sentir,  
 Ce que c'est que le repentir.

Surtout ne pensez pas à vous  
 Tout ce qui se dit estre vostre,  
 Tel maintenant fait les yeux doux,  
 Qui en doux temps est à un autre,  
 Et qui ne voudroit pour mourir  
 En un besoin vous secourir.

Pour moy , si pour vous retirer  
 Du creux d'une tombe relente  
 Il ne falloit que souspirer,  
 Mon ardeur est si violente,  
 Que ne seriez sans mouvement  
 Desormais dans le mouvement.

---

### Qu'il faut baiser.

Ode à Isabelle.

1.

**M**A foy c'est estre trop mauvaise,  
**M**Chère Isabelle, mon soucy,  
 De dire alors que je te baise,

Qu'un amant ne doit faire ainsi,  
Que je commets une imprudence,  
Qui me pourra causer la mort :  
Car si je te fais quelque tort,  
J'en veux bien faire pénitence.

2.

Fay moy mourir à la mesme heure,  
Qu'un baiser je t'auray ravy :  
Que m'est-il que pour toy je meure,  
Si pour toy seulement je vy ?  
Au moins sur tes lèvres déclozes,  
Malgré ton bel œil courroucé,  
Devant ma mort j'auray sucé,  
Le miel de ta bouche de roses.

3.

Tout le monde, dis-tu, soupçonne  
Beaucoup de tant de privautez :  
Ma foy je ne pense à personne  
Auprès de tes chastes beautez :  
Mon esprit passant de la veuë  
Dessus ma lèvre en te baisant,  
Je ne voy pas le mesdisant,  
Qui ne blesse qu'à l'impourveuë.

4.

Je meurs, quand tu dis que ta vie  
T'est moins chère que ton honneur :  
Traistre honneur, l'objet de l'envie,  
Qui prend naissance du bonheur,  
Démon maudit, fausse imposture,  
Idole du peuple ignorant,  
Faut-il qu'on t'aille préférant  
Aux loix que donne la nature ?

5.

Durant cette saison dorée,  
Qui fit nos pères si contents,  
Quand bouche sur bouche serrée  
Deux amants s'alloient esbattants,  
L'envie au dangereux visage  
Ne les troublait par son crédit ;  
Ces mots d'honneur et de l'or dit  
N'estoient point encore en usage.

6.

Tout estoit pris pour innocence  
Le baiser et l'attouchement ;  
On ne blasmoit point la licence,  
Que peut prendre un fidèle amant :  
Le dueil, les soupirs et les larmes  
N'avoient point encore de cours,  
Au lieu qu'on les void tous les jours  
Estre des sorciers et des charmes.

7.

O temps heureux et plein de gloire,  
Qui t'a de ce monde chassé ?  
C'est la malice à l'âme noire,  
Au sein de mort pasle et glacé :  
Qui par des raisons détestables  
Fait croire en ce siècle abattu,  
Que l'innocence et la vertu  
Sont des tyrans insupportables.

8.

Le bruit du peuple, qui se plonge  
Au milieu de l'oisiveté,  
Une erreur, un abus, un songe,  
Engagent sous leur cruauté ;  
Et le désir et l'esprit blesme

De l'homme son mal poursuivant,  
Comme s'il estoit plus vivant  
Pour un autre que pour soy mesme.

9.

Le moindre geste sert d'ombrage,  
Le ris est un enragement,  
Le baiser fait faire naufrage  
Au plus sain de son jugement :  
Mesme on explique la pensée  
Qui ne se peut voir ny toucher ;  
On la contraint de se cacher,  
De peur d'estre dite insensée.

10.

Estrange et forte tyrannie,  
Hélas ! sera-ce pour tousjours ;  
Ne verrons-nous jamais bannie  
La saison de fer et ses jours,  
Où la mesdisance établie  
A plus de temples et d'autels,  
Que jamais les Dieux immortels  
N'en eurent dedans d'Italie.

11.

Cette peste avec ses blasphemes  
Se guinde jusques dans les cieux ,  
Et pour offenser les Dieux mesmes ,  
Elle ouvre la bouche et les yeux :  
Vénus est une garce infame,  
Mercure un parfait maquereau,  
Jupiter se change en taureau ,  
Pour mieux decevoir une femme.

12.

Ainsi chacun ressent l'atteinte  
De ce démon injurieux ;

Mais lorsqu'on n'en a point de crainte,  
 A soy mesme il est furieux :  
 Il se ronge, il se fait la guerre,  
 Quand on le mesprise soudain :  
 Il craint cent fois plus le desdain ,  
 Qu'on ne fuit un coup de tonnerre.

13.

Mesprise le donc Isabelle,  
 Et de cent baisers redoublez,  
 Sans jamais plus n'estre rebelle ,  
 Appaise mes esprits troublez :  
 Verse sur ma lèvre altérée  
 Un nectar tout plein de douceur :  
 Jadis on vit bien un chasseur  
 Estre baisé de Cythérée.

14.

Cette Déesse, qui se vante  
 D'estre la mesme chasteté,  
 Tousjours inégale et mouvante,  
 Amoureuse de la beauté  
 D'un pauvre berger de Latmie,  
 A bien souvent quitté les cieux  
 Pour baiser son front et ses yeux .  
 Et sa belle bouche endormie.

15.

En quel lieu du monde habitable  
 Le baiser est-il défendu ?  
 Quel barbare mal accostable  
 Baiser pour baiser n'a rendu ?  
 L'hermite le plus solitaire  
 Baise et rebaise bien la Croix ,  
 Est-il possible que tu sois  
 Et plus dévote et plus austère ?

16.

Non, non, je lis dans ta pensée,  
Tu fuis pour me faire courir,  
Et contrefaisant l'offensée,  
Quand d'aise je te fais mourir,  
Ton œil en sa colère feinte  
Annonce mon trespas prochain :  
Mais tout cet artifice est vain,  
Quand on aime on n'a point de crainte.

17.

Fay la douce ou bien la faschée,  
Reçoy ou rejette mes vœux,  
Je sçay que ton âme est touchée  
Des traits d'amour et de ses feux ;  
Et quoy que ta bouche mesdie,  
Je descouvre la vérité,  
Tu te plais trop en ta santé  
Pour embrasser la maladie.

18.

Mais dequoy servent les paroles,  
Faisons ensemble nostre accord :  
Mesprisons les discours frivoles  
Du peuple, qui veut nostre mort :  
C'est une beste mal-apprise,  
Sans jugement et sans raison :  
Te voudrois tu mettre en prison.  
S'il se fachoit de ta franchise ?

19.

Quant à moy , par tes yeux je jure ,  
Que tu n'auras point de repos ,  
Quoy qu'il soupçonne ou qu'il murmure ,  
Qu'en me baisant à tout propos :  
Qu'il soit le tesmoin de mon aise ,

Qu'en est-il ? on se doit cacher  
 Seulement quand on veut pêcher,  
 Et non pas lors que l'on se baise.

---

**Pour un Courtisan.**

Stances.

**T**ousjours le dur soucy d'avoir des Damoiselles  
 Viendra-il m'empêcher de reposer les nuits ?  
 Tousjours le vain espoir de posséder ces belles  
 Fera-il en mon cœur un cabinet d'ennuis ?

Passera-il tousjours le plus beau de sa vie  
 En souhaits, en désirs, sans ne rien acquérir ?  
 Ma demande tousjours sera-elle suivie  
 D'un desdaigneux refus pour me faire mourir ?

Si jamais le destin ne m'est plus favorable,  
 Donques me faudra-il recourir aux putains,  
 Pour en trouver quelqu'une à mon feu secourable,  
 Qui remette la paix parmy mes sens mutins ?

Mais las ! estant issu d'une très-bonne race  
 Pourray-je m'amuser en de si sales lieux ?  
 Pourray-je consentir qu'un deshonneur efface  
 Ce qui de tous costez rend mon nom glorieux ?

Ainsi dans les assauts d'une guerre civile,  
 Un jeune Courtisan se plaignoit du Destin :  
 Mais ce pauvre mignon se trouvoit malhabile,  
 Pour gagner une Dame, et baiser la putain.

Car pour la Damoiselle, il estoit sans mérite,  
 N'ayant d'autres vertus que de sçavoir jurer :  
 Et pour l'autre, il avoit la bourse si petite,  
 Qu'il fallut se résoudre à toujours endurer.

## Epigramme.

**C**ette camuse qui s'enfuit  
 Quand je luy présente la bouche,  
 Si le luy présentois mon v.,  
 Elle ne seroit point farouche.

*Quatrains contre des Courtisanes.*

**A**insi que la chaleur est l'image du feu,  
 De vos bons tours ces vers le sont aussi mesdames :  
 Ce sont les vrais miroirs du secret de vos âmes,  
 Bien qu'ils ne fassent voir tout cela qu'ils ont veu.

*De Madame de P. à M. de V.*

**V**ous le voulez, je le veux bien,  
 Or maudit soit-il qui l'empesche :  
 Madame n'attendez plus rien,  
 Laissez donner à vostre bresche.

*Response de Madame.*

**J'**attens le temps et ne prends rien,  
 Certes aussi c'est trop attendre :  
 Mais à la fin il en faut prendre,  
 F...ons, ton conseil me plaist bien.

*Madame de G. à sa fille.*

**A**llons ma fille, voicy l'heure,  
 Il y en aura bien pour deux :  
 Qu'il n'aye peur qu'il en demeure,  
 Vous en voulez, et moy j'en veux.



*Response.*

**L**aissez moy faire mes prières,  
**P**endant que le temps le permet,  
 J'en suis desja à Redimet,  
 Je ne demeureray plus guères.

*Autre à une Dame.*

**B**eaux yeux où le flambeau de l'Amour se rallume,  
**Q**ui passez en clarté les célestes flambeaux,  
 Vive le mareschal qui dessus vostre enclume  
 Voudroit avoir donné quatre coups de marteaux.

*Madame de K. à Madame de F.*

**M**a foy j'ayme fort vostre humeur;  
**H**onny soit-il qui mal y pense :  
 Il faut avoir un serviteur,  
 C'est une des loix de la France.

*Response.*

**V**ous outreপassez donc la loy,  
**R**endant vostre amour trop commune :  
 Que ne vous contentez-vous d'une,  
 Sans rire à tout ce que je voy.

*Autre à une Dame.*

**A**u temple de Vénus, ma petite Comtesse,  
**V**ous avez tousjours fait vostre dévotion.  
 Depuis quinze ans en ça, vous estes sa prestresse,  
 Et maintenez l'estat de sa religion.

*De Mademoiselle de \*\*\**

**D**u cabinet des Dieux la porte plus jolie,  
 Ne se peut esgaler à cette porte icy,

Avant qu'entrer en une il faut perdre la vie,  
Et sans v.. on ne peut entrer en celle-cy.

---

### Epigrammes.

S'Il estoit vray ce que l'on dit,  
J'aurois ja fait l'apprentissage :  
Mais j'ay encor mon pucelage,  
Au moins quelques-uns me l'ont dit.

*Une Dame à ses filles.*

LA chair se nourrit de la chair,  
Il faut avoir soin de la vie :  
N'attendez pas que l'on vous prie,  
L'appétit convie à manger.

*Response des filles.*

MADame ouy, si nous osions,  
Comme l'appétit nous convie,  
De très-bon cœur nous gousterions  
Le doux fruit de l'arbre de vie.

---

### Epigrammes.

NE croyez pas ce qu'on vous dit,  
Sous ce sot mot soyez bien sage :  
La nature n'a rien produit,  
Qu'on ne puisse mettre en usage.

*Response.*

**I**L est facile de le dire  
**M**aintenant qu'avez le pouvoir :  
 Si l'on avoit ce qu'on désire,  
 L'on contenteroit son vouloir.

---

*Une Dame à une autre.*

**V**rayment je vous trouve fort belle,  
**M**ais non pas tant que vous pensez ;  
 Pour cela ne vous offencez,  
 Vous n'êtes seule en la querelle.

*Response.*

**M**on mary dit que vous et moy  
**A**vons la chair toute semblable ;  
 Je le tiens pour fort véritable,  
 Car il ne dit que ce qu'il voit.

---

**Quatrains.***Délivre moy Seigneur*

**D**ES filles de Paris qui ne disent sinon,  
**J**e ne vous entends point, cela vous plaist à dire ;  
 Qui ne respondent rien que ouy, et voire, et non,  
 Et au partir de là se meslent de mesdire.

*Délivre moy Seigneur*

De celle qui vous jure estant entre vos bras,  
 Que vous estes tout seul qu'elle aime et favorise :  
 Et si vous la laissez seulement de trois pas,  
 Vous trouvez aussitost que vostre place est prise.

*Délivre moy Seigneur*

De celle-là qui dit qu'elle n'eschauffe pas  
 Si elle est seule au lit, qu'elle y meurt, qu'elle y glace,  
 Qui veut avoir quelqu'un pour eschauffer sa place,  
 Qui ne craint nullement que l'on use ses draps.

*Délivre moy Seigneur*

De celle-là qu'on dit commenter l'Aretein,  
 Qui fait fort bien des vers, qui escrit bien en Prose,  
 Qui trouve fort mauvais qu'on touche son tetin,  
 Et ne se fasche point que l'on touche autre chose.

*Délivre moy Seigneur*

De cet aspect léger plein de sable mouvant,  
 Qui vous aime aujourd'huy avecque tant de rage,  
 Et qui tout promptement remet la voile au vent,  
 Et de ce mesme jour fait un nouveau naufrage.

*Délivre moy Seigneur*

De celle-là qui veut quelques tapisseries,  
 Avant que de vouloir vous donner ce qu'elle a ;  
 Et quand elle en a eu il fant des pierreries,  
 Et puis une maison avant qu'en venir là.

*Délivre moy Seigneur*

De celle qui s'en va balayant les Églises,  
 La chandelle à la main et un grand chapelet,  
 Et si vous l'espiez, vous la verrez aux prises  
 Dedans un cabinet avec quelque valet

*Délivre moy Seigneur*

De celle-là qui feint s'enfermer tout le jour,  
 N'ayant autre plaisir que d'estre solitaire,

Qui trouve fort mauvais que l'on parle d'amour,  
 Qui n'en veut rien ouïr, mais qui le veut bien faire.

*Délivre moy Seigneur*

De la femme qui est plus noire qu'une mouche,  
 Dont le bout des cheveux commence à grisonner,  
 Et qui n'a tout au plus que trois dents en la bouche,  
 Et veut faire l'amour sans vouloir rien donner.

*Délivre moy Seigneur*

De celle qui nous paye en petits bracelets,  
 Et au partir de là veut qu'on luy soit fidelle :  
 Elle se trompe fort, il faut d'autres filets  
 Pour garder ses amants, puisqu'elle n'est pas belle.

*Délivre moy Seigneur*

De celle-là qui dit qu'elle est bonne pucelle,  
 Qu'elle n'en quitte rien à fille de Paris :  
 Et a toutes les nuits son ami auprès d'elle,  
 Non pas pour faire mal, mais de peur des esprits.

*Délivre moy Seigneur*

De la vefve qui fait tant et tant la jolie,  
 Qui s'escoute parler et se fonde en raison :  
 Qui ne va nulle part que chez sa bonne amie :  
 Mais cette amie là luy preste sa maison.

*Délivre moy Seigneur*

De la vieille qui a plus de quatre-vingts ans,  
 Qui ne peut plus marcher, qui n'a que la carcasse,  
 Qui n'a pas un cheveu, qui a perdu les dents,  
 Qui ne fait que vessir pendant que l'on l'embrasse.

*Délivre moy Seigneur*

De la femme qui pue de la bouche et du nez,  
 Que vous sentez de loin sans ouïr sa parole ;  
 Qui a les coins des yeux de crotte tous couverts ;  
 Mais de celle surtout qui a les fesses molles.

*Délivre moy Seigneur*

De celle-la qui rit quand on dit qu'elle est belle ,  
 Qui frétille tousjours , qui ne sçait rien du tout  
 Que faire la poupée et tenir le haut bout ,  
 Luy estant bien avis que l'on dit que c'est elle.

*Délivre moy Seigneur*

De la belle Nonnain qui en est bien contente ,  
 Mais il y a un mais , il faut un Prieuré,  
 Ou bien une Abbaye , ou du moins une rente :  
 Autrement mon amy vous estes demeuré.

*Délivre moy Seigneur*

De celle qui s'enferme avec son secrétaire ,  
 Pour faire une despeche à ceux-cy , à ceux-là ;  
 Mais ces despèches là sont faciles à faire :  
 Car le plus ignorant est plus propre à cela.

*Délivre moy Seigneur*

De la Dame qui a la face cramoisie ,  
 Le marcher de travers , le regard furieux ,  
 L'haleine d'un retrait , l'esprit malicieux ,  
 Et qui ne voit sinon de noire jalousie.

---

**Regrets faits sur un fascheux logis.**

Satyre.

**D**élivre moy Seigneur de ce triste séjour ,  
 De ce fascheux logis , où , j'oy crier sans cesse  
 Le maistre , les valets , les hostes et l'hostesse ,  
 Et où Bacchus y est adoré tout le jour.

Délivre moy Seigneur de ce charivary ,  
 Qu'on fait soir et matin dans cette hostellerie ;  
 L'un crie après Martin , et l'autre après Marie :

Mais ce n'est rien qui n'oit la femme et le mary.

Délivre moy Seigneur du périlleux degré ,  
Où il faut si souvent que je monte et descende ,  
Qui est droit et estroit , n'ayant qu'une limande ,  
Pour marches et appuy , du tout laid à mon gré.

Délivre moy Seigneur de ce joly grenier ,  
Là où je suis contraint de passer la journée ,  
Où j'oy toute la nuit une troupe affamée  
De rats et de souris , qui rongent un panier.

Délivre moy Seigneur de la pluye et du vent ,  
Qui passe par les trous de nostre couverture ,  
Où j'ay desjà gagné par bonne morfondure  
Une toux , un mal d'œil , et perdu une dent.

Délivre moy Seigneur encore d'un tourment ,  
Qui m'offense bien plus que ne fait la froidure :  
C'est l'importunité d'une fumée obscure ,  
Qui me vient estouffer la nuit en m'endormant.

Délivre moy Seigneur de la mauvaise odeur  
De ce lit , dans lequel il faut que je me couche ;  
Des gros draps , des haillons qui sont dans cette couche ,  
Dont je ne puis parler sans avoir mal au cœur.

Délivre moy Seigneur de tous les mendiens  
Qui sont dedans le lit , comme poux et punaises ;  
Puces et autres gens , tant galoux que galoises ;  
Car je n'aimay jamais tous ces ingrédients.

Délivre moy Seigneur de l'aller et venir  
De l'hoste en mon grenier , qui vient carder la laine ,  
Qui a les pieds puants , encore plus l'haleine ,  
Et qui veut malgré moy tousjours m'entretenir.

Délivre moy aussi du caquet importun  
De sa laide moitié , qui veut faire la belle ,  
Qui me fait souvenir d'une vieille escarcelle ,  
Dont le cuir tout ridé desplaist à un chacun.

Et me délivre aussi de ce fascheux engin,  
 Que bransle toute nuit la pauvre chambrière,  
 Dans lequel il y a un enfant qu'on oit braire,  
 Et ne s'appaise point qu'il n'ait eu le tétin.

Délivre moy encor de l'ennuyeux sermon,  
 Dont je suis tous les soirs pris comme à la pipée,  
 Par leur fils Mathurin, qui vient l'après-soupée  
 Me raconter les faits des quatre fils Aymon.

Délivre moy aussi, je te supplie Seigneur,  
 Des femmes de ce lieu qui sont si basanées  
 Que l'on diroit qu'elles ont raclé des cheminées,  
 Pour en avoir la suye et s'en donner couleur.

Délivre moy encor de ces bôts et sabots,  
 Que portent en hyver les femmes et les filles;  
 Car ils m'ent ont quasi rompu les deux chevilles  
 En jouant avec eux à la beste à deux dos.

Bref, je te prie Seigneur, délivre moy bientôt  
 De ce triste séjour, et que je n'y revienne;  
 Que de tous mes souhaits à mon but je parvienne,  
 Et que j'aïlle à Paris en trois pas et un saut.

Seigneur j'ai oublié, racontant ces plaisirs,  
 Le desplaisir que j'ay en jouant à première,  
 Où j'ay vuïdé d'argent ma bourse toute entière,  
 Pour l'emplir puis après de regrets et souspirs.

---

### Louange de l'Amour.

**S**aint Augustin instruisant une Dame,  
 Dit que l'amour est l'âme de nostre âme,  
 Et que la foy, tant soit constante et forte,  
 Sans vray amour est inutile et morte :



Saint Bernard fait une longue Homélie ,  
Où il bénit tous les cœurs qu'amour lie :  
Et saint Ambroise en fait une autre expresse ,  
Où il maudit ceux qui sont sans maistresse.  
Et Delira là-dessus nous raconte ,  
Que qui plus aime plus haut au ciel il monte ;  
Celuy qui sceut les secrets de son maistre  
Dit que l'amant, damné ne sçauroit estre ,  
Et dit bien plus le docteur Seraphique ,  
Qui n'aime point , est pis qu'un hérétique ;  
Pour ce qu'amour est feu pur et céleste ,  
Qui ne craint point qu'autre feu le moleste.  
Saint Pierre a dit qu'avec les clefs qu'il porte,  
Aux vrais amants il ouvrira la porte.  
Saint Jean Baptiste aux forêts plus désertes  
Grava l'amour sur les escorces vertes.  
Saint Dominique , ennemy du désordre ,  
Permet l'amour à tous ceux de son ordre,  
Et saint François aimant la chambrière ,  
N'ayant plus rien , luy donna son Bréviaire.  
Celuy qui porte un gril pour son enseigne,  
Les hauts effets de l'amour nous enseigne.  
Celuy qui porte et bourdons et coquilles  
Est protecteur et des femmes et des filles,  
Saint Clément a donné force patentes  
A tous ceux-là qui aiment leurs parentes.  
La Magdelaine aux rochers de Provence  
Du vray amour aida sa pénitence,  
Saint Crespin fit en ce mestier pratique ,  
Puis pour aimer, il vendit sa boutique,  
Et dit-on plus de ce bon saint Eustache ,  
Que pour aimer il perdit sa moustache.  
Saint Thomas dit . et de sa propre bouche ,

Qu'il ne croit rien sinon quand il y touche,  
Le gros et gras Hugonis de Sorbonne  
Dit que l'amour est une chose bonne ;  
Monsieur Vigor en ses sermons nous prouve ,  
Que l'on connoist une fille à l'espreuve,  
Et c'est pourquoi , comme dit saint Grégoire ,  
Un amant fait icy son purgatoire.  
Nulle de vous ne soit donques si dure ,  
Qu'elle résiste à la sainte escriture ;  
Puisqu'on la voit de ces propos remplie,  
Que pour aimer la loy est accomplie ,  
Et que les saints ont fait l'amour ensemble :  
Nous ne sçaurions mieux faire , ce me semble.

---

### Le grand et périlleux combat de quatre Courtisans.

**L**E champ estoit ouvert , où quatre combattans ,  
Vrais Mars en taille douce et foudres en peinture ,  
Pour un sujet d'amour ensemble contestans ,  
Dans les armes sembloient chercher leur sépulture.

Tout espoir estoit hors , en une isle enfermez ,  
Théâtre glorieux de leur sanglante guerre ,  
A leurs ardents combats ils estoient animez ,  
Pour arbitres n'ayant que le ciel et la terre.

Vénus les aperceut en regardant des cieux ,  
Dans l'air elle se lance , et coulant par la nuë ,  
Pour ne laisser périr ces Rolands furieux ,  
Séparer leur querelle est promptement venuë.

Enfans , leur dit la belle , aussi hardis que beaux ,  
Déposez vos poignards et vos fureurs despites ;

Vous ne nasquistes point pour peupler les tombeaux,  
 Conservez vous un peu gentils hermaphrodites.

Celle qui pour le Roy ces armes en vos mains  
 N'eut à son ascendant mon estre si contraire,  
 Que d'estre née au monde à la mort des humains,  
 Faites le luy plustost que vous entre-défaire.

Si par le seul duël vous estes appeisez ,  
 Changez en la nature et le lieu tout ensemble :  
 Qu'il soit fait sur un lit, où les coups sont aisez,  
 Et demeure vainqueur celuy qui ne le semble.

Mais soit juge des coups le généreux saint Phale ,  
 Entre tous bien-heureux , s'il le sçavoit comprendre,  
 De voir que sa maistresse est comme Bucéphale,  
 Qui ne laissoit monter que son maistre Alexandre.

Ainsi parla Vénus les débats terminant  
 De cette jeune troupe aux armes si connuë ;  
 Puis soudain disparut dans le ciel retournant,  
 Par le mesme chemin qu'elle en estoit venuë.

---

### • Epigrammes.

Lorsque sur ton lit, à mon aise,  
 L'Catin, ton tetin droit je baise,  
 Tu me dis, ô cher Favory,  
 C'est le teton de mon mary,  
 Celuy qui s'enfle au costé gauche,  
 C'est pour toy seul, qui me desbauche :  
 Ton partage est bien le meilleur,  
 Puisque c'est le costé du cœur.

---

**N**E croy que Francine soit folle,  
 De refuser une pistole,  
 Lorsque je la veux chevaucher :  
 Elle croit en sa conscience,  
 Que ce seroit vendre trop cher  
 Le regret de sa jouissance.

---

**L**orsqu'Anthoinette eut veu, que malgré son désir  
 Son drole à f..tre en cul prenoit tout son plaisir,  
 Et que son c.. vivoit oisif et solitaire :  
 Que fais tu infidelle, ô perfide assassin ?  
 J'ai plus besoin d'un v.. que non point d'un clystère :  
 Je demande un f..teur, non pas un Médecin.

---

### Sonnet.

**O** bosage à fils d'or, le séjour de Cypris,  
 O petit Mont-jumeau, d'où sourdent les délices,  
 Heureux port des amants et carrière des lices,  
 Où des douceurs d'amour l'on conteste le prix !  
 O rose incarnadine, en toy seule est compris  
 Tout le bien des mortels et toutes leurs blandices,  
 Pour toy c'est que l'amour, et pour tes exercices,  
 Le grand maistre des Dieux a le ciel à mespris.  
 O mon doux paradis, un chaud désir me presse,  
 De m'abreuver dans toy, non pas dedans Pernesse,  
 Pour t'égaler en gloire au Priape Romain.

Mais le lot te desplaist et tu fuis le langage,  
 Demandant seulement par espèce d'hommage,  
 Qu'on l'adore à genoux un v.. roide en la main.

---

### Sixain sur la comète.

**C**ette comète à rouge queuë,  
 Que depuis un peu l'on a veuë  
 Luire ardente dessus Paris,  
 Ne présage nulle infortune,  
 Si donques ce n'est la commune  
 Que redoutent tant les maris.

---

### Tombeau.

**A**my si tu es démonté,  
 Si ton cheval est déboité,  
 Adresse moy ton aventure :  
 Tu trouveras sous ce tombeau  
 Celle qui servant au bordeau  
 A Charon servoit de monture.

---

### Dialogue.

*Deman.* **Q**ui est ce corps, que mille enfans en dueil  
 S'en vont pleurant le menant au cercueil ?

*Resp.* C'est Picholin, que ces vefves pleurantes  
Vont conduisant sous ces voutes relantes.

*Deman.* Les vefves, non les filles ? *Resp.* Vefves, car  
Picholin  
Pouvoit bien chevaucher sans laisser d'orphelin :  
Il fut bougre parfait, et mesme jusqu'aux chattes,  
Il les a enfilées en despit de leurs pattes :  
Et pour te faire voir que je ne suis menteur,  
Si tu ne sors d'icy il te f. . . ultra, Lecteur.

---

### Satyre.

Que mes jours ont un mauvais sort,  
Que ma plauette est mal logée,  
Que la fortune est enragée,  
De me persécuter si fort.

L'on ne me voit point rire aux farces,  
Je n'aime ny bals ny chansons,  
F. . . tre des culs et des garçons,  
Maigre-bieu des cons et des garces.

L'on me dit, ta femme chevauche,  
Je viens de perdre mon argent :  
Je fay rencontre d'un sergent,  
Et j'ay veu le croissant à gauche.

Je me fasche et me plains de tout,  
Tout ce que je voy m'importune :  
Ventre-bleu le destin me fout,  
J'enrage contre ma fortune.

Je pisse le verre et le feu,  
Je ne crache que de la colle,

Je n'ay pas presque un cheveu,  
Ha ! ventre-bleu j'ay la vérolle.

J'ai la gravelle dans les reins ;  
Je ne trouve plus que je f. . te  
Et la sainte ampoule de Reims,  
Tariroit plustost que ma goutte.

A cinquante ans un homme est mort,  
Ce n'est plus rien que pourriture :  
Morbleu les destins nous font tort,  
F. . tre d'eux et de la nature.

---

### Epigramme.

**L**ES chancrez m'ont laissé sécher  
**L**Tant de gale dessus la chair,  
Qu'elle ne peut devenir molle,  
Et mesme à ce renouveau  
Il m'en revient dessus la peau :  
Ha ! ventre-bleu j'ay la vérolle.

---

### Pour l'hyver de l'an 1622.

Satyre.

**T**Yrcis , qui me vois tout transi,  
**T**rouves-tu pas ce froid icy  
Plus grand que celuy de décembre ,  
Et qu'il fait meilleur dans ta chambre .

Le dos tourné devers le feu ,  
Passer le temps à quelque jeu ,  
Rire et se procurer à boire,  
Que pour aller chercher la foire .  
Pisser comme je fay souvent  
Sur le Pont-neuf le nez au vent ?  
L'air qu'on y respire est de glace ;  
On n'y peut marcher sans grimace,  
Le manteau jusques sur le front ,  
Comme un qui redoute un affront,  
Cette froidure est bien estrange ,  
Qui fait des rochers de la fange ;  
Qui fend les massifs fondements  
Des plus asseurez bastiments ,  
Et se roidit contre la Seine  
Qui ne va plus qu'avecque peine :  
Tout se ressent de son effort ,  
Les bateaux sont cloüez au port,  
La Samaritaine enrumée  
N'a plus sa voix accoustumée ;  
Sa cruche seiche jusqu'au fond  
Ne verse plus d'eau sur le pont ;  
Les moulins sans changer de place  
Demeurent oisifs sur la glace :  
Les crocheteurs demy troublez  
Rappellent à coups redoublez  
Toutes leurs chaleurs naturelles,  
Frappant des bras sous les aisselles :  
Les misérables porteurs d'eau  
Tremblants en l'attente du seau ,  
Qui se remplit à la fontaine  
Chauffent leurs mains à leur haleine ;  
Les plus pénibles artisans ,



Partout chagrins et despaisants,  
Demeurent avec leurs pratiques  
Les bras croisez dans leurs boutiques ;  
Les pauvres gelez et transis ,  
Contre la terre mal assis ,  
Aux lieux publics d'une voix lente,  
Et d'une main seiche et tremblante ,  
Demandent l'aumosne aux passans ,  
Mais le froid leur glace les sens ;  
Les Dames ne font plus la presse  
Comme elles souloient à la Messe ;  
Celles qui s'escartent du feu ,  
La lèvre pasle et le nez bleu ,  
Paroissent toutes morfonduës  
En carrosse au milieu des ruës ;  
Celles qui restent aux maisons ,  
Troussent leurs nippes aux tisons,  
Et devant leurs chiens et leurs chattes  
Monstrent leurs cuisses délicates.  
Le Courtisan le plus adroit  
Ne peut s'empescher dans ce froid ,  
Que sa barbe en fer de toupie  
Ne se gèle avec sa roupie :  
Chaque fois qu'il se va chauffer  
Il y fait repasser le fer.  
Ceux que la pauvreté dispense  
De se porter à la despense,  
De bonne heure se vont coucher,  
Parce que le bois est trop cher.  
On voit les bourgeoises proprettes,  
Avec ces petites soubrettes ,  
Qui trottent comme des souris  
Dessus le pavé de Paris.

Les carrefours sont sans tripières,  
 Les sergens quittent leurs barrières,  
 Les femmes qui vendent du fruit.  
 Aux marchez ne font plus de bruit.  
 Tout divertissement nous manque,  
 Tabarin ne va plus en banque,  
 L'hostel de Bourgogne est désert,  
 Chacun se tient clos et couvert,  
 Et moy Tyrcis, j'en fais de mesme,  
 Car j'ay le visage si blesme  
 Du froid que je viens d'endurer,  
 Que je suis contraint d'en pleurer :  
 Et bien que je sois à mon aise  
 Après de toy devant la braise,  
 Pour te conter ces accidens,  
 J'ay peine à desserrer les dents.

Ode sur un portrait fait à plaisir.

O chef-d'œuvre de nature,  
 Merveille le plus beau des arts,  
 Parfait assemblage des fards,  
 Qui faites honte à la nature.  
 Beau pourtrait que j'ayme sur tous,  
 D'où vient que pour l'amour de vous  
 Je m'arreste icy d'ordinaire,  
 Veu que la douceur de vos traits  
 Ne me figurent les attrait  
 Que d'une chose imaginaire ?

Comment avez vous le pouvoir  
De ravir mes yeux et mon âme ?  
D'où naist ce désir qui m'enflamme ?  
Pourquoy m'obstinay-je à vous voir ?

Si j'estois espris d'un visage,  
Dont je vous creusse estre l'image,  
A bon droit je vous chérissois,  
Et ne voudrois pas faire eschange  
De vous aux traits de Michel Ange,  
Qui sont aux cabinets des Rois.

Mais quoy, vous n'empruntez vos charmes  
Que de la main de vostre auteur :  
Vous n'avez rien que de menteur,  
Si vous ne provoquez mes larmes.

Et quelle estrange cruauté ?  
Je connoy que vostre beauté,  
Par mes pleurs peut estre effacée ;  
Qu'on luy peut nuire du toucher,  
Et sans pouvoir m'en empescher  
Je la tiens tousjours embrassée.

Je veux que l'esclat de vos yeux  
Surpasse la nature mesme,  
Que vostre beauté soit extrême,  
Qu'on n'eut jamais rien fait de micux.

Que la main d'un second Appelle  
Vous ait fait la face si belle,  
Les traits d'un visage si doux ;  
Si vostre essence n'est fondée,  
Que sur l'effort de son idée,  
Pourquoy suis-je amoureux de vous ?

Cependant l'ardeur me consume,  
Je brusle et je ne sçay comment,  
Contraint d'adorer follement

L'imagination d'un homme.

Ce mignon qui se creut si beau,  
Mirant son visage dans l'eau,  
N'eut jamais un amour si folle,  
Car il ne se connoissoit pas,  
Et moy j'aime les faux appas  
Que je connois dans une idole.

Je surpasse tous les humains  
Au fol désir qui me provoque ;  
Pigmalion , dont on se mocque ,  
Aima l'ouvrage de ses mains.

Ixion qui creut sous la nuë  
Tenir sa Junon toute nuë ,  
Au moins contenta son désir ;  
Mais près de l'objet qui m'enflamme  
J'accrois le désir de mon âme ,  
Sans espérance de plaisir.

Que j'ay d'ennemis à combattre ;  
Dieux , en quels tourmens je me voy,  
Lorsque je tiens auprès de moy  
Ce cher tableau que j'idolâtre.

Il accorde tout à mes vœux ,  
Je le caresse quand je veux ,  
Et rien de bon ne me succède :  
Car ses regards sont innocens ,  
Ses baisers froids et languissans ,  
Et sa faveur sans aucun aide.

Pour donner le jour à ses yeux ,  
Je voudrais comme Prométhée ,  
Avec une audace effrontée ,  
Pouvoir ravir le feu des cieux.

Et quand pour punir mon offense  
On m'exposeroit sans défense

A la faim d'un second vautour,  
 J'aurois beau languir à la gesne,  
 Avant que de souffrir la peine,  
 Que je sens de mon fol amour.

Cher amy, qui pour mon dommage  
 Conserve si soigneusement,  
 Près de ton lit pour ornement,  
 Cette belle et parfaite image,  
 Fay qu'on la brusle devant toy,  
 Qu'une fois pour l'amour de moy,  
 Je la puisse voir enflammée,  
 Et que mes désirs continus,  
 Retournant comme ils sont venus,  
 Aillent avec elle en fumée.

---

### Epigrammes.

**S**I vous croyez que vos regards  
 Pour blesser mon cœur sont des dards,  
 Vostre vanité vous abuse :  
 Car si je dois sentir vos coups,  
 C'est que voyant une Méduse,  
 Je deviens rocher devant vous.

---

**M**asette est femme très-honneste,  
 Et si ce n'est un jour de feste,  
 Elle a tousjours l'esguille en main;  
 Mais c'est une esguille marine,

Qui sert à trouver le chemin  
Sur l'océan de son urine.

---

**F**ie la voile au vent, fie ta nef aux flots,  
Mais ne fie ton cœur à la femme muable :  
Le vent est plus constant, l'onde plus véritable  
Que leurs affections, que leurs fardés propos :  
Nulle femme n'est bonne, et si par aventure  
Quelq'une s'en trouvoit, je ne puis pas songer,  
Par quel secret destin en bonne on peut changer  
Une chose qui est mauvaise de nature.

---

### Sonnet.

**P**ollron v.. que tu es, tu lèves haut la teste,  
Tu fais bien le vaillant, tu menaces de loin,  
Tu tempestes d'ardeur, et quand il est besoin,  
Tu deffaus et tout court ta furie s'arreste.  
Viens ça, lasche vilain, d'une si grande beste,  
Comme est le mien d'honneur, as-tu si peu de soing,  
Je l'anime au combat, je te prends à plein poing,  
Et pliant tu t'abbats infame et deshonneste.  
Va, que maudit sois-tu, tu m'as fait si grand tort,  
Que j'atteste Vénus, je vousdrois estre mort :  
Je l'ay veu si vaillant, je l'ay veu si bien faire,  
Sans qu'il en fut besoin, et maintenant couïard,  
Que j'ay voulu prouver ta force en bonne part,  
Jamais à mon désir tu n'as peu satisfaire.

---

**Épigramme.**

**J**E voy bien à vostre mine,  
 Que je vous desplay du tout,  
 Mais vous n'estes pas si fine  
 Que je ne sçache qui vous fout.

**Contre un Courtisan.**

Satyre.

**C**raintif comme un cerf qu'on chasse,  
 Et de plus mauvaise grâce,  
 Que n'est quelque gros cafard,  
 Je suis ce brave gendarme,  
 Qui ne fut oncques sans arme,  
 Et ne vit jamais le combat.  
 Je suis ce brave Ganimède,  
 Qui puis blesser sans remède  
 Des âmes un million ;  
 Roy des villes abismées,  
 J'ay les fesses couronnées  
 Des fleurs de satyrion.  
 Au lit ainsi qu'à la guerre  
 D'une pique l'on m'enserre,  
 Et si j'ay cela de bon,  
 Qu'en l'un ny en l'autre usage  
 Jamais ne tourne visage  
 Vers l'ennemy, ce dit-on.  
 Quelquefois comme un saint George,

Armé jusques à la gorge ,  
 Ou bien comme un Jacquemard ,  
 En masque je me présente,  
 Mais cet habit m'espouvante,  
 Si ne suis-je pas couïard ?  
 Bien souvent j'ay oüy dire  
 Que la calamité attire  
 Le fer, je m'en suis servy :  
 Mais par un effet estrange  
 Sur moy la vertu se change,  
 Sans pouvoir estre guéry.  
 Fi d'honneur, fi de la guerre,  
 Bacchus orné de lierre,  
 Vénus tournée à l'envers,  
 Sont les Dieux que je veux suivre :  
 Dessous leurs loix je veux vivre,  
 Les honorant dans mes vers.

---

Epigramme.

Ce quatrain tout plein de diffàme,  
 Qu'on dit que sur vous j'ay fait,  
 Je ne l'ay sur vous fait Madame,  
 Mais je voudrois bien l'avoir fait.

---

Stances.

FEMMES qui aimez mieux le f..tre que le pain,  
 Qui prenez en f..tant un plaisir souverain,  
 1. 4



Qui faites de vos c... une source seconde,  
 Qui crevez de despit quand on ne vous fout point,  
 Laissez vous f..tre à moy, j'ai le v.. en bon point,  
 Et vous direz que c'est le paradis du monde.  
 Je croy que tout f..toit quand je fus engendré,  
 Tant je suis en f..tant chaudement agité  
 D'une ardeur qui n'est point à tous f..teurs commune.  
 Si j'approche d'un c.. je me sens eschauffer,  
 Ny mary ny parent ne peuvent m'estonner,  
 Mon v.. et mes c....lons courent mesme fortune,  
 O mourir agréable, ô trespas bienheureux,  
 S'il y a quelque chose en ce monde d'heureux,  
 C'est un tombeau tout nud d'une cuisse yvoirine ;  
 Les esprits vont au ciel d'un ravissement doux,  
 Si l'homme meurt dessus, la femme meurt dessous ;  
 Mais une mort est peu pour chose si divine.  
 Ce sont mots inventez de parler de l'honneur,  
 Et dire qu'en f..tant on n'a point de bonheur,  
 Et que celuy qui f..t à la vertu s'oppose ;  
 Il n'est point d'autre honneur que de f..tre très-bien :  
 Car sans ce doux plaisir la vertu ne vaut rien.  
 Honneur, f..tre et vertu, c'est une mesme chose.

---

### Quatrains contre les hommes.

#### *Délivre moy Seigneur*

**D**élivre moy Seigneur de l'homme vicieux,  
 Et de tous les aguets de son âme meschante,  
 Qui attache, et qui jette à celuy qui le hante  
 La fange sur le front et la poussière aux yeux.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui me dit qu'il m'est fort bon amy,  
Et toutesfois je sçay que quand il se rencontre  
Que l'on mesdit de moy il fait de l'endormy,  
Et de peur de fascher il n'est ny pour ny contre.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui m'enseigne à estre charitable,  
Et pille à toutes mains, et desrobe en tout lieu,  
Qui dit bien des propos qui sont propres à Dieu,  
Mais qui ne fait sinon que les œuvres du diable.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy-là qui feint avoir le cœur ouvert,  
Et tout ce qu'il vous dit n'est rien de ce qu'il pense,  
Et tout le jeu qu'il jouë, il le jouë à couvert,  
Et feint de vous louer alors qu'il vous offense.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qu'on ne peut jamais prendre sans vert,  
Qui en mille façons interprète son dire,  
Qui en tous ses propos se tient clos et couvert,  
Et picque jusqu'au sang faisant semblant de rire.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui m'ayant fait boire le poison,  
Et me voyant mourir fait mine de me plaindre;  
De celuy qui a mis le feu dans ma maison,  
Et feint de porter l'eau pour le vouloir esteindre.

*Délivre moy Seigneur*

Du Prélat qui ne sçait que c'est de charité,  
Qui ne donne jamais, qui brusle d'avarice,  
Qui est tousjours vestu à la simplicité,  
Et qui est au dedans tout fourré de malice.

*Délivre moy Seigneur*

Du Juge que l'on tient pour fort homme de bien,  
Et compose sous main avecque les parties,

Qui fait perdre la cause à qui ne donne rien,  
Et qui la fait gagner s'il a les mains nanties.

*Délivre moy Seigneur*

De ce pauvre ignorant qui ne sçait rien du tout,  
Et dispute tousjours de la Philosophie,  
Qui meut des questions et n'en vient pas à bout,  
Et puis trouve mauvais s'il voit que l'on en rie.

*Délivre moy Seigneur*

Du voisin qui s'en vient demander son voisin,  
Alors qu'il n'y est pas, pour mieux voir sa voisine,  
Et du cousin qui feint rechercher son cousin,  
Non pas pour son respect, mais bien pour sa cousine.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui souvent change d'opinions,  
Et ne se peut résoudre en toutes ses affaires,  
Ou bien s'il se résout, ses résolutions  
Se changent aussitost en mille avis contraires.

*Délivre moy Seigneur*

De ce jeune mignon, qui se vante à crédit  
D'avoir eu en ses mains tant de belles fortunes,  
D'avoir receu poulets, et d'avoir tant escrit,  
Et n'eut jamais faveur que des femmes communes.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui ne tient jamais autre propos  
A la Dame qu'il sert, sinon qu'elle est fort belle,  
Qu'elle est en fort bon point, et n'a rien que les os  
Qui luy percent la peau, et dit qu'il meurt pour elle.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui m'a dit cent fois que je l'employe,  
Et si je vay vers luy pour demander secours,  
Il saignera du nez, et tousjours me renvoye  
De demain à demain, de huit jours en huit jours.

*Délivre moy Seigneur*

De celuy qui nous presche une fausse doctrine,  
Et se fait un nouveau prophète de la Loy,  
Qui nous meine tout droit au chemin de ruine,  
Et nous fait desvoyer du chemin de la Foy.

*Délivre moy Seigneur*

Du mary qui s'en vient demander à sa femme,  
Après qu'on est party, que vous disoit un tel ?  
Vous parloit-il d'amour ? jurez moy sur vostre âme,  
S'il ne vient pas icy pour me donner martel ?

*Délivre moy Seigneur*

Du rousseau tavelé qui bat un peu des aisles,  
Qui donne un coup de pied à ses plus gros amis ;  
Car je n'aime non plus les pieds que les aisselles,  
Et les tiens pour suspects et pour mes ennemis.

*Délivre moy Seigneur*

De ce jeune frisé qui n'a point d'assurance,  
Qui demeure tout court quand il a dit trois mots,  
Qui paye tout contant, mais c'est en révérence,  
Qui ne répond jamais sinon mal à propos.

*Délivre moy Seigneur*

De ce Monsieur mon fils qui n'a point d'exercice,  
Au premier appareil est connu pour un sot :  
Qui ne fait rien si bien què d'offrir son service,  
Qui ne fait rien si mal, quand il est pris au mot.

*Délivre moy Seigneur*

Du lourdaut qui diroit que ce seroit un crime,  
De s'adresser en lieu où quelqu'un aye part,  
Qui ne sçait qu'en amour aussi bien qu'à la prime  
L'on y entre souvent comme estant tiers ou quart.

---

## Épigramme.

**L** E ris, compagnon de santé,  
 Est propre à la race mortelle :  
 J'ay souvent expérimenté  
 Qu'il fait grand bien à la ratelle.  
 Ce Poëte n'est pas sans cervelle,  
 Qui nous fait rire en s'esbatant :  
 Je ne sçay pas comme il s'appelle,  
 Mais je vay boire à luy d'autant.

## Des chevaliers de la gloire.

Stances.

**Q** ue les Chevaliers de gloire  
 Ayent sur dix mille victoires,  
 Cela se peut facilement :  
 Mais de sortir sans nulles dettes,  
 Après tant de despences faites,  
 Cela ne se peut nullement.  
 Que les Chevaliers très-fidèles  
 Trompent tous les jours quelques belles,  
 Cela se peut facilement :  
 Mais de tromper sur leur créance  
 Les marchands sans donner finance,  
 Cela ne se peut nullement.  
 Que les quatre vents sur leurs testes  
 Fassent tourner des girouëttes,  
 Cela se peut facilement :

Mais qu'après tant de belles courses,  
Il ne sorte rien de leurs bourses,  
Cela ne se peut nullement.

Que le phœnix, oiseau unique,  
Remporte une gloire authentique,  
Cela se peut facilement :

Mais que ces géants invincibles,  
Sans argent se rendent visibles,  
Cela ne se peut nullement.

Qu'on fasse les Césars revivre,  
Qu'on vienne à leur valeur ensuivre,  
Cela se peut facilement :

Mais des trésors imaginaires  
Payer marchands et lapidaires,  
Cela ne se peut nullement.

Que les Nymphes rendent les braves  
Et les plus graves leurs esclaves,  
Cela se peut facilement :

Mais qu'aucune d'elles fléchisse  
Les marchands remplis d'avarice,  
Cela ne se peut nullement.

Que les neuf Muses l'on estime,  
Autant la prose, que la rime,  
Cela se peut facilement :

Mais qu'elles payent tant de hardes,  
En Sonnets, Rondeaux et Ballades,  
Cela ne se peut nullement.

Que les grands Chevaliers de France  
Apprennent aux faquins leur lance,  
Cela se peut facilement :

Mais pour leurs escus, je denote  
Qu'ils logeront chez Gaspardote,  
Cela ne se peut nullement.

## Epigrammes.

**E**xcusez moy belle Gliante,  
 De quoy je ne puis vous aymer,  
 Et si la brunette Amarante  
 Seule a pouvoir de m'enflammer ;  
 Souvent la beauté du visage  
 N'assujettit pas un courage :  
 Amour, ce guerrier indompté,  
 Pour nous surprendre a divers charmes,  
 Mais quelquefois les moindres armes  
 Sont les armes de la beauté.

---

**A**lix ne pouvant apaiser  
 Le courroux de sa fille Isante,  
 Qu'aucun n'avoit voulu baiser,  
 Luy dit cette raison pressante :  
 Mais ma fille c'est un grand fait,  
 Croyez qu'il n'y va rien du vostre,  
 Aimant son sexe, comme il fait,  
 Il ne peut pas aimer le nostre.

---

**A**lix je suis hors de servage,  
 Le temps me donne guérison ;  
 Qu'on ne m'estime point volage,  
 Pour n'aller plus en ta maison.  
 Je n'ay point fait d'autre maistresse,  
 J'en jure amour et son bandeau ;

C'est que j'ay promis à confesse  
De n'aller jamais au bordeau.

---

**Sonnet.**

**P**resser de chauds baisers ma bouche de sa bouche,  
De ses bras amoureux m'estreindre fermement,  
En riant s'eschapper de son embrassement,  
Me nommer importun et faire la farouche ;  
Feindre un petit refus alors que je la touche,  
Puis d'une blanche main l'y mettre entièrement,  
Aux accords de Vénus répondre esgalement,  
Et d'une langue humide attaquer l'escarmouche ;  
Fermer à demy l'œil et me dire, attendez,  
Je ne fais pas encore et desjà vous rendez ;  
M'appeler de ces mots qu'enseignent les délices ;  
Mourir quand elle y tombe, en rendant se pasmer,  
Et pour m'y eschauffer sçavoir mille artifices,  
Sont-ce pas des raisons pour me la faire aimer ?

---

**Epigrammes.**

**J**'estime fort vostre doctrine,  
Vostre bel esprit, vostre mine,  
Qui vous fait estimer de tous ;  
Mais pour moy, qui ne suis qu'un asne,  
Je n'aime rien si je ne f. . s,  
Fussiez vous la Papesse Jeanne.

---



**E**lle suceroit bien la goutte  
 De quelque gros v. . reboulé,  
 Mais je veux qu'un goujat la f. . te  
 Avec un concombre pelé.

---

D'une qui estoit borgne et bossuë.

**S**i l'œil n'est pas l'image estroite  
 De l'esprit, soit bon ou pervers,  
 Son âme ne peut estre droite,  
 Puisque ses yeux sont de travers.  
 Ceux qui l'ont fait estoient bons maîtres,  
 Je trouve qu'ils avoient raison,  
 De luy avoir fait la fenêtre  
 Aussi droite que la maison.

---

### Sonnets.

**D**oux est le front de ma belle maïstresse,  
 Doux est le trait que décochent ses yeux,  
 Doux est son teint, doux son ris gracieux,  
 Douce est aussi sa bouche charmeresse.  
 Douce est sa voix, douce sa blonde tresse,  
 Douce est sa jouë, où se plaisent les Dieux,  
 Doux est aussi son sein délicieux,  
 Douce est sa main, qui doucement me presse.  
 Douce est sa jambe, et doux son pied joly,  
 Doux son nombril, doux son ventre poly,

Doux est l'attrait de sa grâce divine.  
 Mais plus que tout, amy, je trouve doux  
 Le mouvement de cette belle Alcine,  
 Lors qu'il advient qu'en secret je la f. .s.

---

**S**aturne aime le ciel et Jupin son tonnerre,  
 Junon les cœurs hautains, Cyprine les esbats,  
 Mercure les discours, Mars les cruëls combats,  
 Diane les forests, Cérès toute la terre.  
 Neptune son trident, Bacchus son vert lierre,  
 Minerve la sagesse, et Pluton les lieux bas,  
 Vulcain le feu ardent, Mégère les desbats,  
 Flore les belles fleurs que Printinne desserre.  
 Pan se plaist dans les bois, et Priape aux jardins,  
 Pales aime les prez, et Thémis les humains,  
 Phœbus sa douce lyre, et Cupidon ses flesches.  
 Les Parques leurs fuseaux, la Lune son esclat,  
 Hercule ses labours, les f..teurs toutes bresches,  
 Et Lise n'aime rien que mon v.. délicat.

---

**J**'ay les couillons enflés de t'avoir tant f..tuë,  
 Encore n'est-ce assez, ce me reproches tu :  
 Trois coups sans desconner, quoy ! n'est-ce assez f..tu ?  
 Si j'en fais jamais plus que le diable me tuë !  
 Veux-tu que jour et nuit mon courtaut s'esvertuë,  
 Qu'en la fleur de mon âge ou le voye abattu ?  
 Jeune il faut conserver la foutante vertu,  
 De peur que vieil ne soit la mentule abattuë.  
 Bienheureux sont les v... que l'on ne peut dompter,

Pource que tous les c... ils peuvent contenter :  
 Mais quel c.. fut content au jeu de f..terie ?

Plustost se lasseroient les enfers de corps vifs,  
 Que les c... féminins du f..tre de mon v..  
 Qui leur sert de nectar et de douce ambroisie.

---

**Épigramme.**

**P**uisque comme tu dis Pilame,  
 Les vers que tu fais sont dorez,  
 Il ne leur reste que la flamme,  
 Pour les rendre tout espurez.

---

**Stances.**

**S**i vostre œil tout ardent d'amour et de lumière  
 De mon cœur vostre esclave est la flamme première  
 Que comme un astre saint je révère à genoux,  
 Pourquoi ne m'aimez vous ?  
 Si vous, que la beauté rend ores si superbe,  
 Devez comme une fleur, qui flestrit dessus l'herbe,  
 Esprouver des saisons l'outrage et le courroux,  
 Pourquoi ne m'aimez vous ?  
 Voulez vous que vostre œil en amour si fertile  
 Vous soit de la nature un présent inutile ?  
 Si l'amour comme un Dieu se communique à tous,  
 Pourquoi ne m'aimez vous ?  
 Attendez vous un jour qu'un regret vous saisisse ?

C'est à trop d'intérêt imprimer un supplice.  
 Mais puisque nous vivons en un âge si doux,  
 Pourquoi ne m'aimez-vous ?  
 Si vostre grand' beauté toute beauté excelle,  
 Le ciel pour mon malheur ne vous rend point si belle.  
 Il semble en son dessein avoir pitié de vous,  
 Pourquoi ne m'aimez-vous ?  
 Si j'ay pour vous aimer ma raison offensée,  
 Mortellement blessé d'une flesche insensée,  
 Sage en ce seul regard , que j'ay bény les coups,  
 Pourquoi ne m'aimez vous ?  
 La douleur m'estrangeant de toute compagnie  
 De mes jours malheureux à la clarté bannie,  
 Et si en ce malheur pour vous je me résous,  
 Pourquoi ne m'aimez vous ?  
 Fasse le ciel qu'enfin vous puissiez reconnoistre,  
 Que mon mal a de vous son essence et son estre :  
 Mais Dieu , puis qu'il est vray, yeux qui m'estes si doux,  
 Pourquoi ne m'aimez vous ?

---

Sonnet.

**E**T bien mon doux amy, comment vous portez vous ?  
 Estes vous satisfait du c.. de Magdelaine.  
 Quant à moy je suis bien , j'ay le v.. en haleine,  
 Tout prest comme il me semble à f..tre quatre coups.  
 Je prends tant de plaisirs à l'henre que je f..us ,  
 Et que Rose sous moy à f..tre je demeine,  
 Que lassé de mon âme au bout du v.. la meine,  
 Pour faire un lit d'honneur entre ses deux genoux.

Mon v.. en y pensant se roidit et s'eschauffe  
 Tellement que sa forme apparoit par dehors ;  
 Au souvenir de Rose je fay lever ma chausse.

Rose, de qui le c.. a de roses les bords,  
 Où je voudrois fourrer les couilles et le corps,  
 Et là comme un anchois me fondre tout en sausse.

---

### Epigramme.

De Catin qui avoit mal à son cas.

**S**i mon c.. pourrit au dedans,  
 Ne faut que personne me touche :  
 On voit que je n'ay point de dents,  
 Que l'on me f.. te par la bouche.

---

### Sonnet.

**L**a grande volupté qu'on reçoit en f..tant,  
 Le suave nectar que le f..tre liquide,  
 L'ambroziage doux qui fait le comble vuide,  
 Pour qui le bon f..teur hardy se va battant.

Le plaisir que l'on a quand l'on va recherchant  
 Les chambrettes d'un c.. que la douceur humide  
 Fait tant bransler un cul en servant de doux guide,  
 Au f..tre foutatif qui coule en culetant,

Mignon, petit mignon, je t'honore tout outre,  
 Qui veut vivre en ennuy il faut vivre sans f..tre :

Non, je le feray tant, et veux que mes couillons  
 Gambadent près d'un cul en escumant de rage.  
 Ah, c'est un grand plaisir, de manger son potage  
 Trempé deux ou trois fois en de si gras bouillons.

---

Epigramme d'un Apothicaire.

UN Apothicaire en soy mesme  
 Voyant sa femme pasle et blesme,  
 Juroit sambieu, je suis cocu.  
 D'où vient, luy dit-il, cette glace ?  
 Et que voulez vous que j'y fasse,  
 J'ay toute la chaleur au cul.

---

La jalousie au ballet de Persée et d'Andromède.

JE hay la lumière des cieux,  
 Je hay toute chose prospère :  
 Rien ne sçauroit plaire à mes yeux,  
 Je suis fille d'amour et fais croistre mon père.  
 Je n'ay ny repos ny loisir,  
 Je n'arreste jamais en place :  
 Je vole comme le désir,  
 Et tous les feux je convertis en glace.  
 On ne voit jamais d'amoureux  
 Sans une fièvre dangereuse :  
 Et durant l'accez douloureux  
 Je cause les frissons d'une fièvre amoureuse.  
 Bien que je vueille tout sçavoir,

Je me fasche de trop attendre :  
 Je veux tout attendre et tout voir,  
 Et ne crains rien sinon que de voir et d'entendre.  
 Rien n'est comme moy d'inconstant,  
 La peur me fuit, tousjours je tremble,  
 Je veux mal et bien à l'instant,  
 Si j'aime la beauté, je la hay tout ensemble.  
 Mais je fais un ferme dessein  
 D'acquitter l'âme de Phinée :  
 Je m'en vay loger dans son sein,  
 Et luy dire qu'un autre a sa Dame emmenée.

---

### Epigramme contre un Sodomite.

**U**N Seigneur, favory des Dames de la Cour,  
 Se trouvant affoibly d'un chancre par derrière,  
 Son Médecin accort luy alla dire un jour :  
 Je me doute, Monsieur, qu'avant passer carrière  
 De l'un à l'autre pole, il faudra maintenant  
 Pour punir le forfait d'un si énorme vice,  
 Que vous portiez au front et dans le fondement  
 L'un des Signes qui f. ut, et l'autre qui solstice.

---

### Tombeau.

**C**Y gist de peur qu'il ne se mouille,  
 Dessous ce tombeau vermoulu,  
 Un qui se fust bien dans sa couille  
 Ensevely, s'il eust voulu.

**De Janot qui se plaignoit que sa femme  
n'estoit pucelle.**

**L**A faim, la honte, et le dommage,  
**L**Suivent tousjours les mariez :  
 Si lors qu'ils sont appariez  
 L'un d'eux n'a point son pucelage,  
 Pourquoi faut-il que vous doutiez,  
 Portant bas les yeux et la verge,  
 Si vostre femme n'estoit vierge ?  
 N'importe puisque vous l'estiez.

---

**Epigrammes.**

**D'un Maquereau.**

**E**N vain il brouille son cerveau,  
**P**our nous fagoter quelque ouvrage :  
 Il gagnera bien davantage  
 A son mestier de maquereau.

---

**De Janot et d'Isabelle.**

**U**N jour l'amoureux d'Isabelle  
 Dessous sa cotte luy touchoit,  
 Elle qui faisoit la pucelle  
 Feignoit que cela luy faschoit :



Mais Janot plus se délectoit  
D'accorder sa fluste avec elle.

---

**Dialogue.**

De Floris et d'Hermize.

*Demande.*

**Q**uand la belle Lays sous l'effort de ses charmes  
Fit ployer vostre cœur, qu'estiez vous devenu ?  
Où estoit vostre Amour, que fit-il de ces armes ?  
Je croy qu'il fut surpris et se trouva tout nud.

*Response.*

Mon cœur ne ploya point sous l'effort de ses charmes,  
Contre cette Méduse il devenoit rocher,  
Mon Amour tout divin n'avoit que faire d'armes,  
Les traits qui sont mortels ne le peuvent toucher.

*D.* Si deviez vous mourir plustost que de vous rendre,  
Et vous courber àu joug d'une nouvelle loy,  
Si vous m'eussiez aimé, vous pouviez vous défendre  
Du seul ressouvenir que vous estiez à moy.

*R.* Quand je l'eusse voulu, je ne pouvois me rendre,  
Je n'estois plus à moy puisque je suis à vous :  
Oncques nouvelle loy ne m'aviendra de prendre,  
Pour quitter vostre joug, que je trouve si doux.

*D.* Mais quoy, vostre mémoire à l'heure fut charmée,  
Par la douce prison de ce beau changement :  
Vous mistes en oubly que vous m'aviez aimée,  
Et fistes un grand tort à vostre jugement.

*R.* Ma mémoire jamais ne sera tant charmée,  
D'oublier vos beaux nœuds, qui me tiennent pressé,

Je ne diray non plus que je vous aye aimée,  
Mon amour est un Dieu qui n'a point de passé

*D.* Vous deviez vous loger selon votre mérite ;  
Ce qui s'acquiert sans peine est de peu de plaisir :  
Une Déesse mesme est chose fort petite,  
Quand ses embrassemens ne coustent qu'un désir.

*R.* Je n'ay point de désir, moins ay-je de mérite,  
Pour jouyr de la belle et gouster les plaisirs  
De ses embrassemens, néansmoins je la quitte,  
Car une ardeur plus brave allume mes désirs.

*D.* Vous ne m'avouez point d'avoir senti la flamme,  
Ny d'avoir votre amour dans le sien contenté,  
Vous dites seulement qu'elle piqua votre âme,  
Et qu'elle a des attraits dont vous fustes tenté.

*R.* Je ne puis avouer d'avoir senti la flamme,  
Jamais plaisir commun ne sera mon vainqueur :  
Je ne puis dire aussi qu'elle ait picqué mon âme,  
Car elle picque plus à la bourse qu'au cœur.

*D.* Je m'en rapporte à vous, mais on ne me veut croire,  
On dit que vos désirs sont venus à l'effet :  
Ne vous en vantez point, car c'est trop peu de gloire,  
Vous avez fait un tour que prou de gens ont fait.

*R.* Je ne me vante point, quoy qu'on en veuille croire,  
Que j'aye fait venir mes désirs à l'effet :  
Mais je me vante bien sans en prétendre gloire,  
Qu'il n'a tenu qu'à moy que je ne l'aye fait.

*D.* Mais reconnoissez moy avecque repentance,  
Que vous fustes volage et peu fidelle amy :  
Quiconque prétend faire entière pénitence,  
Ne doit point confesser ses pêchez à demy.

*R.* Je reconnoistray bien non avec repentance,  
Que je n'ay pas esté un si parfait amy,  
Que je ne puisse bien mériter pénitence,

S'il se faut confesser d'un mal fait à demy :  
 Mais ne me nommez plus infidelle et volage,  
 Je suis en vostre amour lié trop fermement,  
 Jamais ne m'aviendra de changer de courage,  
 Si je ne perds la vie ou bien le jugement.

---

### Huit Sonnets.

I. — Maistresse embrasse moy, baise moy, serre moy,  
 Haleine contre haleine eschauffe moy la vie :  
 Mille et mille baisers donne moy je te prie :  
 Amour veut tout sans nombre, amour n'a point de loy.  
 Baise et rebaise moy, belle bouche, pourquoy  
 Te gardes-tu là bas, quand tu seras blesmie,  
 A baiser de Pluton ou la femme ou l'amie,  
 N'ayant plus de couleur ny rien semblable à toy.  
 En vivant presse moy de tes lèvres de roses,  
 Bégaye en me baisant à lèvres demy-closes :  
 Mille mots tronçonnez mourant entre mes bras.  
 Je mourray dans les tiens, puis toy ressuscitée,  
 Je ressusciteray alors ainsi là bas :  
 Le jour tant soit-il court vaut mieux que la nuitée.

---

II. — La mère des amours honore dans les cieus,  
 Pour avoir trois beautez, trois graces avec elle :  
 Mais tu as une laide et sottte Damoiselle,  
 Qui te fait deshonneur, le change vaudroit mieux.  
 Jamais le chef d'Argus, fenestres de cent yeux,  
 Ne garda si soigneux Linachide pucelle,  
 Que sa rude paupière à veiller éternelle

Te regarde à tes pieds et te suit en tous lieux.

Je ne suis pas un Dieu pour me changer en pluye,  
Dessous un cygne blanc mes flancs point je n'estuye,  
C'estoient de Jupiter les lieux malicieux.

Je prends de tes beaux yeux ma pasture et ma vie,  
Pourquoi de tes regards me porter telle envie ?  
On voit sur les autels les images des Dieux.

III. — J'ay vu tous vos cyprès et vos orangers verts :  
Le cyprès est ma mort, l'oranger signifie  
Où Phœbus me disoit qu'après ma courte vie  
Une gentille odeur sortira de mes Vers.

Recevez ces pavots que le somme à couverts  
D'un oubly stigieux ; il est temps que j'oublie  
L'amour qui sans profit depuis six ans me lie,  
Sans détacher son arc ou desclouer mes fers.

Pour plaisir en passant d'une lettre bien grosse  
Ces quatre vers suivans engravez sur ma fosse :  
Une Espagnole print un Tudesque en ses mains :

Ainsi le sot Hercule estoit captif d'Yolle :  
La finesse appartient à la race Espagnole,  
Et la simple nature appartient aux Germains.

IV. — Quand au commencement j'avisay ton mérite,  
Tu vivois à la Cour sans louange et sans bruit :  
Maintenant un renom par la France te suit,  
Esgalant en grandeur la Royale Hippolite.

Libéral j'envoyay les Muses à ta suite :  
Je fis loin de ton chef esvanouir la nuit,  
Je fis flamber ton nom comme un astre qui luit :  
J'ay dans l'azur du ciel ta louange descrite.

Je n'en suis pas marry, toutefois je me deuls

Que tu ne m'aimes pas, qu'ingrate tu ne veux  
Me payer que de ris, de lettres, et d'œillades.

Mon labeur ne se paye en semblables façons,  
Les autres pour parades ont cinq où six chansons  
Au front de quelque livre, et toy des Iliades.

---

V. — L'enfant, contre lequel ny escu ny salade  
Ne peuvent résister, d'un trait plein de rigueur  
M'avoit de telle sorte ulcéré tout le cœur,  
Et bruslé tout le sang, que j'en devins malade.

J'avois dedans le lit un teint jaunement fade,  
Quant celle qui pouvoit me remettre en vigueur,  
Ayant quelque pitié de ma triste langueur,  
Me vint voir, caressant mon mal de son œillade.

Encores aujourd'huy des miracles se font,  
Les saintes et les saints les mesmes forces ont,  
Qu'aux bons siècles passez : car sitost que ma sainte  
Renversa sa vertu de ses rayons luyans  
Sur moy qui languissois, ma fièvre fut esteinte :  
Un mortel Médecin ne l'eust fait en deux ans.

---

VI. — Je trespassois d'Amour assis auprès de toy,  
Cherchant tous les moyens de voir ma flamme esteinte,  
Accorde ce disois-je à la fin ma complainte,  
Si tu as quelque soin de mon mal et de moy.

Ce n'est, ce me dis-tu, le remords de la loy,  
Qui me fait l'esconduire, ou la honte, ou la crainte,  
Ny la frayeur des Dieux, ou telle autre contrainte,  
C'est qu'en tes passetemps plaisir je ne reçoÿ.

D'une extrême froideur tout mon corps se compose,  
Je n'aime point Vénus, j'abhorre telle chose,  
Et les présens d'amour, me sont un pur poison.

Puis je ne le veux pas, ô subtile défaite,  
Ainsi parlent les Rois desfaillant de raison :  
Il me plaist, je le veux, ma volonté soit faite.

---

VII.— Mon page Dieu te gard', que fait nostre maistresse  
Tu m'apportes tousjours ou mon mal ou mon bien :  
Quand je te voy je tremble, et je ne suis plus mien,  
Tantost chaud d'un espoir, tantost froid de tristesse.

Ça baille moy la lettre et pluslost ne me laisse,  
Contemple bien mon front, par qui tu pourras bien  
Connoistre en la fronsant ou du fronsant combien  
Sa lettre me contente ou donne de tristesse.

Mon page, que ne suis-je aussi riche qu'un Roy :  
Je ferois de porphire un beau temple pour toy,  
Tu serois tout semblable à ce Dieu des voyages.

Je peindrois une table où l'on verroit pourtraits  
Nos serments, nos accords, nos guerres et nos paix,  
Nos lettres, nos devis, tes tours et les messages.

---

VIII. — Je n'aime point les Juifs, ils ont mis en la Croix,  
Le Christ, ce Messie qui nos péchez efface,  
Des Prophètes occis ensanglanté la place,  
Murmuré contre Dieu, qui leur donne les loix.

Fils de Vespasien, grand Tite, tu devois  
Destruisant leur cité en destruire la race :  
Sans leur donner du temps ny moment ny espace  
De chercher autre part autres divers endroits.

Jamais Leo Hebreu des Juifs n'eut pris naissance,  
Leo Hebreu qui donne aux Dames connoissance  
D'un amour fabuleux, la mesme fiction.

Faux, trompeur, mensonger, plein de fraude et  
d'astuce,

Je croy que luy coupant la peau de son prépuce,  
On luy coupe le cœur et toute affection.

---

Quatrain en l'honneur de Ronsard.

UNE Hélène fut chantée  
Par Homère le Grégeois,  
Une autre Hélène est vantée  
Par l'Homère des François.

---

Les visions d'Aristarque.

Satyre.

JE passois curieux en cette Isle admirable,  
Qu'un François depuis peu trouva vers le Ponant,  
Où un grand Magicien sçavamment estimable,  
Me fit voir les objets que je vay descrivant.

Toy dont l'esprit subtil veut voir de cette terre  
Les variables mœurs, me dit ce bon vieillard,  
Regarde, pèlerin, dans ce magique verre,  
Et admire estonné le pouvoir de mon art.

Dans ce cristal poly d'une admirable suite,  
Le pré sent, le passé, l'avenir tu verras,  
Et pourras dire au vray de cette Isle maudite,  
Ce que les habitans ne sçavent mesme pas.

Mais pourtant ce sera sous figures estranges,  
Que là tu connoistras le soin de tes amis :  
Ainsi parlant à toy le langage des Anges,  
De parler clairement il ne m'est pas permis.

Je vis un grand chasteau basté dedans la nue,  
Où avec l'art d'Alcine on prenoit les amans,  
Par une vieille Fée, qui ridée et chenue  
Avoit d'une Cypris les riches vestemens.

Je vis sur un beau mont une petite haye,  
En laquelle s'estoit un vieil bouc enroué,  
Mais il s'en arracha sans ressentir sa playe,  
Et un singe de joye en devint insensé.

Dessus un arbre sec je vis une cigale,  
Qui chantoit son amour aux rayons du soleil :  
Et peu de temps après la vis tremblante et pasle  
L'estouffer en chantant, et la mettre au cercueil.

Je vis une Amazone aussi belle que fière,  
Foulant d'un pied vainqueur et l'Amour et le sort,  
Je la vis triompher et marcher la première  
De ceux qui bastissoient triomphes de sa mort.

Je vis une beauté ardemment allumée  
Des feux de Cupidon mourir en languissant :  
Et luy vis présenter une andouille enfumée,  
Pour prendre son repas fort maigre et peu friand.

Je vis l'Hermaphrodite avec sa voix de femme,  
Qui faisoit le Roger entre les Rodomons,  
Mais il ne trempoit point sa florentine lame  
Qu'à ces lasches de cœurs qui tournent les talons.

Je vis un charlatan, joueur de passe-passe,  
Pour se faire admirer faire de l'éloquent :  
Ceux-là qui n'entendoient le secret de la farce,  
Le louoient de jouer le Docteur ignorant.

Sur la Seine tourtue je vis vestu de rouge  
Un Prince morfondu, attendant un basteau :  
Qui pour se réchauffer dans le sein d'une gouge,  
S'en retourna heureux et monté de nouveau.

Je vis d'autre costé un grand singe ou pigmée,



Je ne pus discerner lequel c'estoit des deux :  
Sa langue n'estoit point de voix lors animée,  
Mais il avoit l'habit et le rire comme eux.

Je vis un Courtisan à visage d'hermite  
Applaudir un chacun des yeux et de la voix :  
Et quelqu'un qui disoit, fuyez cet hypocrite,  
Rien n'est de si cruel aux autres ny aux bois.

Je vis un homme affreux, à barbe d'esponcette,  
Parler pour moquer tout et faire l'insolent,  
Au milieu d'un Palais commander à baguette,  
Qui vray caméléon se repaissoit de vent.

Je vis un autre Héros, qui sans fin sacrifie  
Aux grands Dieux sousterrains, pour ne permettre pas,  
Que cil qu'il craignoit plus que le mort en sa vie,  
Pour l'appeler encor ne revienne d' la bas.

Je vis quelqu'un après habillé à l'antique,  
Qui avoit d'Actéon et la teste et les mœurs,  
Suivre de tous efforts le zèle Catholique,  
Qui le fit enroller au nombre des Seigneurs.

Un théâtre je vis propre à jouer des farces,  
Sur lequel paroissoit un homme de façon,  
Entre une maquerelle et deux fort jeunes garces,  
Qui comme à un enfant luy monstroient sa leçon.

Je vis un homme assis dessus une boutique,  
Qui tenoit en ses mains le verre et le jambon,  
Prescher aux assistans de sa valeur antique,  
Et en prendre à tesmoin un homme de renom.

Je vis un qui sifflait, non pour prendre linottes,  
Mais bien pour attraper les Courtisans plus fins,  
Ces pages moins rusez, et les femmes plus sottes,  
Bravant par sa lenteur les homm' et les destins.

Je vis un mareschal qui à ferrer des asnes  
S'estoit rendu Seigneur, sans cœur ny sans esprit :

J'entendis une voix disant, siècles profanes,  
C'est aux ambitieux que la fortune vit.

Je vis, ce me sembloit, des poules idolâtres,  
Adorer trois veaux d'or tondu tout fraîchement,  
Et des Dames muées en images de plastres,  
De peur d'un vieil faucheur qui les va poursuivant.

J'aperceus Polyphème auprès de Galatée,  
Gagner non par beaux chants, mais par or sa beauté  
Et l'âme de celui qui son âme a charmée,  
Seule n'apercevant cette desloyauté.

Je la vis embarquer dans la mer de Cyprine,  
Polyphème vogueoit, Vulcan estoit patron :  
Mais redoutant ses flots cette beauté divine,  
A terme réclamoit chaque coup d'aviron.

Je vis le premier né de Mars et de Cythère  
Saluer un chacun pour estre librement :  
Mais beaucoup sçavoient bien qu'il estoit ordinaire  
De promettre beaucoup et tenir rarement.

Je vis un homme assis sur la roue de fortune  
Orgueilleux mespriser les hommes et les Dieux :  
Et dedans le milieu d'une honte commune  
Estre honoré de tous, comme venu des cieux.

De panique terreur mon âme fut saisie  
Voyant un Faune avoir de Neptun le trident,  
Que les flots, disoit-il, ne sont de malvoisie,  
Je ne redouterois ce liquide élément.

J'aperceus un vieil duc, que la troupe volante  
Bafouoit pour avoir son plumage emprunté,  
L'Aigle de Jupiter comme la plus puissante  
A sa meilleure plume a de long-temps butté.

Je vis, ce me sembloit, un More de Grenade,  
Affreux, hideux et fier, ignare et mesdisant  
Et jugeay à le voir, bien que plein de bravade,

Qu'il n'estoit bon amy, vertueux, ny vaillant.

Je vis deux marmousets dedans une navire,  
Cingler avec regret aux mers de l'Occident ;  
Et vis encor Pépin de ce fameux Empire  
Maudire les desseins, et les ondes, et le vent.

Un Cyclope je vis, que le Dieu de silence  
Représentoit au vif en grandeur colloqué :  
Mais je sceus que c'estoit celuy de l'ignorance,  
Qui parloit rarement de peur d'estre mocqué.

Je vis un mulet gris à seller fort farouche,  
Qui ne vouloit non plus se laisser desseller :  
Mais un jeune homme y vint, qui prenant une fourche  
Mit paix entre les asnes et les fit accoller.

Je vis un gros courral, qui selloit la matrice  
De deux jeunes jumeaux à fin de l'eschauffer :  
Mais ils ne pouvoient faire à Vénus sacrifice,  
Car son nerf mal tendu débandoit sans sonner.

Je vis un cuisinier chéry des destinées  
Quitter son art pour estre un marchand de poulets :  
Il profita si bien qu'en moins de huit années  
Il fut comblé d'argent, d'honneurs, et de valets.

Auprès d'une jument j'avisay une troupe  
De somiers inexperts ; elle embloit franchement :  
Un des plus avisez en demanda la croupe,  
Mais son piqueur disoit, elle rue trop souvent.

J'aperceus deux faucons voler dedans la nue,  
Après un grand héron demy plumé de coups,  
Et en vis un hâgard seul voler sur la grue,  
Mais volant près de terre, il fut pris par les loups.

Dans le mesme miroir de ce grand Atalante,  
Où l'on voit de la Cour les divers changements,  
J'aperceus de Gascons une troupe volante,  
Qui vouloient par discours guérir du mal des dents.

Je vis un Magistrat, dont le chef vénérable  
Par la gresle estoit tout decouvert de cheveux,  
Et sa femme frapper de tempeste semblable  
Ceux qui vouloient entrer en son port amoureux.

Je vis un grand troupeau d'exécrables harpies,  
Pleines de désespoir lever au ciel les yeux :  
Mais les prières estant par trop mal assorties,  
En vain ils réclamoient et les homm' et les Dieux.

Je vis parmy la nue une vapeur espaisse,  
D'une herbe qui couvroit les fretilliers terrains,  
Et ce légume là s'appeloit de la vesce,  
Propre tant seulement à guérir des poulains.

J'aperceus effrayé la grandeur d'un visage,  
Qui ressembloit un cul, mais des plus rebondis.  
Et un clerc à genoux devant la belle image,  
Faire de la laideur l'amoureux paradis.

Je vis un homme nud estendu sur la place,  
Tout souillé de son sang, et me souvins alors,  
Que qui tire un canon si fort à la culasse,  
Il faut avoir les bras et les membres bien forts.

Je vis un hanneton, qui avoit forme humaine,  
Se plaire dans la fiente et n'en vouloir bouger :  
Dessus un maquereau je vis une sereine  
Chercher des ondes d'or afin de s'y plonger.

Je vis, ce me sembloit, un vieil porc d'Epicure,  
Habillé en Prélat prescher les ignorans,  
Rapporter à son sens le sens de l'écriture,  
Et blasmer sans respect les Pères plus sçavans.

Je vis non loin de là un plus propre à la danse,  
A la cour, à l'amour, qu'au service de Dieu,  
Qui sçait depuis vingt ans, ha ! la belle science,  
Dès hier a commencé sur la croix de pardieu.

Je vis un parc de bois plein d'asnes d'Arcadie,

Qui se faisoient la guerre en recherchant la paix,  
Et le monde ennuyé d'ouïr leur mélodie,  
Les veulent descharger de partie de leur faix.

Je vis un gros renard qu'un roitelet caresse,  
Et le renard plus fin feindre de l'estimer,  
Afin qu'en moins de bruit et avec plus d'adresse  
Sans offenser aucun il le puisse plumer.

Je vis tout effrayé des foudres de la guerre  
Sur le pont nostre Dame un qui faisoit le mort,  
Et un nombre d'esprits retournez sur la terre,  
Qui l'avoient garanti en cet horrible effort.

Je vis un grand troupeau et d'hommes et de femmes  
Au milieu d'un fourneau, comme en peine damnez,  
Qui purgeoient icy bas leurs péchez par les flammes,  
Et n'estoient point encor au tombeau enfermez

Je vis et mille amis et mille connoissances,  
Dont les uns suivoient Mars et les autres Félics.  
Et puis entr'eux je vis deux femmes de finances,  
S'eschauffer au milieu de leurs meilleurs amis.

Je vis force courriers qui passoient les montagnes,  
Chargez de vestemens riches et précieux,  
En perles et en or transmuer les campagnes,  
Et de simples mortels faire des demy Dieux.

Je vis, ce me sembla, le Royaume de France  
Produire en un moment mille et mille Seigneurs;  
Et peu de temps après faisant grande despense  
Je les vis tous gueuser et demeurer voleurs.

---

### Epigrammes.

#### *Demande.*

**P**ourquoi ne me veux tu donner sans jalousie  
De ta femme un pourtrait pour soulager mon mal?

*Response.*

De peur qu'ayant receu de moy cette copie  
Tu ne voulusse après avoir l'original.

---

**P**our moy, le meilleur que je voye,  
C'est que vostre amoureux transi  
Va par la rue de la Monnoye  
Dedans la rue de Bethisi.

---

Les visions de la Cour en suite de celles  
d'Aristarque.

Satyre.

**L**A peur de l'avenir, dont le soucy me picque,  
Me fait chanter un homme aux charmes adonné,  
Qui dedans le cristal d'un grand miroir magique  
Me fait voir des objets, dont je fus estonné.

J'aperceus arriver dedans une litière  
Une jeune beauté, dont un grand faisoit cas.  
C'estoit une Déesse en beauté la première,  
Qui pensoit estre grosse et qui ne l'estoit pas.

Je vis un Saporon, à la moustache rude,  
Monter un dromadaire et le mener en rond.  
Je vis un homme armé couché dans une estude,  
Portant comme Diane un croissant sur le front.

Je vis une Driade aussi digne que belle,  
Dont le visage estoit de larmes tout baigné ;  
Et ses armes parloient d'une façon nouvelle,  
Nommant piteusement son amant esloigné.

Je vis saint Honoré du haut du ciel descendre,

Maudire ses voisins et son propre séjour :  
Si par édits publics on ne vouloit défendre,  
Que dedans son Église on ne fit plus l'amour.

Je vis mille amoureux dans les champs Élisées,  
Des taupes, des serpens, se promener au soir :  
Des veaux chercher l'écho de leurs voix desguisées,  
Porter des habits d'hommes et sur l'herbe s'asseoir.

Je vis un grand marais, où dans son onde claire  
Chacun tenoit sa ligne à pescher du poisson :  
Mais chacun se trompoit, et n'y pouvoit rien faire,  
Pour n'avoir mis de l'or au bout de l'hameçon.

Au milieu des ardens qui luisoient par la rue  
J'aperceus un berger par son désir conduit,  
Qui malgré les regards de la troupe accourue  
Recherchoit son Aurore au milieu de la nuit.

Je vis une jument morveuse et forte en bouche,  
Auprès d'un escuyer qui la vouloit monter,  
Comme un jeune poulain faire de la farouche,  
Et d'un fascheux discours ne se vouloir dompter.

Je vis mille valets au juge s'aller plaindre  
D'un homme qui partout de la chair marchandoit,  
Et par ses vieux abus que l'on devoit retraindre,  
Ce qui valoit cinq sols dix escus se vendoit.

Deux chasseurs poursuivant deux biches à la queste,  
J'en vis un qui blessa la sienne à coups de traits :  
L'autre suivant la sienne eut du poil de la beste.  
Si l'un est bon archer, l'autre n'est pas mauvais.

Je vis la lie croupie ardemment embrasée,  
Sans l'oser faire voir d'un amour non pareil,  
Porter la teste basse et faute de rosée,  
Mourant de ne mourir au rais de son soleil.

Je vis avecque l'orme de la verdure fraîche  
Lier sa jeune vigne et prendre son appuy :

Et de l'homme ridé la racine estoit seiche,  
Dont la vigne eut frayeur et s'esloigna de luy.

De baume d'Orient je vis une fiole,  
Que l'on vouloit cacher de peur qu'elle fit vent ;  
Mais le vent y passa d'une belle parole,  
Qui de cette liqueur se parfuma souvent.

Je vis un grand héron sur la rive deserte,  
Surprendre une grenouille et l'aller dévorant :  
Mais depuis qu'elle eust eu la cuisse un peu ouverte  
Il laissa ce tant peu et tout le demeurant.

J'aperceus l'Africain, que Carthage contemple,  
Comme un Mars valeureux ennemy de la paix,  
Ayant pendu son cœur à la voute d'un temple,  
L'en oster pour le mettre en un lieu plus espais.

Je vis un corbeau d'Inde avec une araignée  
Parler en voix humaine et rire en un jardin.  
Je vis une guenon petite et mal peignée  
Monter dessus un ours qui faisoit le badin.

J'aperceus atteler quatre jeunes cavales  
A un grand chariot nommé Nécessité :  
Mais elles demeuroient dans les bourbes plus sales ,  
A faute d'un chartier et d'un fouet redouté.

Je vis un champ de bois humecté d'apostumes ,  
Que jamais le Soleil n'eschauffoit de ses rais :  
Les pois n'y venoient point car c'estoit la coustume  
Qu'on y vouloit planter des fèves de marais.

Je vis un corps percé sembler un trou-Madame ,  
Servant de passe-temps aux enfans sans soucy,  
Qui jouent jour et nuit au trou de cette femme ,  
Mais les boules estoient d'olives de Poissy.



## Sonnet.

**L**ES humains, Chéribon, sont or' des-animez,  
**L**Et la plus grande part du monde est hérétique,  
 Je n'ose chevaucher une putain publique,  
 Tant je conçois d'horreur de ces c... diffamez.

Je n'ose m'attaquer à ces grands c... armez,  
 Qui causent tant de maux et si peu de pratique :  
 J'abhorre d'estre b. . gre et de bransler la picque,  
 Et crains de m'engouffrer dans ces c... affamez :

La mort, la pauvreté, la honte et la vérolle,  
 Causent, mon Chéribon, le despit qui m'affolle :  
 Car rien n'est si contraire à l'humaine santé.

Je veux donc me donner à quelque riche vefve,  
 J'auray paix à la mort et feray une trefve  
 Aux Barbiers, à la honte, et à la pauvreté.

## Epigrammes.

**C**omme la mer dessus l'arène  
 Pousse son flux et son reflux,  
 Ainsi Janot sur Catherine  
 A tant f. . tu qu'il n'en peut plus.

## Aux Dames.

**D**ames, qui tombez à l'envers  
 Aussitost que l'amour vous touche,

Ne niez en lisant ces vers  
Que l'eau ne vous vienne à la bouche,  
Veu qu'il n'y a faveur ny goust  
Qui puisse avoir un tel ragoust.

---

**D**ames de qui la vanité  
Est d'estre l'exemple des chastes,  
Pour faire que l'éternité  
Grave vostre gloire en ces fastes,  
Et qu'aux yeux de l'univers  
Vos vertus soient une merveille,  
Gardez-vous de lire ces vers,  
Ils f.. tent les gens par l'oreille.

---

### Contre l'ambition d'un Courtisan.

Satyre.

**I**nspire moy, Muse bouffonne,  
De tracer avec mon pinceau,  
La vie, les mœurs et la trogne  
D'un folastre et sot damoiseau.  
C'est un beau fils, que la nature  
Eust fait capable de l'amour,  
Si alors qu'il nasquit, Mercure  
Ne lui eust fait un esprit lourd.  
Mais toutefois par avantage  
Ayant les traits du corps fort beaux,  
Cela fait paroistre en cet âge,  
Que les plus beaux sont les plus veaux.

Et pour en monstrier un exemple,  
 C'est qu'imitant les Courtisans,  
 Celuy qui les voit et contemple,  
 Pour seur je croy estre hors du sens.

Marchant à grand pas par la rue  
 Comme un hardy fils de putain ;  
 Lève les pieds comme une grue  
 Faisant criqueter son satin.

Vestu comme un homme fantasque,  
 De gris ou de blanc plus souvent ;  
 Il donne tousjours une attaque  
 Aux pierres des sots d'Angoulevant.

Le beau manteau sur une espaulé  
 Le fait par Paris bravacher,  
 Botté comme Amadis de Gaule,  
 Qui va les pavez chevaucher.

Sa barbe de pure filace,  
 Et plus pasle qu'un jaune d'œuf,  
 L'effroy, l'espouvante et menace  
 Des estroits du bord du pont-neuf.

Sa teste faite en pot à beurre  
 N'est pleine de rien que de vent :  
 Et son œil sent tousjours de l'heure  
 Au gardien qui le va suivant.

Son nez sent l'escornifflerie,  
 Sa bouche l'Epicurien,  
 Ses deux oreilles l'asnerie,  
 Et la façon en vray vaurien.

Enfin tout son geste et sa mine,  
 Sa pasle et timide couleur,  
 Ce front ressemblé Jean farine  
 Quant il badine, ou bien la Fleur.

Son discours remply de foucades

Est un coq à l'asne si plat,  
Qu'en ses amoureuses boutades  
On le juge estre un très-grand fat.

Et tout ce qu'il a qui contente  
Les Courtisanes de Cypris,  
C'est que son catze à tout' il vante  
Estre des plus beaux de Paris.

Discours qui jusqu'au cul chatouille  
Toutes les garces du bordeau ;  
Qui l'aiment plustost pour sa couille,  
Que pour luy voir un beau museau.

Là le plus souvent il préside,  
C'est dans les bordeaux que j'entends :  
Où il sert à beaucoup de guide,  
Afin qu'ils y passent leur lemps.

Là le chapeau sur une oreille,  
Et le pourpoint desboutonné,  
Jure que s'il ne fait merveille,  
Qu'il veut estre à l'heure damné.

Mais si on luy parle de mettre  
Quelque pistolet en la main,  
Au diable si vous ne verrez estre  
Rien de si sot que mon vilain.

Il a prou de caquet et bave,  
S'il ne faut venir à l'effet,  
Sinon il contrefoit le grave,  
Comme un gros cul sur un retrait.

Mais jetons nous sur sa noblesse  
Qu'il dit, faisant du fiolant,  
Venir d'un Amadis de Grèce,  
Non de Roger ny de Roland.

Vrayement ouy, je le confesse,  
Qu'il a quelque peu de raison :

Car il peut tirer de la graisse  
L'extraction de sa maison.

Encore si cette insolence  
De son orgueil cessoit le cours :  
On croiroit son insuffisance  
Estre cause de ce discours.

Mais faire mille autres sottises,  
Et blasmer des Dames l'honneur,  
C'est où il met ses mignardises,  
Et là où gist tout son bonheur.

Dire qu'il a la courtoisie,  
Des plusque parfaites beautez,  
Et qu'il les met en fantaisies,  
Ce sont là de ses vanitez.

Aller dedans les Thuylleries,  
Pour paranymphe ses amours,  
Ce sont de ses effronteries,  
Qu'il fait paroistre tous les jours.

Avoir la manche retroussée,  
Et au bras un faux bracelet,  
Ruminer dedans sa pensée  
Le moyen d'avoir un poulet,

C'est à quoy l'on voit destinées  
Les meilleur's heures de son temps,  
Croyant bien passer les journées  
Quand il les passe en muguetant.

Mais encore si par envie  
Il ne blasmoit la chasteté,  
L'honneur, le renom, et la vie  
D'une singulière bonté

Ce seroit chose supportable  
Et voulant se rendre agréable  
Un cœur innocent offenser.

Ma foy c'est par trop de folie,  
Qu'il mérite pour chastiment,  
Que l'on le fouette et qu'on le lie,  
Comme un privé d'entendement.

Puis en le trainant sur le change  
Et sur les degrez du Palais,  
Qu'un troupeau de laquais s'y range  
Pour là luy donner du relais.

Après cela que l'on le laisse,  
En luy donnant du pied au cul ;  
Et que tous les cochers en presse  
Le sifflent là comme un cocu.

Voilà pour moy ce que j'ordonne,  
Sans toucher son procez au fond :  
C'est le salaire que je donne  
A celui qui fait le bouffon,

Qui tranche partout du bravache,  
Et rend les niais estonnez :  
Mais qui pleure comme une vache,  
Lorsque l'on luy couvre le nez.

Et si après cette justice  
Il retourne encore une fois  
En son orgueilleuse malice,  
Il aura la fleur de nos Rois.

Toy donques, ô esprit volage,  
Ne me regarde de travers,  
Ou tu verras à ton dommag  
Quel est le pouvoir de mes vers.

Apprends seulement à conduire  
Plus sagement les passions,  
Et désormais à ne plus nuire  
A aucuns par tes actions.

Ou bien sinon, pour te respondre

Avec plus d'animosité :  
 Je porte de quoy te confondre,  
 Tousjours l'espée à mon costé.

---

### Sonnets divers dédiés aux jeunes Courtisans.

I. — Il faut sentir la Cour, et tant qu'il se peut faire  
 Des façons du commun en tout se retirer,  
 Faire dire de soy, et en soy admirer  
 Je ne sçay quoy de grand esloigné du vulgaire.

Il faut avoir le port et la grâce contraire,  
 Faire autrement l'amour, autrement désirer :  
 Danser tout autrement, autrement se parer,  
 Et éviter surtout le langage ordinaire.

Qui voudra donc porter sa Cour dessus le front,  
 Au lieu de honte il faut user souvent d'affront,  
 Et des termes nouveaux qu'apprend ce beau collège.

Ainsi en corrigeant la lourde antiquité,  
 Au lieu de ce beau mot, de Mesnage usité,  
 Faut l'oublier du tout, et user de Manége.

---

II. — Pour voir au naturel la sotte contenance  
 D'un tas de Courtisans, qui naissent tous les jours,  
 Vous le voyez icy en ces braves discours,  
 Si bien qu'il ne leur faut que leur seule présence.

Car de voir leurs façons, leurs traits, et suffisance,  
 L'entrée et le progrez de leurs chaudes amours,  
 Leurs superfluitez avecque leurs atours,

Ils sont despeins au vif en saine conscience.

De crayons tous divers, comme est leur naturel,  
Je les ay façonnez, et d'un courage tel,  
Qui ne s'effacera, quoyque cela leur fasche.

Peut-estre que quelqu'un en fera son profit,  
Reconnoissant en luy ce qu'il verra escrit ;  
Et craindront à la fin que chacun ne le sçache.

---

III.—L'un lui baise les mains, l'autre perd contenance,  
Et ne sçait quel propos il luy doit commander,  
L'un prend son esventail, puis se met à penser,  
L'autre du fond du cœur mille souspirs esclance.

L'un se frise le poil et en chantant il danse,  
L'autre prend son chapeau afin de l'enfoncer,  
L'un trousse son manteau, ou se met à tousser ·  
Et l'autre pense avoir beaucoup de suffisance.

Cinq ou six qu'ils seront; vous les verrez tousjours  
Parler de leurs faveurs ou discourir d'amours,  
L'un dit, elle a l'œil beau, l'autre elle est bien apprise.

De tous ces amoureux ce qui plus nous desplaist,  
C'est qu'après avoir veu tout cela qu'ils ont fait,  
Vous n'en apportez rien qu'une vaine sottise.

---

IV. — Entrant dans le chasteau il faut avoir la cape  
Pendente d'un costé, la baguette en la main :  
Bransler en cheminant, faire bien de l'humain,  
Gardant qu'un seul bonjour pour rien ne leur eschappe.

Puis s'estant arrêté il faut soudain qu'on frappe  
Le pied, pour le monstrier, avoir un baise-main  
En bouche à tous propos, et passer son chemin :  
Ayant mis sur les rangs l'Empereur et le Pape.

Si l'on est à l'Eglise, adorer tout debout,



Les Dames œillader de l'un à l'autre bout  
Du saint lieu où l'on est, priant sans révérence.

Au sortir s'en aller espier son disner  
Avecque quelque sot qui se laisse affiner,  
Et d'argent et d'habits et de l'autre despence.

---

V. — Au sortir du disner il faut faire la cour  
A la Dame qu'on sert, soit-elle laide où belle :  
Il faut baiser son bras, qu'elle ne veut cruelle  
Laisser tant prophaner, sçachant le bruit qui court.

Si l'on ne sçait que dire, il faut faire le sourd,  
Se moucher, ou cracher, ou soupirer pour elle.  
Levant les yeux au ciel, dire pourquoy fidelle,  
Ne connoit-on mon cœur, puis se taire tout court.

Il faut parer son bras d'un manchon que par force,  
Bien souvent l'on a eu de celle qui s'efforce  
D'autre part attirer mille tels amoureux.  
Car il faut vivre enfin, voilà quasi la teste  
Qu'exercent tous les jours ces Courtisans heureux.

---

### Equivoque à la belle Catin.

**P**ar une faveur violette,  
Pensoit jouer d'une fillette,  
Et à son honneur attenter.  
Mais aussi tost cette pucelle,  
Riant, ce v. follet, dit-elle,  
Jamais ne m'a peu contenter.

---

## Contre une vieille Vefve.

Satyre.

C'EST chose permise de rire  
Mais ce seul mal de mesdire  
Des Dames, comme un brave cœur  
Craint tousjours de blesser l'honneur :  
Il faut nonobstant cette trefve  
Que le discours d'une vefve  
Qui m'a trompé vilainement,  
J'en fais volontiers le serment :  
Car passant masquée et vestue,  
Je désiray la tenir nue ;  
Je luy donnois moins de vingt ans.  
Les daims, les biches, et les paons,  
Ny le grand Ture à la Mosquée  
Ne vont point la teste levée,  
Comme marchoit par la cité  
Cette image de vanité.  
Cette Damoiselle de taille,  
D'un genet choisi pour bataille,  
Haute et droite comme un sapin ,  
Le bas tiré comme un lapin,  
La contenance fort mignonne :  
Non certes qu'on me le pardonne,  
Je me trouvois prest de pecher,  
Sur la place sans démarcher :  
L'appétit me prenoit de mordre,  
Mais il survint un grand désordre,  
C'est que son masque vint à choir :  
Ha ! que j'eus honte de la voir !  
Sa perruque, des mieux dressées,

Et des plus hautes eslevées,  
Ressembloit un bonnet Ducal ,  
Ou bien un mitre Episcopal :  
Mais sous ses cheveux sans racine  
Escoutez un peu quelle mine :  
Un front jaune et gras comme lard.  
Où ne peut plus tenir le fard :  
Les peaux du visage ridées  
Comme chassis de dix années ;  
Un petit nez bouilly qui sent  
La seringue du lavement ;  
Les sourcils de souris bruslée,  
La peau d'une chatte pelée ;  
Lampes dont l'huyle qui s'expand  
Rend de dégoût son teint luisant ;  
Teint qui malgré le blanc d'Espagne  
Ressemble aux cuirs de gants d'Orcagne  
L'oreille pleine de borbier  
Comme la boette d'un barbier ;  
La bouche dont sort une haleine  
Du rut de cerfs au bois d'Ardenne ;  
Les dents en fourches de fumier,  
D'un yvoire de vieux damier ;  
Les lévres cuites et arides,  
Comme un cul pris d'hémorroydes ;  
Une voix de petit cabril  
Qui quitta sa mère en Avril ;  
Un menton de rouet d'arbaleste,  
Le corps comme escorce d'hacète,  
Le sein d'omelettes aux œufs ;  
Les tetons comme des esteufs  
Percés, d'où la bourre est sortie ;  
La gorge de nalte roussie,

Gorge de grillade sans pair :  
Tout os aussi peu rien de chair.  
Je ne vis pas dessous la soye,  
Jambes, bras, et la petite oye :  
Mais les yeux de l'entendement  
Y pénètrent secrettement.  
J'endure y songeant milte peines.  
Pour nerfs, pour muscles, et pour veines,  
Ce ne sont rien que vieux cabas,  
Cailloux, racines, eschallas :  
Et pour charnures potelées  
Des vieilles chartres surannées,  
Parchemin rosty sur le grill  
Qui luy descendent au penil,  
Et serrent les voustes du ventre.  
C'est icy le point et le centre,  
On peut s'imaginer comment,  
Est ce trou près du fondement.  
Ha! quelle effroyable caverne,  
C'est comme une vieille lucerne,  
Par où toute nuit les esprits  
Viennent caresser les souris,  
Un noir tuyau de cheminée,  
Clapier de garennes laissée  
Pour les butors et les oiseaux ;  
Une retraite de blaireaux,  
Fourneau ruiné de vieille forge,  
Y pensant qui ne rendroit gorge,  
Jamais ne fut autant infect,  
Comme est pour certain ce retraits.  
Sans doute cette cressonnière,  
Ce vieux canal, cette gouttière,  
Jette des odeurs d'un parfum,

Qui rendroient mort un homme à jeun,  
Distille tout le long des cuisses  
Ces monstrueuses immondices  
De toutes sortes de couleurs,  
Comme des caves de tanneurs.  
Je gage que cette emboucheure  
Pousse six doigts hors sa doubleure,  
Crache le salpêtre et l'alun,  
La colle forte et le petun.  
Le poil sans façon de moustache  
Et confit de cette bravache,  
Poil qui est planté loin à loin,  
Un bouffe au bas et l'autre au coin.  
C'est une terrasse déserte,  
Et quand la crevasse est ouverte,  
Les vents, les eaux de ces quartiers  
Noyent les puces à milliers.  
D'autre part pour la seicheresse,  
Les poux se tirent de la presse,  
Mesme le petit morpion  
S'enfuit pour la contagion :  
Puis la calandre et la punaise  
N'y sçauroient plus estre à leur aise,  
Car bref pour conclure en deux mots,  
Ce n'est plus qu'un creux pour les sots,  
Un marescage pour grenouilles  
Plustost que pour les pauvres couilles.  
Voilà point un sujet exquis ;  
Or je veux sçavoir son logis,  
Et pour achever ma boutade,  
Luy donner cette douce aubade :  
Pour supérius un mulot,  
Pour la base un gros escargot,

Un cochon de lait pour sa taille,  
 Pour les instruments ne luy chaille,  
 Car elle aura des matassins,  
 Des chauderons et des bassins,  
 Elle sera dure et cruelle,  
 Si la paix n'est faite avec elle.

---

Combat d'un courtisan et d'un Poète.

Satyre.

UN Courtisan audacieux,  
 Qui despitoit mesmes les cieux,  
 Avec les crocs de sa moustache,  
 Qu'il mettoit tousjours de travers,  
 Après qu'on avoit fait des vers,  
 Qui blasmoient son double panache.

Il jure à l'heure par la mort,  
 Qu'il auroit raison de ce tort,  
 Et mettroit en capilotade  
 Celuy qui tellement osé  
 Avoit bien seulement osé  
 De luy jouer telle bravade.

Il jetoit le feu par les yeux,  
 Et comme un homme furieux,  
 Qui d'horreur a l'âme occupée,  
 Et croy de s'attaquer à moy,  
 A moy, qui fais à tous la loy,  
 Par le tranchant de mon espée.

Mais en vain estoient ces discours,

Car se promenant peu de jours  
Après cette belle boutade,  
Il fit rencontre de celui  
Qui avoit escrit contre luy  
Les vers auteurs de sa foucade

Il vint à luy comme enragé  
Et comme un qui est outragé,  
Luy vint jurer que par la teste,  
Si selon qu'on luy avoit dit,  
Il avoit de son nom mesdit  
Qu'il estoit sot et une beste.

L'autre qui veut se ressentir,  
Plante aussitost un démentir,  
Au nez de ce grand personnage,  
Et jouant puis après du poing,  
Il donne un grand coup sur le groin  
De cet effronté qui l'outrage.

De ce coup il fait chanceler  
Le Courtisan, qu'on voit aller  
Se mesurer en pleine terre,  
Son joly chapeau de castor,  
Et son manteau de clinquant d'or,  
Tombant se sentent de la guerre.

Alors le Courtisan fangeux,  
Tout en colère et tout fougueux.  
Des pieds commence à se débattre;  
Puis escumant comme un verrat,  
Il se met sur son apparat,  
Et maugreoit autant que quatre,

Car, disoit-il, que cest affront  
Me demeure ainsi sur le front,  
Non, non, il faut tout à cette heure

Fouler donc au pied ce coquin ,  
Qui m'a traité comme un faquin ;  
Par la mort il faut donc qu'il meure.

Mais nonobstant tous ces propos ,  
Le Poëte leste et dispos  
Plus que n'est un Basque qui saute ,  
Tient le Courtisan au collet ,  
Et luy redoublant un soufflet  
Prend son espée et la luy oste.

Il la jette sur le pavé ,  
Puis au Courtisan relevé  
Il va donner nouvelle charge ,  
Et d'un coup de pied dans le flanc  
Il luy fait verser un estang  
De sang , qui découlait au large.

Voyant cela pour son salut ,  
Le Courtisan se résolut  
De se fier à ses semelles :  
Ce qui fit que fendant l'argot ,  
Et sautant ainsi qu'un magot ,  
Chacun pensoit qu'il eut des aisles.

Et sur cela tous les courtaux ,  
Qui travailloient à leurs estaux ,  
Croyoient luy voyant faire gille ,  
Que pour lors que les Courtisans  
Se vantoient d'estre suffisans ,  
Ce n'estoient pas mots d'Evangile.

Le Poëte d'autre costé ,  
De grand plaisir tout transporté  
D'avoir obtenu la victoire ,  
Promit à tous les crocheteurs ,  
Qui avoient esté spectateurs  
De son combat , dix sols pour boire.



Et pour mieux l'immortaliser  
 Il s'en alla poëtiser,  
 Pour rendre sa gloire certaine  
 De son combat plein de hazard,  
 Et tel que jamais Jacquemard  
 N'en vit un si grand sur la Seine.

---

**Sonnet.**

Subtils esprits de l'air, démons ingénieux,  
 Qui errez vagabonds sans forme ny demie,  
 Tout ainsi ressemblez à ma douce ennemie,  
 Pour me faire jouïr du bien que j'aime mieux.  
 Ressemblez moy de corps et de faits et des yeux,  
 Et vous coulez la nuit dans le lit de m'amie :  
 Et lorsque la verrez doucement endormie  
 Faites luy moy sentir le jeu délicieux.  
 Redoublez luy six fois d'une si bonne grace,  
 Tant qu'il luy soit advis qu'elle mesme le fasse,  
 Et luy continuez toutes les nuits le nombre.  
 Un jour il luy viendra ce peut estre un désir,  
 De prendre avecque moy cet amoureux plaisir,  
 Qu'elle a pensé la nuit recevoir de mon ombre.

---

**Epigramme.**

D'une dame qui avoit un v. à la joue.

C'est un caprice de nature,  
 De vous avoir mis la figure

D'un v. à costé du menton :  
 Si j'eusse esté , belle , à la place ,  
 Sans vous incommoder la face  
 Je vous l'eusse mis dans le c...

---

D'une jeune dame.

Stances.

**L**A belle s'esgayoit toute nue en sa couche ,  
 Pour tromper ses ennuis sur le plus chaud du jour ;  
 Et des yeux , et du cœur , du sein , et de là bouche ,  
 Ne respirant que feux et flammèches d'amour.

Discourant en son cœur toute morne et pensive ,  
 Se laissant surmonter à son propre désir ,  
 Alors que de bonheur en sa chambre j'arrive ,  
 Où je luy vins offrir d'assouvir son plaisir.

Car lisant en ses yeux son doux-aigre martyre ,  
 Et voyant sur son front la flamme qui la cuit ,  
 Je m'avise soudain du bien qu'elle désire ,  
 Sentant d'un feu pareil la flamme qui me nuit.

Si bien que tout espris d'une si chaude braise  
 J'esgare ma raison avecque mon devoir ,  
 Puis conduit par mes sens mille fois je la baise ,  
 Et pour passer plus outre j'anime mon pouvoir.

Je lève de son lit la couverture verte ,  
 Et les draps déliez qui couvroient son beau corps ;  
 Si bien que je la vis tout à nud découverte ,  
 Ayant d'un gré forcé forcé tous mes efforts.

Que j'avisay pour lors des beautez nonpareilles ,  
 Que de ravissements en ses membres si beaux !

C'estoit l'honneur des cieux; la gloire des merveilles,  
Ou bien un grand amas de miracles nouveaux.

Ravy par le sujet d'une si belle veue,  
Dedans ce paradis enclos de quatre draps,  
Je saute à corps perdu, ma raison esperdue,  
Et comme furieux la presse entre mes bras.

Lors il n'y a telon ny fesse rebondie,  
Cuisse, ventre, nombril, ny temple Cyprien,  
Que je ne baise ou taste et retaste ou manie,  
Cherchant en ces lieux-là la fin du dernier bien.

Confit en sa douceur d'un déduit tant extrême,  
Je veux donner tout droit au blanc de l'amitié :  
Elle qui feint n'aimer tout ce que plus elle aime  
Feint m'en vouloir oster la plus juste moitié :

Mais las ! qu'eust-elle fait la pauvre my-vaincue,  
Ayant ses ennemis et dedans et dehors ?  
Se voyant à l'envers dans un lit toute nue,  
N'eust-elle pas perdu son temps et ses efforts ?

Je fais doncques si bien que je gaigne la place,  
Montant jusques au ciel sur les aisles d'amour :  
Elle pour avoir part au bien de cette chasse,  
Me dit, ce sera donc à beau jeu beau retour.

---

### Tombeau.

CY dessous gist la belle Nipheset,  
Fille d'amour et mère des andouilles,  
Qui aime mieux le f...tre que le lait,  
Et use moins de souliers que de couilles.

---

## Rêverie d'un fièvreux.

Satyre.

Cependant que la fièvre enclose dans ma mouelle  
M'assaut de mille assauts, me suce et me bouelle,  
Que je n'ay dans le lit un moment de repos,  
Tant ses feux, mes tyrans, sont gourmands de mes maux,  
Que tout le corps me sue, encore qu'il surpasse  
En extrême froideur la froideur de la glace,  
Je resve, je discours, et mon cerveau malsain  
Se peint un escadron de chimères en vain.  
Tantost je cuide aller le long d'une rivière,  
Et voir esclore au jour mainte fleur printanière.  
Icy la giroflée et le passe velours,  
Et là cette autre fleur qui ne vit que deux jours ;  
Icy le romarin et la lavande verte,  
Et le pavot amy de la paupière ouverte :  
Puis resvant je leur dis, ô fleurettes, ainsi  
Comme vous je voudrois estre franc de soucy :  
Car sans souffrir du mal vous vivez, ô fleurettes,  
Et vostre odeur s'espand au sein des pucellettes ;  
Vous baisottez leur chair : mais hélas ! que sçait-on  
Si vous vous déguisez en femelles ou non,  
Afin de mieux jouir ? ô que n'ay-je de mesme  
Le pouvoir de baiser cette beauté que j'aime.  
Vous voyez tout vieillir et point ne vieillissez,  
Car à chasque printemps icy vous renaissez.  
Mais les voulant cueillir dans le lit je m'allonge,  
Et lors je m'aperçoy que ce n'est que mensonge.  
Tantost je cuide avoir autant d'argent et d'or,  
Que Crésus en avoit, et que Midas encor,

Et qu'à vaisseaux dorez on me sert à la table :  
Mais sinon ou resvant cest or n'est maniable,  
Car s'il faut consulter ou Penos ou Maissac,  
Pour payer mon advis je sens vuider mon sac,  
Et mal recompensés pour le prix de leur peine,  
Ils n'ont le plus souvent qu'une rime malsaine,  
Qui sent la fièvre lente et n'a point de vigueur,  
Car peu belle est la voix quand elle a mal au cœur.  
Je blasme maintefois, plein de Philosophie,  
L'argent comme ennemy du repos de ma vie,  
Mais si j'estois frappé de trop d'aveuglement,  
Le contraire aujourd'huy m'apparoist clairement.  
On ne donne plus rien, et fussè-je un Homère,  
Sans argent je mourrois abattu de misère.  
Il faut donc le chérir, l'aimer et souhaiter,  
Non tel comme est le mien qui ne peut contenter,  
Car resvant dans le lit la fièvre me l'apporte,  
Et puis tout aussitost la mesme le remporte.  
Puissent mes envieux n'avoir autre bienfait,  
Que le bien abusif que la fièvre me fait.  
Après il m'est avis que parmy la campagne  
Je fais courber sous moy un beau genet d'Espagne,  
Qui rétif me provoque à luy percer le flanc,  
Et rougir le guerét des gouttes de son sang.  
C'est vrayment un cheval de nature gentille,  
Bien ouvert, bien poly, bien dressé, bien agile,  
Qui jette au vent son crin, qui a le partir prompt,  
Le devant traversé et bien large le front :  
Mais ce brave cheval ne m'est qu'imaginaire,  
Car quand je suis debout je ne luy voy rien faire,  
Je ne luy fais donner ny avoine ny foin,  
Et mon valet n'en prend point de charge ny soin,  
Bon Dieu quel plaisir ay-je, alors que par la-plaine,

Je fais courre mes chiens suant et hors d'haleine :  
Et huant et sifflant d'un et d'autre costé,  
Le bon lièvre pelu enfin est arrêté ;  
Ou quand par la forest un jour entier je chasse,  
Garny d'un bon espieu, de meute et de filasse,  
Après le cerf ramé au pied prompt et léger ;  
Ou après le sanglier difficile à ranger :  
Ce plaisir à la fin, que la fièvre me donne,  
Enfanté du cerveau, se perd et m'abandonne,  
Et si je m'aperçoy mon disner d'autre-part,  
Mon mal m'asseureroit qu'il ne viendroit qu'à tard.  
Je porte quelquefois, au moins il me le semble,  
Un corselet au dos, et tout craintif je tremble,  
Craignant d'estre emporté dès le premier assaut :  
Car pour dire le vray, je ne suis pas si chaud  
De courir au combat, ny si ardent de proye,  
Eussé-je pour butin l'Espagne ou la Savoye.  
Je fais un bruit semblable à celuy qu'on entend  
Par les rangs des soldats, que l'ennemy attend :  
Mon esprit transporté est tout plein de furie  
Et ne fait que parler de meurtre et de tuerie :  
Mais m'esveillant après je ne voy ny fossé,  
Je ne voy ny canon ny rempart renversé,  
Ny soldat préparé à gagner la muraille,  
Ny ennemy contraint d'entrer en la bataille.  
Bref, mille songes vains m'apparoissent alors,  
Que la fièvre enragée au dedans de mon corps  
Pétille et bout d'ardeur et embrase mes veines,  
Me consumant au lit battu de mille peines.  
Et n'ay pour reconfort en si fascheux séjour  
Qu'entretenir la Muse et luy faire l'amour,  
Pour charmer la douleur qui si fort me bouelle :  
Car je n'ay point d'ami qui me soit plus fidelle.

Mon valet fainéant et plein d'oisiveté  
 Pour prendre son plaisir s'en va d'autre côté,  
 Et auprès de mon lit une heure ne peut estre.  
 Tant il a peu de soin du salut de son maistre.  
 Ma vieille mesmement me deffaut au besoin,  
 Alors que mon tourment mérite plus de soin,  
 Et au lieu qu'elle deust me résjouir et dire  
 Quelque conte plaisant, qui me peut faire rire,  
 Ronflant comme une porque après avoir bien beu,  
 La maudite s'endort sur les tisons du feu,  
 Ou s'en va caqueter avec une voisine.  
 Cependant je frémis attendant la mastine,  
 Qui n'en haste ses pas et ne veut revenir,  
 Pour m'essuyer le front et pour me subvenir.  
 O que n'ay-je les bras et la teste bien saine,  
 Pour payer le service à si fausse vilaine !

---

### Epigrammes.

#### *Demande.*

**L**E sperme n'est pas l'or potable,  
 Qui vous nourrit au lieu du pain,  
 Durant que vostre c. tient table,  
 Vostre ventre crie à la faim.

#### *Response.*

Puissay-je mourir affamée,  
 Pour un plaisir qui m'est si cher ;  
 La vie n'est qu'une fumée,  
 Le sperme vaut mieux que la chair.

*Réplique.*

**M**AIS quelle rage vous transporte ;  
**S**i ce plaisir vous est si doux ,  
 Vous ne f...trez plus estant morte ,  
 Pour f...tre au moins nourrissez vous.

---

**A**llez vous faire f...tre en propre original ,  
**C**e dit dame Machette à la belle Florence.  
 Elle la prit au mot , est-ce bien fait ou mal ,  
 Puisqu'elle estoit sujette aux loix d'obéissance ?

---

**Sonnet contre un Courtisan.**

**U**N mignon circoncis issu de la fontaine  
 Des marets plus fameux , dont son nom est venu ,  
 Qui d'un prest usurier acquit son revenu ,  
 Et s'est venu loger d'Avignon en Touraine.  
 Cet amoureux punais du nez et de l'haleine ,  
 Par ses faits importuns nouvellement connu ,  
 Qui n'a jamais esté que pour un sot tenu .  
 Et marche par compas comme un vieux Capitaine.  
 Ce gentil Margeolet , pour mieux s'autoriser ,  
 Veut aimer ma maistresse et la pauvre espouser ,  
 Crucifiant de peur mon ame languissante.  
 Mais ô fils de Judas , cause de ma douleur ,  
 Tu y perdras l'espoir d'amortir ta chaleur :  
 Car de tout bois punais la flamme en est puante.

---



### Sonnet contre un Poète.

**L**ez nez, du sentiment est le siège et l'organe,  
 Les nazeaux plus fendus sont signe d'un haut nez.  
 Les chiens qui les ont tels pour la chasse sont nez,  
 Et bons pour le lapin guetter en la garenne.  
 Si d'oreilles ils ont sur la gueule une pane,  
 Ils ne sont ny pour froid ny pour chaud estonnez,  
 Les vistes cerfs par eux souvent sont mal menez,  
 Votre nez est d'un chien, vos oreilles d'un asne.  
 Vos nazeaux sont fendus de deux pieds et demy :  
 Bref, vous avez du nez, petit rat mon amy,  
 Mais ce n'est pour sentir les Lauriers de Parnasse.  
 De plus fortes odeurs il faut pour vostre nez,  
 Voicy pourquoy vous sont ces beaux nazeaux donnez :  
 Pour sentir les bouquets qu'un Gadouard entasse.

---

### Epigrammes.

**Q**uant à moy si l'on m'asservit  
 D'avoir dequoy et ne rien faire,  
 Pour éviter telle misère  
 J'aime mieux me couper le v...  
 Pratiquant ainsi la vertu  
 Nous ferons response à l'envie,  
 Que nous ne serions pas en vie,  
 Si nos pères n'eussent f..tu.

---

D'un Cornard.

**C'**est bien le meilleur petit homme,  
 Que Vulcain ait en sa sequelle ;  
 Il rit des cornes qu'on lui met,  
 Luy mesme il vous fait voir la belle.  
 Puis sans bruit vous laisse avec elle  
 De peur de troubler le plaisir ;  
 Il le hay de haine mortelle,  
 Car il donne trop de loisir.

---

**J**E vis passer de ma fenestre  
 Les six pêchez mortels vivans :  
 Conduits par le bastard d'un prestre,  
 Qui tous ensemble alloient chantans,  
 Un *requiescat in pace*,  
 Pour le septiesme pêché.

---

**Discours.**

**G**rand Dieu, de qui le soin brillant,  
 Comme un dragon tousjours veillant,  
 Garde les pommes Hespérides,  
 Contre les avarés \*\*\* .  
 De qui le zèle et la candeur  
 Ont mérité cette grandeur,  
 De sçavoir les secrets, et d'estre  
 Le seul Mercure de son maistre,  
 A vous je me suis adressé,  
 Pensant estre plustost dressé

De quelque somme qui m'est due,  
Desjà trop longtemps attendue.  
J'ay creu, comme chacun le dit,  
Que vous seul avez le crédit,  
Et qu'en matière de finance  
Tout passe par vostre ordonnance.  
Ces vieux seigneurs que j'ay connus  
Au conseil sages et chenus,  
Sitost que ma requeste ils voyent,  
Sans m'ouyr à vous me renvoient.  
Par aventure je pouvoy  
Avoir audience du Roy,  
Qui sçait les peines et les pertes  
Que pour le servir j'ay souffertes.  
Mais je n'ose me hasarder  
Seulement de le regarder,  
Pour luy faire aucune demande,  
Si un grand ne me recommande.  
Puis je sçay que sa Majesté  
En plusieurs lieux a protesté,  
Que cette ennuyeuse charge  
Sur vous du tout il se descharge.  
C'est pourquoy vous en voyez tant  
Auprès de vout sollicitant,  
Pour trouver une heure opportune,  
Et vous raconter ma fortune.  
Vous m'escoutez parler assez,  
Mais par dessus tout vous passez  
Et vous rendez inexorable,  
Sans rien monstrier de favorable.  
Je me flaite d'une langueur,  
Qui me tient tousjours en langueur,  
Espérant que ma patience

Touchera votre conscience.  
Mais enfin la nécessité  
Augmente ma perplexité,  
Et voy bien que je perds mes peines,  
Contre vos maximes certaines :  
Le temps employé pour néant  
M'est dommageable et malséant,  
Car le mestier que je sçay faire  
Peut servir à meilleure affaire.  
Je cherche volontiers l'honneur  
De prendre au corps un gouverneur,  
Et chastier une Province,  
Qui fait la rebelle à son Prince.  
Des meschans j'abbats la fierté,  
Aux bons j'apporte la seurté,  
Chassant cette canaille vile  
De voleurs, qui troublent la ville :  
Mais si on m'oste les moyens,  
De servir mes concitoyens,  
Seroit-ce pas folie extrême  
De ne me point servir moy-mesme ?  
Sans plus en vain me consommer,  
Je seray contraint m'enfermer  
Dans un cabinet sur un livre,  
Pour le temps qui me reste à vivre,  
Je suis guery d'ambition,  
Content de ma condition,  
Et suis de la douce manie  
De ceux que la Muse manie,  
J'ay appris des Poëtes Grecs  
Et des vieux Latins les secrets :  
Façonnant et le pòde et l'ode  
Sur la lyre à l'antique mode.

J'apporteray cet ornement  
En France avec estonnement,  
Pourveu qu'au dernier de mon âge  
Pauvreté n'entre en mon mesnage.  
Vous seul pouvez m'en garantir  
S'il vous plaist me faire sentir  
De la douceur de vos receptes,  
Y faisant assigner mes dettes.  
Mon bien, mon temps, et mon labeur,  
Dependant de vostre faveur ;  
Et seul avec plus de puissance  
Que l'ascendant de ma naissance,  
Je ne veux point, pour vous flatter,  
Faire vostre nom esclater,  
Et montrer vos ayeuls descendre  
Des anciens Comtes de la Flandre.  
Je n'ay point si foible la voix,  
Que si vostre faveur j'avois,  
Je ne fisse ouïr vos louanges,  
Jusques aux nations estranges,  
Mais vous n'aimez ces honneurs vains  
Des chantres ny des escrivains,  
Qui ne servent que de despenses  
En pensions et récompenses.  
C'est pourquoy je ne m'attends pas  
Que de mes vers vous fassiez cas :  
Ny qu'Apollon ny que Minerve  
De rien en vostre endroit me serve.  
Encor que soyez amateur  
D'un bon livre et d'un bon autheur,  
Et des sciences et des langues.  
Si n'aimez vous point les harangues,  
J'ay bien cette témérité

De dire partout vérité ;  
Si cette vertu vous contente,  
J'en vay prendre meilleure attente,  
Car sans doute il faut avouer  
Qu'on vous doit justement louer,  
D'avoir arrêté le désordre  
Où grands et petits vouloient mordre.  
Le torrent de dissension  
Mettoit tout en confusion,  
Et par une obscure cabale  
L'espargne n'estoit que de bale,  
Les trésoriers par leurs comptans  
Rendoient tous les autres malcontens.  
Tout s'en alloit en grivelées  
Des prests de rentes simulées  
Nos voleurs à faute de fond  
Estoient un abisme profond :  
Tout l'or que la France moissonne  
Se perdoit sans payer personne :)  
Les subsides mal départis  
L'engageoient aux mauvais partis,  
Et n'y avoit plus de ressource  
Que pour ceux qui tenoient la bourse :  
Mais par vostre frugalité  
Vous amenez l'égalité,  
Et d'un zèle sans artifice  
Vous joignez l'ordre à la justice.  
Magnanime et laborieux  
Vous visez au but glorieux,  
De rendre aux François la prudence,  
Le siècle d'or et l'abondance.  
Par leurs arts d'honneur et de paix,  
Vous ne craignez porter le faix,

De la rancune et de l'envie,  
Avec vostre innocente vie.  
Quand vous ne plaisez pas à tous,  
Le Roy prend la cause pour vous :  
Et d'une bonne intelligence  
Il soustient vostre diligence,  
Pouvant à tous faire du bien  
Pour vous seul vous ne faites rien,  
En maniant un fond si ample,  
De continence estes l'exemple,  
Vostre bien est en mesme estat,  
Vostre train n'a point plus d'esclat,  
Vostre table et vostre escurie  
Sont d'un Caton et d'un Carie,  
En response, chant, et soudain  
Les grands ne craignent le desdain,  
Par une constance indicible  
Vous vous rendez inaccessible.  
L'humble, le doux, le violent  
Le misérable et l'éloquent  
Sont tous traitez de mesme sorte,  
Avant que rien de vos mains sorte.  
Imprenable de tous costez  
Grands et petits vous rebutez.  
Vous estes mal plaisant en somme,  
Et plustost un rocher qu'un homme :  
Toutefois vous n'ignorez pas  
Quel est le Lesbien compas :  
Et que chacun par son mérite.  
Ou beaucoup plus ou moins mérite,  
Vostre estat est si abattu,  
Et de tant de maux combattu,  
Qu'il faudroit les charmes d'Alcine,

Pour luy servir de médecine.  
Un grand corps de chair dénué,  
De longue fièvre atténué,  
Ne peut porter un fort remède,  
Si la dose la force excède.  
Puisqu'avez à nous gouverner,  
Vous sçavez assez discerner,  
Quelles sont les humeurs des hommes,  
Au temps maladif où nous sommes.  
Tel s'en retourne plein de feu,  
Qu'on pourroit contenter de peu :  
Là la récompense s'applique  
A la reigle Géométrique.  
Tel en reçoit des pensions  
De qui toutes les actions  
Ne machinent que nouveau trouble.  
Sous un courage fier et double,  
A bonne cause on peut nommer  
L'espargne des Rois une mer,  
Qui s'enfle par maintes manières,  
Des eaux de diverses rivières ;  
Puis sous terre et canaux secrets  
Les mesmes eaux sont les regrets,  
Pour départir en mesme source,  
Des ruisseaux l'éternelle source.  
Avec les grands trésors humains  
Qui procèdent de plaisirs maints,  
Pour à un seul se venir rendre  
Doivent sur plusieurs se reprendre,  
Si vous passez par un tranchant  
Autant le bon que le meschant,  
Personne n'aura plus courage,  
De bien faire au fort de l'orage :



La Vertu n'est pas un nom vain ,  
Et s'aigrit comme du levain :  
Si après son service on pense  
La priver de sa récompense,  
Il fait bon estre mesnager,  
Pour les laboureurs soulager :  
Mais à la Majesté Royale,  
Il sied bien d'estre libérale.  
Les François suivent par honneur  
Un Prince libéral d'humeur :  
Mais il n'y a pauvre ny riche  
Qui puisse aimer un Seigneur chiche.  
A la maison d'un Prince grand  
Chacun y apporte et y prend,  
Et cela n'est pas magnifique  
Où quelque larron ne pratique.  
Serrer le bouton de si près,  
Engendre plusieurs maux après.  
Les valets gastent les mesnages  
Quand leur maistre retient leurs gages.  
Pour moy, qui me tourne à tout vent,  
Tant que le Roy sera vivant,  
Quelque party que je desbauche,  
J'irai droit et jamais à gauche,  
J'aime ce Prince en ses humeurs,  
Son règne est commode à mes mœurs ;  
Et n'ay pas peur quoy qu'on en die,  
Que sous luy la vertu mendie.  
Je ne crains point tant qu'il vivra  
Que le poison, qui enyvra  
La France de guerres civiles,  
Trouble le repos de nos villes.  
Il nous a mis hors du danger

De craindre le fort estrange,  
Ny que l'Angleterre ou l'Espagne  
Contre nous se mette en campagne.  
Qu'il vive les ans de Nestor,  
Dont la fin fut la fin de Troye,  
Il laissast son Royaume en proye.  
Dieu luy doit gouverner long temps  
Ses sujets riches et contents,  
Son âge tousjours au solstice  
Se maintienne en faisant justice.  
Bien que le destin ennemy  
M'empesche de vivre parmy  
Tant d'autres que la France honore,  
Si puis-je luy servir encore,  
Je suis de sept enfans chargé  
A cent créanciers engagé ;  
Et mes frères sont consommez  
De frais que j'ay faits aux armées :  
Mais je ne suis assez prudent ,  
Pour estre à la Cour impudent ;  
Et plustot que de m'y résoudre  
J'endurerois cent coups de foudre.  
Bref , si aujourd'huy ou demain  
Vous ne tenez un peu la main ,  
Que mieux cy-après on me traite ,  
Je puis bien sonner la retraite :  
D'offices et d'estat privé,  
Je m'en iray vivre en privé :  
Car c'est le point où je me fie  
Au bout de ma philosophie.  
Je fais des vers une fois l'an ,  
Et pour le duché de Milan  
Je ne voudrois ny ne souhaite

Qu'on me tinst pour un grand poète :  
 Mais s'il fust que ce qu'il m'est deu,  
 Mon bien et mon temps soit perdu ,  
 Au lieu de me mesler des crimes ,  
 J'iray me consoler des rimes.  
 J'espère que le temps viendra  
 Durant ce Roy cy, qu'on tiendra  
 D'un homme de bien plus de compte ,  
 Qu'on ne tient d'un duc ou d'un comte.  
 Pour le moins j'ay eu ce bonheur,  
 D'enrichir d'amis et d'honneur :  
 Et si la pauvreté me fasche ,  
 La mort m'y donnera relasche.

---

### Sonnet.

**M**arie , à vray dire , tu es la plus galante ,  
 Qui se puisse trouver entre mille beautez ,  
 Ton courage et ton port nous retient arreztez ,  
 Sert à idolatrer ta façon attrayante.

Ton visage adoucy d'une voix si riante ,  
 Tes yeux esgratignants et tes sourcils voutez ,  
 Et tes desliez cheveux et replis frisottez ,  
 T'eslèvent au-delà de la belle Atalante :

Mais tu n'as pas encor un courage parfait ,  
 Nature t'a fourny un corsage bien fait ,  
 Mais un c.. refrogné , dont l'ouverture ronde

Assise est plattement , et sans aucun gazon ;  
 Et c'est ce qui desplaist à tous les v... du monde :  
 Une beauté se rend parfaite par son c...

## Sonnet.

Quand Polidon fringa la dame putassière ,  
 De qui le nom fameux s'appelle Sarpisi ,  
 Pour monstrier qu'à bon droit elle l'avoit choisi,  
 Il luy fit quatre coups où il n'arresta guère.

Elle pour recognoistre œuvre si singulière,  
 Sçachant combien mérite un v.. bien cramoisi,  
 Qui n'est point vermoulu, ny par le temps moisi,  
 Luy donna le laurier, la couronne guerrière.

Le mary qui survint voyant ce beau lancier,  
 Qui portoit un chapeau de feuilles de laurier,  
 Demande s'il estoit devenu quelque poëte.

Polidon respondit, las je n'y entends rien.  
 Mais la femme repart, s'en tenant satisfaite,  
 Si est, car il a fait tantost un beau Quatrain.

## Gausserie à une dame, sur la perte de son conin.

Que chacun en larmes se baigne ,  
 Que chacun le deuil accompagne ,  
 D'une dame à qui le cœur part ,  
 Pour avoir perdu son mignard ,  
 Son petit conin domestique ,  
 Par la cruauté très-inique  
 D'un chat qui l'a cruellement  
 Fait dévaller au monument.  
 Vous , ses voisins , vous , ses voisines ,  
 Vous , ses cousins , vous , ses cousines ,

Vous les grands et plus apparens,  
 Et les alliez et parens,  
 Fondez tous en pleurs et en larmes,  
 Donnez vous de tristes alarmes :  
 Plombez vous le front et le sein  
 D'une dure et cruelle main :  
 Choquez vous contre une muraille,  
 D'ahan crevez vous les entrailles,  
 Arrachez vous le poil du chef,  
 Ne soyez d'un an sans meschef,  
 Nuit et jour soyez aux gouttières,  
 Aux greniers, aux hurts, aux chatières,  
 Armez de tripes de fagot  
 Pour punir ce meschant Magot :  
 N'ayez d'aucun plaisir mémoire ;  
 Habillez vous de couleur noire,  
 Et comme insensez furieux  
 Roulez hideusement les yeux :  
 Ne donnez trefves à vos peines,  
 N'ayez sang, artères, ny veines,  
 Mouelle, os, muscles, ny poulx,  
 Nerfs, ny cartilages sur vous,  
 Que vostre tristesse n'assaille,  
 Et ne leur livre la bataille.  
 Puis ainsi tristes et affreux  
 Explorez, pasles et hideux,  
 Blesmes, mornes, espouvantables,  
 Transis, pasmez, et misérables,  
 Ne monstrant que deuil et qu'effroy,  
 Vous assisterez au convoy,  
 De cette morte créature,  
 De ce conin, que la nature  
 Avoit fait gentil entre tous

Pour plaire à mes belles amours.  
Ce conin estoit ses délices,  
Ce conin estoit ses blandices,  
Ce conin estoit ses plaisirs,  
Ce conin estoit ses désirs :  
Ce conin estoit ses liesses,  
Ce conin estoit ses richesses,  
Ce conin estoit son repos,  
Ce conin estoit son propos :  
Ce conin seul estoit sa vie,  
Ce conin estoit son envie,  
Ce conin estoit son bonheur,  
Ce conin estoit son honneur :  
Ce conin estoit sa pasture,  
Son massepin, sa confiture.  
Ce conin estoit son gouster,  
Ce conin estoit son souper,  
Son aurore, son après dinée,  
Son midy et sa matinée.  
Ce conin estoit son repas,  
Ce conin estoit ses cinq pas,  
Ce conin estoit ses cadences,  
Ce conin estoit ses avances,  
Ce conin estoit ses destours,  
Ce conin estoit ses retours,  
Ce conin estoit sa gavotte,  
Son Espagnolette et sa volte,  
Ses fleurettes, ses entrechats,  
Ses feintes, et ses entrelats.  
Ce conin estoit ses aubades,  
Ce conin estoit ses gambades,  
Ce conin estoit son mignon,  
Son petit fils, son compagnon.

Ce conin estoit sa poupée,  
Où tousjours vivoit occupée,  
L'emmaillottant dans son mouchouer  
Puis après le menoit jouer.  
Ce conin estoit ses dorures,  
Ce conin estoit ses parures,  
Ce conin estoit son trésor,  
Ce conin seul estoit son or,  
Son argent, ses ris, ses goguettes ;  
Ce conin estoit ses grands festes ;  
Ses dimanches, ses tous les jours ;  
Ce conin estoit ses amours :  
Il estoit ses niaiseries,  
Et il estoit ses singeries.  
Ce conin estoit ses esbats,  
Son tabourin, son tarabas ;  
Son tabourinet, sa fourchette,  
Son jeu et sa marionnette.  
Ce conin estoit son caquet,  
Ce conin estoit son traquet ;  
Ce conin estoit sa muscade,  
Sa sauce, sa capilotade.  
Ce conin estoit sa douceur :  
Ce conin estoit sa faveur :  
Ce conin estoit sa porée,  
Sa vinette, sa chicorée,  
Ses choux de fleurs, et ses naveaux,  
Ses fèves et ses pois nouveaux.  
Bref, ce conin estoit son père ;  
Bref, ce conin estoit sa mère ;  
Bref, ce défunt petit conin  
Estoit un conin sans venin.

---

**De deux Courtisans : l'un prise la beauté d'une  
Dame, et l'autre tout au contraire.**

Satyre.

**O**ui des rares faveurs, de beauté, et de grace,  
Dont nature a orné vostre angélique face,  
Ensorcelé d'amour penseroit l'estimer,  
Sembleroit espuser les ondes de la mer.

*Response.*

Que le nombre infny de laideur et de grace,  
Dont nature a fouillé vostre hideuse face,  
Animé d'un desdain la voudroit despriser,  
Les gouttes de la mer sembleroit espuser.

Qui a veu du soleil l'excellente lumière,  
Il n'a pas veu encor des clartez la première,  
S'il n'a veu la splendeur et clarté de vos yeux,  
Qui sont astres jumeaux plus luisans que les cieux.

*R.* Quand le soleil esclaire et jette sa lumière,  
Alors vous paraissez des laides la première :  
Vous ne devez jamais ouvrir vos vilains yeux,  
Qui sont pleins de fureur, rouges, et chassieux.

Vos lèvres, ma mignonne, et leur peau délicate,  
Surpassent le corail, la rose et l'esearlate,  
L'huystre vous initez en baisant de bon cœur  
D'un baiser moite et glout de divine liqueur.

*R.* Vos lèvres sont de fiel et pleines de crevasses,  
Et quand voulez baiser font les mesmes grimaces,  
Sauf toutefois l'honneur de la Chrestieneté,  
Que le cul d'un cheval quand il a fienté.

D'œillets, roses, et fleurs est vostre bouche pleine,



Rien qu'odeurs et senteurs ne sort de vostre haleine,  
 Vos soupirs sont zéphirs, si souefvément espars,  
 Qu'ils font germer en l'air violettes de Mars.

R. D'un vieil saumon pourry avez la bouche pleine ;  
 Comme charogne on sent vostre puante haleine :  
 Et quand vous soupirez, ce sont des rots espais,  
 Qui de leur sale odeur rendent l'air tout punais.

Aux perles d'Orient vos dents ostent la gloire,  
 Vostre col, vostre sein, sont plus blanc que l'ivoire,  
 Et semble proprement que l'amour soit assis  
 Sur les fraises qui sont dessous vostre lassis.

R. Le rasteau de vos dents est crasseux et jaunastre,  
 Vostre sein est terny comme une charognastre,  
 Sur vos tetons flestris les chiquerons tous noirs  
 Représentent les bouts de deux grands entonnoirs.

Vostre joue est polie et blanche comme marbre,  
 Teinte un peu de fleuret, de laque ou de cinabre,  
 Vostre beau nez traitis sert de flesche à droit fil  
 A l'ébeine de l'arc qui fait vostre sourcil.

R. Sous les os de vos yeux vostre museau se serre,  
 Pasle, maigre, et terny, défait et plein de terre.  
 Vostre gros nez butor, baissé à contre fil,  
 L'anse d'un chauderon qui fait vostre sourcil.

Vos dents sont les fuseaux dont vous filez la trame,  
 De la toile d'amour où se retient mon ame,  
 Les paulmes de vos mains sont les sacrez autels,  
 Où les Vestales font leurs beaux feux immortels.

R. Je compare vos doigts à des suppositoires,  
 Les paulmes de vos mains semblent des décroitoires,  
 Les mesmes doigts ouverts ne ressemblent pas mal  
 A un peigne qui sert à la queue d'un cheval.

Vos coiffes et filets ce sont subtiles chaines,  
 Où mon amour captif endure mille peines :

Vous portez les filets dedans vos blonds cheveux,  
Où je suis prisonnier et sortir je ne peux.

R. La coiffe que portez sur vostre teste sotte,  
Ressemble d'un menton une sale pensotte :  
Les crins qui sont dessous ressemblent proprement  
Le poil qui pend au cul d'une vieille jument.

Les pas que vous tracez en faisant des fleurettes,  
Semblent les mouvements des astres et planettes,  
Diane chastement vous avez surmonté  
Cytherée en maintien, Junon en majesté.

R. Les pas que vous tracez, quand marchez par la rue,  
Font bruit comme les pieds d'une vache qui rue,  
Et quand voulez sauter où l'on est assemblé,  
Vous tombez lourdement comme un gros sac de blé.

La troupe des neuf sœurs qui les accords manie,  
Adresse vostre voix d'une telle harmonie,  
Que mon luth est muet quand vous avez chanté,  
Et moy plein de soupirs je me pasme enchanté.

R. Vostre voix a de l'air de la voix d'une asnesse,  
Ou de la roue d'un char où n'y a point de graisse :  
Moy ne pouvant souffrir des chants si discordants,  
J'en romps quasi mon luth, et en grince les dents.

Les cœurs de tous les Dieux envers vous glacieuse,  
Désirant vous former de toutes parts heureuse,  
Fit choix de vostre esprit entre les beaux esprits,  
De vos perfections multipliant de prix.

R. Pour forger vostre esprit des infernaux la troupe,  
Dedans vostre cerveau mit un bouchon d'estoupe :  
Aussi vous jargonnez tout ainsi qu'un oison,  
Et en tous vos propos n'y a point de raison.

Heureux, sept fois heureux qui par une espérance  
D'estre vostre mary cherchera l'alliance,  
Qu'on passe en Arabie, et és Indes encor,

On ne verra jamais un si riche trésor.

*R.* Malheureux qui surpris, ou par inadvertance,  
Sera contraint d'avoir une telle alliance :  
En la soye des porcs ny és retraits encor  
On ne scauroit trouver rien qui soit de si ord.

Toutefois escoutez, combien que soyez telle,  
Si vous estes par trop à vos amants rebelle,  
Les Dieux vous ont prédit, par un certain destin,  
Pour amant ou mary quelque sot ou badin.

*R.* Toutefois escoutez, encor que soyez laide,  
Si donques vous donnez aux verolez de l'ayde,  
Alors qu'on vous forma le destin a prédit,  
Qu'avez par ce moyen quelque peu de crédit.

---

### Le testament d'un Amoureux.

**S**i pour vous estre trop fidelle  
Il faut mourir en vous aimant,  
Au moins permettez moy ma belle,  
Que je fasse mon testament.

Sitost que la mort arrivée  
Aura borné mon dernier jour,  
Je veux que ma tombe honorée  
Soit dedans le temple d'amour.

Les torches soient au lieu de cire  
D'ardeur et de désir bruslant,  
Et que le feu de mon martyre  
Soit par la rue estincelant.

Ceux-la qui porteront ma bière  
Seront des plaisirs et regrets,

Ses desdains et son humeur fière  
Coupable de mon deuil secret.

Que d'un tortis la forme ronde  
Entourne leurs testes de faux,  
Pour tesmoigner à tout le monde,  
Une partie de mes maux.

Que l'eau béniste soit de larmes,  
Dont j'allois mes feux arrosant,  
Et l'aspergés soit fait des armes  
De Cupidon le pauvre enfant.

Trois habillez de robe noire,  
Rigueur, ennuy, et sans mercy,  
Fassent pour ma teste mémoire,  
Les cris piteux d'un cœur transi.

Que les sanglots au lieu de cloches,  
D'un bruit partout retentissant,  
Advertissent tous mes plus proches,  
De mon service commençant.

Que celui qui fera l'office  
Ce soit l'aumosnier de pitié,  
Et que le Diacre on choisisse  
Entre les Prestres d'amitié.

Pour Sous-diacre qu'on luy donne  
Le loyer des services faits,  
Qu'il reçoive chasque personne,  
Et leur fasse baiser la paix.

Des amoureux toute la bande,  
Et les devoirs en vain rendus,  
Luy offrent pour funeste offrande  
Le souvenir des pas perdus.

Que de regards soit le coriste  
De beau parler accompagné,  
Qu'il entonne d'une voix triste

*Un libera me Domine.*

Peut-estre adviendra-il à l'heure  
Que son cœur de regret pressé,  
Dira sur ma triste sépulture  
Un *requiescat in pace*.

Compassion d'ame propice  
Es plus rudes adversitez,  
Or je te fais l'exécutrice  
De mes dernières volontez.

Je donne tout aux belles ames  
Qu'amour embrase de ses feux,  
Qui meurent pour servir les dames,  
Et qui n'ont point faussé leurs vœux.

Afin que sa race future  
Fuye les maux que j'ay soufferts,  
Mais que dessus ma sépulture,  
Chacun lise ces quatre vers :

Celuy qui gist sous cette lame,  
D'un brave désir allumé,  
Servant une cruelle dame,  
Mourut pour n'être point aimé.

### Testament d'une Courtisane.

Satyre.

**G**rand Dieu, qui voyez tout, qui oyez toutes choses,  
Qui tenez en vos mains toutes choses encloses,  
Qui seul tenez le frein de ce grand univers,  
Escoutez les regrets d'une ame que l'offense  
Et le regret du mal appelle à pénitence,

Et soyez attentif à l'accent de mes vers.

Et vous mes chères sœurs, mes plus chères délices,  
Compagnes de mon mal, tesmoins de mes malices,  
Qui estonnez le ciel de vostre esbranslement,  
Escoutez les regrets d'une fille autant pleine  
De repentir que vous d'une amoureuse peine,  
Et ne demeurez plus en vostre aveuglement.

J'ay couru tout malheur m'estant rendue immonde,  
J'ay vogué sur la mer des plaisirs de ce monde :  
J'ay suivy les dangers y croyant mon bonheur,  
Du péché maintenant et du mal repentie ,  
J'ay quitté ces honneurs et m'en suis convertie :  
N'est-ce pas bien quitter que quitter son malheur ?

Adieu donc, chères sœurs, compagnes de mes charmes,  
Je vous donne à jamais le reste de mes armes ,  
Pour tromper un chacun de mes trompeux appas ,  
Je vous laisse mes fards , mes boettes , mes fioles ,  
Mes huyles , mes parfums , mes trompeuses paroles ,  
Et tout ce que je puis je ne l'espargne pas.

A toy, fleur des beautéz , et toy, l'unique belle ,  
Qui m'a tousjours esté compagne très-fidelle,  
Pour guerdon à jamais de ta fidélité  
Je te donne de quoy faire rougir ta joue,  
Et la lèvre où l'amour mignardement se joue :  
Il n'y a que cela qui manque à ta beauté.

Vous ma petite sœur, mon cœur et ma compagne,  
Voicy mon dernier don, prenez ce blanc d'Espagne,  
Qui peut de vostre teint effacer la noirceur.  
Vous avez les traits beaux, vous avez l'âme belle,  
Vous avez le renom d'estre encore pucelle,  
Et ne vous manque rien sinon de la blancheur.

Vous mes deux autres sœurs, qui ne sçavez connoistre  
Avecque quel défaut le ciel vous a fait naistre,

Je vous donne à vous deux mon parler affété,  
 Mes charmes, mes soupirs, mes douces mignardises,  
 Mes sourris, mes regards, mes trompeuses feintises,  
 Le bien seul est de tous, à vous deux je souhaite.

A toy, jeune Lays, la haine de mon ame,  
 Je te donne à jamais une secrète flamme,  
 Qui fasse découler de ta motte un borbier,  
 Un flux perpétuel, une humeur renaissante,  
 Un fumier tout pourry, une liqueur gluante :  
 Et puis pour te guérir, Dieu te donne un barbier.

Bref, je donne à ta sœur pour toute récompense  
 De sa sainte amitié toute mon impudence,  
 Mes propos dissolus, mon regard effronté,  
 Mes signaux, mes sifflets, et tout ce qui convie  
 Les hommes à l'amour, et leur en fait envie,  
 Je luy en fais présent, comme elle a mérité.

Il ne me reste rien du bien de mon partage,  
 Qu'un seul Godemichi, c'est tout mon héritage,  
 Je ne le puis donner, je le garde pour moy :  
 Et puis, qu'en feriez vous, vous en estes fournies ?  
 De meilleurs instruments vous soulez vos envies :  
 C'est péché que donner à plus riche que soy.

---

### Stances.

NEUF ans sont escoulez ou peu s'en faut, Madame,  
 Pendant lesquels me suis et jour et nuit repeu,  
 De l'appat dont vos yeux ont alléché mon âme,  
 Et de ce long espace il vous en chaut bien peu.

Mon cœur, ma voix, mon œil, forment une triade,  
 Pour ensemble gémir, pleurer et détester,

De ta volage humeur l'inconstante boutade,  
Que ma foy ne peut plus en sa course arrester.

Où sont les premiers feux de la flamme première,  
Las, où sont les serments de cet amour constant,  
Qui ne devoit jamais treshucher en arrière ?  
Où sont ces beaux discours que tu m'allois contant ?

Tandis que tu serois de mon cœur adorée  
Tu devois m'honorant m'aimer jusqu'au trespas,  
Et conserver pour moy ta lèvre colorée,  
Mettant pour mon respect tout autre amour à bas.

Tu l'as promis et si tu ne le tiens ma belle,  
Ainsi qu'une Medée esprise de Jason,  
Tu me fuis, et je suis, c'est trop estre rebelle,  
Aux amoureuses loix, et mesme à la raison.

Quoy, tu me veux quitter et fermement je t'aime,  
Moy sans qui seulement tu ne vivois un jour,  
Moy que tu chérissois plus que ton âme mesme ;  
Ce change devant tous condamne ton amour.

Faut-il que contre moy la fière destinée,  
Conjointe à la rigueur me tire de prison,  
Où mon âme ne s'est contre toy mutinée,  
Combien que fort souvent je cheusse en pasmoison ?

Ne force point mes fers, ne brise point ma chaîne,  
Aussi bien tu ne peux desengager ta foy,  
Sans te voir encourir de parjure la peine,  
Reservant pour autruy ce que tu dois à moy.

Qui te force, dis-moy, te rendre tributaire  
De ce nouvel amant ? Qui te force, dis-moy ?  
Ton meschef est plus grand, d'autant que volontaire,  
C'est pour me garantir, ce diras-tu, d'esmoy.

Est-il quelque sujet, quelque sorte d'affaire,  
Qui puisse divertir de l'amour un amant ?  
L'amour passe sur tout et à tout se préfère,



L'amour fait trouver doux le plus aspre tourment.

Pourquoy ces yeux par qui ma raison fut ravie,  
Devancez par mon cœur voudroient-ils sans sujet,  
Après avoir mon âme à leur joug asservie,  
De leurs loix affranchir si fidelle sujet ?

La raison sur l'amour n'a force ny puissance,  
L'amour n'est pas amour s'il se laisse mener  
Par autre que par soy, car telle est son essence,  
Qu'elle veut comme un rond dedans soy retourner.

Amour lorsqu'il sortit de ce chaos énorme  
Sépara le premier, feu, air, et terre et cieux,  
Puis donna dans ce tout à chasque chose forme,  
Et rendit le confus plaisant et gracieux.

Ton esprit tout confus de vaines frenaisies,  
Te fait un million dans ton cœur concevoir ;  
Qu'amour apaise en toy toutes ces fantaisies,  
Sur elle me donnant dessus ton cœur pouvoir.

Mon amour espruvé te doit ôster la crainte,  
La crainte et le soupçon d'une variété,  
Voire, mais autre amour est en ton âme empreinte,  
Elle y fut par emprunt non en propriété.

Cephale caressant ainsi la belle Aurore,  
Regrettoit son Procris comme son cher butin,  
Mesme baisant sa bouche et l'embrassant encore  
Devançoit le sortir de Phœbus le matin.

Sur moy Ariadné, je ne seray Thésée,  
T'aimant d'un cœur loyal je ne te quitteray,  
Comme elle fut de luy meschamment abusée,  
Au delà de la mort je te respecteray.

Si ton amour se montre eslire pour moy de flamme  
Inconstant et léger et mobile tousjours,  
Le mien ne sera d'eau roulant sur toute Dame,  
Il veut entre tes bras en toy finir son cours.

Chéris moy comme fut le beau Pâris d'Oenone,  
 Ou si me délaissant prise d'un nouveau feu ,  
 Que l'esprit de Pâris le tout puissant me donne,  
 Pour à toy ne songer, ou pour le moins bien peu.

Non, non, fasse le ciel, et ton humeur volage  
 Ce qu'ils voudront, je hay le change infiniment,  
 Je n'ay de t'oublier le cœur ny le courage,  
 Qui oublie n'aima jamais parfaitement.

Apollon aime ainsi sa Daphné, sa maistresse,  
 Nonobstant qu'en laurier elle ait pris changement,  
 Pour elle il a tousjours éternelle détresse,  
 Car un parfait amour dure éternellement.

---

Odes.

**J**E prends plaisir à baiser  
 Et ta bouche et ta joue,  
 Mais ce n'est pas m'embraser  
 Si tost je ne me joue,  
 A ce jeu que surtout je loue.

Les baisers plus savoureux,  
 Ne servent rien Madame,  
 Que pour nous rendre amoureux  
 Et disposer nostre âme  
 Au déduit de l'amoureuse flamme.

Les ris, les traits gracieux  
 D'une Dame jolie  
 Ne contentent point mes yeux,  
 N'espérant la folie  
 Qui nos cœurs et nos corps allie.

Amour tyran de nos cœurs,  
 Finissant la tourmente,  
 Apaise un peu nos langueurs,  
 Et donnant nostre attente  
 Nos désirs amoureux contente.

Prenons donc ce tronc blanc,  
 Ce ventre ma mignonne ;  
 Belle, pressons nous le flanc :  
 Que plaisir on me donne,  
 Car à vous tout je m'abandonne.

Je ne suis point apprentif  
 De leurs douces malices,  
 Puis l'amour est inventif  
 Pour trouver des délices,  
 Guerdonnant nos fidèles services.

**B**elle, vivons ensemble  
 Contens et bien heureux ;  
 Qu'amour nos cœurs assemble,  
 Ne soyons langoureux,  
 Et tremblons comme tremble  
 Le pigeon amoureux.

Nos languissantes ombres  
 Descendues là bas,  
 Chez Pluton plein d'encombres,  
 Ne savoureront pas  
 Parmi ces manoirs sombres  
 Les amoureux esbats.

En despit de l'envie  
 Belle, vivons contens,  
 Esgayons nostre vie

De mignards passe-temps :  
Car tost elle est suivie  
De la fin de nos ans.

Nôtre âge tousjours vire,  
Sans surgir à bon port,  
Comme un flottant navire,  
Souffrant nouvel effort.  
Las ! daignez l'y conduire,  
Belle soyez mon Nord.

Volage est nostre vie,  
Qui fuit comme les eaux,  
Et quand elle est ravie,  
Non plus que les ruisseaux,  
De retour n'est suivie :  
Fresles sont nos vaisseaux.

Non, non, tousjours Neptune  
N'est rempli de courroux,  
Et tousjours la fortune  
Ne fulmine sur nous,  
Et ne nous importune :  
Que vostre œil me soit doux.

Librement j'accompare,  
Me voyant vous aimer  
Et que malheur m'empare,  
Vostre humeur à la mër,  
Sur laquelle on s'esgare  
Sans cesser d'y ramer.

J'ay bon mât, bonne rame,  
Ancre et bon aviron,  
Bon courage et bonne âme,  
Pour cingler environ  
De cette mer, Madame,  
Qui flotte en ton giron.

Vous estes mon attente,  
 Mon rivage et mon port :  
 S'il faut que la tourmente,  
 Me retirant du bord,  
 M'enfonce violente,  
 Je béniray mon sort.

### Chanson.

**J**eanneton, je ne suis volage ny léger,  
 L'amour dedans mon cœur ne vient de ressemblance,  
 Je vois et n'ensuy pas ton amour passager :  
 Mon cœur est un rocher d'amour et de constance.  
 Et tu ne m'aimes plus ma Jeanne Jeanneton .  
 Et tu ne m'aimes plus qu'un petit, ce dit-on.  
 N'estime point qu'amour, ores que jeune d'ans,  
 S'assujettisse aux loix de l'humaine nature :  
 Ou qu'il suive le cours ordinaire du temps :  
 Il ne vieillit jamais comme la créature.  
 Et tu ne m'aimes plus, etc.  
 Tousjours l'on peint amour comme un petit enfant,  
 Tout nud, sans vestement, facile et tendre d'âge,  
 Des hommes et du temps et des Dieux triomphant,  
 Domptant tout de ses traits, de son arc et cordage,  
 Et tu ne m'aimes plus, etc.  
 Tu m'as promis souvent une longue amitié,  
 Et moy le réciproque à ta voix charmeresse,  
 Mais chérissant un autre, ingrante et sans pitié,  
 Et me faussant ta foy je garde ma promesse.  
 Et tu ne m'aimes plus, etc.

Si grande est la ferveur de mon amour captif,  
 Que deceu de ta voix et pris en ta cordelle,  
 En regardant le tien volage fugitif,  
 Je ne sçaurois changer pour te voir infidelle.

Et tu ne m'aimes plus, etc.

Ces folastres ardeurs de tes légèretéz,  
 En tourmentant mon cœur n'ont dessus luy puissance  
 Aimer par les desdains, se sont les raretez  
 D'un excellent amour et sainte obéissance,

Et tu ne m'aimes plus, etc.

Mon amour est divin, je ne sçaurois finir,  
 Tes glaçons ny mes pleurs ne le sçauroient esteindre,  
 Ny ta légèreté ne le pourra tenir,  
 A sa perfection nul ne sçauroit atteindre.

Et tu ne m'aimes plus, etc.

Ma raison à mes feux s'oppose quelquefois,  
 Et tes mespris glacez à ma fervente flamme :  
 Mais las ! ils ne sçauroient les vaincre toutefois :  
 Car vivre et te chérir est le mesme en mon âme.

Et tu ne m'aimes plus, ma Jeanne Jeannelon,

Et tu ne m'aimes plus qu'un petit, ce dit-on.

---

### Stances.

**R**are beauté pour qui jour et nuit je souspire,  
 Dont mon cœur et mon œil sont tellement espris,  
 Que je n'estime rien tant que son doux empire,  
 Sous lequel pour jamais languiront mes esprits,  
 O beau soleil d'amour embrasant ma pensée,  
 Si je n'ay le courage enflé d'extrême orgueil,

Ma foy doit à la fin estre récompensée,  
Car mon cœur et mes yeux n'adorent que ton œil.

Je reçois en t'aimant et plaisir et martyre,  
Car estant eschauffé de ton œil amoureux,  
Ta belle main à soy tous mes esprits attire,  
Voilà comme je meurs, vis et languis heureux.

De vivre ou de mourir n'est pareille fortune,  
En vivant et mourant je reçois de l'honneur,  
Mourant je m'escrieray, la mort ne m'importune,  
Ma céleste Cloris m'a causé ce bonheur.

Belle, à vos beaux soleils mon âme est asservie,  
Comme en eux sont meslez, les refus, les désirs,  
Les attraits, les mespris, et la mort et la vie,  
Après les maux soufferts que j'aye les plaisirs.

Je te voudrois trouver ainsi que fit Pelée  
Sa Thétis endormie. Hélas ! j'éprouverois  
Ma bouche estroitement à la tienne collée,  
Ce que penser je puis, dire je n'oserois.

Le sommeil, ce dit-on, est de la mort l'image,  
Mais cettuy-là seroit la vie de mon cœur,  
Car dessillant les yeux tu prendrois mon hommage,  
Savourant à longs traits l'amoureuse liqueur.



### Contre un Courtisan.

Ode.

**P**hilon, vous prenez vostre augure,  
De dire que je me figure  
Vous avoir donné de l'amour.  
Non, non, je ne suis pas si vaine,

D'estimer l'amour en la peine  
Du plus vain homme de la Cour.  
Ne craignez point de me desplaire,  
Je vous pardonne la colère,  
Qui vous porte jusqu'à ce point :  
Et pour punir vostre arrogance,  
Suffit à ma juste vengeance  
L'honneur de ne vous plaire point.

Si vos yeux ne me trouvent belle,  
Pensez vous, Philon, que j'appelle  
De leur aveugle jugement ;  
Il n'en faut accuser Glycère,  
Dont les beautez causent l'ulcère,  
Qui cause nostre aveuglement.

Et que je seray bien vengée,  
Si comme elle y est obligée,  
Pour son honneur et pour le mien,  
Elle apprend à ce cœur superbe,  
Qu'à sa blessure il n'y a herbe,  
Pour en espérer quelque bien.

Mais quels artifices estranges,  
A quoy faire tant de louanges  
A qui mon esprit donne jour :  
Vous en cuidez charmer son âme,  
Tirant sa gloire de son blasme,  
Et de ma haine son amour.

Belle Glycère, prenez garde  
Comme ce courtisan vous farde  
Ses malignes prétentions :  
Et par vos faveurs asservies  
Vengez vous de ses piperies  
Et moy de ses détractions.

Tel désespoir le fasse plaindre,



Qu'il sente au vray ce qu'il veut feindre,  
 Et que pour un sujet si beau,  
 Quelque martyre qu'il en porte,  
 Pour luy n'ait jamais autre porte,  
 Ny de prison que le tombeau.

Lors à son dam, comme il mérite,  
 Pour le moins son âme hypocrite  
 Ore a dit un coup vérité :  
 Pour venger la vérité mesmes  
 Des outrages et des blasphèmes  
 De sa grande témérité.

---

### Épigrammes.

**M**adelon estant en jeunesse  
 FA fait l'amour par charité ;  
 Or qu'elle a enfans à largesse,  
 Elle a cette témérité,  
 Qu'elle pense avoir mérité  
 Beaucoup plus grand. Elle s'expose :  
 Je crois qu'elle dit vérité,  
 Car elle donne un plus grand chose.

---

**U**n jour Margot prit la mesure  
 De l'instrument à son mary,  
 Et pour lors, à ce qu'elle jure,  
 Il en avoit pied et demy.  
 Mais après deux où trois secousses  
 N'en pouvant trouver que neuf pouces,  
 Le pauvre vous en fait pitié ;

Rendez moy, disoit-il, mon compte,  
 Ne devriez vous par avoir honte  
 De m'en retenir la moitié ?

*Response.*

Après qu'elle eut tout à son aise  
 Ry de le voir desconforté,  
 Ha, dit-elle, que je te baise,  
 Mon cœur, je ne l'ay rien osté.  
 Mets ton ventre contre mon ventre,  
 Frotte le bien afin qu'il entre ;  
 Sitost qu'il sera prou tendu,  
 Mets le dedans et n'aye honte,  
 Alors tu trouveras ton compte,  
 Au lieu mesme où tu l'as perdu.

---

**Sonnet.**

**M**A maistresse escrivant les honneurs de Cibelle,  
 Les noms et les Autheurs de la race des Dieux,  
 Et la plus belle sœur du plus bel œil des cieux,  
 Par estrange moyen se rendit immortelle.

Pour f...tre à corps perdu, dit la folle cruelle,  
 Se passe le passé, les jeunes et les vieux ;  
 Si ne veux-je ces noms révéler en tous lieux ;  
 Mais je veux que putain et louve l'on m'appelle.

Et qu'ayant de mon c...servy tout l'univers,  
 Que toutes les putains et les f...teurs divers,  
 Et qui naistront jamais, viennent voir mes dépouilles :

Et que sur le tombeau où je reposeray,  
 Neuf fois par neuf matins il brimbale des filles,  
 Et de neuf coups de cul son v...je béniray.

## A Monsieur Motin.

Satyre.

**T**out ce qu'on a, Motin, il est bien vray qu'on l'a,  
Ne te souvient-il point, à propos de celà,  
De ce beau Courtisan, qui chez nostre Isabelle  
Jouoit si bien des pieds dessous nostre escabelle,  
Rouloit ses yeux rians comme fait un mastin,  
Et louoit grandement son pourpoint de satin,  
Faisoit du compagnon et haussoit son espée  
Dans le sang des limas aucunes fois trempée,  
Pour dire enfin que voire et qu'il estoit celuy,  
Qu'il monstroit à chacun qu'il estoit plus que luy ?  
Samedy par hazard je le vis par la rue,  
Qui avançoit ses pieds tout ainsi qu'une grue,  
Et qui contoit ses pas marchant en eschiquier,  
Il n'estoit plus en housse ainsi qu'un gros banquier,  
Mais piquoit les pavez tout au milieu des crottes,  
Avec les esperons et les plus belles bottes.  
Estant en cet estat, et au reste habillé  
D'un velours à la Turque un tant soit peu pelé,  
Avec un manteau rouge en forme d'escarlatte,  
Non trop long pour couvrir le dos d'un cul de jatte,  
S'en vint à moy de front et mine d'Escuyer,  
Et m'arresta devant l'estau d'un serrurier :  
Et puis me dit : Monsieur, hé vous passez bien vite,  
Vous courez comme un loup qui retourne à son giste :  
Vrayment vous ferez halte, et me direz un peu  
S'il y a bien longtemps qu'amoureux n'avez veu  
Cette belle Isabelle, aux Courtisans cruelle,

Mais à vous, je le sçay, trop constante et fidelle :  
Voilà, voilà que c'est d'estre si accompli :  
Et d'estre de sçavoir et de vertus remply :  
Car tousjours la fortune à ceux-là favorise,  
Et les gens de la Cour sentent tousjours la crise.  
Hé bien, n'avez-vous point quelque sonnet nouveau ?  
Car j'aime bien tout ce qui vient d'un cerveau.  
N'avez-vous point une Ode en faveur d'une Dame,  
Car je suis amoureux, et depuis peu mon âme  
Respire pour un œil, et pour une beauté,  
Qui tient lieu de merveille et d'une Deïté ?  
Monsieur je vous supplie, et faites quelque chose  
Pour le sujet divin, en vers ou bien en prose.  
Je vous accolleray : que vous estes heureux,  
D'estre bon rimailleur et paisible amoureux !  
Comme ce Courtisan desbridoit ses paroles,  
Dorées encore plus que ne sont les pistoles,  
J'avois le nez en terre ainsi qu'une brebis,  
Et je disois tousjours un *Ora pro nobis*  
A ce qu'il m'adressoit, qui par la continue  
Eust peu rendre ma barbe et ma teste chenue,  
Tant que son sot discours me rompoit le cerveau,  
Et qu'il me desplaisoit d'ouïr parler un veau.  
Mais Dieu, qui ne defaut à ceux-là qu'il conserve,  
Qui tousjours au besoin envers eux se reserve,  
Me délivra des mains de ce fraisé muguet,  
Par un moyen fatal et qui vint tout d'aguet.  
Comment ce fut, MOTIN, je m'en vay te le dire,  
Puisque c'est du gibier pour faire une Satyre.  
Tu sçauras que pour lors que ce drole enfiloit  
Le discours, que sa verve à foison distilloit,  
Voicy venir un homme, à qui la face blesme  
Monstroït qu'il n'en vouloit à autre qu'à soy mesme.

Il avoit en sa main un long et gros baston,  
Il s'en vint droit à nous, et haussa le menton  
Du pauvre Courtisan, après à bastonnades  
Fit aller le mignon, comme on fait aux passades  
Manier un genet. Luy commence à jurer,  
Par la mort, par le sang, tu me viens massacrer,  
Voleur, pendart, couard, et qui sans assurance  
Me prends en trahison et sans estre en deffense.  
Nonobstant ce discours l'autre tousjours touchoit,  
Et de bonne façon le Courtisan torchoit :  
Qui s'en voulant fuir tomba dedans la boue.  
Le voyant en ce lieu son ennemy secoue  
Son manteau, pour après à coups de pieds fouler  
Le pauvre Courtisan qu'il vouloit estrangler.  
Ce muguet tout fangeux et sanglant crie à l'aide,  
On me tue, disoit-il, on m'outrage, on m'excède.  
L'autre tousjours frappant respondit, ô paillard,  
Tu ne fais maintenant le superbe raillard ;  
Et tu n'as point d'envie, ores que l'on t'estrille,  
De donner la vérole et gaster une fille.  
Aux cris de part et d'autre un chacun accourut,  
Qui porté de pitié le blessé secourut,  
Lève le Courtisan, qui sanglant et tout blesme  
Jure comme un chartier et furieux blasphème.  
Voyant tant de secours : l'assemblée laisse-là  
Le pauvre Gentillastre : chez luy il s'en alla.  
Je le suivis au pas comme voulant apprendre  
La cause et le sujet de ce piteux esclandre.  
Estant dans son logis il me dit : est-ce pas,  
Monsieur, un bel amour et de très-doux appas,  
De donner la vérole en gage à sa maistresse,  
Pour monstrer que l'on l'aime et que l'on la caresse ?  
C'est cela que ce drole a fait envers ma sœur,

Et afin, ô Monsieur, que vous en soyez seur,  
S'il vous plaist de monter vous verrez la posture,  
Et le mal violent de cette créature.  
Désireux donc je monte, et dans un galetas  
J'aperceus une fille en un lit de taffetas,  
Qui suoit, sanglotoit, et qui comme en furie  
Alors qu'elle me vit se lamente et s'escrie :  
Monsieur, hé, me dit-elle, ayez pitié de moy,  
Je brusle de chaleur, et si las je reçoÿ  
Un tourment bien plus grief que ne sont point les âmes  
Qui sont là-bas au fond des infernales flammes.  
Après ces mots je vis que sa bouche bavoit  
Une liqueur glaireuse, et le sein luy lavoit :  
Pour monstrier que les dents de chaleur esbranslées  
S'estoient en des douleurs jà toutes escroulées.  
Outre cela son front encreté, boutoné,  
Et son nez qui se fond avoit accompagné,  
Monstroit que cette fille avoit, chose notable,  
Conquis par un doux dueil le royaume de Naples,  
Le Duché de Syrie au coin des refondus,  
L'isle de Claque-dent au climat des perdus,  
Sans oublier encor le Duché de Bavière,  
Comté de tremble-fesse, pelade et boutonnière.  
Bref, qu'elle avoit acquis par ses perfections,  
Royaumes, Marquisats, Duchez, possessions,  
Qu'héritent les amants vrais soldats de Ciprine,  
Pour avoir trop battu sur l'enclume divine  
De cette malheureuse, à qui les yeux sillez  
N'estoient qu'à ses travaux seulement resveillez.  
Quand je vis approcher les mains du tout bourelles,  
Qui en mettant des grez rouges sous les aisselles  
De cette vérolée augmentoient sa chaleur :  
Qui s'escriant bien haut, j'endure grand' douleur.

Et par mesme moyen je ne puis davantage  
 Voir un si triste objet, et tant piteux outrage :  
 Je sortis donc de là, puis je m'en vins chez moy,  
 Remply d'estonnement et transporté d'effroy,  
 Pour songer en moy-mesme à quel danger un homme  
 Se met pour un plaisir, qui bientost se consomme :  
 Alors que plus brutal que n'est un animal  
 Il se plonge au péché qui n'apporte que mal.  
**MOTIN**, donc apprenons que le vice n'apporte  
 Qu'un torrent de douleur, qui enfin nous emporte,  
 Lorsque comme pourceaux nous sommes arrestez  
 Dans le borbier puant des sales voluptez.

---

### A Monsieur de l'Olivier.

Satyre.

**TU** reprends mon humeur, OLIVIER, tu me blasmes  
 Mon inclination, toy-mesme tu t'enflammes,  
 Contre moy de colère, en voyant que je dis  
 Que l'on voit nos François maintenant engourdis,  
 A suivre la vertu tant estimée au monde,  
 Que contre les vauriens incontinent je gronde,  
 Ayant pour ma raison, que chacun va laissant  
 L'estude et le sçavoir, qui s'en va périssant.  
 Cela n'est-il pas juste, et mon cœur Satyrique  
 N'est-il pas bien fondé sur une telle picque ?  
 Qui seroit celui-là, qui voyant en ce temps  
 Chacun à qui mieux mieux prendre ses passetemps  
 Mais plustost demeurer tousjours grossier et rude,

Et ne mettre jamais le pied dans une estude,  
Ne s'estomacquerait, et des larmes de sang  
Connoissant ce malheur ne feroit un estang ?  
Toy mesme, cher amy Olivier, qui carresses  
Du Parnasside mont les pucelles Déesses,  
N'es-tu point courroucé, quand tu vois un bouffon,  
Un effronté Triquet faire icy du profond,  
Du suffisant, du docte, et du fil de sa langue  
Faire à bastons rompus une maussade harangue ?  
D'autre costé n'es-tu transporté de courroux,  
De voir cel Advocat, qui aimoit les hiboux,  
Qui estoit misantrope, avoir coupé sa robe,  
Déclamant que le droit est celuy qui desrobe  
Aux hommes le plaisir et le contentement,  
Qui obscurcit l'esprit avec le jugement :  
Et qu'il est plus séant de paroistre un sot asne,  
Que se faire Advocat et porter la soutane,  
Qui esclave le monde, et contraint au Palais  
Les jeunes Advocats y estre de relais.  
Et ce le tout sans cause, ou bien à l'Audience  
Passer tout le matin en un morne silence,  
N'estre pas bien chaussé pour estre Advocasseau.  
Olivier, qu'on luy donne à boire un verre d'eau  
Pour le désaltérer, c'est un digne salaire  
Et pour son estomac un bouillon salulaire  
Après ce mordicant : combien de financiers  
Et de Jobets voit-on, qui pour estre officiers  
Mesprisent la science, et sousliennent qu'au monde  
Il faut tant seulement bien porter la rotonde,  
Gausser dessus le peuple, et piller sur le Roy,  
Prester à intérêt, toujours avoir dequoy :  
Faire fonds en leurs comptes et coucher la partie,  
Qui sous le nom d'un autre au leur est convertie :



Tromper un Auditeur, changer les comptereaux ;  
Et par un double acquiet surprendre les bureaux ;  
Et leur estat final voir beaucoup de souffrances,  
Qui proviennent du tout des debtes et quittances ;  
Et pour n'avoir payé à quelque morfondu,  
Luy donnant pour payement des coups de pieds au cul.  
Voilà des financiers les maximes de vivre,  
Et de leurs volonte, qu'ils désirent de suivre :  
A prendre, tracasser, et faire des partis  
Pour se ruiner l'un l'autre, et surtout les petits :  
Aller dedans le Louvre, et faire des enchères  
Les pères sur les fils et les fils sur les pères,  
Voilà le vray sentier que l'on suit de présent,  
Pour aller en sa vie aux églises gueusant.  
Profitable moyen, mais non des plus honnestes ;  
Qui fait qu'un trésorier en laisse tant en reste  
A ses fils en mourant : lesquels parmy ce bien  
Prennent volupté pour leur souverain bien.  
Suivons, mon Olivier, des ignorans la piste,  
Prenons des fainéants jusques dedans leur giste,  
Regardons les muguets, voyons les courtisans,  
Qui gaussent à plaisir, et s'en vont mesprisans  
Des gens qui sont d'estudes, et faisant des risées  
Estiment leur sçavoir comme billevisées :  
Leur crachent en la face, et les nomment pédants :  
Disent qu'ils ont Saturne en tous leurs ascendans,  
Que du Grec et Latin on en pave les rues,  
Et que s'y amuser est à faire à des grues :  
Q'il est plus nécessaire à ceux qui sont de Court,  
De parler brusquement et de le faire court :  
Que non plus d'alléguer un torrent de passages,  
Pour monstrer en ce temps que les fols ne sont sages.  
Au lieu de tout cela qu'il vaut bien mieux aimer,

Dissimuler, gausser, voltiger, escrimer :  
Mais de beaucoup sçavoir n'avoir aucune envie ;  
Aussi bien que l'estude assomme nostre vie,  
Et que quand sur un livre on seroit bien dix ans,  
Que peut-estre à la fin on n'auroit pas cent francs.  
Après cès Courtisans il nous convient escrire  
Les fils de ces bourgeois, que du Collége on tire,  
Afin de les placer sur quelques Procureurs ,  
Qu'ils soient au Chastelet des plus fermes crieurs,  
Et maistres chiquaneux en fait de plaidoyrié :  
Puis quand ils ont esté dans la chicanerie,  
Les pères assottez les retirent chez eux,  
Leur donnent liberté d'aller en plusieurs lieux :  
Ils vont par les bordels , et après la taverne  
Est celle qui souvent ces beaux enfans gouverne.  
Puis ils vont toute nuit roder par les quartiers ,  
Armez en vray bourgeois, ou homme de mestiers,  
Gaussant, sifflant, chantant, comme on voit aux rivières  
En mille faux bourdons chanter les lavandières  
Et au partir de là ce sont des suffisans,  
Des discrets , des docteurs qui s'estiment sçavans :  
Ou bien des entendus, et vestus à la mode :  
Un d'eux à chaque pas son rabat racommode :  
L'autre sa picadille aura faite en carneaux,  
Et dessus les cheveux aussi blonds que pruneaux,  
Aura de la farine; un autre un bas de soye  
De couleur d'Angelique ou bien de merde d'oye,  
Ses cordons de souliers seront de colombin,  
Les jartières de mesme afin d'estre poupin :  
Le pourpoint balafre, au-dessous la chemise,  
Qui couste six escus, qu'il n'avoit jamais mise :  
La manche retroussée, et autour de ses bras  
Un bracelet tressé de chiffres hauts et bas.

Cette troupe ainsi leste, et se voulant complaire,  
Va roder, va jouer, et la meilleure affaire  
Qu'elle a, c'est au tripot envoyer son argent  
Par dessus les filets, et jurer en sergent.  
De là tous ces seigneurs s'en vont voir leurs maistresses,  
Où ils sont despouillez chacun de leurs richesses :  
Puis ne sçachant que faire, un chacun à part soy  
Se plait à controler les bastiments du Roy :  
Ou bien se vont jeter dans une Académie,  
Où l'on fait exercice en toute piperie :  
L'autre manie des dez, et les jette au cornet,  
Et s'efforce en jouant à mettre un autre au net.  
Puis l'ayant desgarny d'escus et de pistolles  
Le contraint à jurer et de se pendre aux solles,  
Qui sont dans le logis, encor que non d'effet,  
Mais bien de volonté son désir soit parfait.  
Olivier, voilà donc les fruits de l'ignorance :  
Voilà comment par elle est piteuse la France,  
N'ayant plus de cerveaux, qui gravement posez  
Soient dedans les conseils tousjours bien disposez,  
A donner un advis qui son estat conserve.  
Et qui cause cela ? c'est que l'on voit Minerve,  
Apollon, et les arts tellement à mespris,  
Que d'un plaisant fallot on fera plus de prix,  
Que d'un homme doué d'une belle doctrine,  
Et plus plein de sçavoir que de fait et de mine.  
N'ay-je donc pas raison de paroistre songeard,  
Et d'estre tourmenté par un soucy rongeard :  
Et voyant, Olivier, que tout en mal se tourne,  
N'ay-je pas un sujet d'estre couard et morne,  
Outre que quand l'on voit son estat définir,  
Chacun particulier s'en doit aussi sentir.

Építaphe de feu Dame Bescombe.

**A**u fond de cette large tombe  
 Gist tout à plat Dame Bescombe,  
 Qui mourut de trop rechigner,  
 Pour ne pouvoir plus besogner.  
 On dit qu'encor son âme grogne,  
 Que quelque esprit ne la besogne.

A Philamon.

Sur sa Perrette.

**P**our n'estre par elle vaincu  
 Au jeu, où elle est tousjours preste,  
 En luy pensant rompre le cu,  
 Philamon, tu te romps la teste.

Satyre.

**J**'estois sur le pont neuf quand la nuit s'avoisine,  
 Je regardois le plein de la place Dauphine,  
 L'edifice du Louvre, et l'Isle du Palais,  
 Et le cheval de bronze, auquel tant je me plais,  
 Quand un homme effronté, je suis enflammé d'ire  
 Alors qu'il m'en souvient, m'accoste et me va dire,  
 Vous contemplez, Monsieur, les desseins d'aujourd'huy.  
 Je retourne aussitost la teste devers luy,

Je voy ce résolu, dont la mine esgarée  
Pourroit espouvanter la bourse mieux ferrée  
Qui soit point à Paris : ah ! qu'il estoit dispos.  
Il n'est point messéant, ny point hors de propos,  
De dépeindre ce rustre avec ma pierre noire,  
Mais peut-on crayonner une si belle histoire ?  
Nul certes ne le peut : l'esprit le mieux timbré  
Dans ce chemin fascheux se verroit encombré,  
Toutefois le courroux qui mon âme transporte,  
Plusque l'esprit et l'art m'y servira d'escorte.  
Qu'on remarque ses traits : sa taille à mon advis  
Tient fort du respondant qui demeure au parvis :  
Ses yeux, qu'une escarlatte à l'entour enveloppe,  
Luisent ny plus ny moins que ceux d'un Lycantrope :  
Son nez punais ressemble un concombre avorté,  
Mais pour mieux dire encor une meure, excepté  
Qu'il n'a pas la grosseur : puante est son haleine ;  
Et sa barbe un outil, dont on carde la laine :  
Quand au chapeau qu'il porte, il est tel à le voir,  
Qu'on diroit vrayement que c'est un entonnoir :  
Le cordon qui l'entourne est fait à la marane,  
Historié jadis comme le dos d'un asne :  
Son oreille est semblable à celle d'un cochon,  
Où pend le petit More en guise de bouchon ;  
Par derrière à grand poil ondoye une moustache :  
Mais c'est trop l'honorer, c'est une queue de vache,  
Qui luy couvre les reins d'un meslange crineux ,  
Qu'un ruban de la Chine entourtille en cent nœuds  
Sont teint de camelot ondoyé de minime  
Tient de celuy d'un gueux qu'on accuse de crime :  
Son habit, chose estrange, esgratigné, mangé,  
Goffré, brodé, rompu, deschiqueté, frangé,  
Feroit honte à l'opale, à cause du meslange

De sa couleur diverse à la voir, qui se change  
 Comme un caméleon. Mais sçavez vous comment ?  
 Je vay le raconter : il fut premièrement  
 De satin découpé, comme l'on dit, en plume,  
 Avec trois taffetas selon nostre coustume.  
 Or le temps malheureux, nostre ennemy juré,  
 Le temps, dis-je, a si bien ensemble incorporé  
 Parmi les cauevas et l'autre garniture  
 Ces quatre estoffes-là, que l'art et la nature,  
 Et n'en desplaie point à Pierre de Ronsard,  
 Qui dit que la nature est meilleure que l'art,  
 Soit durant le beau temps, soit durant que les crottes  
 Ont leur siège à Paris, il marche avec des bottes,  
 Prises d'un mesgissier, et des esprons gravez  
 A la façon du temps qui picquent les pavez.  
 Mais tout cecy n'est rien au prix de son espée,  
 Qu'il a dedans le sang des limaçons trempée.  
 Or comme on ne peut donc éviter son destin,  
 Cet homme ainsi basti me vint, comme un lutin,  
 Tirer par mon manteau. avec une main teinte  
 Et du jus du fumier, et me fit cette plainte.

Les esprits de ce temps ne sont point, sur mon Dieu,  
 Ny grands, ny relevez, il falloit qu'en ce lieu  
 Quelqu'un eust fait bastir la tour de Babilone :  
 Que voulez-vous Monsieur, avec un je me donne  
 Au diable, un Dieu me damne, un je meurs, un serment,  
 Qui me faisoit trembler en mon estonnement :  
 Monsieur, la vertu meurt, et la mesconnoissance  
 A le plus de crédit maintenant par la France :  
 Si l'homme de mérite estoit bien reconnu,  
 Je serois estimé, j'aurois du revenu,  
 Des pages et laquais, la carrosse garnie  
 De six chevaux encor me feroient compagnie.

Je suis un gentilhomme issu de bonne part,  
Je menois l'avant-garde au camp de Ville-Juifve ;  
J'ay crié le premier, demeure-là, qui vive ?  
Que vous diray-je plus, j'avois un régiment  
De croquans valeureux sous mon commandement :  
Alors de son manteau le bras gauche il se couvre,  
Et puis se retournant vers le chasteau du Louvre,  
Il commence à me dire avec son quant à moy,  
Que cette galerie avoit je ne sçay quoy  
De l'air d'un Ilion, ornement de l'Asie,  
Mais qu'elle n'estoit pas selon sa fantaisie :  
Comme si les humeurs de cet homme de choix  
Eussent deu controler les bastiments des Rois.  
Après il me commence à faire des harangues  
De ses perfections : quatre sortes de langues.  
N'est-ce pas, disoit-il, Monsieur, un beau trésor ?  
Je les ay toutefois, et davantage encor,  
J'ay pour le mal d'amour un singulier remède,  
Je ne céderois pas au subtil Archimède  
En la Mathématique : à combien d'escoliers  
Ay-je enseigné cet art ? les esprits familiers  
Me sont plus obligés qu'à nul de ce Royaume.  
J'ay fait un horoscope à ce maistre Guillaume,  
Qui fait tant le sçavant : ce bel acte connu  
Fait qu'entre les plus grands je suis le bien venu.  
Que si vous désirez de voir l'expérience  
D'une tant merveilleuse et si rare science,  
Sur vostre jour natal demeurez assurez  
Qu'en cette occasion je vous contenteray.  
Je ne suis point au reste au nombre des avars,  
J'ay dans mon cabinet dix mille choses rares,  
S'il vous plaist de le voir, la maison n'est pas loin,  
Moy qui voudrois servir de juge et de tesmoin,

Sur les divers succez d'une telle matière,  
Et vous représenter la face toute entière.  
En le remerciant de cette charité,  
Qu'il me vouloit monstrier sans l'avoir mérité,  
Comme un chartier eust fait, il me jure et proteste  
Qu'il estoit mon amy : puis il me dit au reste,  
Qu'il estoit en tout temps le plus que bien venu  
Des filles de Paris, qu'il en avoit connu  
De toutes les façons, et qu'en sa compagnie  
J'esloignasse de moy toute cérémonie :  
Jusqu'auprès son logis avec quelque discours  
De pareille farine il m'amuse tousjours :  
La petite maison, voyez le bon office  
De ce gentil galant, est à vostre service,  
Petite voirement, il n'estoit pas menteur,  
Je pense qu'un nabot en estoit fondateur.  
A peine sommes nous arrivez à la cime,  
De ce bel édifice excellent et sublime,  
Et qui marchoit de pair avec l'Ephesien,  
Qu'il ouvre un cadenas, et Dieu sçait et combien.  
Je m'estonnay de voir cette horrible tanière,  
Sans mentir je pensois estre en un cimetièrre,  
Ou pour mieux m'expliquer en quelque basse cour,  
Où la foudre a passé : mais pour le faire court,  
Combien que ces devis me soient insupportables,  
Je veux faire un estat des choses plus notables.  
Afin que je ne sois toutefois ennuyeux  
Je veux mettre en oubli dix mille petits Dieux,  
Nouvellement venus du pays de la Chine,  
Et cent mille animaux de terre et de marine.  
Pour le premier article, une aune d'arc en ciel,  
La céleste Vénus, des paroles de miel,  
Une dragme de fleurs de Jeanne la pucelle,



Le busque de Lays, quatre plumes de l'aisle  
Du petit Cupidon, le flageolet joyeux,  
Dont Mercure endormoit le berger aux cent yeux :  
Les cornes d'Achelois, des pommes hespérides,  
Les ailes du cheval des Vierges Castalides :  
Les pleurs de Marc Antoine enchassées en de l'or,  
La cocque de Pollux et celle de Castor,  
Certaine quantité d'huyle petrifiée,  
L'orteil de Grand-gosier, de l'eau purifiée,  
Du jour du grand deluge un demy casque plein,  
Du nectar immortel, l'Antechrist, de la main  
Du peintre Aristolas, deux nouvelles nichées  
D'oiseaux de Paradis, trois sirènes sechées  
Dedans un four bien chaud, des cheveux les Morgand,  
Un peu de la sueur d'Alexandre le Grand :  
Le squelette enfumé d'une brayette Suisse,  
Un glaive de Roland, des ongles de Melisse,  
Un des rats qui jadis mangèrent Popiel  
Le Roy des Polonois par vengeance du ciel :  
La carcasse d'un pou qui mangea la chair sale  
De l'empereur Arnold, du feu d'une vestale,  
Un crible où chez Pluton les Belides souloient  
Retenir follement les eaux qui s'escouloient.  
Il avoit d'autre-part deùx grains de la vérolle  
Qui vint premiere en France, un Marot, un vieil rolle,  
Six volumes tournez d'Espagnol en François,  
Pour bien dissimuler et mentir quelquefois :  
Plus un remerciement, qu'en toute reverence  
L'Anglois et l'Espagnol adressent à la France :  
Un commentaire encor des livres d'Arelin,  
Composé de nouveau par un Napolitain :  
Un Calepin d'advis avecque la manière  
D'amener au moulin les eaux de la rivière :

Le tout par un Tudesque : et mille engins divers,  
 Que pour n'estre ennuyeux je veux taire en mes vers.  
 Quand je me fus saoulé d'une telle merveille  
 Aussitost vint la nuit, et lors je m'appareille  
 De luy dire bonsoir. Lors par cinq ou six fois  
 Il me prie à souper, ou que si je voulois  
 Nous irions chez Cormier au cerf, ou petit More,  
 Ou chez Torticoloy : il me va dire encore,  
 Qu'il sçavoit bien son monde, et que pour l'amitié  
 Si j'avois de l'argent qu'il seroit de moitié,  
 Qu'il estoit propre à tout, que nul en cette ville,  
 Bien que vous me voyez comme un pauvre soldat,  
 Aux cartes et aux dez n'estoit point plus habile ;  
 Qu'il faisoit trouver bons les plus faux diamans ;  
 Qu'à voir quelque nourrice à ses lineaments,  
 Il donnoit son advis touchant son pucelage :  
 Mais c'est perdre le temps d'avoir tant de langage :  
 Il s'enquiert de mon nom, et si j'estois du lieu,  
 Et luy dis l'un et l'autre, et puis après adieu.

**Epistaphe de Caboche excellent Portefaix.**

**C**Y gist un personnage,  
 Duquel c'est grand dommage,  
 Caboche qui devoit,  
 Pour l'honneur qu'il avoit,  
 Vivre tousjours au monde,  
 Sa voix estoit feconde,  
 Et son parler divin,  
 A crier le bon vin  
 Qu'il tenoit en son ventre,

Mille fois mieux qu'un chantre.  
Il s'acquit grand honneur  
Pour estre bon sonneur,  
Non de luth ny de poches,  
Mais bien de grosses cloches,  
Qu'il sonnoit à fredons  
Les jours des grands pardons.

Il estoit en estime  
De faire bien rime :  
Et à la vérité,  
Quand il avoit jeté  
Dans sa gorge alterée  
Mainte et mainte verrée  
De vin, il rencontroit  
Tant à gauche qu'à droit.

Il sçavoit la manière  
De porter en civière  
Quelque pesant fardeau :  
Il tiroit au cordeau,  
D'une âme encouragée,  
La nacelle chargée,  
Et portoit bien le faix  
En hotte et en crochets.  
Et s'y rendoit habile  
Courant parmy la ville.

Aucun ne sçavoit mieux  
S'enquêter en tous lieux  
Des choses esgarées ;  
Si les dames parées  
Perdoient quelque joyau,  
Ou quelque riche anneau,  
Il prenoit la clochette,  
Et quittant sa logette

Il faisoit mille cris  
Au milieu de Paris,  
Se rompant la cervelle  
Pour en ouïr nouvelle.

Il avoit bon esprit,  
Et couchoit par escrit  
Dix mille chansonnettes,  
Et dix-milles sonnettes,  
Que viste il composoit  
Alors qu'il luy plaisoit.

Il sçavoit un peu lire,  
Comme aussi peu escrire,  
Car il avoit esté  
Pendant sa puberté  
Dans un convent Novice.

Mais en cet exercice  
Il se vit bientost las :  
Donc pour plus grand soulas  
Quitta le Monastère,  
Et prit le nom de frère,  
Alors que la Cipris  
Alluma ses esprits,  
D'une fille de joye  
Il fut enfin la proye.  
Ainsi donc amoureux  
Des attraits favoureux  
De cette jeune Circe,  
Il ne fut plus Novice,  
Mais en suivant l'amour  
Alla faire la cour  
A cette fine garce,  
Qui en bien peu d'espace  
De temps qu'elle l'aima,

Son argent consuma.

Luy done ainsi débille  
D'argent par cette fille,  
Et sentant que la faim  
Luy tourmentoit le sein,  
Pour maintenir sa vie  
Il luy prit une envie  
De se faire porteur,  
Hotteur, et crocheteur,  
De vuider les latrines,  
De servir aux cuisines,  
Et d'aider aux asniers  
A charger les fumiers :  
De dévaler aux caves  
Les vins doux et suaves ;  
Et au haut d'un clocher  
Les choucas dénicher ;  
De conduire les bières  
Dedans les cimetières,  
Et par dévotion  
En la procession  
Porter haut la bannière  
Faisant mainte prière.

Il estoit bon portier,  
Et fort bon regrattier ;  
Il faisoit des messages,  
Neufvaines et voyages  
Çà et là pour autruy.  
Bref, il avoit en luy  
Un millier d'artifices  
De qui les exercices  
L'entretenoient icy  
Exempt de tout soucy.

Mais las ! enfin la parque,  
 Qui toutes choses embarque  
 Dans le commun basteau,  
 Dont Charon passe l'eau  
 A toute créature,  
 Sujette à la nature,  
 L'a ravy de ce lieu,  
 Le tuant au milieu  
 De sa force virile,  
 A Paris tant utile.

Or donc, dévot passant,  
 Pensant et repensant  
 A nostre fresle vie,  
 Qui si tost est ravie  
 Dy pour le trespasé,  
*Requiscat in pace :*  
 De tout bon Catholique,  
 Dy *Pater et Ave,*  
 Afin qu'il soit sauvé.

---

### Abrégé de la vie d'une signalée Macquerelle.

L'autre jour le Gascon, après l'avoir fait boire,  
 Des filles du mestier me fit voir un mémoire,  
 Dont j'en fus estonné : car j'en vis au papier  
 Que je ne pensois pas qui fussent du mestier.  
 Or m'estant informé de celle qui les meine,  
 La première nommé ainsi qu'un Capitaine,  
 Dont l'immortel renom vole par l'univers,  
 Il m'en fit le discours, le voicy dans mes vers,

Que j'ay rendus succints, d'autant que la matière  
Mérite qu'on la taise, ou qu'on n'en parle guère,  
Sur toutes les putains qui ont le plus branslez,  
Dont les culs courageux n'ont jamais reculez,  
Celle-cy a fait rage, et a fait parler d'elle  
En qualité de garce, et puis de macquerelle,  
Subtile, ingénieuse, et qui de cent façons  
En l'un et en l'autre art inventa des leçons ;  
Si bien que qui voudra, soit amant où maistresse,  
Apprendre à ce mestier de nouveaux tours de fesses,  
Encore plus lascifs que ceux de l'Arétin,  
Il faut qu'ils aillent voir eette docte putain.  
Son père eut nom Poulain, sa mère Chaudepisse,  
Et celle que l'on prit pour estre sa nourrice  
Fut une vieille louve, qui est mère d'amour,  
La venoit visiter cinq où six fois le jour,  
La berçant elle-mesme ainsi qu'une servante,  
Afin qu'au remuement elle devint sçavante :  
Si bien que n'estant pas à peine hors du berceau,  
Elle s'alla plonger dans le fonds d'un bordeau,  
Où se faisant bercer sans cesse à tout le monde  
Elle acquit le renom d'une Lays seconde :  
N'estant point de l'humeur de celles de la Cour,  
Qui dans l'âme bruslant du cruel feu d'amour,  
Se plaisent toutefois à user de remises,  
Avant qu'on en jouysse et qu'on en vienne aux prises :  
Pourveu qu'on luy monstrast un membre de mulet,  
Soit qu'il fust honnestè homme, ou bien quelque valet.  
On la voyoit tousjours comme une qui se pasme,  
Preste à vous recevoir et preste à rendre l'âme,  
En toutes les façons qui se peuvent songer,  
Pour vous donner plaisir, et pour vous soulager.  
Elle estoit souple, agile, et sa mouvante fesse

Fut une fois sans fin qui n'avoit point de cesse :  
Que si elle manquoit quelquefois, c'estoit lors  
Qu'il falloit qu'un barbier en refit les ressorts :  
Ou bien qu'il falloit faire en Bavière un voyage,  
Tous les mois une fois et non point davantage,  
Duquel elle n'estoit si soudain de retour,  
Que quelque malheureux y alloit à son tour :  
Qui avoit fraîchement eu affaire avec elle :  
Puis un autre l'alloit sortir de sentinelle :  
Et puis un autre encor, parce qu'autant de coups  
Estoient autant de chasse et de souvenez vous.  
Elle continua ce plaisant exercice,  
Non point jusques au temps d'un remords de son vice ;  
Mais jusques à ce que l'âge au poil argenté  
De son orde luxure eut le cours arrêté.  
Voyant donc son visage autrefois agréable  
Peu après devenir en terre labourable,  
Afin de maintenir sa réputation ,  
Eut recours tout soudain à la production,  
Où elle se rendit si experte et habile,  
Que tout luy succédoit et luy estoit facile.  
Combien y en a-il que l'on ne connoit pas,  
Qui n'ont peu s'empêcher de tomber en ses lacs ?  
Elle sçavoit si bien des plus pudiques femmes  
Par son art détestable ensorceler les âmes,  
Que si elle n'a peu les gagner tout à fait  
Du moins la volonté a tenu lieu d'effet.  
Elle en entretenoit de tout prix et tous âges,  
Mesme leur apprenoit cent divers culetages,  
Les unes alloient l'amble et les autres le pas,  
Et quelqu'autre feignant de ne l'entendre pas ,  
Et d'estre à ce mestier encor toute nouvelle  
Se plaignoit tout ainsi que fait une pucelle :



Mais tousjours à l'entrée en reconnoissoit bien  
 Qu'il y avoit longtems qu'elle ne valoit rien .  
 Tout ainsi qu'un marchand parmy sa marchandise  
 A tousjours quelque pièce et quelque étoffe exquise,  
 Qu'il monstre rarement, et ne vend qu'à celui,  
 Lequel est costumier d'aller souvent chez luy .  
 Ainsi cette marchande, afin que sa pratique  
 Se maintinst plus longtems, avoit dans sa boutique  
 Tousjours quelque friand et délicat morceau,  
 Pour ceux-là qui estoient les chalans du bordeau .  
 C'estoit quelque bourgeoise agréable et gentille  
 De nouveau desbauchée, ou c'estoit quelque fille  
 Au dessous de quinze ans, jeune et tendre beauté,  
 De qui le pucelage estoit cher acheté :  
 Misérable vilaine, au lieu d'estre bannie,  
 Tu devrois par le col en Grève estre punie :  
 Puis comme tu fus louve, estre jetée aux loups :  
 Encore ce supplice eust-il esté trop doux.

---

### Reproche.

Sonnet.

**V**ous me jurez assez que vous estes l'unique  
 Des filles de Paris, pour aimer constamment :  
 Mais quand vous en feriez un solennel serment,  
 Si seray-je en cela tousjours plus hérétique.  
 Car plus je vous fréquente et plus je vous pratique,  
 Plus vostre humeur me fait en juger autrement ;  
 Et s'il m'estoit permis d'en user librement,  
 Je vous tiendrois plustost pour estre un peu lubrique.

Or aimer cettuy-cy, aimer or cettuy-là,  
 Et quand quelque bouffon vous parle de cela  
 Vous faire tout soudain venir l'eau à la bouche :  
 Sortir de la maison cinq ou six fois le jour,  
 Monstrer vostre beau sein, permettre qu'on le touche,  
 Appelez vous cela estre chaste en amour ?

---

**Sonnet.**

**M**ES dames qui avez inventé cet usage,  
 De vous jouer vous-mesme à des V. de velours,  
 Si vous vouliez d'autrui rechercher le secours,  
 Certes vous y auriez du plaisir davantage.

Pour apaiser d'un c. la fureur et la rage,  
 Il luy faut un gros v. et lequel soit tousjours  
 Bien roide et bien fourny de la sauce d'amour,  
 Que l'on nomme du f..tre, en naturel langage.

Foutez-vous tout un jour, toutes deux, s'il vous plaist  
 De vos gaudemichis, enfin tout cela n'est  
 Que pardonner l'amour par une moquerie.

Mais prendre à belle main un bon gros V. nerveux,  
 Et en remplir d'un c. le gosier chalcureux,  
 C'est le vray jeu d'amour et la vraye f..terie.

---

**Pour une jeune Dame.**

**J**E suis en extrême soucy,  
 Et m'en vay resvant çà et là,

Si celuy qui a fait cecy,  
Ne vous auroit point fait cela.

*Response à la Dame.*

Ne soyez point en soucy,  
De celuy qui a fait cela,  
Il n'a rien fait jusques icy :  
Mais je ne sçay ce qu'il fera.

---

**Epigramme.**

**H** ! je vous entends bien, vous faites la rusée,  
Mais ce n'est pas à moy qu'il se faut adresser :  
Je sçay comment il faut un cotillon hausser,  
Et sçay qu'un v. . bien gros vous peut rendre apaisée.

---

**Ruses de la belle Daphné.**

Stances.

**D** ESSOUS une tendre jeunesse,  
**D** APHNÉ cache tant de finesse,  
De ruse et de légèreté,  
Que l'on diroit que l'artifice,  
Le changement et la malice,  
Nasquirent avec sa beauté.

Elle brusloit d'une autre flamme,  
Et feignoit sentir dedans l'âme,  
Les ardeurs de ma passion :

Mais j'ay sa ruse découverte,  
Et suis plus joyeux de ma perte,  
Qu'elle de son eslection.

Bien que mes yeux la trouvent belle,  
Estant comme elle est infidelle,  
Sans jugement et sans raison ;  
Ce m'est un heureux avantage,  
Que je tire de mon dommage,  
Le sujet de ma guérison.

Car puisqu'un autre a pris ma place,  
Je veux devenir tout de glace,  
Et croire que de ces appas,  
Qui se sont rendus si coupables,  
Les faveurs les plus favorables  
Sont celles de n'en avoir pas.

Voyez comme elle est insensée,  
Celuy qui charme sa pensée,  
La désoblige tous les jours,  
Et moy par un effet contraire,  
Pour estre discret et me taire,  
Je perds le fruit de mes amours.

Je celoie si bien mon martyre,  
Que mesme je n'osois pas dire,  
Combien j'aimois fidèlement ;  
Mais à son humeur si volage  
Il faut beaucoup estre moins sage  
Et la servir insolemment.

Daphné, j'ay l'ame trop bien née,  
Je ne puis rendre prophanée  
La faveur que j'avois de vous,  
Plustost que d'encourir ce blâme,  
Je le veux défendre à mon ame,  
Et me priver d'un bien si doux.

Que si la raison vous surmonte,  
 Un jour vous aurez de la honte,  
 Et sentirez du déplaisir,  
 D'avoir chéry vostre dommage.  
 Lors si vous changez de courage,  
 Je rallumeray mon désir.

---

Contre une vieille Courtisane.

Satyre.

Cette mère des gueux, cette vieille carcasse,  
 D'un linge sale et noir resserre sa tettasse,  
 Qui luy pendille en bas dessus son ventre creux,  
 Et dans son entre-deux cache une bourbe molle,  
 Qui trempée en sueur serviroit bien de colle :  
 Et si voudroit pourtant qu'on fut d'elle amoureux.

Cependant effrontée elle veut qu'on l'adore,  
 Et que pour son mérite on la recherche encore,  
 Présument bien de soy quelque chose de beau.  
 Mais hélas ! on ne voit que sa charogne infecte,  
 Son relant corrigé par un peu de civette,  
 Ne peut en rien servir qu'à parer un tombeau.

Ma foy, je ne sçaurois encore estre idolatre  
 De ce tombeau crevé, tout récespy de plastre,  
 Et moins de ce gros poil me puis-je dire espris,  
 C'est un poil retiré d'une vieille bierre,  
 Que hier elle acheta chez une perruquierre,  
 Qu'elle a depuis poudré avecque de l'iris.

Sa tant rare blancheur, qu'un beau rouge accompagne,  
 C'est un rouge appliqué-dessus le blanc d'Espagne,

Voilà les lys meslez aux roses de son teint.  
 Mais ce sourcil si pasle, cette lèvre fendue,  
 La cire dans les coins de ses yeux estendue,  
 Font que de son amour le feu s'en est esteint.

Cependant mille amants accourent après elle,  
 Et moy comme eux aussi je la trouvois fort belle,  
 Lorsque l'aveugle amour estendoit son bandeau  
 Devant mes yeux charmés : mais ores que sa veue  
 M'est depuis quelque temps par la raison rendue,  
 Je maudis et l'amour, l'amant et le flambeau.

Vrayement de tes yeux l'amour tient son empire,  
 Et voy certainement qu'il ne prend autre cire,  
 Que celle qui s'y fait, pour nourrir son brandon,  
 Et pense qu'il n'y a de si fertile mouche,  
 Que les creux et les coins de vostre sale bouche,  
 Et s'ils manquoient un jour, dis adieu Cupidon.

---

### A une beauté.

Epigramme.

**M**on ame est de dueil poursuivie,  
 Vostre œil seul me pourroit guérir,  
 Je meurs de ne pouvoir mourir,  
 Et ce qui me reste de vie,  
 N'est que pour sentir le tourment,  
 Que j'ay de vostre esloignement.

---

### Du plaisir champêtre.

Sonnet.

J'aime dedans un bois à trouver d'aventure,  
 Dessus une bergère un berger culetant,  
 Qu'il attaque si bien et l'escarmouche tant,  
 Qu'ils meurent à la fin au combat de nature.  
 J'aime à voir dans les champs non la belle peinture,  
 Mais un béliet cornu sa femelle f..tant,  
 Et le bouc eschauffé sur la sienne montant,  
 Par un si doux plaisir oublier sa pasture.  
 J'aime à voir dans un pré à un pareil effort  
 Le taureau qui se joint à la vache si fort,  
 Qu'il voudroit s'il pouvoit la percer d'outre en outre.  
 Le f..tre est à nos yeux un printemps diapré,  
 Au cœur un paradis, mais si je ne vois f..tre,  
 Je n'aime point ny champs, ny campagne, ny pré.

---

Sonnet.

Vous voulez dites vous estre religieuse,  
 Et je veux avec vous estre religieux,  
 Car je suis résolu de vous suivre en tous lieux,  
 Et la vie sans vous me serait ennuyeuse.  
 Pour cloistre nous aurons la terre spacieuse,  
 Pour temple nous aurons un pré délicieux :  
 Moy voyant vos beautez je béniray les cieus,  
 Du cœur me respondra vostre voix gracieuse.

Nous nous consolerons en nos afflictions,  
 Je vous orray souvent en vos confessions,  
 Et vous direz ainsi détestant votre enfance :  
 Mon père, j'ai pêché mesmement en ce point,  
 C'est que quand vous m'aimiez je ne vous aimois point,  
 Et je vous f.uteray pour votre pénitence.

---

### Epigramme.

Vous êtes à Dieu bien contraire,  
 S'il est vray tout ce que l'on dit,  
 Que ne scauriez à d'autre faire  
 Ce que vous voudriez qu'on vous fit.

---

### Du valeureux Olidor.

Quatrain.

Olidor recherchant les hazards des combats,  
 S'est montré digne fils de son valeureux père,  
 Mais il a bien paru qu'il tenoit de sa mère,  
 D'estre frappé au ventre et de n'en mourir pas,

---

### Rencontre.

Par le Sieur Colletet.

J'estois hier en attendant,  
 Celle qui me possédant,



Et qui tient mon âme asservie,  
Lorsqu'un sot en pompeux arroy,  
Contrefaisant le petit Roy,  
Vint traverser l'heur de ma vie.

Il me pensoit quelque valet,  
Me voyant un meschant collet,  
Avec un manteau d'estamine :  
Mais qu'il apprenne ce mutin,  
Que j'ay la fraise et le satin,  
Quand je me veux mettre en ma mine.

M'estant rangé dessus son pas,  
Il vint devers moy par compas,  
Alors pour me montrer honneste,  
Je lui donne un coup de chapeau,  
Mais cet insupportable veau,  
Ne me fit qu'un signe de teste.

A son maintien présomptueux,  
Je creus que c'estoit quelque gueux,  
Haut eslevé par la fortune :  
Et lors pour trancher du subtil,  
Il me dit : hé, quelle heure est-il ?  
Nous sommes dis-je en pleine lune.

Plein d'ire et plein d'estonnement,  
Il me menace impudemment,  
De le payer avec usure.  
Moy qu'on ne peut intimider,  
Commençant à le regarder,  
Je le pique de mainte injure.

Enfin je luy dis, effronté,  
Ton dos sera déchiqueté,  
Non pas d'une mince lancette,  
Mais bien avec un court baston,  
Ainsi qu'un sale marmiton,

Que l'on fait aller à courbette.  
Il demeure autant esperdu  
Qu'un chat qui vient d'estre fondu,  
La frayeur se lit sur sa face ;  
Il entre et referme son huis,  
Tu sçauras, dit-il, qui je suis :  
Ainsi tel craint qui me menace.

Alors faisant un petit saut,  
J'aperçoy mon amy Bacaut,  
Qui m'entraîne dans la Bastille ;  
Où en beuvant cinq ou six coups,  
Sceusmes que ce porte-veloux  
Autrefois porta la mandille.

Remply d'une douce liqueur,  
Pour n'abuser mon petit cœur,  
Je me range vers saint Antoine,  
Où me cachant dedans un coin,  
Je le sentis venir de loin,  
Comme un genet sans son avoine.

De coucher icy nos discours,  
C'est un secret de nos amours,  
Que pour un faquin je n'esvente :  
Heureux que mon affection  
Aye autant de discrétion,  
Que de beautez a mon Amante.

---

### Sonnets.

**T**oy qui cours l'éguillette et d'estoc et de taille,  
Aimant mieux trois putains que trois mots de vertu,  
Pour t'avoir imité mon argent est foulu,

Philidor, tu me vois sans denier et sans maille.

Mais ce qui plus encor maintenant me travaille,  
C'est le dépit que j'ay qu'Alis aux pied tortu,  
Me trouvant sur sa femme, après m'avoir battu,  
M'y voulut avaler comme une huître à l'escaille.

Je quitte maintenant le séjour du bordel,  
Afin de consulter les escrits de Bandel,  
Agréable entretien d'un cœur mélancholique.

Mais pour charmer mon dueil, par forme d'entregent,  
Je ne laisseray pas de bien bransler la pique,  
Et contraindre mon v.. à pleurer mon argent.

**B**EAUX sont ces bois espais, belle est cette prairie,  
Belles ces vives fleurs, beaux tous ces verts rameaux,  
Beau le cristal coulant de ces petits ruisseaux,  
Beau le divers esmail de cette herbe fleurie.

Beaux les derniers accents qu'un doux Echo marie  
Aux charmes amoureux de mes chants tous nouveaux,  
Beaux les riches espics de ces jeunes tuyaux,  
Beaux les airs qu'un berger sur sa fluste varie,

Beaux les ceps verdoyans où pendent ces raisins,  
Beaux les courbes vallons de ces beaux lieux voisins,  
Beau cet antre où parfois avec toy je sommeille.

Mais toutes ces beautez, mon Alcine, croy moy,  
Cèdent à la beauté de ta motte vermeille,  
Que je tiens maintenant assis auprès de toy.

## Épigrammes.

Contre un poëte.

**E**N ce siècle du tout barbare,  
**O**ù chacun veut paroistre avare,  
 La vertu n'a pas un denier,  
 Et la Muse autrefois si vive,  
 Paroist maintenant si chétive,  
 Qu'elle loge dans un grenier.

---

**A**LIX se voyant outragée,  
 Par son vieux cocu de mary,  
 Disoit d'un courage marry,  
 Je m'en verray bientost vengée.

Cette putain ne manqua pas,  
 Car la nuit prenant ses esbats  
 Avecque luy dedans sa couche,  
 Elle le berça tellement,  
 Qu'après un long ravissement  
 Il devint froid comme une souche :  
 Ce pauvre homme fut si ravy,  
 Que l'âme sortit par le V.

---

## Épitaphe.

**I**cy gist ou gira, si Dieu luy fait la grâce,  
 De mourir en f.. tant, ainsi qu'elle a vescu,  
 Celle-là qui faisoit un bouclier de son cu,

Et de qui le croupion luy servoit de cuirasse.  
 O toy f..tu passant, que l'aveugle fortune  
 Presque sans y penser a conduit en ce lieu  
 Pour ne point irriter le courroux de ce Dieu,  
 De ce Dieu des f..teurs, qui conserve cette urne,  
 Chevauche en cet endroit la première putain,  
 Que tu trouveras propre à faire une hécatombe,  
 Ou bien fais que ton V. arrose cette tombe,  
 Car tel est de Philis le lubrique destin.

---

### Epigrammes.

A une belle Dame, mais peu chaste.

**C**E jeune veau que tu contente,  
 Pour un bracelet de cheveux,  
 De quelque grand bordeau fameux  
 Un jour tu seras gouvernante.

---

**P**hilis veut avoir un escu,  
 Pour bransler une heure du cu,  
 Tant elle est avaricieuse :  
 Sa sœur la belle Jeanneton,  
 Qui n'est pas si fort glorieuse,  
 Ne demande rien qu'un teston.

---

### Epitaphes.

**I**cy gist un savetier,  
 Mais plustost un sabotier,

Le plus punais de cette ville,  
 Il mourut dedans un bordeau,  
 Pendu au cul de cette fille,  
 Qui souspire sur son tombeau.

---

Icy gist un Amant,  
 Qui mourut en dormant,  
 Sur le sein d'une Dame :  
 Cependant qu'il dormoit  
 La Parque lui fermoit  
 La paupière de l'âme.

---

### Épigrammes.

Contre des mesdisans.

**J**E soustiens votre honneur en despit de l'envie,  
 Et d'un tas de jaloux,  
 Pendant que sans raison vous censuriez ma vie,  
 Mais un chacun sçait bien que je mens comme vous

---

**T**oy de qui l'âme est amoureuse,  
 Et l'esprit privé de raison ;  
 Et qui d'une langue flatteuse,  
 Loue les défauts d'Alison,  
 Apprends de moy, ame servile,  
 Sans te laisser embeguiner,  
 Que tous les mestiers de la ville,  
 Trouvent en elle à besogner.

---

## Épithaphe.

**C**elle qui gist en cette place,  
**F**ut la première de sa race,  
 Qui s'arma le front d'un atour.  
 Son mary aussi noble qu'elle,  
 L'espousant la fit Damoiselle,  
 Et puis macquerelle de Cour.

---

## Épigrammes.

**S**i jamais un f.. teur mérita de la gloire  
 Pour avoir espousé une infame putain,  
 Je croy que le mary de la belle Catin,  
 A peu graver son nom au temple de mémoire.

---

**L**e jour que Perrine mourut,  
 On dit que le diable accourut,  
 Tout couvert d'esclair et de flamme,  
 Et qu'il entra dans sa maison,  
 Mais ce ne fut pas sans raison,  
 Car il venoit quérir son àme.

---

**C**e v.. gravé sur vostre face  
 Accroist de beaucoup vostre grace,  
 Et si pourtant n'est il pas bien,  
 Car ceux-là qui vous ont fait naistre,  
 Avec ce v.. le devoient mettre,  
 Dans vostre vous m'entendez bien :

Car je croy que vous l'aimez mieux  
 Dans votre c. . qu'entre vos yeux.

---

Sur le mesme sujet.

**V**ostre mère eut, Philis, quelque peu de raison,  
 De vous graver ce V. au milieu de la joue,  
 Pour ce qu'aux lieux publics, où tout le monde joue  
 La marque du logis enseigne la maison.

---

**A un marquis.**

Satyre.

**M**arquis, comment te portes-tu ?  
 Comme quoy passes-tu la vie ?  
 Si tu n'as d'aujourd'hui f. . tu,  
 Ces vers t'en donneront envie.  
 Es-tu gaillard, es-tu dispos ?  
 T'aperçois-tu que tu guarisses ?  
 Ce couillon n'est-il plus si gros ?  
 Sens-tu du mal lors que tu pisses ?  
 Je n'ay connu jamais garçon  
 Si amoureux de la desbauche,  
 Je t'aime bien de la façon  
 L'aze f. . te qui ne chevauche.  
 N'estant plus si fort ny si beau ;  
 Selon le cours de la nature,  
 Ton esprit, au lieu du bordeau,  
 Discourra de la sépulture.  
 Mais que sert-il tant de resver,



En méditation si froide,  
Tant que Dieu nous veut conserver,  
Les nerfs souples et le V. roide.

---

### Epigrammes.

Vieille grand' mère des Lutins,  
Dont les regards donnent la fièvre,  
Pleust à Dieu que fussiez un lièvre,  
Et vos morpions des mastins.

---

Cette femme a fait comme Troie :  
De braves gens, sans aucun fruit,  
Furent dix ans à cette proye,  
Un cheval n'y fut qu'une nuit.

---

MES c...lons, quand mon V. se dresse,  
Gros comme un membre de mulet,  
Plaisent aux doigts de ma maistrese,  
Plus que deux grains de chapelet.

---

MAIS, n'es-tu point entre mes bras ?  
Non, je n'embrasse que des draps,  
Et dedans ma couche déserte  
Pauvre sot je me trouve seul :  
Je n'ay baisé que la couverte,  
Et n'ay f...tu que le linceul.

---

A une jeune Dame.

Vostre fraise toute foulée,  
 Vostre perruque ainsi meslée,  
 Le front confus, l'œil abattu,  
 Le vermillon sur le visage,  
 Qu'avez-vous fait ? ma foy je gage,  
 Margot, que vous avez foutu.

Vous esgaleriez la vertu  
 Des plus doctes personnages,  
 Si vous lisiez autant de pages,  
 Comme vous en avez f..tu.

### Contre une vieille.

Stances.

1.

Cette vieille, qui des tombeaux  
 Chasse les vers et les corbeaux,  
 Nasquit cent ans avant la guerre  
 Du fameux siège d'Ilion,  
 Et avant que Deucalion,  
 N'eust encor repeuplé la terre.

2.

Cette vieille, quand on la f..t,  
 Découle la sueur partout,  
 Elle rotte, pette, et se mouche :  
 Si parfois elle vesse aussi,  
 On ne sçait lequel a vessi.

3.

Son f...tre jaune, vert et bleu,  
De morue, de colle, et de gleu,  
Sentoit le souffre et le bytume,  
Qui découloit sur mes c...llons,  
Comme deux pestillans caillons,  
Qui jaillissent d'une apostume.

4.

Son c...vilain, baveux, suant,  
Et plus que le retrait puant,  
Ciselé de la cicatrice  
De chaude-pisse et de poulains,  
Et de mille chancres malins,  
Qui percent jusqu'à la matrice.

5.

Mil morpions rangez aux bords,  
Tout plats, pattus, et demy morts,  
Tenoient leur général concile,  
Pour ronger l'onguent vérolé,  
Qui leur a quatre fois volé  
Le poil qui leur servoit d'azile.

---

### Sonnet.

Imité de l'Arétin.

Quand l'Orient perleux ses compagnes redore,  
Les flambeaux de la nuit faisant place au soleil,  
Et Diane laissant son pasteur au sommeil,  
Du regret qu'elle en a, sa corne décolore ;  
Ses rameaux chevelus, où l'oisillon s'essore,

Retentissent du bruit qu'il fait à son resveil,  
 Saluant de son chant le trompeur appareil,  
 Que tient sortant du lit la jaunissante Aurore ;  
 Les fols et les flatteurs vont au lever des Rois,  
 Le chasseur tend sa toile à la bresche d'un bois,  
 Le courbé laboureur à la charrue ahanne :  
 Le berger fait sortir son bien-aimé troupeau,  
 Pour le mener repaistre au son du chalumeau,  
 Et moy pour mon plaisir je prens le c. de Jeanne..

---

### Description d'une Laideur .

Satyre.

**D**E beauté nature estoit saoule,  
 Ou bien elle en rompit le moule,  
 Le jour qu'au monde elle vous mit.  
 Vous nasquistes en despit d'elle,  
 Et la croyance au monde est telle,  
 Qu'en vous voyant elle vomit.  
 On vous prendroit dans une estable,  
 Pour estre cheure tant notable,  
 Qu'à Naples Dom Sanche accolla :  
 Vous n'estes quille ny quenouille,  
 Vous n'estes citron ny citrouille,  
 Et si vous estes tout cela.  
 Alors qu'on vous voit sans perruque,  
 Vostre visage a de l'eunuque,  
 Du sérail des toupinambous :  
 Les tetines sans ordonnance  
 Vous descendent dessus la pance,

Et la pance sur les genoux.

Vostre œil paroist plein de lumière,  
Tout ainsi que dans sa tanière  
L'œil rouge d'un jeune lapin,  
Aussi sauvage qu'une huppe,  
Vous esclatez en vostre juppe,  
Comme un rat dans un escarpin.

Vos oreilles contaminées  
Semblent deux solles farinées ;  
Vostre nez ressemble un fusil,  
Vostre bouche un cul de coq d'Inde,  
Vostre corps un ours qui se guinde,  
Vos jambes deux troncs de brésil.

A quoy vous servent vos doreures,  
Vos attiffets et vos parures ?  
Il vaudroit bien mieux de danser  
Sur le plus haut d'un précipice,  
Que de vous mettre en exercice,  
Au jeu qui ne vous peut, lasser.

Ne vous mettez jamais en monstre,  
Car je crains plus vostre rencontre  
Que le bourgeois le toquesin,  
Le chasseur une longue messe,  
Le goutteux le soulier qui blesse,  
Et le marchand un assassin.

Allez paistre, puisque personne  
Ne vous trouve belle ny bonne,  
Avecques l'oiseau de saint Luc :  
Fuyez Paris, pliez vos linges,  
On vous mettra parmy les singes.  
A la suite de l'Archiduc.

---

## Galimatias.

Stances.

Sine au front couronné de roseaux et de saules,  
 Pour voir vostre beauté esleva ses espales,  
 Et prononça ces mots : Messieurs des pois pilez,  
 Qui veut des choux gelez ?

A l'ombre d'un cheveil se cachoit Isabelle,  
 La gaine et les cousteaux auprès d'une escarcelle,  
 Des marrons, des estœufs, du cresson allenois,  
 Pour Oger le Danois.

Non, je n'approuve point la vanité des hommes,  
 J'aime l'ambition comme un Normand les pommes.  
 Que vous seriez joly, si vous n'estiez pelé,  
 Monsieur le Jubilé.

Quand le brave Membroth bastit la tour superbe,  
 Il courut la quitaine et dansa dessus l'herbe,  
 Frisant sur le pied droit : mais il fut bien camus,  
 Voyant Nostradamus.

Jaloux flots de la mer, ennemis de ma vie,  
 Dit Léandre en mourant, si ma belle est ravie,  
 Me conjurant le ciel pour passer l'Achéron,  
 Adieu mon esperon.

Masse à dix taupe tingue un esventail d'hermite,  
 Une lance de sucre, une anse de marmite,  
 Puis un poulet bardé de la poudre d'iris,  
 Et de chauve-souris.

De soixante escargots accoucha Pampelune,  
 Trois jeunes hérissons des loups gardent la Lune,  
 Parce qu'il est secret d'effet et de renom,  
 Comme un coup de canon.

Belle, qui paroissez aux amants si cruelle,  
 Vous aveuglez les yeux ainsi qu'une tournelle,  
 Au moins que de pitié vostre cœur soit espoint,  
 Quand on ne s'en plaint point.

Peschez des hannetons en un crible d'yvoire,  
 Pour conjurer les morts lisez dans un grimoire,  
 Les amants pour vos yeux endurent le trespas,  
 Mais ils n'en meurent pas.

---

### Stances.

Contre le Mariage.

**J'**estime beaucoup les belles,  
 Je brusle d'amour pour elles,  
 Mais qu'on ne me parle pas  
 Du servage d'Hymenée,  
 Car à l'heure la mieux née  
 Me semble manquer d'appas.

A mon naturel volage  
 Les charges de mariage  
 Sont un par trop lourd fardeau :  
 Sans raison je me gouverne,  
 Ma table est à la taverne,  
 Et mon lit est au bordeau.

Mon v. l'effroy des pucelles,  
 Pour qui tant de macquerelles  
 Travillent journellement,  
 A changer nouvelle proye,  
 Ne sçauroit qu'on en croye,  
 F...re légitimement.

A l'heure que j'entre au couple,  
Si je ne trouve un cul souple,  
Remuant, prompt et léger,  
Mon ardeur se tourne en glace,  
Et je suis quoy que je fasse  
Tout un jour à descharger.

Les espouses légitimes  
Croyent commettre des crimes,  
De bransler leurs maris ;  
Les délices de leurs couches  
Se réservent pour la bouche  
De messieurs les favoris.

C'est pour quelque ame robuste,  
Aux reins forts, au v.. auguste  
Dont bien f..tre est leur destin,  
Que leur souplesse lubrique  
Se plaist de mettre en pratique  
Les postures d'Arétin.

Vénus la chaude paillardes,  
D'une façon plus gaillarde,  
Sçait bien remuer le cu,  
Quand le Dieu Mars la secoue,  
Qu'à l'heure qu'elle se joue  
A son boiteux de coçu.

S'il advient qu'on me marie,  
Voilà mon v.. sans furie,  
Languissant entre les draps,  
Comme une Nonnain dévote,  
Dont jamais l'humeur bigote  
N'a chaumé le Mardy-gras.

Si ma femme est d'aventure  
De trop paillardes nature,  
Elle peut bien rechercher



Le mary de sa voisine,  
 Ou le valet de cuisine,  
 Pour se faire chevaucher.

Quant à moy, qui fais mon conte  
 Que sans respect et sans honte  
 Je dois prendre mes esbats,  
 Si j'aime la chambrière  
 Ou par force ou par prière,  
 Je luy mettray le cul bas.

Je clos l'une et l'autre oreille  
 A quiconque me conseille  
 De vivre plus retenu :  
 J'aime à suivre mes caprices,  
 Et je croy que sans mes vices  
 Mon nom seroit inconnu.

---

### L'aventure de Sirène.

Satyre.

**V**ieille, plus vieille que la rue,  
 Aussi seiche qu'un bec de grue,  
 Desjà la Lune qui reluit  
 Esclaire l'ombre de la nuit,  
 Et ta carcasse descharnée,  
 Est au lit de somme enchainée,  
 Lit non foulé quand tu en sors,  
 Pour le petit poids de ton corps,  
 Ainsi qu'une mouche légère  
 Qui dort sur un brin de fougère,  
 Au nom des manes Stigieux,

Oste la cire de tes yeux,  
Prends ta drogue myxtionnée,  
Aux funestes jours de l'année,  
D'herbes choisies de ta main,  
Coupé d'une serpe d'airain,  
Frotte partout d'onguent magique  
Tes cheveux et ta peau étique,  
Puis faisant par mots inconnus  
En l'air voler tes membres nuds,  
Au seul venin de ton haleine  
Empoisonne toute la plaine,  
D'effroy, chiens et loups te voyant,  
Iront hurlant et aboyant.  
Descends, accours, vieille sorcière,  
Près de la croix d'un cimetière,  
Là jette le fiel de son sort  
Sur l'obscur tombe d'un mort,  
Et prenant son image vaine,  
Va dans la chambre de Sirène,  
Et d'estonnement et de peur  
Trouble luy les yeux et le cœur :  
Puis d'une prophétique bouche  
Dis luy ainsi, fière et farouche :  
SIRÈNE , la première fois,  
Que vostre fleur digne des Roys,  
Si souefvement fut cueillie,  
Par un berger de Thessalie,  
Heureux Médor qui sans labeur,  
Priva tant d'autres de cet heur,  
Le feu de vostre âme blessée  
Vous osta toute autre pensée ,  
Que des faveurs de vostre amant,  
Et de ce doux contentement,

Où vous sentiez cueillir des roses,  
Et des autres nouvelles choses,  
Qui de leur vermeil avoient peint  
L'yvoire blanc de vostre teint,  
D'une façon toute pareille,  
Laide vous devinstes vermeille,  
Portant de diverses couleurs  
En vos mains un panier de fleurs,  
Alors que le Cygne adultère  
Auprès d'un estang vous fit mère,  
De l'une le ravissement  
Se fit sans tout consentement,  
Et l'autre d'une joye extrême  
Se rendit vaincue elle mesme.  
Mais durant les plus heureux jours  
De vos plus favorabl' amours,  
Vostre berger trop infidelle,  
Bruslé d'une flamme nouvelle,  
Et guidé d'un plus clair flambeau,  
Adoroit un astre plus beau :  
Chacun le connoist, on s'en doute,  
Mais vous seule n'y voyez goutte.  
Ainsi conspirant vos désirs,  
Comme un trophée à leurs plaisirs,  
Vous estes servie en peinture,  
Et en effet leur couverture.  
Tost après vostre esprit léger  
Apprit comme il falloit changer,  
Et de ces amours enflammée,  
Vous endurestes d'estre aimée :  
L'on vit partout vos bracelets,  
Vos peintures et vos poulets,  
Faisant sans que rien vous arreste

Chaque jour nouvelle conquête,  
Mais partout les loix du destin ,  
Estant le sort près de sa fin ,  
Comme le printemps donne place  
Aux chaleurs, et puis à la glace  
Privé de fleurs et de beauté,  
Le vostre vint à son Esté.  
Esté dont l'ardeur qui se passe  
Desjà d'Automne nous menace,  
Chaque amant ailleurs engagé,  
Vous voyant changer et changé  
La couleur de vostre visage,  
Se ternissant non plus qu'hommage  
De vos yeux la flamme s'esteint,  
Vos cheveux que la poudre teint,  
Où toute âme estoit à la gehenne,  
Sont punis de charme et de haine.  
Le change qui vous fut amer  
Vous retint un peu sans aimer,  
Mais ne pouvant en nulle sorte  
Fuir où le destin vous porte,  
Suivant vostre premier dessein  
Vous ramassez d'extrême soin  
En vous tout ce qui peut attirer  
Au jeu de l'amoureux mystère,  
Les roses et les lys aussi,  
Que le temps avoit en soucy  
Changés dessus vostre visage,  
Renaissoient par un autre usage,  
De rouge et de blanc amassé.  
Perçant vostre teint effacé.  
Partout vostre bouche est vermeille,  
De vos yeux la flamme s'esveille,

De talc vostre sein bien paré  
Paroist et blanc et relevé,  
Et vos cheveux frisez en ondes  
Tournent en nœuds leurs tresses blondes,  
N'ayant surtout rien oublié,  
Dont un cœur puisse être lié,  
Pensant des plus belles vous rendre,  
Comme un qui trouve sous la cendre  
Le charbon demy consommé,  
Rend un grand brasier allumé :  
Daphnis, dont l'âme généreuse  
Ne receut onc flamme amoureuse,  
Se vint prendre dans vos filets,  
Comme les petits oiselets,  
Quand la terre est toute couverte,  
Innocemment vont à leur perte.  
Aux yeux de toute cette cour  
Il a jouy de vostre amour :  
Mais decevant vostre espérance  
Depuis qu'il eut la connoissance,  
Que vous vouliez parler d'Hymen,  
Il eut si subtil jugement,  
Prévoyant son futur dommage,  
Qu'il changea d'âme et de langage ;  
Et d'un mary tant prétendu  
Vostre amy commun est rendu :  
Sa teste n'est point assez dure  
Pour porter si dure coiffure,  
Tel fut le passé pour le seur,  
Maintenant oyez le futur.  
Estriquez à vostre courage  
Les faux desseins de mariage,  
N'espérez que d'un lit si saint,

Parée de son demy ceint  
La belle et chaste Cyprienne,  
Oncques à vos nopces survienne,  
L'amour qui vous va decevant  
Est appuyé dessus du vent,  
Et de vostre flamme allumée  
Les feux s'en iront en fumée.  
Bientost chacun en tout endroit  
Vous monstrera du bout du doigt,  
Vous monstrera fille sans l'estre,  
Bien souvent mariée sans Prestre,  
Et de tout sexe les amants,  
Vous iront conter leur tourments,  
Et comme à l'amoureux oracle  
De leur destin trouver l'obstacle,  
Et bien outrés de désespoir,  
Croiront guérir pouvant vous voir,  
Ou bien en touchant vostre cotte  
Tant ils seront fiols à marotte.  
Quand l'âge qui vous va presser,  
Viendra vos beautez effacer,  
Laissant dessous vostre visage  
Tâches et rides en partage,  
Baissant les pointes de vostre œil,  
Laschez la bride à vostre dueil,  
De vos tresses deschevelées  
Courez par monts et par vallées,  
Et des fontaines de vos pleurs  
Noyez les herbes et les fleurs :  
Mais que vostre main ne s'essaye  
De chercher remède à la playe,  
Car contre l'injure des ans  
Charmes tant soient-ils véhéments,

Herbe douce, racine forte,  
 Jamais secours ne vous apporte.  
 L'esprit a esté de douleur,  
 Allez plaindre vostre malheur,  
 Où la Magdeleine en Provence  
 Fit son amère pénitence :  
 Les pieuses dévotions,  
 Jeûnes et méditations,  
 Veiller, pleurer, porter la haire,  
 Soit vostre exercice ordinaire ;  
 Quittant du tout en ce saint lieu  
 Le monde pour l'amour de Dieu,  
 Saintement passez vostre vie.  
 Et si enfin il vous ennuyé  
 De ces dévotieux esbas,  
 Mettez des figues en cabas.  
 Fay ainsi vieille décrépite,  
 Et laisse à son âme despité  
 Le désespoir, l'ire et l'horreur,  
 Puis va repassant en fureur  
 Des lieux la spacieuse plaine  
 De tes moutons tendre la laine.

---

Sonnet.

**F**AISONS l'amour, mon cœur, tandis que la jeunesse  
 Nous anime aux combats du grand vainqueur des cieux,  
 Et laissons cet honneur, ce monstre furieux,  
 Qui n'est propre sinon aux ans de la vieillesse.  
 Quel doux contentement voir une grosse fesse.

Une motte vermeille, un C. audacieux,  
 Qui brusle de combattre, et d'un ris gracieux  
 Appelle un v. nerveux pour luy faire caresse.  
 Estime qui voudra l'argent et les honneurs,  
 Je n'aime rien qu'un c. Ce seront mes grandeurs,  
 Là je veux m'exercer et voir couler mon âge.  
 Aussi quel bien plus doux pourrois-je souhaiter,  
 Que cil qui fit jadis quitter à Jupiter  
 Le bienheureux séjour du céleste héritage ?

---

### Epigrammes.

**M**ignonne, jour et nuit je suis importuné,  
 D'un petit compagnon, qui quand et moy fut né,  
 Qui veut que je l'estrenne, et je n'ay pas dequoy :  
 Vous avez un connin, pour Dieu prestez-le moy,  
 Afin que je l'apaise, et un peu je repose :  
 Car ce petit vilain ne demande autre chose.

---

**V**ous estes d'esprit despourvue,  
 Prenez moy par un autre endroit,  
 J'ay bien autre chose plus droit,  
 Qui vous plairoit plus que ma vue.

---

### Stances.

**J**E ne suis pas prest de me rendre,  
 Je suis en f...tre un Alexandre,  
 Et comme son ambition



D'un monde ne se peut repaistre,  
 Un c. tant grand peussè-il estre,  
 Ne suffit à ma passion.

Bien que cassé, la teste grise,  
 J'ay sué sous mainte entreprise,  
 Mon v. est si franc du collier,  
 Que renversant choses et autres,  
 J'enfile plus de patenostres,  
 Que n'en dit jamais Cordelier.

Tousjours gaillard prest à combattre,  
 J'en mets à bas autant que quatre ;  
 Que nul ne me vienne au congrez,  
 Je f. .tray à jeun et sans boire,  
 Plus qu'Hercule à la couille noire,  
 Le plus vaillant f..teur des Grecs .

---

### Epigramme.

**C**elle qui de ton cœur la franchise surprit,  
 Ne se verra jamais contre moy courroucée,  
 Si tu la vois tousjours des yeux de ton esprit,  
 Tu la peux chevaucher du v. de ta pensée.

---

### Contre une vieille Courtisane.

Satyre.

**E**ncor que ton teint soit desteint,  
 Que replissé soit ton visage,

Et ton front cent fois plus repeint  
Qu'un vieil saint Martin de village ;  
Que tu fasses peur à l'amour,  
Que débile soit ta parole,  
Et tout ce qu'on te voit de jour  
Soit de nuit sous ta tavayole ;  
Que ton sein soit vieil et recuit,  
Que ta bouche soit esventée,  
Et qu'avec toy-mesme la nuit  
Ne dorme la face empruntée ;  
Que dans leurs gencives les dents,  
Comme un vieil clavier d'épinette,  
Tantost dehors tantost dedans ,  
Fassent des tours de marionnette ;  
Cependant tu fais les doux yeux.  
Et ne t'esmeut la révérence,  
Que tu dois à ton c. si vieux,  
Qu'il en est réduit en enfance.  
Mais bien qu'il fust en son printemps,  
Il n'en est pas moins vieille beste,  
Aux femmes on connoist les ans,  
Non pas au cul, mais à la teste.  
Si tu crois pour finir tes vœux  
Que ton argent fasse merveilles,  
Parles à mon v. si tu veux,  
Je ne sçay s'il a des oreilles,  
Mais je sçay, tout borgne qu'il est,  
Qu'il se connoist en marchandise,  
Que f. .tre une vieille ce n'est  
Ny sa couleur ny sa devise.

---

## Epigrammes.

**L** ne peut avoir de poulain,  
**C**ar il est tellement vilain,  
 Et d'un esprit diabolique,  
 Qu'il change ses doigts en putain,  
 Qui luy branslent tousjours la pique.

---

Sur le même sujet.

**Q**ue dans mes chausses j'ay logé  
**U**n jeune poulain enragé,  
 Il se conte parmy nous autres :  
 Mais aussi l'on tient ce discours,  
 Que vous establez tous les jours  
 Une beste dedans les vostres.

*Response.*

Ma beste ne fait point de mal,  
 Comme fait ce petit cheval,  
 Qui fait que vos couilles sont guestres ;  
 Et pourtant sur ce je conclus,  
 Que vous l'estes encore plus,  
 De vous laisser manger aux bestes.

---

**J**'ay de vuide tout le cerveau,  
**D**e vent sans plus ma bouche est pleine,  
 Et s'il faut qu'à cet an nouveau  
 Je te présente quelque estreine,  
 Moy qui ne puis rien dire à moy,  
 Puisque mon cœur est tout à toy,

Qu'un désir que rien ne seconde,  
C'est le plus cher de tout mon bien,  
Je te l'offre avec tout le monde,  
S'il peut par désir estre mien.

---

**D**ites-vous que l'amour parfait  
Consiste en l'amoureuse affaire,  
Jamais on ne l'a pas tant fait,  
Qu'on n'y ait laissé de quoy faire.

---

**E**n présence de son mary  
Jeanneton me crie et dit rage :  
Celuy qui n'en est pas marry,  
Prend le fait à son avantage.  
Pauvre Jean, tu n'entends pas le point,  
Aussi est-ce un trop grand mystère,  
Qui ne se deult ne se plaint point,  
Qui sent du mal ne se peut faire.

---

**U**n gros Abbé qui discouroit à table  
Parmy des gens d'apparence notable,  
Qu'à son souper il avoit appelez,  
Fit un gros pet. Ha ! vertubleu, beau sire,  
Frappant son cul, dit-il, laissez moy dire,  
Ou bien parlez tout seul, si vous voulez.

---

Contre une hypocrite.

**Q**ue sert de tant faire la fine,  
Et d'un maintien tout déguisé

Contrefaire la triste mine ?

Il est vray, je vous ay baisé.

Mais vous dites que l'impudence

M'a fait outrepasser les loix,

Et qu'il n'y a point d'apparence

De baiser les Dames deux fois.

Vrayment vous êtes bien honneste,

Qui vous a monstré tant d'honneur ?

Mais pourquoy tant bransler la tête,

Connoist-on pas bien vostre humeur ?

D'un coup de bouche on vous contente,

Et si vous estes dans le lit,

Jamais vous n'y seriez contente

Vous en donnast-on cent de v.

Contre un Vanteur.

**O** mon Dieu, qu'il a bonne grace

Avec ses cheveux si bien faits,

Mais voyez avec quelle audace

Il nous entretient de ses faits.

On ne l'oyt parler que de guerre,

Et l'on diroit à ses discours,

Qu'il abattroit comme un tonnerre

Les chasteaux, les monts, et les tours.

Il fait aux plus vaillans la nicque,

Mais n'est-ce pas avec bon sens ?

Puisqu'il bransle aussi bien la pique

Que pas un homme de son temps.

Contre un Poëtastre.

**O**yez ce Docteur de Grammaire,

Comme' il nous parle de ses vers :

Ma foy, je croy qu'il en sçait faire,  
Mais avec de la poudre à vers.

---

Contre les Amoureux dégoustez.

**L**es amants de l'heure présente  
Sont nez sous un plaisant degré,  
Il faut qu'ils en regardent trente,  
Premier qu'une soit à leur gré.

Pour moy qu'elle soit belle ou non,  
C'est de quoy peu je me soucie,  
Je ne prends point garde quel c.  
Pourveu que j'en passe l'envie.

Le v. partout veut faire bresche,  
Il n'a point d'esgard aux beautez,  
Quand il a le feu sur la mesche,  
Il est Roy de nos volontez.

---

Sur le mesme sujet.

**V**rayment ces humeurs sont plaisantes,  
Ils se sentent tout embraser,  
Et pour des flammes si cuisantes  
Ils se contentent de baiser.

Car ils ne veulent passer outre,  
S'elles n'ont le teint gracieux :  
Mais pauvres sots qu'est-ce que f..tre,  
F..t-on du v. ou bien des yeux ?

---

Pour un vieillard à une jeune Dame.

**Q**uoy, pour avoir la barbe grise,  
Vous pensez que j'en vaille moins,  
Et faisant de la bien apprise,

Vous en rejetez les tesmoins :  
 Car vous dites que la jeunesse  
 Cherche son pareil en amour,  
 Et que ma teste de vieillesse  
 Devient blanche de jour en jour :  
 Hé bien, cette excuse est honneste,  
 Mais chère Philis, dites-nous,  
 Jureriez-vous que cette teste  
 Ressemble à celle dont je f... ?

---

Comme une équivoque.

**S**ilvie sur son lit ayant l'ame ravie  
 De voir entre ses bras le valeureux Alard,  
 Lui disoit ces deux mots : Ah Dieu, je meurs d'envie,  
 Sauve moy mon Conaud ! Tu te trompes Sylvie,  
 Ne dis point mon Conaud, mais plustost mon Conard

---

Contre une qui faisoit la dévoté.

**Y**A-t-il gens plus sots au monde,  
 Vrayment vous estes bien maudits,  
 De penser fleschir Frédegonde,  
 Luy faisant monstre de v..ts.  
 Elle aime trop les patenostres,  
 Pour se vouloir servir de vous,  
 Elle n'a que faire des vostres,  
 En a-t-elle pas de velours ?

---

Qu'il ne veut plus qu'estre amoureux.

**P**uisque mon cœur brusle de flammes.  
 Qui seules nous rendent heureux,

Vive l'amour, vive les Dames,  
Je ne veux plus qu'estre amoureux.

A quel propos ces remonstrances,  
De nous dire que c'est pécher ?  
Il faudroit estre en son enfance  
Pour ne vouloir point chevaucher.

Quand le v. au nombril nous monte,  
Penses-tu qu'on songe à la foy ?  
Non, non, aussi bien quoy qu'on conte,  
Un v. roide n'a point de loy.

---

De la docte Alizon, touchant le Souverain bien.

**P**laton, Aristote, Héraclite,  
Zenon, Socrate, et Démocrite,  
Bien que doctes à tout prouver  
Par le moyen de leur estude,  
Jamais pourtant n'ont peu trouver  
En quoy gist la béatitude.

Mais la belle et docte Alizon,  
Bien plus subtile en sa science,  
Se mocquant d'eux avec raison,  
Se fonde sur l'expérience,  
Et dit que le souverain bien  
Ne se trouve qu'à f..tre bien.

---

Contre un discoureur.

**O**yez-vous point ce cajoleur,  
Comme ses exploits il nous vante ;  
Vous diriez oyant sa valeur,  
Qu'il en f.. ut tous les jours cinquante.  
Si les femmes sont libres, comme



Impudemment il nous le dit,  
 Je croy qu'il n'y a teste d'homme,  
 Qui n'ait des cornes de son v.

Mais je gage que le bravache,  
 Enyvré d'un discours si vain,  
 Ne f..t que quand son v. luy crache  
 Pour tout soulas dedans la main.

---

Pour une femme laide.

**V**ous qui pour l'amoureuse rage  
 Souspirez la nuit et le jour,  
 Prenez Lisette en mariage,  
 C'est un vray remède d'amour.

---

A Claude voulant espouser un homme fort laid.

**V**ous estes la fleur de nostre âge,  
 Soit pour l'esprit et la beauté :  
 Mais vous voulez au mariage  
 Asservir vostre liberté.

Hé bien, c'est chose fort honneste,  
 Mais belle Claude, dites nous,  
 Si vous espousez cette beste,  
 Qui pourra bien dire de vous ?

---

De Florence.

**M**ais à quoy tendent ces discours,  
 De me demander tous les jours,  
 Si j'espouseray point Florence ?  
 Mon amy, sçache que son cu  
 N'est propre qu'à quelque cocu,  
 Qui pour des cornes ne s'offense.

Le médecin visitant la belle Flore.

**F**lore, montre ton bras, le pouls est un peu fort,  
 Où songes-tu mon cœur, pensois-tu que la mort  
 Voulust sur tes beautez faire essay de ses armes ?  
 Ton mal est violent, mais tu n'en peux mourir,  
 Et sans grande douleur tu t'en verras guérir,  
 Si tu fais ce qu'on lit à costé de ces carmes.

---

D'un bon cocu.

**L**E vieux Jacquot dans une estable  
 Voyant Lise jouer du cu,  
 Avec un valet à gros rable,  
 En va faire plainte au cocu.

Mais le cocu luy vint à dire,  
 Mon Dieu que l'on est mesdisant,  
 Si la femme veut un peu rire ;  
 Chacun la va scandalisant.

Ce bon vieillard, bien que son âge  
 Deust l'exempter d'un tel soucy,  
 Ne peust se tenir davantage,  
 Et luy dit hardiment cecy :

Vostre bonté passe les bornes,  
 Voisin vous n'avez point de sens,  
 Car parbleu vous avez des cornes,  
 Si l'on f... comme de mon temps.

---

D'une Garce.

**S**i chacun a ce qu'il souhaite  
 En l'autre monde, comme on dit,  
 Je ne doute point que Mzette  
 Ne tienne quelque bon gros v.

---

Si ce qu'icy bas on désire  
**S**on veut l'avoir après la mort,  
 Je sçay que Mazette souspire  
 Après le v. de quelque mort.

---

De Madame Lisette.

**V**oyez un peu Dame Lisette,  
 Comme elle masche lentement,  
 Et faisant de la sadinette  
 Ne veut qu'un morceau seulement :  
 Et quand elle est entre deux draps  
 Cent morceaux ne la saoulent pas.

---

De Margoton.

**G**eorge qui n'a poil au menton  
 Parle desjà de mariage,  
 Avec la belle Margoton,  
 Pour faire ensemble leur mesnage.  
 Mais elle qui le voit stérile,  
 Ne luy respond que d'un adieu,  
 Comme s'il n'estoit pas fertile,  
 Pour la f..tre bien en son lieu.

---

De Philis.

**P**hilis bien qu'en Philosophie,  
 Elle ait desjà parfait son cours,  
 Et que sans cesse elle estude,  
 Ne peut sçavoir que c'est d'amours.  
 Belle pour vous le bien apprendre,  
 Allez vous coucher sur ce lit :

Si je ne vous le fais comprendre,  
Je veux qu'ou me coupe le v.

---

D'un Médecin.

**U**N Médecin du temps jadis,  
Qui de ses cornes fait parade,  
Pour mieux gagner le Paradis,  
Va visiter chaque malade.

Dès qu'il leur a tasté le pouls,  
Des médecines il ordonne ;  
Sa femme au service de tous  
Vient aussitost et les leur donne.

---

De Lise et de son mary.

**L**ise, qui partout s'abandonne,  
Ne fait qu'en flatter son mary.  
Hé bien, dit-il, pourvu qu'on donne  
Je n'en seray jamais marry.

Où est ton esprit Dorothee ?  
Ah ! tu sçais bien que d'un tel cu  
L'on a des cornes d'Almathée,  
Et non pas celles d'un cocu.

---

Comme il faut faire une Maistresse.

**J**E n'aime point ces Damoiselles,  
Qui lèvent par trop le devant :  
Aussi n'aimè-je point ces belles,  
Qui ne nous payent que de vent.

Lysis seule me rend heureux :  
Car tantost elle m'en refuse,  
Et puis au bout d'une heure ou deux  
Elle me vient voir et s'excuse.

De la belle Behourt.

**D**epuis deux ou trois jours qu'à la belle Behourt  
 J'ay donné de mes vers, sans cesse elle me dit,  
 Qu'ils sont bien, mais qu'il faut quelque chose plus court.  
 Que veux dire cela ? veut-elle pas un v. ?

Epitaphe des épitaphes faite sur la mort de Damis.

**C**y dessous gist Damis, support de Lisieux ;  
 Ne le pleure pourtant, car son âme est aux cieux,  
 Mais si tu veux pleurer, pleure ces pauvres Carmes  
 Bien plus dignes de larmes.

**N**e t'estonne, passant, de voir tant de Poètes  
 Pleurer et criailier ainsi que des chouëttes,  
 Autour de cette tombe, où repose à l'envers  
 Damis, qui fut vivant de son temps la merveille :  
 Car s'il pouvoit revivre, il rendroit la pareille,  
 Pleurant amèrement ces pitoyables vers.

Des Amoureux de ce temps.

**J**e ne puis m'empescher de rire  
 De ces amans tant gracieux,  
 Qui cherchant les mots de bien dire  
 Se repaissent de voir des yeux.  
 Ces sots n'osant passer plus outre,  
 Regardent leurs Dames filer,  
 Et cependant voudroient bien f. . .tre  
 Et ne leur en osent parler.  
 O que cet humeur est louable !  
 Mais je ne puis tant badiner :

Aussi que sert-il d'estre à table  
Si ce n'est pour y bien disner ?

---

De Francine.

**F**rancine trop chaude du cu,  
Pour mieux couvrir ses tours de fesse,  
Vouloit espouser un cocu,  
Qui ne s'aidoit plus de vieillesse.  
Quand luy, disant n'en vouloir rien,  
De peur que peut-estre son âge  
Ne l'empeschast de faire bien,  
Ce que requiert le mariage,  
La belle ne pouvant se taire,  
D'un ris doux pour le décevoir,  
Luy dit, hé bien, laissez moy faire,  
Pour cela j'y sçay bien pourvoir.

---

Des cocus.

**M**A suffisance est bien petite,  
Mais néanmoins je suis bien seur,  
Que si les livres qu'on débite  
Se vendoyent selon la grosseur,  
Et que quelqu'un pour faire vivre  
Seulement le nom des cocus,  
Voulust vous en dresser un livre,  
Qu'il le vendroit bien mille escus.

---

**S**i souhaits avoient quelque lieu,  
Je ne demandois pas à Dieu  
D'avoir des terres bien fertiles,  
Ny des gouvernements de villes,

Mais seulement autant d'escus  
Comme je connois de cocus.

---

A Cloris.

**V**ous estes fort douce et propice  
A ceux qui pour vous abuser  
Vous font offre de leur service :  
Mais à qui veut vous espouser  
Vous vous faites voir une roche.  
Vous n'avez point d'esprit Cloris,  
Si la fin des neuf mois approche,  
Où trouverez vous des maris?

---

A un qui se veut marier.

**Q**ue serviroit de le nier,  
Puisque tu veux te marier,  
Tu feras bien d'espouser Florence,  
Mais pour vivre tous deux en paix,  
Accoustume toy désormais  
De la voir f..tre en ta présence.

---

A une Courtisane.

**C**es choses sont hors de propos,  
Vous nous jugez à la parole,  
Croyant que pour deux ou trois mots  
L'on vous fasse mieux la bricole :  
Ma foy, vous auriez bien raison,  
Si l'on vous f..toit de la bouche :  
Mais je gage que vostre C.  
Veut qu'un autre morceau le touche.

---

## Sonnet.

SI jamais un amant remply d'impatience,  
 D'aller voir la beauté qu'il aime uniquement,  
 Fut esmeu de courroux et d'amoureux tourment,  
 A cette heure j'en fais la triste expérience.

Comme un corps animé par magique science,  
 Quand le démon s'en va n'a plus de mouvement :  
 Ainsi loin de vos yeux je perds le sentiment,  
 Mon esprit et mon corps rompent leur alliance.

L'un ne vous peut quitter, l'autre ne vous peut voir,  
 L'un est vaincu d'amour, l'autre l'est du devoir,  
 Rien ne leur est commun qu'une éternelle flamme.

Le désir, le respect, et vos yeux, et mes soins,  
 Me retiennent le corps, et m'en séparent l'âme,  
 Et les lieux où je suis, c'est où je suis le moins.

---

 Contre une vieille fille.

Satyre.

SI l'on me parle davantage  
 De ce pourry et vieil fromage,  
 L'horreur de tous les amoureux,  
 Je veux que le diable m'emporte,  
 Si je ne me pends de la sorte.  
 Qu'un Absalon par les cheveux.

Que je te change ma Déesse,  
 Contre cette vieille diablesse,



Helas! bon Dieu n'en parlons plus ;  
 Je veux que le diable me tue,  
 Si de cette vieille mouluë,  
 Je mangerois pour mille escus.

Si seulement je la regarde,  
 Elle prend comme la moustarde  
 Pluslost mon nez que mes deux yeux ;  
 Et seulement lorsque j'y pense,  
 Je pense à faire pénitence  
 De mes pêchez nouveaux et vieux.

C'est me juger fol manifeste,  
 Et me croire bien grosse beste,  
 Moy qui fonds aux rais de l'amour,  
 Ny plus ny moins qu'au feu la cire,  
 De penser que je veuille cuire  
 Mon friscandean dans un tel four.

J'adorerois plustost la fille  
 Ou de Gaultier ou de Garguille,  
 Avec un petit de beaué,  
 Pour le plaisir de mon estrille,  
 Que tous les doublons de Castille  
 En si grande déformité.

Sa grosse teste jaune et fauve,  
 Sans chevelure toute chauve,  
 Ressemble un tabouret frippé,  
 Qui autour de son escarrure  
 N'a que quatre doigts d'embourrure  
 Et trois franges de point coupé.

Comme un clavier d'une espinette,  
 Sa face seiche et maigrelette,  
 Comme un petit cheval fluet,  
 Qui n'a que l'os sur la frontière,  
 Démonstre bien que sa croupière

N'est autre qu'un hareng soret.

J'ay trop de feu, tu es trop seiche,  
Garde qu'ainsi que de la meiche  
Je ne me brusle en t'approchant :  
Ce n'est pas d'os que je m'allume,  
Va à Paris, c'est la coustume  
Des quenaux de saint Innocent.

Tysiphone sempiternelle,  
Vous me direz que la mouelle  
Est dans les os, non dans la chair ;  
C'est bon dans ceux de la jeunesse :  
Mais les vostres n'ont plus de graisse,  
Et ne sont pleins sinon de l'air.

Vous avez moins qu'une escabelle,  
De l'humidité menstruelle,  
Que les femmes ont tous les mois :  
Et je croy que vostre nature  
Est si estroite à l'embouchure,  
Qu'on y pourroit mettre deux doigts.

Ce nez, qui sçait l'art de Grimoire  
Est diapré et plein d'histoire,  
Comme un bast d'asne, un macaron,  
Une garde damasquinée,  
Et noire comme la cheminée ;  
Ou bien le cul d'un chauderon.

Vos tetins longs comme des gaules,  
Prests à jeter sur les espauls,  
Pour apprendre à nager sont bons :  
Car les ayant sous les aisselles,  
Je ne sçay vessies plus belles,  
Pour empescher d'aller au fond.

N'ayez pas peur d'estre ravie  
De Jupiter, vieille Momie,

Pluton mourroit pour ce sujet :  
 Car vous avez si laide mine,  
 Que tout ainsi que Proserpine,  
 Vous luy pouvez servir d'objet.

Si vous aviez de l'éloquence,  
 L'on prendroit tout en patience,  
 Mais vous parlez Suisse ou Vallon,  
 Ou François du pays de Liège,  
 Et croy qu'ainsi durant son siège  
 Parloit Godefroy de Bouillon.

Vous estes si laide et horrible,  
 Que vous traitez de l'impossible,  
 En m'adorant ; j'ay trop d'effroy,  
 Quand je vous sens tousjours je gronde,  
 Et le monde faudroit au monde,  
 S'il n'y avoit que vous et moy.

A un Chrestien joindre un Maraue,  
 Accoupler la jument à l'asne,  
 Encor c'est pour faire un mulet :  
 Mais contraire si fort vous m'estes,  
 Que les hommes deviendront bestes,  
 Quand je seray vostre valet.

Mettre la main sur vostre gorge,  
 Et vous baiser, ventre saint George,  
 Je deviendrois maçon entier,  
 Au lieu que je suis Gentilhomme :  
 Car vous baisant, vieille fantosme,  
 Ne boiray-je pas le mortier.

Je vous flatte, vous estes noire,  
 De beaucoup plus que n'est l'yvoire,  
 Mais vous estes plus blanche aussi,  
 Que l'ébène par ironie .  
 Vous estes de ce que l'on crie

Pour les souliers, noir à noircir.

La Salamandre ne m'agrée,  
Je ne bois point en eau troublée,  
Comme un chameau dans les brasiers :  
Je ne vis point en Pyralide,  
Mais j'imite la cantharide,  
Qui n'aime que les beaux rosiers.

N'en parlons plus, sy, trefve, trefve,  
Je sens le cœur qui me soulève :  
Je vomiray tout mon disné :  
Que si d'en parler il me fasche ;  
Je croy qu'en baisant cette vache,  
Il faudroit bien boucher mon né.

De son cul le cloaque sale  
Est de quelque mer glaciale,  
Et de l'hyver la région :  
Et croy qu'en sa froide nature,  
Pour les excez de sa froidure,  
Onc elle n'eust un morpion.

Sa robe mal faite et mal mise,  
Ny plus ny moins qu'une valise  
Sur la croupe d'un postillon,  
Luy fait aussi mauvaise morgue.  
Que ces mounins qui sont à l'orgue,  
Qui vont bêlant au carillon.

Quand elle trépigne et sautelle,  
Tousjours son chien court après elle,  
Suivant partout son péliçon :  
Mais de cela je ne m'estonne,  
Car si de près il la talonne,  
Il sent la vieille venaison.

Mathusalem n'a pas tant d'âge,  
Elle estoit jà au mariage

D'une tierce fille d'Adam ;  
Et longtemps devant le Messie,  
D'où les Juifs attendent la vie,  
Elle servoit chez Abraham.

Elle est difforme comme un singe,  
Et si je croy que sous le linge  
Elle a plus de gales au sein,  
De malandres et d'escrouelles,  
De costigues, et de gratelles,  
Que tous les ladres de saint Main.

Elle est blesme comme pommade,  
Et puis d'autant qu'elle est malade,  
Pour luy corroborer les flancs,  
Pour drogues, juleps et racines,  
Et pour Docteurs en Médecines,  
Faut-il pas jà vingt mille francs ?

Je me rirois de telle histoire,  
Si quelqu'un alloit faire croire  
A ma maitresse tous les cas :  
Ma maitresse par trop crédule,  
Croiroit que j'aime cette mule,  
Que je hay plus que le trespas.

Elle a le nez de fesse-pinte,  
Et la bouche de coloquinte,  
L'haleine de diamerdis,  
Les dents de corne de lanterne,  
Et son discours le plus moderne,  
C'est Melusine et Amadis.

Si quelquefois je la revère,  
C'est comme si à ma grand' mère  
Je tirois un coup de chapeau :  
Je porte honneur à sa moustache,  
Comme autour d'une vieille vache,

L'on voit sauter un jeune veau.

Et je revère cette vieille,  
Ainsi qu'une grosse escarcelle,  
Qui cache l'or dedans ses flancs :  
Où tout ainsi comme le coffre  
De quelque avare liffre loffre,  
Qui recèle cent mille francs.

C'est aller du galop à l'amble,  
Avant que nous couchions ensemble,  
Les loups baiseront les brebis,  
Et la vapeur de vostre aisselle  
Ressentira, Mademoiselle,  
Et la civette et l'ambre gris.

Tout ce qu'un mary peut prétendre  
De vos beaux yeux, vieille Cassandre,  
Et du ressort de vostre cu ,  
C'est que vous estes si sotte oye,  
Qu'encor bien qu'il vous mette en proye,  
Il ne sera jamais cocu.

Mais vostre busque plus ne bande,  
Pour caroler la Sarabande,  
Vous tendez trop, dit-on le cu  
Et rien ne vaut vostre haquenée,  
Que pour la dance Macabrée,  
Car vous avez jà trop vescu.

Priez donc Dieu, sempiternelle,  
Dites, dites, vos Kyrielle :  
Et ne pensez plus aux amours,  
Car tout exploit est déplorable  
D'avoir mary, si quelque diable  
Ne vous baise l'un de ces jours.

---

---

## T A B L E

DU

### Premier volume du Parnasse satyrique (1).

---

Advertissement au lecteur.....	v.
Ainsi que la chaleur est l'image du feu.....	25
Alix je suis hors de servage ( <i>Motin</i> ).....	56
Alix ne pouvant apaiser.....	56
Alix se voyant outragée.....	173
Allez vous faire f...tre en propre original.....	105
Allons ma fille , voicy l'heure.....	25
Amy si tu es démonté.....	38
Après qu'elle eut tout à son aise ( <i>Berthelot</i> ).....	139
Au fond de cette large tombe.....	149
Au sortir du disner il faut faire la cour.....	90
Au temple Vénus , ma petite comtesse.....	26
Beaux sont ces bois espais, belle est cette prairie.	172
Beaux yeux où le flambeau de l'amour se rallume.	26
Belle, vivons ensemble.....	132

---

(1) On a ajouté les noms des auteurs indiqués dans l'édition de 1622.

Ce jeune veau que tu contentes.....	174
Celle qui de ton cœur la franchise surprit.....	194
Celle qui gist en cette place.....	176
Cependant que la fièvre enclose dans ma mouelle.	101
Ce quatrain tout plein de diffame ( <i>Motin</i> ).....	49
Ce v. . gravé sur vostre face.....	176
C'est bien le meilleur petit homme.....	107
C'est en vain que pour decevoir.....	16
C'est un caprice de nature.....	98
C'est chose permise de rire .....	91
Cette camuse qui s'enfuit.....	23
Cette comète à rouge quene.....	38
Cette femme a fait comme Troye.....	178
Cette mère des gueux, cette vieille carcasse.....	166
Cette vieille qui des tombeaux.....	179
Comme la mer dessus l'arène.....	82
Craintif comme un cerf qu'on chasse ( <i>Berthelot</i> ).	48
Cy-dessous gist Damis, support de Lisieux.....	206
Cy-dessous gist la belle Nipheset.....	100
Cy gist de peur qu'il ne se mouille.....	64
Cy gist un personnage.....	155
Dames de qui la vanité.....	83
Dames qui tombez à l'envers.....	82
De beauté nature estoit saoule.....	181
Délivre moy Seigneur de ce triste séjour.....	31
Délivre moy Seigneur de l'homme vicieux.....	50
Depuis deux ou trois jours qu'à la belle Behourt.	206
Depuis que j'ay tourné jacquette (1).....	14

---

(1) Dans l'édition elzévirienne cette pièce est fautive et incomplète et commence ainsi : *Douary la Jeune Paquette*.



Des filles de Paris qui ne disent sinon . . . . .	28
Dessous une tendre jeunesse ( <i>Berthelot</i> ) . . . . .	164
Dites vous que l'amour parfait ( <i>Motin</i> ) . . . . .	197
Donques cet importun jaloux ( <i>Frenicle</i> ) . . . . .	12
Doux est le front de ma belle maistresse ( <i>Colletet</i> ) .	58
Du cabinet des Dieux la porte plus jolie . . . . .	26
Elle suceroit bien la goutte ( <i>Sigognes</i> ) . . . . .	58
En ce siècle du tout barbare ( <i>De Courde</i> ) . . . . .	173
Encor que ton teint soit destaint ( <i>Regnier</i> ) . . . . .	194
Enfin j'ay surmonté l'excessive rigueur ( <i>Colletet</i> ) .	10
En présence de son mary ( <i>Maynard</i> ) . . . . .	197
Entrant dans le chasteau il faut avoir la cape . . .	89
En vain il brouille son cerveau . . . . .	65
Et bien mon doux ami, comment vous portez-vous ? ( <i>Regnier</i> ) .	61
Excusez moi belle Cliante ( <i>Motin</i> ) . . . . .	56
Faisons l'amour, mon cœur, tandis que la jeunesse	192
Femmes qui aimez mieux le f..tre que le pain ( <i>Regnier</i> ) . . . . .	49
Fie la voile au vent, fie la nef aux flots . . . . .	47
Flore, monstre ton bras, le pouls est un peu fort	203
Francine trop chaude du cu . . . . .	207
George qui n'a poil au menton . . . . .	204
Grand Dieu, de qui le soin brillant ( <i>Rapin</i> ) . . . . .	107
Grand Dieu qui voyez tout, qui voyez toutes choses ( <i>Motin</i> ) . . .	126
Ha ! je vous entends bien vous faites la rusée . . . .	164
Icy gist ou gira si Dieu luy fait la grâce . . . . .	173
Icy gist un amant . . . . .	175
Icy gist un savetier . . . . .	174
Il est facile de le dire . . . . .	28
Il faut sentir la cour, et tant qu'il se peut faire . .	88

Il ne peut avoir de poulain.....	196
Inspire moy, muse bouffonne (1) .....	83
J'aime dedans un bois à trouver d'aventure ( <i>Berthelot</i> ) .....	168
J'attens le temps et ne prends rien.....	25
J'ay de vuide tout le cerveau ( <i>Motin</i> ).....	196
J'ay les couillons enfléz de t'avoir tant f...tue ...	59
J'ay vu tous vos cyprès et vos orangers verts ( <i>Ronsard</i> ) ....	69
Jeanneton je ne suis volage ny léger .....	134
Je hay la lumière des cieux ( <i>Berthelot</i> ).....	63
Je n'aime point ces damoiselles .....	205
Je n'aime point les juifs, ils ont mis en la croix ( <i>Ronsard</i> )..	71
Je ne puis m'empescher de rire.....	206
Je ne suis pas prest de me rendre ( <i>Regnier</i> ).....	193
Je ne vis onc femme si froide.....	10
Je passois curieux en cette isle admirable .....	72
Je prends plaisir à baiser .....	131
J'estime beaucoup les belles ( <i>Motin</i> ).....	184
J'estime fort vostre doctrine ( <i>Motin</i> ).....	57
Je soustiens vostre honneur en despit de l'envie.	175
Je suis en extrême soucy.....	163
J'estois hier en attendant ( <i>Colletet</i> ).....	169
J'estois sur le pont neuf quant la nuit s'avoisine.	149
Je trespassois d'amour assis auprès de toy ( <i>Ronsard</i> ).....	70
Je vis passer de ma fenestre .....	107
Je voy bien à vostre mine ( <i>Motin</i> ) .....	48
La belle s'esgayoit toute nue en sa couche.....	99
La chair se nourrit de la chair .....	27
La faim, la honte et le dommage.....	65

---

(1) L'édition elzévirienne dit *Méduse bouffonne*.

La grande volupté qu'on reçoit en f..tant.....	62
Laissez moy faire mes prières.....	26
La mère des amours honore dans les cieux( <i>Ronsard</i> )	68
La peur de l'avenir dont le soucy me picque....	79
L'autre jour le Gascon, après l'avoir fait boire...	159
Le champ estoit ouvert, où quatre combattans..	35
Le jour que Perrine mourut.....	176
Le nez, du sentiment est le siège et l'organe....	106
L'enfant, contre lequel ny escu ni salade ( <i>Ronsard</i> )	70
Le ris, compagnon de santé.....	54
Les amants de l'heure présente ( <i>Delaporte</i> ).....	199
Les chancres m'ont laissé sécher.....	40
Les humains, Chéribon, sout or des-animez ( <i>Regnier</i> )	82
Le sperme n'est pas l'or potable.....	104
Le vieux Jacquot dans une estable.....	203
Lise qui partout s'abandonne.....	205
Lorsqu'Anthoinette eut veu, que malgré son désir ( <i>Maynard</i> ).	37
Lorsque sur ton lit, à mon aise ( <i>Colletet</i> ).....	36
L'un lui baise les mains, l'autre perd contenance.	89
Ma beste ne fait point de mal.....	196
Madame ouy, si nous osions.....	27
Madelon estant en jeunesse.....	138
Ma foy c'est estre trop mauvaise.....	18
Ma foy j'ayme fort vostre humeur.....	26
Mais à quoy tendent ces discours.....	202
Mais, n'es tu point entre mes bras?.....	178
Maistresse embrasse moy, baise moy, serre moy ( <i>Ronsard</i> )...	68
Ma maistresse escrivant les honneurs de Cibelle..	139
Marie, à vray dire, tu es la plus galante ( <i>Motin</i> ).	116
Marquis, comment te portes tu?.....	177
Masette est femme très honnête ( <i>Frenicle</i> ).....	46
Ma suffisance est bien petite.....	207

Mes c...illons, quand mon v. se dresse.....	178
Mes dames qui avez inventé cet usage.....	163
Mignonne, jour et nuit je suis importuné.....	193
Mon âme est de dueil poursuivie ( <i>Motin</i> ).....	167
Mon mary dit que vous et moy.....	28
Mon page Dieu te gard', que fait nostre maistresse ( <i>Ronsard</i> )..	71
Ne croy que Francine soit folle ( <i>Colletet</i> ).....	37
Ne croyez pas ce qu'on vous dit.....	27
Ne l'estonne, passant, de voir tant de poètes ....	206
Neuf ans sont escoulez ou peu s'en faut, Madame ( <i>Pre Bergeron</i> )	128
Nos vers sont pleins d'instruction ( <i>Frenicle</i> ).....	8
O boscage à fils d'or, le séjour de Cypris.....	37
O chef d'œuvre de la nature.....	43
Olidor recherchant les hazards des combats.....	169
O mon Dieu, qu'il a bonne grâce ( <i>Delaporte</i> )....	198
Oyez ce docteur de grammaire ( <i>Delaporte</i> ).....	198
Oyez vous point ce cajoleur ( <i>Delaporte</i> ).....	201
Par une faveur violette.....	90
Philis bien qu'en philosophie.....	204
Philis veut avoir un escu.....	174
Philon vous prenez vostre augure ( <i>Motin</i> ).....	136
Phylis tout est f.. tu, je meurs de la vérole ( <i>Théophile</i> )....	7
Platon, Aristote, Héraclite ( <i>Delaporte</i> ).....	201
Poltron v.. que tu es, tu lèves haut la teste.....	47
Pour moy, le meilleur que je voye.....	79
Pour n'estre par elle vaincu.....	149
Pour obtenir le privilège.....	15
Pourquoi ne me veux tu donner sans jalousie ( <i>Motin</i> ).....	78
Pour voir au naturel la sotte contenance.....	88
Presser de chauds baisers ma bouche de sa bouche	57

Puisque comme tu dis Pilame.....	60
Puisqu'il faut, ma chère Lydie.....	13
Puisque mon cœur brusle de flammes ( <i>Delaporte</i> )	200
Puisque vostre âme fut d'espouvante suivie.....	9
Quand au commencement j'avisay ton mérite ( <i>Ronsard</i> ).....	69
Quand la belle Lays sous l'effort de ses charmes.	66
Quand l'Orient perleux ses compagnes redore ( <i>De la Ronce</i> )..	180
Quand Polidon fringa la dame putassière( <i>Berthelot</i> )	117
Quant à moy si l'on m'asservit ( <i>Berthelot</i> ).....	106
Que chacun en larmes se baigne.....	117
Que dans mes chausses j'ay logé.....	196
Que les chevaliers de la gloire.....	54
Quelle fièvre avez vous Paquette?.....	9
Que mes jours ont un mauvais sort.....	39
Que sert de tant faire la fine ( <i>Delaporte</i> ).....	197
Que serviroit de le nier.....	208
Qui des rares faveurs, de beaulé et de grâce....	121
Qui est ce corps que mille enfans en dueil.....	38
Quoy, pour avoir la barbe grise ( <i>Delaporte</i> ). ...	199
Rare beaulé pour qui jour et nuit je souspire... ..	135
Saint Augustin intruisant une dame.....	33
Saturne aime le ciel et Jupin son tonnerre.....	59
Seine au front couronné de roseaux et de saules ( <i>Sigognes</i> )... ..	183
Si ce qu'icy bas on désire.....	204
Si chacun a ce qu'il souhaite.....	203
Si jamais un amant remply d'impatience ( <i>Motin</i> ). ..	209
Si jamais un f...teur mérita de la gloire.....	176
S'il estoit vray ce que l'on dit.....	27
Si l'œil n'est pas l'image estroite.....	58
Si l'on me parle davantage .....	209
Si mon c... pourrit au dedans.....	62

Si pour vous estre trop fidelle ( <i>Motin</i> ).....	124
Si souhaits avoient quelque lieu.....	207
Si vostre œil tout ardent d'amour et de lumière ( <i>Regnier</i> ).....	60
Si vous croyez que vos regards ( <i>Frenicle</i> ).....	46
Silvie sur ton lit ayant l'âme ravie ( <i>Delaporte</i> )...	200
Subtils esprits de l'air, démons ingénieux.....	98
Tousjours le dur soucy d'avoir des damoiselles ( <i>Frenicle</i> )....	24
Tout ce qu'on a, <i>Motin</i> , il est bien vray qu'on l'a ( <i>Motin ?</i> )..	140
Toy de qui l'âme est amoureuse.....	175
Toy qui cours l'éguillette et d'estoc et de taille..	171
Tu reprends mon humeur, <i>Olivier</i> , tu me blasmes.....	144
<i>Tyrsis</i> , qui me vois tout transi.....	40
Un apothicaire en soy même.....	63
Un courtisan audacieux.....	95
Un gros abbé qui discouroit à table.....	197
Un jour l'amoureux d'Isabelle.....	65
Un jour <i>Margot</i> prit la mesure ( <i>Berthelot</i> ).....	138
Un médecin du temps jadis.....	205
Un mignon circoncis issu de la fontaine.....	105
Un seigneur, favory des dames de la cour.....	64
Une <i>Hélène</i> fut chantée.....	72
Vieille grand' mère des lutins.....	178
Vieille plus vieille que la rue ( <i>Berthelot</i> ).....	186
Votre fraise toute foulée.....	179
Vostre mère eut, <i>Phylis</i> , quelque peu de raison..	177
Vous esgaleriez la vertu.....	179
Vous estes à Dieu bien contraire.....	169
Vous estes d'esprit despourvue.....	193
Vous estes fort douce et propice.....	208
Vous estes la fleur de nostre âge.....	202
Vous le voulez, je le veux bien.....	25

Vous me jurez assez que vous estes l'unique....	162
Vous outrepassiez donc la loy.....	26
Vous qui censurez la satyre ( <i>Frenicle</i> ) .....	8
Vous qui pour l'amoureuse rage .....	202
Vous voulez dites vous estre religieuse ( <i>Motin</i> )...	168
Voyez un peu dame Lisette.....	204
Vrayment ces humeurs sont plaisantes ( <i>Delaporte</i> )	199
Vrayment je vous trouve fort belle.....	28
Y a-t-il gens plus sots au monde ( <i>Delaporte</i> )....	200

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME DU  
PARNASSE SATYRIQUE.

---

ERRATA.

Page 43, ligne 18. Lisez : O chef d'œuvre de la nature.  
» 54, » 12. » Que les chevaliers de la gloire.

**LE PARNASSE SATYRIQUE.**



**Imprimé à très-petit nombre,  
sur vélin,  
sur papier de chine,  
sur papier de couleur,  
sur papier vélin,  
et sur papier vergé.**

LE  
PARNASSE SATYRIQUE  
DU  
SIEUR THÉOPHILE  
AVEC  
LE RECUEIL  
DES  
PLUS EXCELLENS VERS SATYRIQUES  
DE CE TEMPS.



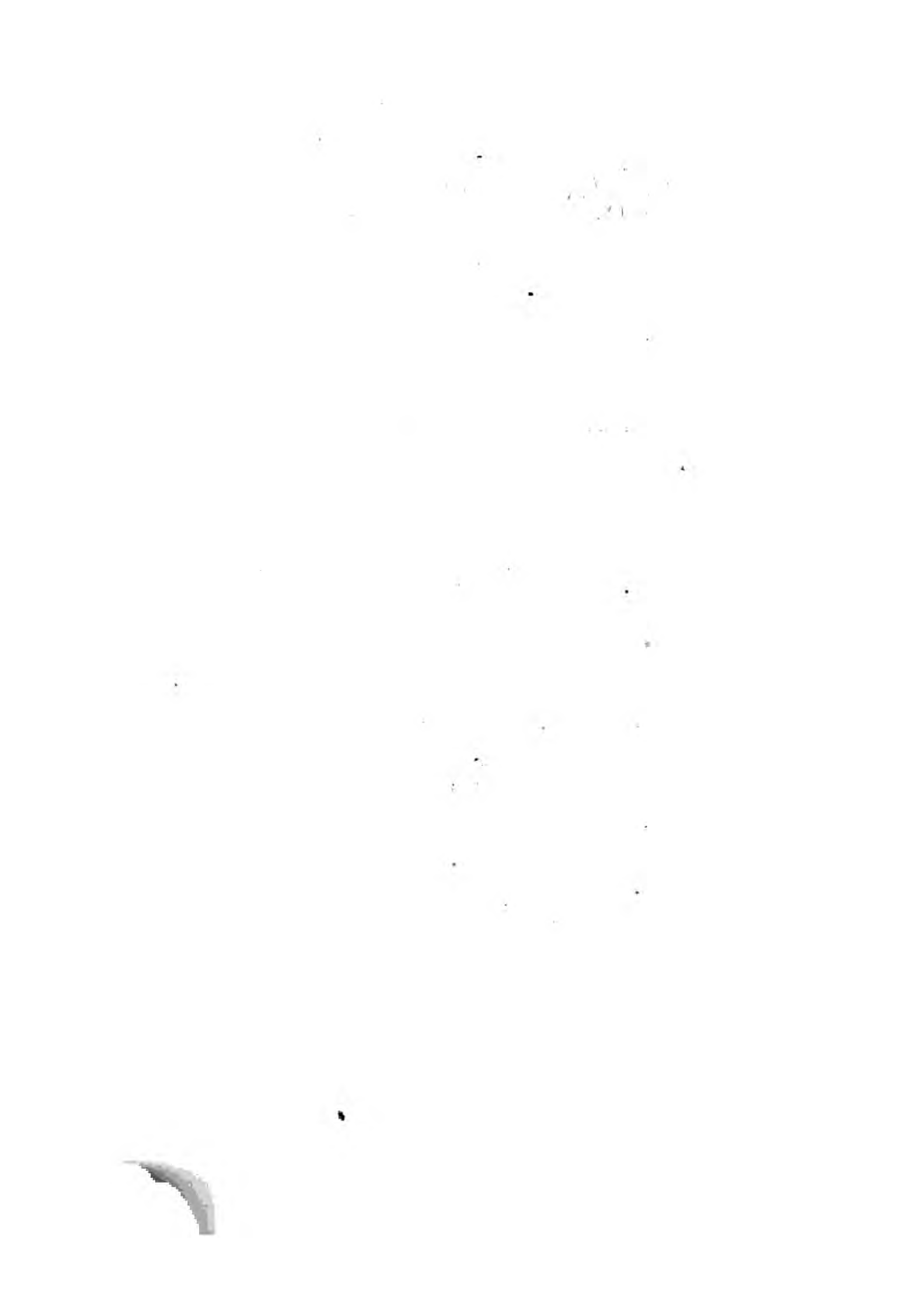
NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE, REVUE ET CORRIGÉE,  
Avec Glossaire, Notices biographiques, etc..

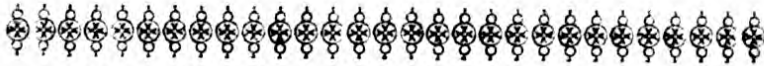
—  
TOME DEUXIÈME.



GAND,  
A la Librairie ancienne et moderne de DUQUESNE, rue des Champs, 81  
PARIS,  
CLAUDIN, Libraire, rue d'Anjou-Dauphine, 12.

—  
1861.





**LE PARNASSE**  
DES  
**POETES SATYRIQUES**  
OU  
**DERNIER RECUEIL**  
DES  
**VERS PICQUANS ET GAILLARDS DE NOSTRE TEMPS**  
PAR  
**LE SIEUR THEOPHILE.**

---

**Epigrammes.**

A une courtisane.

**V**ous me faites crever de rage,  
Quand je voy que pour des discours  
Vous donnez vostre pucelage,  
Sans avoir esgard aux amours.  
Pour moy, je n'ay point d'éloquence,  
Je ne puis tant vous cajoler :  
Mais je sçay bien qu'en récompense  
Mon v. sçait doctement parler.

D'une Vieille.

**J**E ne veux plus aimer Lavallo,  
Car elle ne fait que trotter :  
Et qui plus est, cette cavale  
Voudroit à toute heure porter.

**Livre de hazard des femmes.**

*La non desgoutée.*

**P**our moy je ne suis point friande  
De tout ce gibier que l'on vend,  
Ne m'importe quelle viande,  
Pourveu qu'elle soit du devant.

*L'adultère.*

Quoy qu'un mary me puisse faire,  
Tout cela ne me semble rien,  
Aussi n'est-il qu'un adultère,  
Si l'on veut s'accommoder bien.

*La vefve.*

Depuis trois ans que je fus vefve,  
J'ay tousjours eu le cœur marry :  
Car bien que des hommes j'esprouve,  
Pas un n'est mon premier mary.

*La mal-contente.*

Puisque Jean au lieu de le faire  
Ne fait que dormir dans un lit,  
Je veux sçavoir si l'adultère  
Est aussi bon que l'on m'a dit.

*La putain.*

Je suis putain, je le confesse,

Mais je ne veux vivre autrement,  
Car souvent pour un tour de fesse,  
L'on devient riche en un moment.

*La vieille.*

Hélas ! j'ay passé ma jeunesse,  
Servant le monde tour à tour ;  
Et maintenant sur ma vieillesse  
Chacun laisse là mon amour.

---

*Civre de hazard des hommes.*

*L'homme qui se défie de sa femme.*

Que ne ressens-je point en l'âme ?  
Je suis tout accablé d'ennuis ;  
Mon Dieu, d'où venez-vous ma femme,  
Où allez vous toutes les nuits ?

*L'homme qui ne se soucie d'estre cocu.*

Je ne suis de ces esprits mornes,  
Qui s'offensent d'un coup de cu ;  
Vive les pennaches de cornes,  
L'on aime partout un cocu.

*L'homme qui se propose estre tout.*

Fy de l'honneur du mariage,  
Il me faisoit trop indigent :  
Il n'est rien que le cocuage,  
Il en vient tousjours de l'argent :

*L'homme qui se fasche d'estre cocu.*

Me reprocher le cocuage,  
Hélas, pauvret, en peux-je mais ?

Au diable soit le mariage,  
 C'est luy qui m'y met pour jamais.  
*L'homme qui se console d'estre cocu.*  
 Pour estre Jean m'est-ce diffame ?  
 Celuy qui pourra s'en fascher,  
 Qu'il bouche le c. de sa femme :  
 Pour moy, je ne le puis boucher.

---

**Stances.**

Contre le Mariage.

**Q**uoy ! me parler de mariage ?  
 Une femme chez moy garder ?  
 Dieux, aurois-je bien cette rage,  
 Sans moy même me poignarder ?  
 M'asservir au cul d'une femme,  
 Et faire le guet tous les jours,  
 Tandis que la bonne Madame  
 Donne le mot pour ses amours.  
 Et combien que dedans l'histoire  
 Jusques au ciel volast mon nom,  
 Fi, fi pourtant de cette gloire,  
 Si ma femme n'a bon renom.  
 Que si de l'amour enflammée  
 Elle veut faire un tour de cu,  
 Adieu l'homme et la renommée,  
 Me voilà pour jamais cocu.  
 O vous, que sur tous je révère,  
 Sortez sans plus m'en dire mot ;  
 Car si c'estoit mesme mon père

Je le frapperois aussitost.  
 Si vous estes si détestables,  
 De revenir pour m'en parler,  
 Ces bancs, ces buffets, et ces tables  
 Ne serviroient qu'à vous brusler.

---

**De Cilise.**

**O** mon Dieu, qu'elle est bien-apprise,  
 Qu'elle forme bien tous ses pas ;  
 La voyez vous point, c'est Cilise,  
 Qui ne marche que par compas.

L'on diroit à son apparence,  
 Quand quelqu'un la vient saluer,  
 Et qu'elle fait la révérence,  
 Qu'elle ne peut se remuer.

Mais quand quelqu'un luy donne un bransle ,  
 En l'absence de son cocu,  
 Vous diriez, comme elle se bransle,  
 Qu'elle a des espines au cu.

---

**A un Marquis.**

Satyre.

**C**onnois tu ce fascheux, qui contre la fortune  
 Abboye impudemment comme un chien à la Lune,  
 Et qui voudroit ce semble en destourner le cours,  
 Par l'importunité d'un outrageux discours :



D'une forte malice en son mal il s'afflige.  
Quand la faveur d'un Roy ses favoris oblige,  
Un homme dont le nom est à peine connu,  
D'un pays estrange nouvellement venu,  
Que la fortune aveugle en promenant sa roue  
Tira sans y penser d'une ornière de boue,  
Malgré toute l'envie au-dessous du malheur :  
D'un crédit insolent gourmande la valeur,  
Et nous le permettons, et le François endure,  
Qu'à ses propres despens cette grandeur luy dure :  
Nos Princes autrefois estoient bien plus hardis,  
Où se cache aujourd'huy la vertu de jadis ?  
Apprends malicieux comme tu sçais mal vivre,  
Qu'une fortune est d'or, et que l'autre est de cuivre :  
Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer,  
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser :  
Nous venons tous du ciel pour posséder la terre,  
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre :  
Une nécessité que le ciel établit,  
Deshonore les uns, et les autres établit,  
Un ignoble souvent d'un riche bien hérite,  
L'autre dans l'hospital est tout plein de mérite,  
Pour trouver les meilleurs il faudroit bien choisir ;  
Ne crois pas que les Dieux soient si pleins de loisir.  
Encor que chasque infame estoit marqué d'un signe,  
Qui de toute vertu le fit trouver indigne,  
Les Rois qui sont des Dieux disposent du bonheur,  
Enrichiroient tousjours le mérite et l'honneur.  
Que si l'âme des Dieux est la mesme Justice,  
Si ce qui leur desplaît porte le nom de vice,  
Les Rois qui sont leurs fils et Lieutenants icy,  
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi :  
Et sans flatter mon Roy je trouve bien estrange,

Qu'un vulgaire ignorant et tiré de la fange,  
Contre sa Majesté se monstre injurieux,  
Et sur ses actions porte l'œil curieux.  
Quand à moy je répute une faveur bien mise,  
Envers le plus chétif que le Roy favorise :  
Quoyque tousjours bien pauvre et tousjours desdaigné,  
Sur mon esprit l'envie encor n'ait rien gagné.  
Qu'un homme de trois jours de soye et d'or se couvre,  
Du bruit de la carrosse importune le Louvre :  
Qu'un estrangeur heureux se mocque des François,  
Qu'il ait mille suivans, pourveu que je n'en sois,  
Et qu'on ne marche point, pour un honteux salaire  
D'un maistre, avec lequel je ne me puis desplaire,  
Ou si je suis tenu de rien juger à faux,  
Je ne m'oblige point à flatter ses deffauts,  
Chez qui la liberté tout entière demeure :  
Là ma condition attendra que je meure.  
Il a l'esprit fort bon, il aime les bons mots,  
Et ne scauroit souffrir la hantise des sots,  
Il hait la gentillesse et la Cour familière,  
N'aime point les ballets, ny l'humeur cavalière,  
Se moque avecque moy du mal fait et du beau,  
Sçait que tous sont de mesme à l'ombre du tombeau,  
Coule avecque douceur les plaisirs de la vie,  
Vit de l'ambition, et ne sent point l'envie,  
Ne tourmente son âme à penser seulement  
A la nécessité du passé mouvement.  
Il craint Dieu comme il doit, et jamais ne s'obstine,  
A sonder sainement ce que le Ciel destine,  
Quelque nouveau souhait qu'en presche l'univers,  
Qu'on ne craigne jamais ny son bras, ny ses vers.  
Qui voudra pénitent aux déserts se consomme,  
Qu'il vive tout ainsi que s'il n'estoit plus homme,

Ne mange que du foin, ne boive que de l'eau,  
 Au plus fort de l'hyver n'ait robe, ny manteau,  
 Se fouette tous les jours, et d'une vie austère  
 Accomplisse du Christ le glorieux mystère.  
 Moy qui suis d'une humeur trop encline à pecher,  
 D'un fardeau si pesant, je ne puis m'empescher ;  
 Suy ta dévotion, et ne croy point hermite,  
 Que mon àme te blasme et moins qu'elle t'imite,  
 Puissent les envieux de la faveur du Roy,  
 Bien que leur rage encor ne se soit prise à moy,  
 De tels désespérez croistre le triste nombre,  
 Reclus dans un rocher, plein de silence et d'ombre :  
 Qu'ils ne puissent trouver le doux air de la Cour,  
 Et ne voyent jamais un agréable jour :  
 Je leur fais ce souhait à mon humeur hardie,  
 Je ne crains point faillir, quoy que ma Muse die,  
 Ma liberté dit tout, sans toutefois nommer,  
 Pour une vaine aigreur ceux que je veux blasmer.  
 Aussi n'attends jamais que je te fasse rire,  
 D'un vers que sans danger je ne sçaurois escrire.  
 Ceux-là sont fols vrayement, qui vendent un bon mot  
 De cent coups de baston, que fait donner un sot ;  
 Esclaves imprudens de leur humeur mauvaise,  
 Ne sçavent méditer un vers qui ne déplaie.  
 Les pasquins contre aucuns je ne compose icy,  
 Et ne sçaurois souffrir des injures aussi.  
 Le Dieu des vers m'inspire une modeste flamme,  
 Qui n'est propre à donner ny recevoir du blasme :  
 Je hay la mesdisance, et ne puis consentir  
 De gagner avec peine un juste repentir.  
 Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,  
 Connoistra son pourtrait : car bien qu'on ne le nomme,  
 Qui ne lit ma Satyre il n'en est pas tenté :

Plusieurs s'en fascheront, à qui je n'ay pensé.  
 Qui hait trop la laideur de son vilain visage,  
 Il ne devoit jamais en regarder l'image :  
 Qui craint d'estre repris, il n'a qu'à se cacher,  
 Et delà mon dessein n'est plus de le fascher.  
 La satyre au front noir, et à la voix farouche,  
 Est pour la conscience une pierre de touche :  
 C'est un parfait miroir, elle ne voit que ceux  
 Qui dans leur propre objet veulent estre aperçeus :  
 Encore cet avantage est joint à ma censure,  
 Que tes yeux seulement regardent ta figure ;  
 Que toy-mesme entendant reprendre tes deffauts,  
 Jugeras si je suis ou véritable ou faux.  
 Rien que ta seule voix de ton vice ne crie,  
 Ton seul ressentiment de bien faire te prie :  
 Tu te reprends toy mesme, et de ta propre main  
 Tu te donne à ton aise un chastiment humain.

---

### Epigrammes.

**A**fin de me rendre imité,  
 Par la bonne race future,  
 Je sacre à l'immortalité  
 Ce mien fait par cette esriture :  
 C'est que sans forcer ma nature,  
 Sans manger chapons ny faisans,  
 Ny pigeons aux amours duisans,  
 Et sans me mouvoir la pensée,  
 J'ay debout depuis quatorze ans  
 F..tu cinq coups d'une dressée.

---

**E**lle se cholère tout outre,  
 Quand elle entend parler de f.ître,  
 Et c'est pour imprimer en nous,  
 Que ses vertus sont des merveilles;  
 Aussi le f.ître n'est pas doux,  
 Quand il entre par les oreilles.

---

**I**L est arrivé en la ville  
 Un personnage fort utile,  
 Expressément pour le déduit,  
 Il a quinze poulces de v.  
 Il fait neuf coups sans desconner,  
 Et six après sans s'estonner.  
 Partant s'il y a Damoiselle,  
 Jeune femme, fille, ou pucelle,  
 Qui aye besoin d'un tel v.  
 Qu'ils mettent leurs noms en escrit,  
 Le lieu, la rue, et la demeure,  
 Le personnage ira à l'heure;  
 Et s'il ne fait tout ce qu'il dit,  
 Il veut qu'on luy coupe le v.

---

**A**lors que ta main s'estendoit,  
 Il te mit une bague au doigt,  
 Croy moy gentille créature,  
 Il cherche le temps et le lieu,  
 Pour mettre le doigt du milieu  
 Dans la bague de ta nature.

---

## Description d'un bordel.

Satyre.

J'estois dans une Eglise ayant l'âme eslançée  
Vers Dieu, que je priois d'esprit et de pensée,  
Qu'il receust de bon œil mon cœur dévotieux,  
Quant je vis à l'instat passer devant mes yeux  
Une femme encappée, et de qui le visage  
Sembloit chaste et pudique et d'une femme sage.  
Passant elle s'arreste, et se met à genoux  
Près de moy, puis me dit, ô Monsieur, êtes vous  
Un homme qui voulez voir un sujet fort rare  
Pour bien vous contenter, ce n'est un cœur avare,  
C'est un jeune tendron, une fille à quinze ans,  
Qui est cheute en mes mains il n'y a pas longtemps.  
Vous serez le premier qui monterez sur elle,  
J'en jure sur ma foy, c'est une Damoiselle  
Qui l'a mise en mes mains, pour n'avoir le moyen  
De l'orner à la mode et luy faire du bien.  
Dites si vous avez quelque peu l'âme esmeue,  
Du moins si vous voulez, vous en aurez la veue,  
Qui ne coustera rien. Lors ma dévotion  
Commence à refroidir, par la tentation  
De cette maquerelle, et luy dis : les paroles  
Des gens de ton mestier sont bien souvent frivoles,  
Et sont pleines du vent ; toutefois je veux bien  
Voir le jeune tendron, puisqu'il ne couste rien ;  
Cela s'entend à voir : à ces mots je me lève,  
Et elle devant moy s'en allant par la Grève,  
Et moy tousjours après m'en allay la suivant,

Jusqu'à ce qu'elle entrat par dessous un auvant,  
Dans un petit logis, petit je le confesse,  
Et lequel on eust peu abatre à coup de fesse.  
J'entray donc après elle, et bientost me trouvay  
Ayant monté deux pas à l'odeur d'un privé,  
Au dedans d'une salle humide, basse, et sombre,  
Propre je vous le jure à besogner une ombre.  
Un fantosme, un esprit, outre qu'il y sentoit  
Le bausme d'hospital, et que par terre estoit  
Un poislon d'un costé, et de l'autre une escuelle,  
Un vieil chaudron icy, de là deux escabelles,  
Deça deux lits deffaits, qui sentoient les onguents,  
Et puis sur une table une paire de gants  
A rubans et boutons : tout auprès une tresse,  
Un masque, un gauffrier. Voyant cela j'adresse  
Ma parole à la vieille, et luy dis, qu'est-cecy,  
Seray-je donc longtemps à contempler icy  
Ces outils de bordel ? Hé, monsieur, je vous prie  
De ne vous ennuyer, car je suis bien marrie  
Que vous voyez cecy si malpropre : mais quoy,  
J'ay beau m'en tourmenter, on ne fait rien pour moy :  
Monsieur je m'en vay voir là haut si on se lève.  
Allez, mais venez tost, car le cœur me sousleve,  
Luy dis-je avec despit, ce qu'elle fist bientost.  
Et puis me dit, Monsieur, allez, montez disposé  
Voir une œuvre d'amour, une fille très-belle,  
Un sujet fabriqué dessus un beau modèle.  
Or moy je monte viste en oyant ce discours,  
Pour à ce bel objet sousmettre mes amours.  
Je trouvay donc bientost la chambre et son entrée,  
Qui estoit assez bien de tous costez parée,  
Et dessus un lit verd j'aperceus la beauté,  
Qui dedans un miroir pendu à son costé,

Attiffoit ses cheveux, et voyoit si sa face  
 Avoit assez d'attraits, d'artifice et de grâce.  
 Elle, m'apercevant délaissa son miroir  
 Et d'un œil attirant s'en vint me recevoir,  
 Me donne un doux baiser, et faisant la pudique,  
 Me dit, que diriez vous d'estre ainsi ? Je réplique :  
 Je diray que jamais je ne vis un objet,  
 Qui plustost que vostre œil me rendit son sujet,  
 Que vous estes très-belle, et repute ma vie  
 Heureuse de la voir sous vos loix asservie.  
 Monsieur, ce propos-là, me dit-elle, est de ceux,  
 Qui pour quelque beauté se feignent angoisseux,  
 Et qui n'ayant au cœur nul important martyre,  
 Sous la discrétion sont bien aises de rire,  
 Et de plaire aux discours qui desguisent leur mal,  
 Croyant que qui ne feint est un grand animal.  
 Sur ce je luy responds, que ma flamme estoit telle,  
 Que contre le commun elle estoit éternelle  
 A ce qui luy plaisoit : et que si sa beauté  
 Doutoit, qu'elle esprouvast de quelle loyauté  
 J'aimois un beau sujet. J'avois dit ces paroles,  
 Quand de ses bras ouverts et de ses lèvres molles  
 Elle m'accolle et baise, en disant, ô mon cœur,  
 Toy seul seras celuy qui sera mon vainqueur,  
 Tu seras mon Adon, je seray ta Cyprine,  
 Et seul tu cueilleras ma fleur en mon espine,  
 Après comme pasmée elle penche ses yeux  
 Sur les miens, et cessant ses discours gracieux,  
 Elle colle sa bouche à la mienne, et sa joue,  
 Où Vénus à l'amour mignardement se joue,  
 A la mienne se joint, tant vaut la faction.  
 Mais comme nous estions tous deux en action,  
 Voilà qu'elle entendit qu'on heurtoit à la porte,



Ce qui fait que transie et comme demie morte  
Elle s'en va l'ouvrir : ouverte il se monstra  
Un brave Courtisan qui gravement entra  
Au milieu de la chambre, et d'une fière audace  
Sans parler vint baiser la Courtisane en face,  
Puis desmarchant deux fois, va dire, l'amitié  
Que je vous porte ô belle, ains plustost ma moitié,  
Fait que dans mon esprit j'ay tousjours souvenance.  
Du grand plaisir que j'eus courant sur vous la lance,  
O mon cœur, ô m'amour, mais quoy reposons nous,  
Prenez ce placet là, je seray près de vous  
Sur le pied de ce lict. Moy voyant l'arrogance  
D'un fou, qui se vantoit d'avoir eu jouissance  
De nostre Courtisane, estimay que c'estoit  
Un pilier de bordel ou chacun se frottoit,  
Et que pour sa beauté, qui estoit agréable,  
Beaucoup de gros courtaux logeoient en son estable :  
Enfin je concluois qu'elle avoit soustenu  
Beaucoup d'assauts d'amour combattant nud à nud.  
Estant en ce penser, et que sa Damoiselle  
Très-honteuse eust jeté dessus moy sa prunelle,  
Voilà le Courtisan qui se vient à vanter,  
Qu'aucun si bien que luy ne pouvoit point chanter :  
Qu'il en faisoit leçon, qu'à porter la rotonde  
Il n'y avoit que luy de parfait en ce monde.  
Que quand à ses habits, ils estoient les plus beaux,  
Qu'il estoit fort adroit à tirer des cousteaux,  
Qu'il estimoit surtout le taftas de la Chine,  
Afin de s'habiller : et puis tournant sa mine  
Vers moy, me dit, monsieur, vous sçavez que le Roy,  
En faisant son voyage, a conclu le deffroy  
Des galants de la Cour : sçachez qu'estant du monde  
Je ne luy serviray d'obstacle ny de honte.

Je sçay me comporter comme il faut qu'un guerrier  
Se comporte aux endroits, où s'acquier le laurier.  
Dieu mercy sçay-je aussi que c'est que de la peine,  
Je fus pris tout percé dessous mon Capitaine,  
Lorsque les Espagnols, abusant les François,  
Vouloient leurs fleurs de lys mettre es mains de leurs Rois.  
Mais cela n'est encor ce qui fait qu'on me prise,  
Des Dames de la cour la grâce m'est acquise,  
Et y a dans Paris (tesmoin cette beauté  
Que voicy) mille Dames, à qui la cruauté  
Ne cesse, me voyant fourny de tant d'amorce,  
Et croyant mon courtant courir à toute force.  
Il faisoit tels discours, qui n'eussent point cessé,  
Si ce n'est qu'un jeune homme à l'heure eust l'huis poussé  
Où nous estions pour lors, qui par effronterie  
S'en vint tout droit vers nous, qui dit, c'est mocquerie :  
J'en jure, ou bien un tort que l'on met sur son front,  
Voire plutost me faire un trop notable affront,  
De trouver tant de monde avec vous la belle,  
Qui sçavez à propos vuidier mon escarcelle.  
Or est-il à noter que c'estoit celui-là,  
Comme je sceus après estant sorti de là,  
Qui seul entretenoit, tant il estoit sot asne  
Et amant encorné, la belle courtisane,  
Qui nous auroit receus ; aussitost en courroux  
De propos outrageux s'adressa droit à nous :  
Nous demande nos noms, et quelle estoit l'affaire,  
Qui nous devoit tous deux près de sa Dame attraire,  
En jurant un morbieu, dit que nous sortirions.  
Nous, voyant ce Morgant, de luy nous nous rions,  
Mais enfin trop piqué le courtisan secoue  
Le manteau qu'il avoit, et donne sur la joue  
Du drolle tellement, qu'il l'envoya chercher

Pour servir d'oreiller le plâtre du plancher.  
Au soufflet je me joins, et redoublant la feste.  
Je testonne mon drolle et lui pelay la teste,  
Il se lève et s'escrie, et en donnant des coups  
Il est tantost dessus et puis tantost dessous,  
Tantost il frappe l'un, qui luy rendoit au double,  
Carillonne des poiugs et des pieds luy redouble :  
Ce qu'il rend néanmoins ; mais en son vain effort  
A supporter les coups se trouve le plus fort.  
Or cependant la garce, qui de frayeur frissonne,  
Qui voit que son amant gentiment l'on testonne,  
N'en fait du tout que rire, et criant au secours  
Appelle que l'on vienne aider ses beaux amours.  
A ses cris un chacun dedans la chambre monte,  
Et voyant le duel, tasche d'une main prompte  
A nous descharpir tous, et se parer devant :  
Mais voyant l'amoureux de nostre garce en sang,  
Ils s'en vont tous crier qu'il faut qu'un commissaire  
Fasse un procez verbal sur une telle affaire.  
Nous, oyant ces discours, nous prenons nos manteaux,  
Ramassons enflambez en terre nos chapeaux :  
Puis filant les degrez nous enfonçons la porte,  
Et délaissant my-mort l'amoureux de la sorte,  
Le courtisan me laisse, et je luy dis adieu,  
Tant que nous nous vissions ensemble en autre lieu,  
Et tous las je m'en viens te conter ma fortune,  
l'Huillier, car entre nous toute chose est commune :  
Fortune qui nous monstre à ne point s'attacher,  
Et payer la putain qui se fait chevaucher,  
Et qui donne souvent nostre argent à un autre,  
Qui sçait mieux enfiler que nous la patenostre :  
Fuyons, fuyons de là, l'Huillier, comme les loups,  
Et ne nourrissons point tel amoureux chez nous.

## Sonnets.

**C**E manteau de Damas à grand' figure platte,  
 Sur le corps délicat comme dents de rasteau,  
 Fait ainsi que l'ardoise au faiste d'un chasteau,  
 Car il ne couvre rien que la chétive latte.  
 Quand son doigt de festu la chatouille et la gratte,  
 De son corps resonnant comme fonds de basteau,  
 Comme clochettes font sous le coup d'un marteau  
 Dans l'oreille : et partout un petit bruit esclatte.  
 Elle ressemble aux coqs qui gardent les clochers.  
 Je veux qu'on la balance avec un jeu d'eschers,  
 Passez luy sur l'espaule un seul brin de fugère,  
 Levez du petit doigt pour en prendre le poids,  
 Les eschecs vont à bas, la vieille est plus légère,  
 Elle ne pèse pas la coque d'une noix.

---

**E**lle ne pèse pas une aune de dentelle,  
 Une livre de plume, une feuille d'œillet,  
 Un ciron de deux jours, la pince d'une collet,  
 Et la septième part d'un morceau de ficelle.  
 Elle se fait la Nymphe de Monsieur de Cotelle,  
 Et son coche et son train par un cheval mulet,  
 Lorsqu'elle a dans la poche un cuisse de poulet,  
 Sous ce pesant fardeau son petit corps chancelle.  
 Du Louvre aux Augustins sans prendre de basteau  
 Elle passe souvent dans le fonds d'un plateau,  
 Il la faut enlever, soufflons à la pareille.  
 Son vertugadin s'enfle, elle va s'embarquer,  
 Sans qu'elle tombe en bas soustenons la en l'air,  
 Comme fait le savon dans l'air d'une bouteille.

## Epigramme.

**Q**uand je disne j'ay porte close,  
 Elle est fermée aux survenans,  
 Et toute nuit quand je repose  
 Elle est ouverte à tous venans,  
 Je ne l'ay pas désagréable,  
 C'est à luy sagement vescu ;  
 Toutefois ce n'est pas à table,  
 C'est au lit qu'on fait le cocu.

## Sonnet.

**L**a graine des forests plus fertile et féconde  
 Qu'autre graine qui soit, elle vient sans semer,  
 Elle couvre la terre, environne la mer,  
 Encore à tous momens elle vogue sur l'onde.  
 Je crois sans en douter qu'elle n'a sa seconde,  
 Avec vive raison je le puis affirmer,  
 Car les lieux qu'elle tient ne sauroient s'exprimer,  
 D'autant qu'elle est esparsée aux quatre coins du monde.  
 Sus donc folles et fols venez offrir vos dons,  
 Au temple de folie et gagner les pardons,  
 Non pas tout à un coup, car ainsi qu'il me semble,  
 Une confusion entre vous pourrez voir,  
 Si vous ne le sçavez, je le vous fais sçavoir,  
 Qu'il n'y a place au monde où vous puissiez ensemble.

**Épigramme.**

**A**celny qui la cageole  
 Inutile est la parole,  
 Mais adjoustez vistement  
 Et la main à l'instrument.  
 A cette atteinte lubrique  
 Elle est comme un corcelet,  
 Qui soustient les coups de pique,  
 Et non pas du pistolet.

---

**Gausseries sur les devis d'un Huguenot et  
 d'un Catholique.**

**U**n ribaud Huguenot, un chaste Catholique,  
 Ont traité ce discours avec leur République,  
 Tandis qu'ils descendoient sur Loire au viste cours,  
 Pour faire que leurs jours leurs semblassent plus courts,  
 L'un chantoit à l'honneur des trous mignons des dames,  
 Et l'autre au détriment de ces fentes infames.  
 Ils approchoient desja la ville de Nevers,  
 Lorsqu'espris de fureur ils tranchèrent ces vers.  
 Je veux louer les trous, aussi sont-ils louables ;  
 Je veux blasmer les trous, aussi sont-ils blasmables :  
 Je veux servir les trous, ils le méritent bien ;  
 Je veux fuir ces trous, car ils ne valent rien :  
 On peut cueillir aux trous dix mille et mille fleurs,  
 Il ne sort de ces trous que puantes odeurs :  
 Les princes et les rois sont sortis de ces trous ;

Aussi sortent les gueux qui sont mangez des poux :  
 Peut-on trouver ça bas chose plus désirable ?  
 Peut-on trouver ça bas chose plus détestable ?  
 C'est des trous qu'on reçoit mille et mille plaisirs ;  
 C'est des trous qu'on reçoit dix mille desplaisirs :  
 Trous bons et trous courtois, bordez de cristalin ;  
 Trous moisis, trous puants, qui sentent la putain :  
 Trous vous estiez jadis le paradis du monde ;  
 Trous vous estes l'enfer de la machine ronde :  
 Trous vous avez ravy mes sens et mes esprits ;  
 Bienheureux sont ceux-là qui vous ont à mespris.  
 Y a-t-il rien si beau que les trous de ces Dames ?  
 Y a-t-il rien si laid que les trous de ces femmes ?  
 Y a-t-il rien si beau que les trous des pucelles ?  
 Ouy s'ils ne ressembloient des vieilles escarcelles.  
 O trous qui ressemblez le paradis d'amour ;  
 Vous ressemblez plustost à la gueule d'un four :  
 O trous qui ressemblez un vivier ondoyant ;  
 O trous qui ressemblez un retrait merdoyant :  
 Entre toutes vertus les vostres sont puissantes :  
 Ouy à faire mourir toutes sortes de plantes :  
 Trous où l'on voit planter les traits de Cupidon :  
 Trous vous faites despendre escus à million :  
 O trous qui ressemblez à l'anneau d'une bague ;  
 O trous qui ressemblez au fourreau d'une dague :  
 Trous qu'il fait bon taster vos mottes relevées ;  
 Les mains sentent après bien qu'elles soient lavées.  
 O trous on court à vous tousjours et à toute heure ;  
 Soit de nuit, soit de jour ce n'est qu'à la mal-heure.  
 Vous soulagez, beaux trous, la peine de mes maux ;  
 Vous ressemblez, ô trous, aux estables à pourceaux .  
 O trous qui ressemblez une belle carrière :  
 Ce n'est pas celle-là où l'on court la barrière :

Mais tu ne luy sçaurois faire assez de moustache.  
 Fleurissez donc beaux trous, fleurissez je vous prie,  
 Cependant qu'estes jeunes, c'est la galanterie.

---

**Épigramme.**

**H**A ! que cette rousse me fasche,  
 De penser avoir le poil beau :  
 Pour trouver beau le poil de vache,  
 Il faut avoir les yeux d'un veau.

---

**Satyre.**

Contre une Dame.

**S**èche pièce de bois, triste ordonnance d'os,  
 Ventre maigre et fleury, vieil rastelier du dos,  
 Pourtrait vif de la mort, pourtrait mort de la vie,  
 Fantosme qui paroist sous un masque trompeur,  
 Qui fait craindre la crainte, et fait peur à la peur,  
 Et destourne l'envie à la meilleure envie.

Maigre, défiguré, qui n'a rien que la peau,  
 Encores une peau qui n'est pas de drapeau,  
 Une peau qui s'escorche en cent rides altiére,  
 Une peau dont se fait tout cuir, et tout hallé  
 Ressemble espouvantable au parchemin collé,  
 Dessus un test de mort qu'on trouve au cimetiére,  
 Charogne sans couleurs, despouille du tombeau,  
 Carcasse desterrée, attente d'un corbeau,  
 Trous qui avez ravy le Marquis de Pistache,



Semblable aux visions que nous a fait le somme,  
 Tu es quelque vieil corps dans la neige fondu,  
 Ou un corps de sorcier à un gibet pendu,  
 Qu'un démon a vestu pour faire peur à l'homme.

Si quelqu'un transporté d'un courroux violent,  
 Te mettoit dans le ventre un flambeau tout ardent,  
 Pour faire de ton corps une espreuve nouvelle,  
 Au travers de ton flanc on verroit la clarté,  
 Comme dans un fallot parmy l'obscurité,  
 Au travers d'une corne on voit une chandelle.

---

Autre.

**P**ar charité garce trop grasse,  
 Il faut qu'avecque mes ciseaux  
 Je vous fende les deux naseaux,  
 Comme on fait aux courtaux de chasse.

Qui vous verroit par une vitre,  
 Vostre visage noir enflé,  
 Gras, gros, monstrueux, boursoufflé,  
 Il paroist un vray cul de Reistre.

Vos tresses de graisse luisantes,  
 De couleur de poil de souris,  
 Sont pleines au lieu de l'iris,  
 De teignes, de poux et de lentes.

Vostre front de jasse à l'antique,  
 Ridé, bordé, et tout vouté,  
 Comme une crouste de pasté,  
 Figure une histoire tragique.

Vos yeux d'un sanglier quel'on lance,  
 Sont vrais miroirs de Lucifer,

Pourtrait des flammes de l'Enfer,  
Attrayans comme une potence.

Vostre nez de maquerellerie,  
Et vos naseaux recoquillez,  
De toutes couleurs esmaillez,  
Sentent le goust d'une voirie .

Vos joues d'un magot de Bouge,  
Ont le teint de lis et d'œillets,  
Mais ce sont œillets violets,  
Et les lis qui fleurissent rouge.

De vostre oreille tendrelette,  
Faitte en bouclier Barcelloinois,  
Parant la gomme avec la poix,  
Et les bords comme une aumellette.

Vostre bouche a les dents d'ébène,  
Larges en cheville de Lut,  
D'où sort une haleine qui put :  
Vos lèvres filent de la laine.

Le menton qui pend sous un autre  
Dessus le sein flac vous descend ;  
Le sein sur le ventre vous pend,  
Et dessus les genoux le ventre.

Vostre gros ventre, qui s'avalle  
Aussi creux et large qu'un banc,  
Et fait de cuir de cordonnant,  
Est tout propre à faire une malle.

Bien souvent les jalouses flammes  
Font craindre aux amants que les Dieux  
Ne quittent le plus haut des cieux,  
Espris des beautez de leurs Dames.

D'autre part j'ay l'âme occupée,  
Craignant que l'amoureux soucy,  
N'attire le diable d'icy  
Et ne luy serve de pipée

## Épigramme.

**E**lle se remue proprement,  
**E**t jamais point elle n'endure,  
 Dessus son corps aucune ordure,  
 Que son mary tant seulement.

## Stances.

**D**ieu nous punit par les parties,  
**D**ont nous l'avons tant offensé :  
 Nos flammes s'en vont converties  
 En un oubly du temps passé.

Mes cheveux meslez à la neige,  
 Et mon œil de rides chargé,  
 Désormais serviront de piège,  
 Que Vénus me donne congé.

Mais vous qu'une verte jeunesse  
 Convie au plaisir de l'amour,  
 Vous vivriez moins sans maistresse,  
 Que Gallatis sans un tambour.

De toutes les venteuses peines  
 De vos boyaux si bien lavez,  
 Enfleront vos nerfs et vos veines,  
 Pour le doux jeu que vous sçavez.

Je vous vois desjà sur la bresche,  
 Secouru d'un mirobolan ;  
 Surtout je vous défends la seiche,  
 Et vous ordonne l'ortolan.

**Réponse.**

**P**our observer vostre ordonnance,  
 Laissant les bons en patience,  
 Je suis résolu de chercher,  
 A faire un péché de la chair.

J'abandonne à jamais l'étiq̄ue,  
 D'aussi bon cœur que la colique,  
 Croyant fort bien sans l'esprouver,  
 Qu'on ne s'en sçauroit bien trouver.

Et si l'âge et la maladie  
 Ont pour vous Vénus endormie,  
 De grâce laissez moy le soin,  
 D'aider vos amis au besoin.

Et quand on tiendra pour un crime,  
 De faire une mauvaise rime,  
 Sur ce je tomberay d'accord,  
 Qu'on me doit juger à la mort.

---

**Réplique.**

**V**ieillesse et maladie ensemble  
 Ressemblent à un pont qui tremble,  
 Qu'on peut abatre avec le doigt.  
 Vostre goust est bien Catholique,  
 Laisser à vostre aisé la picque,  
 C'est comme à défendre le Roy.

Je sçay qu'hommes heureux en guerre,  
 Ne portent les Dames par terre.

Qui ont tant soit peu de tallon :  
C'est un effet plus impossible,  
Que par le moindre trou d'un crible  
Faire passer un gros ballon.

Couard, inceste volontaire,  
Plus diligent à une affaire,  
Qu'un sacre à monter à l'effort,  
A qui vendez vous vos coquilles ;  
Vos requestes sont inutiles,  
La Cour dit que vous avez tort.

Mes voisins n'ont intelligence,  
En Dauphiné ny en Provence,  
Je vous entends parler tout bas,  
Ils se défendent en Ostende,  
Et tout ce que l'on vous demande,  
Respondant vous ne l'avez pas.

Toute femme qu'un mary d'âge  
Meine à Paris faire un voyage,  
Pour solliciter les procez,  
Reprendre un peu l'air de la ville,  
Et voir comme en Cour on s'habille,  
Je vous en interdis l'accez.

Bref chacun quitte la Champagne,  
Bresse, Brie, Beausse, et Bretagne,  
Anjou. Touraine et Lionnois,  
L'Isle de France et Picardie,  
Mais je ne veux en Normandie,  
Ny Provençal, ny Dauphinois.

---

## Sonnet.

**J**E vous demande un don, mais las ! permettez-moy,  
Que sans vous offenser je vous le puisse dire :  
Vous sçavez bien que c'est d'un amoureux martyr.

Relevez moy de peur, allégez mon esmoy,  
C'est trop tarder, il faut que je parle une fois,  
Tant plus je tais mon mal, tant plus mon mal empire,  
Je vous demande donc ce qu'un amant désire,  
Et garde en demandant l'honneur que je vous dois.

Mais quoy, ma douce vie, il me semble à vous voir,  
Que vostre esprit se masque, et feint de ne sçavoir,  
Ce que vous connoissez, mesme vostre enfance.

Las ! si je vous le dis, vous vous offenserez,  
Mais si nous le faisons, je sçay que vous direz,  
Qu'on ne vous fit jamais une plus douce offense.

---

Épitaphe.

**I**cy gist une pauvre femme,  
Qui voulant esteindre sa flamme,  
Mourut f..tant entre deux draps :  
Si charité vit dans tes chausses,  
Passant, quand tu retourneras,  
Viens f..tre un coup dessus ma fosse.

---

## Epigrammes.

Vostre mine froide et austère,  
 Aussitost me fait souvenir,  
 D'un qui aura pris un clystère,  
 Et qui ne le peut retenir.

---

Sorcière à qui le diable a donné le relais,  
 Qui vivez de pur sang de nostre populace,  
 Vous avez cent maisons, vous avez cent palais,  
 Et pourquoy f..tez vous si souvent à la place.

---

1.

Le Médecin n'est qu'un railleur,  
 Car pour la douleur qui vous presse,  
 Le lait d'un viedaze est meilleur,  
 Que n'est pas le lait d'une asnesse.

2.

En retirant vostre main blanche,  
 Vous grondez ainsi qu'un cochon,  
 Mais belle, sçachez qu'un beau manche  
 Reschauffe aussi bien qu'un manchon.

3.

Nostre voisine qui desbauche  
 Le plus sot comme le plus fin,  
 Bien que sans cesse elle chevauche,  
 Ne fait pas pourtant grand chemin.

4.

Les serpens ne vont que du ventre,  
 Mais cette femme en chacun entre,  
 Et qui fait son mary cocu,  
 Ne va que du dos et du cu.

**A**mour petit archer vainqueur,  
 Qui jadis fit tant de conquestes,  
 Monstre assez, blessant vostre cœur,  
 Qu'il ne veut plus tirer qu'aux bestes,  
 Ne vous laissez point abuser,  
 A ce beau teint qui l'accompagne :  
 Qui de près y veut regarder,  
 Ce n'est que rouge et blanc d'Espagne.  
 Si j'estois bien seur que la foy  
 Eut quelque lieu dedans vostre âme,  
 Tous ces yeux bandez contre moy,  
 Ne scauroient esteindre ma flamme.

---

**Q**uand tu me vis tu dis soudain,  
 Ma foy vostre maistresse est prise :  
 Tu te trompes, c'est un grand gain  
 De perdre pauvre marchandise.

---

**C**elle de qui chacun se joue,  
 Et qui n'en refuse pas un,  
 Ne mérite pas qu'on la loue :  
 Je la prise moins que la boue,  
 Puisqu'elle passe sous chacun.

---

**C**orsille d'un seul fils fut mère,  
 Qui mort estant mis au cercueil,  
 Toute la Cour en fut en dueil :  
 Car chacun s'en pensoit le père.

---



**C**et enfant, ô Parques sévères,  
**E**st le plus grand des humains,  
 S'il eut peu eschapper vos mains :  
 Car il avoit plus de cent pères.

Il ne falloit se tourmenter  
 D'assembler les estats en France :  
 Cet enfant seul en leur absence  
 Les pouvoit tous représenter.

---

**C**e manchon crasseux et vilain  
**E**n sa fourrure deshonneste,  
 Au lieu de couvrir une main  
 Cache la patte d'une beste.

---

**C**et homme cy de verd vestu  
**E**st mal emmanché, ce me semble ;  
 Car si le v. au nez ressemble,  
 Il doit avoir le v. tortu.

---

**Q**ue vostre peine est inutile,  
**E**t que je plains vostre douleur :  
 Vous allez chercher par la ville,  
 Ce que vous avez dans le cœur.

---

**N**e passez plus les ponts cinq ou six fois le jour  
**S**i c'est pour des procez, fuyez loin des Tournelles,  
 On n'y traite jamais que choses criminelles,  
 Et l'Université n'est propre pour l'amour.

---

### Vision d'un Pèlerin.

**P**èlerin qui d'un pas lassé  
 Poursuis ton chemin commencé  
 Sous le bon accueil de la Lune,  
 Si tu n'es pressé de repas,  
 Fais icy forme de tes pas,  
 Et oys le cri qui l'importune.  
 Entends un misérable amant,  
 Qui mourut aimant constamment,  
 Des yeux d'une Dame inconstante.  
 Qui d'un parler trop dissolu  
 Dit enfin, qu'elle auroit voulu  
 Que la mort payast son attente.  
 Que si tu as quelque pitié,  
 Qu'il ait mal mis son amitié,  
 De suivre une inconstante Dame,  
 Sans avoir part à son tourment,  
 Escry dessus son monument  
 Les six vers de cette Epigramme :  
 Cy gist un fidèle amoureux,  
 Qui mourut par trop désireux  
 D'estre fidèle à l'inconstance.  
 Vous qui servez, dorénavant  
 N'espérez rien en bien aimant,  
 Qu'avoir du mal pour récompense.

---

### Epigramme.

**C**elui qui tranche du Rolant  
 Qui fait du brave et du vaillant,

Madame vous estes trompée,  
 Si vous le croyez fermement :  
 Tout le mal que fait son espée,  
 Ce n'est qu'aux choses seulement.

---

### Sonnets.

**L**A grosse Marion aux gros et noirs cheveux  
 Alloit un jour cherchant de brayette en brayette,  
 Un V. non gros ainsi qu'un ferret d'aiguillette,  
 Mais un propre à boucher son trou large et baveux,  
 Et appeloit des V. de petits V. morveux,  
 S'ils n'estoient non plus gros qu'un manche de raquette.  
 Enfin par son travail si bien elle furette,  
 Qu'elle en rencontre un gros, bien fort et bien nerveux ;  
 Quand elle l'eust trouvé, comme une forcenée  
 Elle crie aussi-tost, ô l'heureuse journée,  
 De rencontrer ce V. rouge comme un rubis.  
 Mais l'ayant esprouvé, bran de ce V. dit-elle,  
 Il n'est pas assez gros, j'aime mieux la chandelle,  
 Ou l'engin de velours dequoy je me fourbis.

---

**L**ors ce V. desdaigné triste et baissant la teste,  
 Laisse là Marion au visage eshonté,  
 Qui ne perdant point temps s'en va d'autre costé,  
 Et d'un pas fort léger recommence sa queste.

Ayant cherché partout enfin elle s'arreste,  
 Ne trouvant point de V. selon sa volonté,  
 Et tenant un maintien triste et desconforté,  
 On la voit aussi-tost pleurer comme une beste.

Que n'estois-je, dit-elle, au temps de ces Geans,  
 Qui furent foudroyez au désert Phlegreans ?  
 Chacun d'eux à son tour m'eust passé sur le ventre.

Ou que n'estois-je au camp du grand Teutobocus,  
 Quand les vaillans Teutons sous luy furent vaincus,  
 Sans doute il eust plongé son gros v. dans mon centre.

---

### Epigramme.

**D**onnez luy de vostre pantoufle  
 Sur le nez et sur le museau,  
 A ce gros poltron de maroufle,  
 Qui veut faire le Damoiseau,  
 Et qui ne veut que rien luy couste  
 Pour faire son voisin cocu.  
 Je suis bien d'avis qu'il vous f..te,  
 Mais j'entends du nez dans le cu.

---

### Sonnet.

Pour la belle Cloris.

**P**our f..tre quelque peu vous en serez plus belle,  
 Les prez bien arrousez rapportent plus de fleurs,  
 Les champs bien moissonnez rendent plus de fruits meurs,  
 Quand la blonde Cérés met son bled en javelle.

F..tez belle Cloris : ainsi la grand' Cybelle  
 Généreuse engendra du monde les Seigneurs.

Sans cela que vaut l'or, que valent les honneurs,  
Que vaut cette vertu que l'on rend immortelle.

Le doux bransler du ciel produit par les saisons  
Les verdure, les grains, les raisins, les glaçons :  
Le plaisir de l'amour est souverain remède.

Jouissez donc Cloris de vos belles amours,  
Celle qui n'en jouyt est ingrate à ses jours,  
Laissez dire ces sots, qui n'ont point le v.. roide.

---

### Épigramme.

**M**adame je ne puis, tant ma force est petite,  
Le faire en une nuit seulement que six fois :  
Si le ferois-je bien parfois quatre trois fois,  
Quand je trouve à mon v.. un agréable giste.  
Tout beau, tout beau monsieur, vous allez un peu viste,  
Je n'en connus jamais qui le fist tant de fois :  
Faites le bien trois fois, et vous en serez quitte.

---

### Description du voyage de Saint Cloud.

Satyre, dédiée à M. Morel.

**Q**uoy, veux-tu donc sçavoir nostre libertinage,  
Et comme l'autre jour nous fismes le voyage  
De Saint Cloud en bateau, pour prendre le plaisir,  
Qu'on reçoit par les champs saoulant nostre désir :  
Comme aussi celui-là de trois belles Nymphettes,

Toutes trois au mestier du cultis bien parfaites.  
Je le veux bien, Morel, puisqu'entre les amis  
De rire et de gausser il fut tousjours permis.  
Tu sçauras donc, qu'un soir, après qu'au petit More,  
(Qu'à cause du bon vin tout biberon honore)  
Nous eusmes fricassé, tout comblez de soulas,  
Des perdrix et lapreaux, en frippant tous les plats,  
Et destroussant les pots, bien que de nostre pance,  
Comme tousjours après la pance vient la dance,  
Nous fusmes trois ensemble en un petit bordel,  
Secret et destourné, mais surtout bien fidel :  
Là nous fusmes receus d'une assez bonne face,  
Le maistre s'excusant de n'avoir point de garce  
Pour l'heure qu'il estoit, que si le lendemain  
Nous voulions retourner, qu'il avoit en la main  
Des sujets tous divins, qui pour des promenades  
Ne seroient rejetez, ny point estimez fades :  
Nous, oyant ce discours comme bientost tentez,  
Et bien que sauls de chair sommes enfin domptez,  
Ce qui fit qu'entre nous aussi-tost consultasmes,  
Puis ayant bien songé le voyage arrestasmes.  
Cela fait, nous graissons la main du maquereau,  
Et le matin venu nous louons un bateau  
Pour aller à saint Cloud ; et cependant nos garces  
Viennent au rendez-vous pleines de toutes graces,  
Où nous fusmes contraints, avant que de partir,  
De manger des poulets pour leur faire sentir  
Que nous n'estions mesquins : cela fait nous partismes,  
Et proche le bateau le gibier attendismes,  
Qui estoient trois beautez belles comme le jour,  
Capables (car j'en jure) à donner de l'amour,  
Et diverses d'habits : l'une estoit damoiselle,  
Je ne sçay si c'estoit d'impression nouvelle,

Toutefois elle avoit un esclatant flambeau,  
Qui pourroit envoyer un cœur droit au tombeau ;  
L'autre bien que bourgeoise estoit un peu follette ;  
Et la tierce des trois n'estoit que bavolette ;  
Mais qui avoit les yeux friands et resveillez,  
Le sein haut, rebondi, les cheveux gresillez  
Comme par artifice, et enfin le corsage  
Droit, attiffé, gentil ; et bref à l'avantage.  
Nous entrons donc ensemble au dedans du bateau,  
Où l'on mit aussitost les avirons en l'eau ;  
Cependant un chacun se prend à sa chacune,  
Afin qu'en ce beau jour il busque sa fortune.  
Or nous voilà voguant par le milieu des flots,  
Ce qui rendit nos cœurs (auparavant enclos  
Dedans un saint respect) joyeux, gays, téméraires,  
Hardis, voluptueux à gouter les mystères  
De ce bastard d'amour. Voilà donc qu'en plaisirs  
Chacun de nous commence à saouler ses désirs :  
Car l'un tout desbraillé se couche à la renverse,  
Qui sa garce chatouille, et puis après la perce.  
Un autre sur un banc tient entre ses genoux,  
La sienne qu'il patine , et d'un plaisant courroux  
Levant son cotillon luy donne sur la fesse.  
L'autre tout autrement sa maistresse caresse,  
Luy tate les tetons fermes et rebondis,  
Luy enserre les doigts et les rend engourdis,  
Puis devalé plus bas, regarde si sa molte  
Est relevée et propre pour y courir la poste.  
Ce qu'ayant reconnu comme bon escuyer,  
Il fait aller à bord son généreux coursier.  
Or après qu'un chacun a pris assez carrière,  
Et chacun une fois enfoncé la barrière,  
Nous donnons trefve au choc, et joyeux commençons

A boire d'autant plus et dire des chansons,  
Que nos dames suivoient tenant en main le verre,  
Qui nous sommoient d'autant et qui faisoient la guerre,  
A quoy faisant raison nous beusmes bien six coups,  
Et elles pour le moins dix, ou guère au dessous.  
Cela fait nous cessons, puis après la parole,  
Chacun en sa chacune entretient son idole,  
Son cœur et ses boyaux, et faisant un discours,  
L'un parlant du bon vin et l'autre des amours,  
L'autre de folastrer, l'autre des cocuages,  
Sous lesquels mesme on voit les plus nobles courages  
Dont chacun concluoit qu'on ne peut éviter,  
D'estre Jannin un jour et les cornes porter :  
Et qui s'en peut sauver est plus heureux que sage.  
Mais je veux, ô Morel, l'en dire davantage  
A ce propos, et comme en discourant à part  
Avecque celle-là qui par son doux regard  
M'avoit espris d'amour, c'estoit la bavolette,  
Qui ressentant les champs sembloit la plus follette,  
Que j'avois lors élue et choisie en ce jour,  
Pour contenter mes yeux et caresser l'amour.  
Je luy discoursus donc que j'ignorois la cause  
Et le premier motif, qui fait qu'entre autre chose  
Les femmes font cocus leurs maris, bien que doux,  
Vertueux, honorez, et qui sont sans courroux.  
Elle me respondit, que cela ne l'estonne,  
De voir mesme cocu quelque grande personne,  
Car il te faut sçavoir comme estant tout commun,  
Que deux peuvent bien mieux tousjours le faire qu'un.  
La réplique me pleut, et prenant mes tablettes,  
Je luy fis prendre place auprès de mes sornettes.  
Comme donc j'escrivois un chacun se leva,  
D'autant que le bateau à l'instant arriva



Près le pont de saint Cloud, là où l'on raccommode  
Aux garces les cheveux espanchez à leur mode :  
Les serrant dans leur moule, et leurs collets froissez  
Furent à qui mieux mieux par elle redressez.  
Après nous fusmes droit prendre chambres au Heaume,  
Pour estre le logis que le plus on renomme :  
Estant là tous joyeux à disner demandasmes,  
De tuer des chapons aussi-tost commandasmes,  
D'apprester la salade et tirer du bon vin.  
Pendant que tout cuisait, pour ne passer en vain  
Le temps, nous commençons à boire volte à volte,  
Pour courir mieux après sur nos garces la poste.  
Le disner fut donc prest, chacun se met en rang  
A table, qui choisit une chaire ou un banc,  
Et qui une escabelle, après pour mettre en reste,  
Les garces comme nous vont de cul et de teste,  
A defaire un chapon, couper un pigeonneau,  
A trancher une espaule, ou un gigot de veau,  
Pour amortir la faim qui brusloit nos entrailles,  
Et qui dans nos boyaux causoit mille batailles.  
Un chacun donc se jette à ce qu'il désiroit,  
Qui ne le mangeoit pas, plustost le dévorait.  
Mais lorsqu'on eut donné la charge le plus fort,  
Que l'on n'eust point sçeu voir, nous fismes cet accord  
De boire l'un à l'autre, et qu'autour de la table  
Le verre courreroit comme chose notable.  
Cela fait, on commence à boire gentiment,  
Une maistresse attaque en beuvant son amant,  
Pour luy faire raison ; de mesme tout le monde  
Trinqua tant que le verre eut fait toute la ronde,  
Laquelle estant finie il se fallut lever,  
D'autant que le dessert venoit de s'achever,  
Mais ce fut pour aller enfile sa femelle,

Qui sur un lit couché, qui sur une escabelle,  
Ou qui sur des degrez donnoit à son courlaud  
Ce qu'il désiroit tant, et dont il estoit chaud.  
Puis alors que la teste, et l'oreille penchée,  
De nos coursiers montrant leur force estre laschée,  
Nous fusmes tous d'accord d'aller nous promener  
A l'Hostel de Gondy, afin de redonner  
Courage à nos bidets, et dessus la verdure  
Exercer plaisamment les beaux jeux de nature,  
Chacun donc emmena sa garce sous le bras,  
Qui son amant vaincu fraploit parlant tout bas ;  
Et l'appelant poltron pour manquer de courage,  
Au jeu où la femme a tousjours de l'avantage.  
Abordant cet Hostel, où un teston entier  
Fait l'office de clef et sert de portier.  
En ce lieu de plaisir, gais nous nous promenâmes,  
Et puis cherchant l'ombrage à la fraîcheur des eaux,  
Qui couloient gazouillant sous les feuillus berceaux,  
Nous allâmes nous rendre tout auprès d'une grotte,  
Qui donne du plaisir par sa claire eau qui flotte,  
Et coule en des bassins par des petits canaux,  
Qui fait par artifice aller des animaux,  
Et chanter un oiseau qui l'oreille recrée  
Et par elle nous donne d'autre joye à l'entrée :  
Mais ce qui obscurcit et voile ce plaisir  
D'un desdain despité, c'est que l'on vient choisir  
Nos garces, pour mouiller leurs collets et pour rire,  
Ce qu'elles connoissant chacune se retire,  
Et sortit de la grotte, afin de ne sentir  
L'orage qui bien-tost à flots alloit partir.  
Prez d'elle promptement et frais nous nous rendîmes,  
Là où à d'autres jeux nostre plaisir nous prîmes :  
Mais il ne dura guère, à cause qu'un de nous

En roulant sur sa Dame esprouva le courroux  
De son coursier fougueux, quitta la compagnie,  
Et s'en alla chercher une place esloignée,  
Pour enfile la bague, et rembourrer le bas  
De celle qu'il avoit choisi pour ses esbats.  
Comme donc il faisoit ce que l'on fait au monde,  
Advint qu'un jardinier advisa la rotonde  
Du drole qui bransloit, il s'approcha plus près,  
Et se cache pour voir à l'ombre d'un cyprès ;  
Dont il vit le mignon qui piquoit fort et ferme ;  
Il commence à crier afin que de la ferme  
Sortist quelque manant, qui voulut attraper  
Celuy-la qui s'enfuit et se veut eschapper :  
A ce bruit nous venons, et connoissant la chose,  
A l'effroy des manans chacun de nous s'oppose ;  
On commence à jurer, et puis à quereller,  
Après on voit partout les coups de poings voler ;  
Mais n'estant assez forts, à la desesperade  
Nous nous quittasmes tous comme à la débandade,  
Ce qui fit que soigneux de mon propre salut  
Et de ma propre vie, en haste il me fallut  
Prendre ma bavolette, et sortant par derrière  
De l'Hostel de Gondy tirer à la rivière,  
Où ne trouvant personne, et son bord sans basteau,  
Qui avoit jà passé sur les vagues de l'eau,  
Il nous fallut à pied sans attendre et sur l'heure  
Revenir à Paris chercher nostre demeure.  
Apprends par là, Morel, qu'un peu de volupté  
Porte le desplaisir tousjours à son costé.

---

## Epigrammes.

**P**enseriez vous que dans un lit  
 Cette fille fist la farouche?  
 Elle sçait manier un V.  
 Et mettre la langue à la bouche.

---

**T**rois bons frères, Madame, furent nez,  
 Pour tous lesquels l'aumosne vous demande.  
 Les deux petits furent exterminiez,  
 Le plus grand V. je vous le recommande.

---

**I**l avoit fait un Anagrammé,  
 D'un qui eust tout son cœur en don;  
 S'il eust peu renverser la Dame,  
 Il n'eust pas renversé son nom.

---

**U**n quidam d'une humeur gaillarde  
 Appeloit quelqu'un maquereau,  
 Qui luy respondit bien et beau,  
 Vostre femme est bien babillarde.

---

**C**ette putain qui ne vous aime,  
 Que de gauche et pour le profit,  
 Est si putain que le temps mesme  
 Putassoit le jour qu'il la fit.

---

**S**eroit-il vray, bouche de rose,  
 Ce que m'a dit un imprudent,

Que vous vous passez moins de chose  
Qu'un Espagnol d'un curedent.

---

### Sonnet.

**A** qui le donnez vous ce joly pucelage,  
A quelque riche fat qui doit estre cocu,  
Car un c. si poly ne doit estre vaincu,  
Ny pour le v. d'un sot s'establir un servage.  
Ouvrez vous à ce v. d'admirable courage,  
Qu'il vous perce et vous sonde et luy tendez le cu ;  
Sans f..tre vous avez par trop longtems vescu,  
C'est faire à si beau c. incomparable outrage.  
Ne parlons plus d'honneur, bon vespre à la vertu.  
Ces vieux noms peregrins ne valent un festu,  
Le plaisir plus souvent nous fait gagner victoire.  
C'est Vénus qui a fait ces amoureuses loix,  
Il ne faut imposer à nos c..illons des choix,  
Le f. .tre est naturel comme manger et boire.

---

### Epigramme.

**J**eanne, vous desguisez en vain  
Ce que chacun tient pour certain ;  
Que sert de faire tant la fine,  
Je vous f. .trois sur vostre mine,  
Et croirois f. .tre une putain.

---

## L'extase du pédant amoureux.

O Le grand cas, *mirabile dictu*,  
Et plus encor *mirabile factu*,  
Que moy qui suis tant basté de science,  
Pour trop aimer perdre la patience,  
J'ay ce matin feuilleté mille fois  
Tous mes Donats, mes livres et mes loix,  
Pour y trouver le remède à ma peine,  
*Sed animo* mon espérance est vaine.  
Au diable l'un qui parle de l'amour,  
*O fœlices* ceux qui ne font en cour,  
A ces beautez qui *fortiter* cruelles  
*Reddunt semper* nos peines immortelles.  
*Melius est manducare* jambons,  
*Et omnibus* crocheter les lardons,  
*Bibere* vin et manger gras potages,  
*Quam amare* ces superbes visages !  
Mais hé, qui vit digne d'estre honoré,  
Comme immortel ? *qui sine amore*  
Vit icy bas ; Amour, ô grand' merveille,  
Les lourds esprits *abundanter* resveille ;  
L'amour agit en nous *potentiam*,  
*Vim ardoris*, le plaisir *etiam*.  
*Pluto fuit* amoureux de la sorte,  
Que je le suis, et le caut Aristote,  
*Cadit amor* en l'esprit plus parfait,  
Et plus prudent comme la graisse fait  
En lechefritte, alors que la servante  
Tourne la broche en odeur excellente  
Platon a dit que sans l'amour des cieux

N'eussiez esté formez des puissans Dieux.  
*Author ipse* de l'humaine nature  
*Reddit formam* et cause qu'elle dure,  
 Ha ! qu'est-il donc *dulcius amore*,  
*Quid dignius* d'estre au monde honoré,  
 Auprès de luy que puissant je revère.  
 Fi du Donat et du grand Despautère,  
 Qui fut *olim*, mon plus heureux soucy,  
*Verus amor non patitur* feintise,  
 D'estre courtois sa douceur nous advise,  
 Sans luy vrayment *nihil factum fuit* ;  
 Voilà pourquoy comme éternel il vit :  
 Hé ! que ne puis-je en douceur nompareille  
*Osculari* cette bouche vermeille,  
 Et ses beaux yeux, qui puissans ont ravy  
 Ma liberté et mon âme asservi.  
 Folastres yeux j'ay appris de mes maistres,  
*Quod oculi* sont de l'âme fenestres,  
*Vita decus* : ô cruels *oculi*,  
 Hé ! vous avez mon repos assailly.  
 Tousjours ce mot, qui comme un chesne dure,  
*De videte* se trouve en l'escriture ;  
 Et ce beau mot provient *de oculis*,  
 Que l'amour rend parfaitement jolis.  
*Amare quid?* aimer c'est belle chose,  
*Honos mille* l'amoureux se propose,  
 Pour douce fin à ses heureux travaux,  
*Et dulces sunt in amore* les maux.  
*Cupio* donc *amare* ma Sévère,  
 Et pour l'aimer mes peines je revère,  
 Mes longs travaux, *et fumum ardoris*,  
 Qui rend vivant *honorem doloris*,  
*Sic disputo* : l'amour rend excellente,

Car dedans nous *ardorem* elle plante,  
*Ardor ipse* l'essence *generat*,  
 Le monde vit, *qui ante non erat*,  
 Par l'amour seul, et qui en est le père,  
 Dont à l'amour le *totum* obtempère.  
 Faut donc aimer ce petit pendardeau  
 De Cupidon, qui semble au vin nouveau,  
 Qui bout si fort qu'il rompt cercles et pipes :  
*Saepe quoque* il barbouille les trippes.  
 O fort amour, *portas tu aperis*,  
 Et nos esprits d'espérance nourris,  
*Et fine spe* il n'est homme ny beste  
*Qui sit felix* de la faveur céleste,  
 Mais cependant cette indiscretion,  
 De ne sçavoir couvrir sa passion,  
 Et de courir après cet amour folle,  
*Ut scholaris qui fugit* de l'escole.  
 Mais il le faut, puisque j'y suis contraint,  
 Car pour l'amour tout sçavoir est esteint.

---

### Epigrammes.

#### Des femmes.

**F**emme n'est que tempeste  
 Et orage indompté,  
 Le torrent de sa teste  
 Ne peut estre arrêté :  
 Sans cesse on la bataille  
 De revers et de taille,



Et d'estre sur son cu,  
 Bien que l'on la transperce,  
 Qu'on la navre et reperce,  
 Ne peut estre vaincu.

---

**J**E ne veux point pour mon plaisir  
 Femme qui soit par trop lubrique ;  
 Je ne veux point aussi choisir  
 Femme par trop chaste et pudique :  
 Car en l'amoureuse pratique  
 Toutes deux n'entendent point l'art :  
 L'une trop tost veut qu'on la picque,  
 L'autre le veut faire trop tard.

---

De Raymonde.

**I**L n'y a point par tout le monde,  
 Femme plus juste que Raymonde,  
 Et ce d'autant qu'en tout endroit  
 Elle aime à soutenir le droit.

---

### Aventures de Polidor.

Satyre.

**J'**allois un jour parmy la rue  
 Tendant le col comme une grue,  
 Mon chapeau pendant sur le nez,  
 Songeant alors aux malmenez,  
 Que nostre Empereur Charlemagne

Déconfit auprès de l'Espagne,  
Quand il avint qu'un maquereau  
Me vint tirer par le manteau,  
Et puis me dit en haute gamme,  
Monsieur, je sçay bien que vostre âme  
Ne respire rien que l'amour ;  
Je l'aperceus dès l'autre jour,  
Que vous receustes le message  
De mon grand compagnon Pamphage  
C'est pourquoy ayant en la main  
Un sujet qui n'est point humain,  
Une beauté dont la merveille  
Se trouve à Paris sans pareille,  
Et qui n'est jà commune à tous,  
Je me suis adressé à vous,  
Comme à celuy-là qui mérite  
Quelque chose qui soit d'eslite,  
Tant en grace comme en maintien,  
Il ne vous en coustera rien.  
Donc si vostre âme le désire,  
Vous n'avez rien qu'à me le dire :  
Vous verrez si l'objet vous plaist,  
C'est dedans l'isle du Palais  
Où maintenant elle demeure,  
Nous y serons dedans une heure.  
Moy non estonné du discours,  
Que faisoit ce courtier d'amours ,  
Je luy respondis en substance,  
Vrayment tu as eu souvenance  
De moy, sans importunité :  
Je veux bien voir cette beauté,  
Ce beau phénix au monde unique,  
Puisqu'elle n'est à tous publique.

Mon maquereau s'en va devant,  
Et moy m'en allay le suivant  
Assez de loin, en la manière  
Qu'un paysan suit la bannière  
De sa paroisse par les champs,  
Sur la saison du gay printemps.  
Allant ainsi nous arrivâmes  
Enfin au lieu, où rencontrâmes  
Une garce à vingt deux carats,  
Avec un nez mangé des rats,  
Et les oreilles deschirées  
Comme sont les bonnes denrées,  
Qui nous vint tost la porte ouvrir,  
Et qui se mit à discourir,  
Incontinent de sa maistresse,  
Qui remuoit tousjours la fesse.  
Après ces discours nous entrons,  
Où sur les degrez rencontrons  
Cette merveille sans seconde,  
N'ayant sa pareille en ce monde :  
Qui estonnée de nous voir,  
Vint aussitost nous recevoir,  
Se sousriant à bouche ouverte,  
Qui conjuroit desjà ma perte,  
Bien que large comme un grand four,  
Pleine de have et non d'amour,  
Dont à la chambre elle me meine.  
Monsieur, c'est prendre trop de peine,  
Me disoit-elle en y allant :  
Mais vous qui estes des gallans,  
Vous entreprenez pour les Dames  
Les travaux, les froids et les flammes.  
Nous voilà dans la chambre entrez,

Ayant bien monté cent degrez,  
Où je ne voy qu'une couchette,  
Dessus un coffre une espoussette,  
A la fenestre un vieil chassis :  
Sur la couchette je m'assis,  
Pour estre las de la montée :  
Estant là j'eus l'âme arrestée  
A contempler cette beauté,  
Pour laquelle j'estois monté ;  
Qu'à la fin je trouvay si fade,  
Qu'elle me rendoit tout malade,  
Par son vieil visage plastré  
Et ridé comme est un chastré.  
Enfin vers moy elle s'approche,  
Et voulant fouiller à ma poche,  
J'entends celle-là du milieu,  
Me dit alors, m'amour, ha ! Dieu,  
Que pour toy, hélas, je souspire,  
Et que j'endure un grand martyre.  
Veux-tu donc me faire cela,  
Promptement me coucheray-je là ;  
Tu verras que je suis maistresse  
A brimballer des mieux la fesse,  
Remuer le cul et fessier,  
Suivant l'art de nostre mestier.  
Ça, mon cœur, que je te chatouille,  
Pour faire dresser ton andouille :  
Comme fais à un président,  
Qui m'aime d'un amour ardent ;  
A un Financier qui s'avance,  
Plus souvent de courir la lance,  
Dedans la bague de mon bas,  
Quoy ? doncques tu ne voudrois pas,

Le faire pour une pistole ?  
Viens, mon cœur, sans autre parole,  
Combattons du cul et des reins :  
Embrasse mon col de tes mains,  
De ton Catze prend la carrière,  
Pour l'enfoncer en la barrière  
De mon chose, qui est tout prest  
De le combattre sans arrest,  
Et voltigeant sur cette plume,  
Pendant que dessus mon enclume  
Tu battras le fer ardemment,  
Je feray d'un chaud mouvement,  
Conduit d'un peu de violence,  
Doucement couler la semence,  
Afin qu'avec plus de plaisir  
S'accomplisse nostre désir.  
Oyant ces mots, et voyant celle,  
Qu'on m'avoit dit estre si belle,  
Sçavoir tant tours affinez ,  
Je me pris alors par le nez,  
De m'estre laissé comme un buffle  
Conduire en ce lieu par le muffle,  
Car je vis que mon maquereau  
M'avoit mené en plein bordeau :  
C'est pourquoy lors pour m'en deffaire  
En sursaut je fis une affaire ;  
Et descendant sans dire mot,  
Pour ne mettre la chair au pot,  
Trousse mon bagage et mes quilles :  
Je maudis et garces et filles,  
Et surtout ce meschant pendard,  
Qui m'avoit mis en ce hazard.

---

## Epigrammes.

De Jeannot et de Cloris.

**T**ANDIS qu'avec ardeurs nouvelles  
 Jeannot cueilloit les roses belles  
 Les œillets, les boutons fleuris  
 De la bouche de sa Cloris,  
 Il disoit d'une voix peureuse,  
 Basse, tremblante, et langoureuse,  
 N'aviendra-il jamais qu'amour  
 Ton cœur fléchisse quelque jour,  
 A me donner de ta fleur tendre  
 Le fruit que je désire prendre?  
 Ouy, dit-elle, et se plaisant  
 A rebaiser, en rebaisant  
 Jeannot cueillit dedans l'espine  
 Le fruit de cette fleur rosine,  
 Le fruit qui d'un goût savoureux,  
 Combla d'amour ces amoureux.

De Méline et Daphnis.

**M**éline ne soyez rebourse  
 Au bon Daphnis votre berger,  
 Permettez que sa vive source  
 Arrouse votre beau verger :  
 Il entra dedans la closture,  
 Par le conduit de la nature.  
 Du fruit d'amour il vous apporte

Dont le goust est plaisant et doux :  
 De vostre cloistre ouvrant la porte,  
 Pourquoi, sœur, n'en gousterez vous,  
 Puisque toute fille souhaite  
 Gouster du fruit dont elle est faite ?

---

Des Espagnols.

**S**i par les Espagnols sont dits les hommes hmbres,  
 D'un langage grossier, s'en faut-il estonner ?  
 C'est qu'ils veulent chacun à leur mesure auner,  
 Car ils sont vains et noirs, tout ainsi que des ombres.

---

De Jeanne en sa grossesse prétendue.

**J**eanne, qui son ventre portoit  
 Boursoufflé de plus de neuf lunes,  
 Le mal d'amaru ressenoit,  
 Comme sont les douleurs communes :  
 La sage femme là estoit,  
 Donnant un linge à la nourrice,  
 Pour venir faire son office :  
 Mais quand du lit elle approcha,  
 Jeanne toute fière et dépité  
 Son fessier large destacha,  
 Et criant sainte Marguerite,  
 De quatre pets elle accoucha.

---

**Du pauvre Philippot trespasé.**

Tombeau.

**C**y gist Philippot, qui pour saouler Alix,  
 Tant culeta qu'il en perdit la vie :  
 Car sans cesser ou sur bancs ou sur lits,  
 Elle voulut en passer son envie.  
 Il esgoutta toute son eau de vie,  
 Puis se voulut restaurer de coulis :  
 Mais la vigueur des tordions jolis,  
 Qu'avoit Alix inventez en sa braise,  
 Ses roides nerfs rendit tant amollis,  
 Qu'il en mourut. Toy donc qui cecy lis,  
 Va si tu veux que ton culetier plaise,  
 Baiser sa tombe, et la joncher de lys,  
 Alors pourras culeter à ton aise.

**De Margot en son eslection d'amour.**

**N**'est-ce pas user d'artifice,  
 Pour avoir un plaisir plus cher,  
 A Margot d'avoir la saucisse  
 Et le v. du fils d'un boucher,  
 On prend tousjours sur l'apparence  
 Ce que l'on void aussi douteux :  
 Aussi Margot pour assurance  
 A suivy le marché des bœufs,  
 Car c'est la chose la plus seure,



Et nul aussi n'est à sçavoir,  
 Que ces gens là comme meilleurs  
 Beaucoup de chair doivent avoir.

---

### Épigrammes.

A Ysabeau.

**Y**sabeau, lundy m'envoyastes  
 Un lièvre, et un propos nouveau :  
 Car d'en manger vous me priastes,  
 En me voulant mettre au cerveau,  
 Que par sept jours je serois beau.  
 Resvez-vous, avez-vous la fièvre?  
 Si cela est vray, Ysabeau,  
 Vous ne mangeastes jamais de lièvre.

---

D'Aréthuse.

**T**u voudrois donc, belle Aréthuse,  
 Que toute putain fut sans nez ?  
 Si ces vœux t'estoient ordonnez,  
 Vrayement tu serois bien camuse.

---

Aux Dames qui font plus d'estat des sots que des gens d'honneur.

**J**E ne suis point celuy qui s'esmerveille  
 De voir les sots mieux que les advisez  
 Êstre de vous, Dames, favorisez  
 Car chaque chose estime sa pareille.

Contre une Dame.

**V**ous ne devez estre blasmée,  
D'avoir à table fait ce pet :  
Car beaucoup, et moy par effet,  
Sçavons qu'estes fort entamée.

---

A Triboulet.

**T**riboulet, tu ne fais que mesdire de moy,  
Quelque part que tu sois, et moy tout au contraire  
De bien dire de toy : mais j'ayme mieux me taire :  
Car un chacun sçait bien que je mens comme toy.

---

Au même.

**T**u as l'âme si jalouse  
Triboulet, de ton espouse,  
Et le cœur si fort outré  
De ce venin, qu'à toute heure  
Tu désires qu'elle meure,  
Ou bien que je sois castré.

---

**Le Paranymphe de la vieille qui fit un bon office.**

Satyre.

**S**ur un vieil rebec plein de rouilles,  
Plus que la royne des andouilles,

Niflesest, vieil et ancien,  
Je veux chanter la Réthorique  
D'une vieille médaille antique,  
La seule cause de mon bien.

Ne pense point, vieille Savate,  
Que ma muse soit tant ingrate,  
Qu'elle t'aye mis en oubly :  
Je veux chanter par tout le monde  
Ta sapience et ta faconde,  
En crieur de verre joly.

Toute cette sotte canaille,  
Qui va criant huistre en escaille,  
Ciboules, la mort aux souris,  
Mes beaux navets, ma grosse guigne,  
Ne chanteront, ô mère digne,  
Que tes vertus dedans Paris.

Pies, corbeaux, hiboux, corneilles,  
Viendront nicher dans nos oreilles,  
Ne crouassant que tes vertus ;  
Nous assurant en leur ramage,  
Que tu as fait par ton langage  
Cent mille hommes becques cornus.

Nos pigeons, nos oisons, nos canes,  
Nos chiens, nos chevaux, et nos asnes,  
N'entonneront autres chansons :  
Les aveugles dessus leur vielle,  
Ne chanteront autre nouvelle,  
En mendiant dans nos maisons.

Mille farceurs et mille masques,  
Sur leurs petits tambours de basques,  
Te chanteront en leurs planplans :  
Le frifri de nos léchefrites,  
Et le glou glou de nos marmites,

En bouilliront plus de mille ans.

Regnier, Bertelot, et Sigogne,  
Et dedans l'hostel de Bourgogne  
Vautret, Valleran, et Gasteau,  
Jean Farine, Gautier Garguille,  
Et Gringalet, et Bruscombille.  
En rimeront un air nouveau.

Souris en leurs tendres cassines,  
Putois, belettes, martes, foynes,  
Et les chats en leur miaou,  
Les oiseaux en leur tilelire,  
Nous entendront chanter et bruire  
Tes prouesses sur le filou.

Tu es plus fine, vieille drogue,  
Que Moregard cet Astrologue,  
Qui fit jadis un Roy en l'air :  
Tu es plus fine que la Brousse,  
Et que César qui va en housse  
Dans le sabbat comme un éclair.

Cette vieillisse vénérable  
Est plus sçavante que le diable,  
Et Belsebuth n'en sçait pas plus :  
Car le miel coule de ta langue,  
Tout ainsi qu'en la caquessangue,  
De nos fesses coule le flus.

Tes mots coulent, vieille Druïde,  
Mieux que la veine hémorrhoyde  
D'un vieil podagre estropié :  
Tes mots roulent comme des boules :  
Le renard qui preschoit les poules  
N'avoit pas tant étudié.

Cy pris, cy mis que quelque fille  
T'ait approché d'un fil d'aiguille,

Les talons luy deviennent cours :  
 Fourrez dedans, branslez la queue.  
 Car la voilà toute estendue,  
 Au plus petit de tes discours.

Lucrèce fait bien de la sotte,  
 Et ne veut pas qu'on la biscotte :  
 Mais je mettray pour un chequin,  
 Que si de toy elle s'accointe,  
 Vous la verrez aller main jointe,  
 Prier d'amour le bon Tarquin.

Pauline fait bien la sucrée,  
 En dédaignant d'estre bourrée,  
 Par Decie noble Romain :  
 Mais je gage que sans Anube,  
 Cette cruelle eust fait le cube,  
 En t'accointant d'un tournemain.

Comme après la lyre d'Orphée  
 Suivoit une roche coëffée :  
 Ainsi auprès de tes patins,  
 Courtisans, paillards, et ribaudes,  
 Ainsi qu'autour des chiennes chaudes,  
 Vont aboyant mille matins.

Pour la mule qui rien n'engendre,  
 Si elle veut ton conseil prendre,  
 La matrice luy enflera,  
 Et fera contre la nature  
 Que quelque vieille créature  
 De deux cents ans enfantera.

Si dessus un troupeau de chèvres  
 Quelques mots sortent de tes lèvres,  
 En humeur sont tous les bouquins :  
 Ils vont bêlant, branslant leurs queues,  
 Pour baiser leurs dames barbues

De leurs sales villebrequins.

Dans la maison tout multiplie,  
Le pigeon en hyver parie,  
Quelque veau naist tous les beaux jours,  
L'œuf est tousjours au cul des poules,  
Et le bien vient à grandes foules,  
Où sont logez ces yeux d'amours.

Sans pistache, sans cantharide,  
Elle vous rend le flanc humide,  
Plein de semence et bon paillard ;  
Et quoy qu'on le fasse sans cesse,  
Sur la croupe ny sur la fesse  
Vous n'en avez pas moins de lard.

Qu'un viel chastré privé d'andouille,  
Contr'elle un peu son cas chatouille,  
Il n'est jamais des frigidis :  
Mesme au pays où elle habite,  
Tous les hongres pour son mérite,  
Ont jà perdu tous leurs crédits.

Quoyque vieille sempiternelle,  
Cette vieille est paillarde et belle,  
Autant qu'elle a esté jamais,  
Ne courbant point sa droite espaule,  
Ayant comme Amadis de Gaule,  
La barbe blanche et le teint frais.

Quelquefois donc, à faute d'autre,  
Dessus sa cuisse l'on se vautre,  
Nous la baisons, vieille qu'elle est :  
Elle nous dit, j'entends l'escrime,  
Et nous aussi sur la maxime,  
Que v.. bandé n'a point d'arrest.

Plustost sorcier d'elle est le diable,  
Qu'elle n'est sorcière et taillable

De ce rusé maistre Gonnin :  
 Par trop rusée est la sorcière,  
 Elle prendroit à la pantière  
 De tous les diables le plus fin.

Au sabbat la bande sorcière  
 Du diable baise la croupière,  
 Idolatrant un bouc cornu ;  
 Mais tout au contraire le diable  
 Offre la chandelle à son rable,  
 Et tout dévot la baise au cu.

Elle cause bien à merveille ;  
 Sur le printemps la douce abeille,  
 Vient picorer sur ses estrons  
 Le miel, amy de la nature,  
 Que par après en confiture  
 Avidemment nous dévorons.

Que si son cul le miel distille,  
 De sa bouche faite en estrille  
 La manne coule à pleins vaisseaux,  
 Et le nectar et l'ambrosie,  
 Dont Jupiter se rassasie,  
 De la morve de ses naseaux.

Si sous le pli de sa chemise  
 Un petit pet elle organise,  
 Vous jugerez parfaitement,  
 Que Pindare ce docte chantre  
 Pince sa lyre dans son ventre,  
 Tant elle pette artistement.

Bref, il y a quelque mystère  
 En tous les faits de ma commère :  
 Et comme en l'alphabet hébreux  
 Chaque lettre a son sens mystique,  
 Ce vieil singe cabalistique

Est tout aussi mystérieux.

Bref, je suis tant redevable,  
Vieille plus fine que le diable,  
Pour avoir fait l'amour pour moy,  
Que tu seras mon Connestable  
Et mise à ma première table,  
Si quelque jour on me fait Roy.

S'il faut qu'un jour vieille tu meure,  
Puisque mourir c'est chose seure,  
Tu mourras dans nostre quartier ;  
Puisque tu as toute la vie  
Tant aimé la fauconnerie,  
Je te feray part du gibier.

Tu m'as pippé par ton adresse,  
Vieille Sybille, une Déesse,  
Que j'honore plus que mes yeux :  
Et faut-il pas en récompense  
Que je preste toute assistance  
Au foible trot de tes ans vieux.

Puisses-tu, vieille Cybelle,  
Vivre tousjours comme immortelle :  
Que la puce mal à propos,  
Le morpion, ny la punaise,  
Ne viennent point troubler ton aise,  
Ta pasture, ny ton repos.

Dieu te doint escuelle profonde,  
Et le ventre à la table ronde,  
Et de ton dos la longe aux feux :  
Dieu te rende toute ta vie  
De l'hospital comme bannie,  
Pour ne mourir entre les gueux.

Qu'à la tigne, qu'à la podagre,  
A la migraine, à la chiragre,



De t'offenser soit interdit  
 Et après la mort flandrière,  
 Deux asnes dans une litière  
 Te portent droit en Paradis.

---

L'anti-mariage d'un cousin et d'une cousine  
 de Paris.

Satyre.

**V**ous épousez donc ce fantosme,  
 Fondé sur un vieil axiome,  
 Que chair de cul n'a point de sens :  
 Que le sang ny le parentage  
 N'altèrent point un mariage.  
 Si vous faites quelque présent.

Ne doutez plus de la dispence,  
 Auctorisez tost vostre offence,  
 Vos patentes ont eu leur sceau :  
 Pendez mon fils, pendez ma fille  
 Quatre jambons à la cheville,  
 Qui est sous un ventre de veau.

Mais pour tronçonner vostre lance,  
 Un petit cas de conscience  
 Je vuideray sur le bureau,  
 Et prouveray en Philosophe,  
 Qu'un inceste de telle estoffe,  
 Est pire que tout un bordeau.

Je me porte bien, je demande  
 Tant j'ay la bedaine friande,

Ny plus ny moins qu'un carnaval,  
Manger la chair tout le Caresme :  
L'on le permet, mais à moy-mesme  
Le jugement, si je fais mal.

L'intention un chacun juge,  
Si c'estoit après le déluge,  
Si vous estiez Eve ou Adam,  
Je vous dirois, plus je n'en gronde,  
Ne laissez point faillir le monde,  
Ma cruelle poussez dedans.

Mais à cette heure que nous sommes,  
Et tant de femmes et tant d'hommes,  
Alliez vous à vos amis,  
N'allons chercher, Nérons sévères,  
Contre le ventre de nos mères,  
Un inceste qui n'est permis.

Un bon chien couche avec sa mère,  
Avec sa sœur, avec son frère,  
Mais le chétif il n'en sçait rien :  
Moy qui ay l'âme raisonnable,  
Et je commets chose semblable,  
Ne suis-je pas pire qu'un chien ?

Ha ! si j'estois que de vos pères,  
Vous marcheriez tous en galères :  
Et pour oster un tel abus,  
A l'heure de vos espousailles  
Je vous ferois castrer, canailles,  
Auprès du cul tout rasibus.

Lors petit foireux Misanthrope,  
Petit modèle d'un Esope,  
Vous ne seriez plus amoureux :  
Au lieu d'un mignon de couchette,  
Vous serviriez d'un estaffette,

Ou d'un portier dans les Chartreux.

Vous seriez toute vostre vie,  
Dans les sérails de la Turquie,  
Un Eunuque sans magasin :  
Vous garderiez la jalousie,  
Vous seriez un cheval d'Hongrie,  
Et non pas un petit roussin.

Encor ce que plus je déteste,  
C'est qu'ils disent, bran pour l'inceste,  
Soit des contes pour resvasser ;  
Le péché est si près des fesses,  
Que seulement deux bonnes vesses  
Nous suffiront pour l'effacer.

Pour augmenter le parentage,  
Il se faut joindre davantage,  
Le sang en sera plus espais :  
Vostre esprit seroit assez souple,  
Incestueux et maudit couple,  
Si le grand Dieu estoit niais.

Mais cè Dieu a des commissaires,  
Des sbires, bourreaux, et Notaires,  
Qui vous faisant vostre procez,  
Ne vous feront plus belle aumosne,  
Sinon que chez Messer Plutone  
Ils puniront tous ces excez.

Gardez donc cette tâche d'huile,  
Sur vostre chef tombe la tuile,  
Vous ferez un monstre d'enfant,  
Qui portera yeux de chouette,  
Pieds de lézard, cul de levrette,  
Gorge de loup, nez d'éléphant.

Velu ainsi que la pélisse  
Il rampera en escrevisse,

Et grondera comme un pourceau :  
Crotté ainsi qu'une gammache,  
Il pleurera comme une vache,  
Et puis rira tout comme un veau,  
Si au moins comme la vipère,  
En naissant il tuoit sa mère,  
Vous ne verriez pas vos malheurs,  
Ny monstrent dans un jeu de paulme,  
D'un bateleur maistre Guillaume.  
Ce monstre nay de deux pecheurs.

Mais ce qu'il me fait tous deux plaindre,  
Le diable est fin : il est à craindre,  
Que l'avorton incestueux,  
Après avoir tué son père,  
Ne vueille encor baiser sa mère :  
Une poule fait bien deux œufs.

Je frémy, je pleure, je tremble,  
Je vay le trop, le galop, l'amble :  
Las ! en changeant de qualité,  
J'ay grande peur que de Poète,  
Je ne chante comme Prophète  
Pour les fables la vérité.

Que le sabbat ne le permette,  
Sorciars nouez son esguillette,  
Commandez que ce limaçon  
Se retire dans sa coquille,  
Et que ce fin manche d'estrille.  
Devienne froid comme un glaçon.

Las ! que s'il fait le chicque-chaque,  
Son bagage soit mol et flasque,  
Comme un gant qui n'a point de main,  
Et qu'il aye moins de furie,  
Qu'une vieille pomme pourrie,

Pour canonner un mur d'airain.

Aimez-vous ce muet idole,  
Ce petit moucheron d'escole,  
Ce marmouset et ce grimau ?  
L'aimez-vous bien ce beau bardache ?  
Ah ! vous avez des yeux de vache,  
Si vous aimez les yeux d'un veau.

Quant est de moy, si j'estois fille,  
Que ma graisse comme l'anguille  
Par la queue ne coule pas,  
Fust-il un Empereur de Rome,  
J'aimerois mieux avoir un homme,  
Que quatre cent mille ducats.

Que la veille de vostre nopce  
Soit l'avant-jour de vostre fosse ;  
Et si vivez un an entier,  
Que viviez en telles destresses,  
Que n'ayez pour boucher vos fesses  
Quatre feuilles de bon papier.

O prodige, aimer sa cousine,  
Où est la vengeance divine ?  
Puisque vous vous dites Docteur,  
Je jure sur vos escritaires,  
Que vos livres n'ont point d'histoires,  
Pour y fournir quelque bonheur.

Baldus, Cujas, Jason, Barthole,  
Et tous ces vieux pedans d'escole,  
Le droit Canon, le droit Civil,  
Considérant un tel inceste,  
Mettront au bas de la requeste  
Pour un *fiat*, un beau *nihil*.

Pour ce péché, que je déplore,  
Abisma Sodome et Gomorre.

Est-il honneste qu'un parent  
 Dessus sa parenté se vautre,  
 Comme on entasse l'un sur l'autre  
 Dedans un caque des harens ?

Si jamais l'Antechrist arrive,  
 Il naistra dit-on d'une Juifve,  
 D'une nonnain, d'un Turlupin :  
 Moy au contraire je me pense,  
 Que l'Antechrist prendra naissance  
 D'une cousine et d'un cousin.

La douleur tue ma parole,  
 Mais le bon démon me console,  
 Parmy la rage et le dépit :  
 C'est qu'un jour estant misérable,  
 Vous nous direz, de par le diable,  
 Le satyre l'avoit bien dit.

---

### Sonnet.

Qui voudra voir comme un diable me fut,  
 Me transperçant à la septiesme coste,  
 Qui voudra voir comme le sang il m'oste,  
 Me tourmentant de son humide bout ?

Qui voudra voir comme il m'esreine tout  
 Toute la nuit, et trop importun hôte,  
 Me contraignant d'avoir la cuisse haute,  
 Pour recevoir au large son esgoust ?

Me vienne voir il verra mon derrière,  
 Ord et vilain de la sale matière,  
 Qui coule au long jaune comme un escu :

Et si alors quelque pitié le touche,  
 Il tirera la langue de sa bouche,  
 Pour doucement m'en essayer le cu.

---

### Épigrammes.

**D'**un sang grossier vous estes faite,  
 Prenez donc au poing la cliquette,  
 Et vous en servez d'esventail :  
 Non que personne ne s'abuse,  
 On vous devoit mettre recluse,  
 Et vous loger en l'hospital.

---

**H**E! voyez que ce page est maigre,  
 Las, il ne boit que du vinaigre;  
 Merveille qu'il a tant vescu :  
 Son pain est dur comme une souche,  
 Et la chair qu'on prend par la bouche,  
 L'escuyer luy met par le cu.

---

**T**oute la marque de Noblesse,  
 Qui est chez vous, prend son adresse,  
 De vous, Madame, seulement :  
 Car vostre mary à toute heure  
 Va prestant le sien à usure,  
 Vous, le prestez fort librement.

---

**Adieu à la Cour du Parlement.**

**A**yant passé jà dix-huit mois de temps  
Avecque vous, puisque vous je prétends,  
Je ne veux point m'en aller de ce lieu,  
Qu'au départir je ne vous dise adieu.

Commençons donc selon vos rangs :

Adieu Messieurs les Présidens,  
Adieu les Conseillers ensemble,  
Car vous estes trop ce me semble,  
Pour vous saluer un à un,  
Et vous nommer tous un chacun.

Adieu donc routiers et novices,  
Adieu les escus des espices,  
Adieu la grand Chambre dorée,  
De toutes la plus honorée :  
Adieu la Chambre des enquestes,  
Adieu les Maistres des Requestes,  
Adieu Messieurs de la Tournelle  
Pour la justice criminelle.

Adieu les petites chambrettes,  
Où l'on appreste les beuvettes ;  
Adieu grand' Salle fréquentée  
De ceux, qui attendent l'entrée  
Ou la sortie de Messieurs.

Adieu les bancs des procureurs,  
Adieu Greffes et Greffiers,  
Adieu registres et papiers.  
Adieu deffauts, adieu congez,  
Adieu les arrests non chastrez,  
Adieu les prompts exécutoires,  
Adieu les interlocutoires,



Adieu demandes et défenses,  
Entérinements et sentences.  
Adieu vérifications  
De grâces et rémissions,  
Ou d'ordonnances, ou d'Edits :  
Adieu rigoureux interdits,  
Adieu plaidoyers à répliques,  
Adieu duplicques et tripliques,  
Advertissement introduit,  
Adieu griefs et contredit,  
Responses et saluations  
Et nouvelles productions.  
Adieu inscription en faux,  
Adieu aussi lettres Royaux,  
Adieu les requestes Civiles,  
Inventaires beaux et subtiles,  
Pour un procès renouveler,  
A faire valoir le mestier.  
Adieu lettres dédicatoires,  
Adieu les anticipatoires,  
Adieu renvoys, rélutions,  
Adieu les évocations :  
Reliefs d'appel, appointements,  
Désertions, reliefvements,  
Et toute telle mercerie  
De Greffe ou de Chancellerie.  
Adieu droit civil et canon,  
Adieu Barthole, adieu Jason,  
Adieu lettres entérinées,  
Loix et causes envenimées.  
Adieu encore gros volumes,  
Plein de statuts et de coustumes,  
Dont la diverse multitude

M'a fait abandonner l'estude.  
Adieu les édits de nos roys,  
Les ordonnances des François.  
Si vostre force estoit gardée,  
La France en seroit mieux réglée.  
Or adieu donc toute autre chose,  
Qu'un avocat fameux propose,  
Pour bien prouver de son costé  
Qu'il a le droit et l'équité.  
Adieu advocats consultans.  
Adieu les advocats plaidans,  
Adieu qui ne faites qu'escrire,  
N'ayant pas la fin de bien dire.  
Adieu advocats escoutans,  
Adieu encor les promenans,  
Adieu la robe et le bonnet,  
Adieu chaperon et bourlet,  
Adieu le saye et la cornette,  
Adieu les cornes de la teste.  
Adieu, vous plaidans obstinez,  
Qui à chicaner consumez  
Tout le meilleur de vostre bien,  
Multipliant le tout en rien.  
Adieu tous clerks et procureurs,  
Adieu crottés solliciteurs,  
Adieu les postulans aussi,  
Qui faites signer par autruy.  
Adieu laquais, adieu valets,  
Adieu les mules et mulets,  
Et bref, pour le faire plus court,  
Adieu dis à toute la cour :  
Car je n'ay propre le cerveau  
Pour le tumulte d'un Barreau.

**Epigrammes.**

**V**ous estes fine et fort habile,  
 D'avoir choisi tel serviteur,  
 Car selon le bruit de la ville  
 Un sot pour vous est le meilleur.

---

**I**l fait bien le froid et le sage,  
 Il fait le brave, l'invaincu ;  
 Il fait bien un maquereilage,  
 Mais il fait bien mieux le cocu.

---

**C**e quatrain est fort magnifique,  
 Mais défectueux en cela,  
 Q'on ne l'a point mis en musique,  
 Pour chanter un sol la mi la.

---

**S**ous ce tombeau gist une femme,  
 Qui autrefois eut si grand c.,  
 Qu'avec des boules à canon,  
 On y jouoit au trou Madame.

---

**Dialogue de Vénus et de Bacchus pour les  
 desbauchez.**

*Vénus.*

**J**E suis le plaisir et la vie  
 Des Dieux et des hommes aussi.

*Bacchus.*

Je suis le bonheur et l'envie  
De ceux qui n'ont point de soucy.

*Vénus.*

C'est moy qui repeuple la terre,  
Sans moy tout périroit icy.

*Bacchus.*

C'est moy qui fais au soin la guerre,  
Tout mourroit sans moy de soucy.

*Vénus.*

J'eslève les basses personnes,  
Je rend leur esprit éclairci.

*Bacchus.*

Aux miens je donne des couronnes,  
Et leur fais bannir le soucy.

*Vénus.*

Aymant sans crainte et sans martyre  
Vous rendez tout mal adoucy.

*Bacchus.*

Les philosophes me font rire,  
Mieux qu'eux je charme le soucy.

*Vénus.*

Mon fils aime les artifices,  
Mais moy je n'en fay pas ainsi.

*Bacchus.*

Les dames sont bien mes délices,  
Mais je n'aime point le soucy.

---

## Portrait d'une Dame.

Satyre.

Que Méduse horrible et pasle  
 Trempe quelque vieux torchon sale  
 Au centre d'un profond retrait ;  
 Je veux louer une furie,  
 Qui sans aucune flatterie  
 Se représente en ce portrait.

---

## Epigrammes.

A une Bossue.

Vous me demandez des vers,  
 Et vous n'allez qu'à l'envers,  
 Tout ainsi qu'une escrevisse,  
 Portant en toute saison  
 Sur son dos une maison,  
 Faite sans nul artifice.  
 Faisant besogne subtile,  
 Il demande à Priape l'huyle,  
 Qui luy dégouste du cerveau :  
 Pour pinceau il print une andouille  
 Et ses couleurs dedans la couille,  
 Que portoit un vieil macquereau.  
 Le peintre désireux du lucre,  
 Luy fit la teste en pain de sucre,  
 Comme une chausse d'hypocras :

Ou pour servir de bourguignotte,  
Que pour louer au Mardy gras,  
Aux fols en guise de marotte.

Et prit pour objet de ses yeux  
Un bon vieux limier tout crasseux,  
Léchant les bords d'une marmite :  
Luy fit le nez comme un boissier,  
Où toutes drogues d'un barbier,  
Les deux joues en pommes cuites.

Il luy fit l'oreille pendante  
Comme d'une chienne courante,  
Les narines comme un chevreau,  
Le muffle comme une lyonne,  
Ou qui soustient une colonne,  
Ou la cornière d'un tombeau.

Pour luy pourtraire le derrière,  
Attendu que n'estoit entière,  
Le peintre soudain s'imagine  
Voir sur deux leurs my-mangez  
Cinq clous de girofle arrangez,  
Dans le fourneau d'une cuisine.

Pour luy bien pourtraire le sein,  
Ce bon peintre print son dessein  
Sur une andouille my-farcie ;  
Et pour luy faire le teton,  
Représente au vif un ballon,  
Dont on a crevé la vessie.

Il fit la couleur de cette œuvre  
Comme peignant une couleuvre,  
L'esté bruslé de sa chaleur ;  
Ou de mesme qu'on voit la suye,  
Tant soit peu trempée de pluye,  
Sur la queue d'un ramoneur,

Ou en hyver comme les cuisses  
 D'une vendeuse d'escrevisses,  
 Et d'une poule d'Inde l'œuf.  
 Bref, qui veut en voir le registre,  
 Prenne à Noël sur le Pont-neuf  
 Les jambes de quelque belistre.

---

**J**E ne dois point estre repris,  
 Si tousjours je f.us quelque femme,  
 Parce que je veux rendre l'âme,  
 Au mesme lieu où je l'ay pris.

---

### Satyre.

D'un petit Courtisan.

**M**onstre du pays où nous sommes,  
 Nature te faisant le groin  
 Pensoit faire quelque sagoin,  
 Deshonneur du reste des hommes,  
 Petit sibilot et demy,  
 Fils d'une mouche et d'un fourmy.  
 Ou bien nature qui s'escarte  
 De son costumier réglement,  
 T'a fait de l'humain excrément :  
 On en voit auprès de Montmarte,  
 Qu'un Suisse après un bon repas  
 A fait plus gros que tu n'es pas.  
 Ta teste n'est qu'une vessie ;  
 Les vents, qui s'y logent souvent,

Feroient moudre un moulin à vent ;  
Et ta figure raccourcie  
Semble à un gueux que je vis hier,  
Bas accroupy sur le fumier.

Tu ne vaux qu'au coin d'une rue,  
A crier des sottés chansons,  
Amasser les petits garçons,  
Pour leur y voir faire la grue,  
Ou le soir avec ton caquet,  
Pour enseigner un perroquet.

Puis avec tes sottés prières,  
Tu demandes par vanité,  
Des blonds cheveux d'une beauté.  
Il te faudroit les estrivières,  
Et puis afin de te lever  
Un couple de chiens te crier.

Tu ne vaux pas la moindre crotte,  
Qu'on void auprès de ta maison ,  
Ame de veau, teste d'oison :  
Ta maistresse est une marotte,  
Et de ton chapeau de castor  
La coeffe est la peau d'un butor.

Avecque ta rime profane,  
Qui des belles va mesdisant,  
Tu parois bouffon mal plaisant :  
Il se faut mocquer de cet asne,  
Et coiffé d'un sale urinal  
Le mener au moulin banal.



## Satyre.

Contre un qui fait le Philosophe.

Après tant d'amoureux ennuys,  
 Tant de privautés mutuelles,  
 Tant de jours ou plustost de nuits,  
 Sans apprendre de vos nouvelles,  
 Je vous trouve ingrâte beauté,  
 Baisant les mains d'un hypocrite :  
 Si vous cherchez la sainteté,  
 Elle n'est point en cet Héremite.

C'est un magicien, bien content  
 D'exercer sa force magique,  
 Mais il ne peut faire qu'autant,  
 Que fit l'autre à son Angelique :  
 Que n'est-il plustost empesché,  
 Tenant au poing ses patenostres,  
 A pleurer quelque vieux peché,  
 Qu'à penser à en faire d'autres.

En racontant hors de saison,  
 Quelque jour de la vieille escrime,  
 Il ne discourt point par raison,  
 Il n'est que Philosophe en rime.  
 De quelle grace eust-il esté,  
 Avecque sa robe fourrée,  
 Et son chapelet au costé,  
 S'il n'eut commencé la bourrée.

Il fait trop de l'homme rassis,  
 Il feroit bien mieux l'Astrologue :  
 Que n'est-il au Pont-neuf assis,  
 Pour vendre aux passans quelque drogue ?

C'est un compositeur d'Almanachs ,  
 Dont la science est imparfaite,  
 Belle, aussi ne le croyez pas,  
 Car ce n'est rien qu'un faux prophète.  
 Ces baisers m'estoient destinez,  
 De ma peine la récompense,  
 Cependant vous les prophanez ,  
 A ce docteur en ma présence.

Mais puisque vostre volonté  
 De toutes les miennes dispose  
 A si forte nécessité  
 C'est bien en vain que je m'oppose.  
 Donnez luy cent baisers divers,  
 D'une bouche toute de rose,  
 Pour ce qu'il met la Bible en vers,  
 Mais non pas pour une autre chose.

---

### Epigramme.

**F**leurance, quand tu fais la belle ,  
 L'un te prend pour une putain,  
 L'autre pour une maquerelle :  
 Moy qui ne sçais rien de certain,  
 A voir tes façons il me semble  
 Que tu es l'une et l'autre ensemble.

---

### Stance.

**P**AN qui de Doris jouyssoit,  
 Chez elle un jour le temps passoit,

Avecque la femme à la prime ;  
Et pour avec elle flatter,  
Il fit en sa place jouer,  
Son mary le vieillard Alime.  
Soudain il entend un conflict,  
Qui fait bientost mouvoir le lic,  
Par leurs doux mouvemens contraires :  
Et puis pour le fait paillier  
Tremblant on ouï Pan crier,  
Alime fais-tu les affaires ?  
Le bonhomme respond tout bas,  
Parbleu ce jeu ne me plaist pas,  
Et fit une piteuse trogne.  
Mais je voudrois sçavoir un peu,  
Si ce fut pour son mauvais jeu,  
Ou pour sa femme qu'on besogne.

---

### Epigrammes.

**M**argot un soir à la Lune,  
En trayant sa vache brune,  
Tenant le pot à la main,  
De son lait à demy plein,  
Disoit, semble que la source  
De Jacques a mesme course :  
Je la tire tous les jours,  
Et elle renaist tousjours.

---

D'un Paresseux.

**R**emy le paresseux, prest sur l'eschelle à pendre,  
 Tremblant dit au bourreau, sus, sus, despeche tost.  
 Car je crains que quelqu'un me remarquant ça haul,  
 Me fasse prendre encore la peine de descendre.

---

 Louange du Maquerellage.

Satyre.

**F**ormidor, qui n'as point le cœur d'un dur rocher,  
 Qui es sujet aux coups qui assaillent la chair,  
 Et qui souvent as eu par la flèche acérée,  
 De l'amour ce grand Dieu la poitrine ulcérée,  
 Je te prie, dis-moy, quand tu sentois ainsi  
 Roder dedans ton cœur un amoureux soucy,  
 Quel esprit tu avois? quelle raison? quelle âme?  
 Confesse, Formidor, si l'amoureuse flamme  
 T'eust consommé du tout, si benigne au besoin  
 Quelque femme n'eust eu de ta misère soin :  
 Ce que tu as esté avant ton mariage  
 Pense que chacun l'est : car c'est la douce rage,  
 Dont amour tourmentoit ton cœur si doucement,  
 Pour tourmenter autruy, puis eut ce pensement  
 Fait avoir devant toy une femme coupable,  
 D'avoir rendu piteux un cœur impitoyable ;  
 D'avoir rendu facile à son fidèle amant  
 Une qui se mocquoit ainsi de son tourment ;  
 D'avoir sommé de mort un homme, dont la vie

A faute de secours alloit estre ravie.  
Dis, qu'ordonnerois-tu à cette femme-là,  
Après avoir meurement pensé à cela ?  
Combien de grands seigneurs martyrisez en l'âme,  
Pour ne pouvoir jouyr des beautez d'une Dame,  
Fussent morts, et combien l'amoureuse prison  
Eust fait perdre d'enfans, espoir de leur maison ?  
Combien de citoyens diversement utiles,  
Au salut et l'honneur de leurs natales villes,  
Forcenez de l'amour eussent finy leurs jours,  
Sans l'ayde salutaire, et l'utile secours  
De quelque maquerelle extrêmement accorte,  
De rendre revivante une espérance morte.  
Habitez en repos vos ombreux monumens,  
Et fleurisse l'œillet dessus vos ossemens,  
Vous qui fistes la loy, qui dignement ordonne,  
De branchage de chesne une verte couronne  
Au vaillant citoyen, qui au fort des combats  
A son concitoyen guaranty du trespas.  
En cette saison là, Thoinon tu devois naistre,  
Et non en celle-cy, qui trop dure et champestre,  
Ne te fait qu'aboyer, enviant le support,  
Que l'on donne aux amans qui tirent à la mort.  
Si en telle saison tu eusses pris naissance,  
Ton los eust surpassé les honneurs de Laurence,  
Combien qu'elle ait nourry de son second tetin  
Les gemeaux fondateurs de l'Empire Latin,  
Et qu'elle fut tant grasse, et si chaude qu'on trouve  
Qu'elle s'acquist le nom d'une impudique louve :  
Nom qui fut toutesfois si plaisant aux Romains,  
Qu'ils le sacrifioient chacun à jours certains.  
O qu'ingrat est le temps où maintenant nous sommes,  
O qu'ingrate est plustost la nature des hommes,

Si ce temps te rendoit ton honneur mérité,  
Suivant de nos ayeuls la grande sainteté,  
On te feroit un temple, et aux places publiques  
Tu serois eslevée en pourtraits magnifiques,  
On t'offriroit des vœux ; et en toutes saisons  
S'invoqueroit ton nom par humbles oraisons :  
Tu serois sur toute autre en gloire et en estime,  
Et ta vocation ne seroit pas un crime .  
C'est un acte inhumain et plein de mauvaistié,  
D'estimer vicieuse une humaine pitié,  
De hayr un bienfait, sans lequel notre race  
Périssoit à l'instant, et priveroit la masse  
Du monde des mortels, qui à l'instant aussi  
Par nostre genre esteint seroit comme obscurcy.  
Si tel bienfait est crime, et si c'est une offense,  
De tremper un cœur aigre au miel de l'éloquence,  
Si le doux passetemps de Vénus est péché,  
Donc que les siècles vieux ne l'ont ils empesché ?  
Pourquoy l'ont-ils permis à ceux, dont la nature  
Estoit si charitable et si sainte et si pure ?  
Eux voyant que leur peuple à tout moment estoit  
Blessé mortellement des traits, que luy jetoit  
L'enfant Cyterien, firent pour le remède  
De ce mal violent, qui tous autres excède,  
Ordonner par endroit quantité de bordeaux,  
Dans lesquels habitoient d'excellens maquereaux,  
Et un troupeau chenu de doctes maquerelles,  
Qui là vivoient en paix sans aucunes querelles.  
Là ceux-là que l'amour avoit tout massacrez,  
Rendus plus secs que bois, et plus deffiguez  
Qu'un simulacre antique, à qui le temps et l'âge  
Ont gasté de longtemps le corps et le visage,  
Alloient chercher secours, qui leur estoit donné,

Si tost que dans leurs doigts l'argent avoit sonné :  
Tout charitable effet mérite récompense.  
Il y aurait autant, Formidor, d'apparence,  
Qui pour nostre santé font purger nos roignons ;  
Car d'un seul petit point discorde leur office :  
C'est que le Médecin purge par l'orifice  
Du derrière venteux ; l'autre par celui-là  
Du devant ; seulement le discord est cela.  
Et puis s'il est permis de comparer la chose  
Qui est basse et petite à la plus haute, j'ose  
Dire qu'entre les Dieux aucune déité  
Du macquerellage saint tint l'immortalité.  
Qu'estoit jadis Vénus autre que macquerelle,  
Et son fils Cupidon estoit-il autre qu'elle ?  
Qu'estoit Mercure alors, qu'au son de son pipeau  
Il endormist Argus, autre que macquereau ?  
Qu'estoit une Junon, qu'estoit une Hyménée,  
Alors qu'ils présidoient à la feste ordonnée  
Des jeunes mariez, les exhortant d'avoir  
Bon courage, et de faire au combat leur devoir ?  
Si donc les habitans du céleste héritage  
Se sont plus maintefois au doux maquerellage,  
Pourrois-tu l'animer de courroux contre ceux,  
Qui les vont imitant d'un soin non paresseux ?  
Les actes que l'on fait au patron des célestes,  
Ne sont point vicieux, ne sont point deshonestes :  
Les Dieux ne pechent point, Formidor : par ainsi  
Ceux qui les vont suivant ne pechent point aussi.  
Les Déitez ne sont seulement macquerelles,  
Elles sont davantage, et pratiquent entr'elles  
Sans mariage aucun les plaisirs de Vénus :  
Les grands pour leurs plaisirs à rien ne sont tenus.  
Mesmes les Déitez, que vierges on estime,

Trouvent que le plaisir de Vénus n'est pas crime.  
Pour preuve de cecy, les Pièrides sœurs,  
Desquelles on reçoit tant de rares douceurs,  
Me seront pour tesmoins : c'est chose très-certaine,  
Que Calliope, honneur de la sainte neufvaine,  
De son lut et à l'air de ces douces chansons,  
Faisoit danser les bois et arrêter les courses  
Des torrens, et domptoit la cruauté des ourses.  
La céleste Uranie eut du nepveu d'Atlas  
Line, dans les plaisirs dont on n'est jamais las.  
Les autres désirant paroistre plus discrettes,  
N'ont jamais déclaré leurs amitez secrettes.  
Peux-tu donc à bon droit le commerce empescher  
De Vénus, qui doit estre en ce monde si cher.  
En ce temps, Formidor, les vagabondes nues,  
Ny les dents d'un serpent, ny les pluyes menues,  
N'engendrent les humains, ny les cailloux semez  
Par Pyrrhe ne sont plus en homme transformez,  
Seul l'art vénérien peut engendrer les hommes,  
Luy seul est l'entretien de la terre où nous sommes.  
Or donc si tu ostois l'art de macquereller,  
Tu verrois au galop le monde s'en aller.  
Par cel art on augmente aux maris les lignées,  
Les Dames par cet art sont bien mieux besognées,  
Et combien sans cet art de cornards impuissans  
Qui verroient et leurs races et leurs noms périssans.  
Puis si par impitié d'un décret plus austère  
Tu veux anéantir de Vénus le mystère,  
Et le macquerellage, et oster les bordeaux,  
Que feroient je te prie tant de gais jouvenceaux,  
Que feroit des forains la troupe qui trafique,  
Comme des Courtisans la cohorte lubrique?  
Adjouste qu'on engendre aux larcins de Cypris



Des enfans mille fois mieux nez et mieux appris,  
Qu'on ne fait sous Hymen, pour autant qu'on espreuve  
Cent fois plus de plaisir en une chose neufve,  
Qu'en une qui nous est acquise dès longtemps.  
Nous ne prenons jamais un si doux pasetemps  
A cela qui nous est trop commun, qu'à la chose  
Qui n'est pas ordinaire, et que faire l'on ose :  
Tellement que tant plus le plaisir est parfait,  
Tant plus nous nous forçons : et cet effort nous fait  
Par l'ayde d'une ardeur extrême violence,  
Jeter une plus cuite et plus pure semence :  
Et tant plus la semence est en perfection,  
Tant plus ce qui en naist a de conjonction  
Avecque le parfait : concluds donc que l'engeance  
Des bastards a bien plus que l'autre d'excellence.  
Voy combien les bastards de Jupin ont esté  
Plus braves et parfaits en leur divinité,  
Que ceux qu'il a conceus en loyal mariage :  
Combien Mars son bastard avoit-il de courage,  
Combien estoit parfait le harpeur Elien,  
Combien estoit disert le beau Cyllenien,  
Combien Bacchus estoit en gloire et en estime,  
Au prix du laid Vulcan son enfant légitime?  
Bref, on ne vit jamais enfant justement nay  
Autant que fut Alcide aux vertus adonné.  
Or doncques Formidor, de crainte que la terre  
Qui aime les bastards ne te fasse la guerre,  
Ne sois point ennemy de nos chers maquereaux,  
Et ne nous oste point l'usage des bordeaux.  
Laisse le faire à ceux qui en auront envie,  
Tu n'accourcerois moins le fil de nostre vie  
Nous ostant ce plaisir, que si pour nous ruiner  
Au monde tu ostois l'usage d'uriner :

L'un n'est pas plus que l'autre aux hommes nécessaire :  
Toute nécessité librement se doit faire.

---

### Complainte.

#### Stances

**V**ous qui violevez nos volontez sujettes,  
Voyez ce que je dis, voyez ce que vous faites :  
Plus vous la fermerez, plus ferme elle sera ;  
Plus vous la forcerez, plus elle aura de force ;  
Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce ;  
Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez la, serrez la, tenez la bien contrainte :  
L'attache de nos cœurs d'une amoureuse estainte  
Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous desjoint,  
Nos corps sont desunis, nos ames enlacées,  
Nos corps sont séparés et non point nos pensées,  
Nous sommes desunis, et ne le sommes point.

Vous me faites tirer profit de mon dommage,  
En croissant mon tourment vous croissez mon courage,  
En me faisant du mal vous me faites du bien :  
Vous me rendez content me rendant misérable,  
Sans vous estre obligé je vous suis redevable,  
Vous me faites beaucoup, et ne me faites rien.

Ce n'est pas le moyen de me pouvoir distraire,  
L'ennemy se rend fort voyant son adversaire,  
Au fort de mon malheur je me roidis plus fort :  
Je mesure mes maux avec ma confiance ;  
J'ay de la passion et de la patience :  
Je vis jusqu'à la mort, j'aime jusqu'à la mort.

Bandez vous contre moy : que tout me soit contraire,  
Tous vos efforts sont vains, et que pourrez-vous faire ?  
Je sens moins de rigueur que je n'ay de vigueur.  
Comme l'or se raffine au milieu de la flamme,  
Je despise le feu où j'espure mon âme,  
Et vay contrecarrant ma force et ma langueur.  
Le palmier généreux d'une constante gloire  
Tousjours s'opiniastre à gagner la victoire,  
Qui ne se rend jamais à la mercy du poids.  
Le poids le fait plus fort et l'effort le renforce,  
Et surchargeant sa charge on renforce sa force :  
Il eslève le faix en relevant son bois,  
Et le fer refrappé sous les mains resonnantes  
Defie des marteaux les secousses battantes,  
Est battu, combattu, et non pas abattu,  
Ne craint beaucoup le coup, se rend impénétrable,  
Se rend en endurant et plus fort et durable,  
Et les coups redoublez redoublent sa vertu,  
Par le contraire vent en soufflantes bouffées  
Le feu va rallisant ses ardeurs estouffées :  
Il bruit au bruit du vent, souffle au soufflet venteux,  
Murmure, gronde, craque à longues hallénées,  
Il tonne et estonne tout de flammes entonnées,  
Ce vent disputé bouffe et bouffit despiteux.  
Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze,  
L'arbre, le fer, le feu par antipéristase.  
On me charge, on me bat, on m'esvente souvent,  
Roidissant, durcissant, et bruslant en mon âme,  
Je fais comme la palme, et le fer, et la flamme,  
Qui despise le fer, et le coup et le vent.  
Le faix de mes travaux eslève ma constance,  
Le coup de mes malheurs enduret ma souffrance,  
Le vent de ma fortune attise mes désirs.

Toy pour qui je patis, sujet de mon attente,  
O âme de mon âme, soit contente et constante,  
Et joyeuse jouy de mes tristes plaisirs,  
Nos deux corps sont à toy, je ne suis plus que d'ombre,  
Nos âmes sont à toy, je ne sers que de nombre.  
Las, puisque tu es tout, et que je ne suis rien,  
Je n'ay rien en t'ayant, ou j'ay tout au contraire :  
Avoir, et rien, et tout, comment se peut-il faire ;  
C'est que j'ay tous les maux, et je n'ay point de bien.  
J'ay un ciel de désirs, un monde de tristesses,  
Un univers de maux, mille feux je déteste :  
J'ay un ciel de sanglots, et une mer de pleurs,  
J'ay mille jours d'ennuis, mille jours de disgrâce,  
Un printemps d'espérance, et un hyver de glace,  
De soupirs un automne, un esté de chaleurs.  
Clair soleil de mes yeux, si je n'ay ta lumière,  
Une aveugle nuée évite ma paupière,  
Une pluye de pleurs découle de mes yeux :  
Les clairs esclairs d'amour, les esclats de sa foudre  
Entrefendent mes nuits et m'escrasent en poudre.  
Quand j'entonne mes cris, lors j'estonne les cieux,  
Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes,  
Souspirez mes soupirs, vous qui lisez mes carmes.  
Car vos pleurs et mes pleurs amortiront mes feux,  
Vos soupirs et les miens animeront ma flamme :  
Le feu s'esteint de l'eau et le souffle l'enflamme.  
Pleurez doncques tousjours, et ne souspirez plus,  
Tout moite, tout venteux, je pleure, je souspire,  
Pour esteignant mon feu amortir le martyre :  
Mais l'humeur est trop loin, et le souffle trop près,  
Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme :  
Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme,  
Le vent de mes désirs la rattisent après.

La froide Salamandre au chaud antipatique  
 Met parmi le brasier sa froideur en pratique,  
 Et la bruslante ardeur n'y nuit que point ou peu.  
 Je dure dans le feu comme la salamandre.  
 Le chaud ne la consomme, il ne me met en cendre,  
 Elle ne craint la flamme, et je ne crains le feu,  
 Mais elle est sans le mal, et moy sans le remède,  
 Moy extrêmement chaud, elle extrêmement froide.  
 Si je porte mon feu, elle porte son glas,  
 Loin ou près de la flamme, elle ne craint la flamme,  
 Ou près ou loin du feu, j'ay du feu dans mon âme.  
 Elle amortit son feu, et je ne l'esteins pas.  
 Belle âme de mon corps, bel esprit de mon âme,  
 Flamme de mon esprit et chaleur de ma flamme,  
 J'envie tous les vifs, j'envie tous les morts ;  
 Ma vie si tu veux ne peut estre ravie,  
 Veux que ta vie est plus la vie de ma vie.  
 Que ma vie n'est pas la vie de mon corps.  
 Je vis par et pour toy, ainsi que pour moi mesme,  
 Tu vis par et pour toy, ainsi que pour toy-mesme :  
 Nous n'avons qu'une vie, nous n'avons qu'un trespas,  
 Je ne veux pas ta mort, je désire la mienne,  
 Ma mort mesme est ta mort, et ma vie est la tienne :  
 Aussi je veux mourir et je ne le veux pas.

---

### Epigrammes.

**G**RACE à ce comte libéral,  
**E**T à la guerre de Mirande,  
 Je suis Poëte et Caporal,

O Dieux que ma fortune est grande,  
 O combien je reçois d'honneur,  
 Des sentinelles que je pose;  
 Le sentiment de ce bonheur  
 Fait que jamais je ne repose.  
 Si je couche sur le pavé  
 Je n'en suis que plustost levé  
 Parmi les troubles de la guerre :  
 Je n'ay point de repos en l'air,  
 Car mon lit ne scauroit bransler,  
 Que par un tremblement de terre.

---

**J**E perds mon temps et mes discours  
 De vous raconter mes amours,  
 Et la rigueur de mon martyre :  
 Mon désir ne se peut borner,  
 Je veux ce que je n'ose dire  
 Et ce que n'ose me donner.

---

### Sonnet.

**J**E songeois que Phylis des enfers revenue,  
 Belle comme elle estoit à la clarté du jour,  
 Vouloit que son fantosme encore fit l'amour,  
 Et que comme Ixion j'embrassasse une nue.  
 Son ombre dans mon lit se glisse toute nue,  
 Et me dit cher Philis me voicy de retour,  
 Je n'ay fait qu'embellir en ce triste séjour :  
 Où depuis ton despart le sort m'a retenue.  
 Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,

Je viens pour remourir dans les embrassemens.  
 Alors quand cette idole eust abusé ma flamme  
 Elle me dit adieu, je m'en vay chez les morts,  
 Comme tu l'es vanté d'avoir f..tu mon corps,  
 Tu pourras te vanter d'avoir f.. tu mon âme.

---

**Epigrammes.**

**J**ENrage de lever la cotte  
 De quelque jolie huguenotte,  
 Et de faire un timbre plaisant  
 A quelque huguenot suffisant.  
 Ce n'est pas que j'aime le vice  
 Ny pour pratiquer l'exercice,  
 Que le sale Aretin décrit.  
 Tout ce qui me le fera faire,  
 N'est que pour venger le Saint Père,  
 Qu'ils ont appelé l'Antechrist.

---

**V**ous faites languir vos amans,  
 Mais ce n'est pas comme l'on pense,  
 Chacun sans beaucoup de despense  
 S'esgorge en vos embrassemens.  
 Par ainsi, la belle et la blonde,  
 Vous faites languir tout le monde ;  
 Et plus ils sont vifs et ardents,  
 Et d'amour rigoureuse et forte,  
 Vous leur en baillez de la sorte,  
 Qu'ils en demeurent sur les dents.

## A la belle Caliste.

**C**omme un matin dès que j'estois  
Près de Madame, où je crachois  
L'humeur d'une fascheuse escume,  
Pour une descente de rhume  
Qui me découle du cerveau,  
Je luy dis, ma belle farouche,  
C'est que l'eau me vient à la bouche  
Auprès d'un si friand morceau.

---

## Contre un Sodomite.

**J**acquet ignorant la pratique  
D'Hippocrate et de Galien,  
Chevauchoit un jour à l'antique  
Margot que chacun connoist bien,  
Quand cette fille plus subtile  
Que luy en l'art des Médecins,  
Luy dit d'une façon gentille,  
Hé, qu'un clystère est inutile,  
Quand on a les membres bien sains,

---

## Contre un Gascon.

**L**e point d'honneur, dit un Gascon,  
Fut trouvé par ceux de ma race.  
Il est vray, dit lors une garce,



Qu'il fut trouvé dedans le Con  
De ta mère, en f..tre féconde,  
Par le plus grand f..teur du monde.

---

Contre Marie.

**T**oy qui f.us en place publique,  
**T**ayant mainte belle maison,  
Devrois tu pas tenir boutique,  
Et avecque plus de raison  
F..tre dedans une maison,  
Que dans une place publique.

---

Contre Catin.

**C**atin, cette fille impudique,  
**C**hevauchoit avec un Gascon,  
Lequel n'aimant un c. étique,  
Luy disoit tousjours que son C.  
Pour son v. long de quinze pouces  
Ne luy sembloit assez profond.  
La garce après maintes secousses,  
Luy dit faisant tresve du cu,  
Je m'en vay gager un escu,  
Que n'en sçauriez trouver le fond.

---

Contre un certain quidam.

**L**on dit qu'une Reine autrefois  
**L** Brusla pour un cheval de bois,

Façonné des mains de Dédale.  
 Cela n'est point à révoquer,  
 Puisque l'on void maistre Pasquier  
 Estre amoureux d'une cavale.

---

Contre Cloride.

CLoride au courage inhumain  
 CEn f.. tant faisoit la pucelle,  
 Mais mon V. pour se mocquer d'elle  
 Soudain luy cracha dans la main.

---

Remède approuvé pour les filles.

*R*ecipe virgam hominis,  
*Cum duobus testiculis,*  
 Gros, durs, et longs, et pleins d'humeur,  
 Pris dans le souspirail du cœur,  
*Virga rigide figatur,*  
 Et si le mal non *sanatur,*  
 Deux ou trois fois *iteretur,*  
 Soir et matin *quotidie.*

---

Sonnets.

D'une qui avoit les pasles couleurs.

EN quelle nuit de ma lance d'yvoire,  
 Au mousse bout d'un corail rougissant,

Pourray-je ouvrir ce bouton languissant,  
En la saison de la plus grande gloire.

Quand verseray-je au bout de ma victoire,  
Dedans la fleur le cristal blanchissant,  
Donnant couleur à son teint paslissant,  
Sous le plaisir une longue mémoire.

Puisse elle tost à bonne heure venir,  
Pour m'engraver un joyeux souvenir,  
Tardant si peu de son cours ordinaire.

Qu'elle voulust l'ombre noir qui la suit ;  
Car de la nuit le clair jour je puis faire,  
Et du clair jour l'ombreuse noire nuit.

---

**D**ouce lancette à la couleur vermeille,  
Dardant parfois la plus prompte vigueur,  
Qui au toucher met le feu dans le cœur,  
Assoupissant la vie qui sommeille,

Et qui savoure avecque sa pareille,  
Le doux friand d'une douce liqueur,  
Rafraichissant la bruslante chaleur  
Du sang bouillant sous l'ardeur nonpareille,

Chatouille un peu mon maintien endormy,  
Te retirant traversant à demy,  
Dedans le clos de la mienne couchée.  
Je te rendray le semblable plaisir,  
Qui mettra sus le plus outré désir,  
En attendant la luitte trèsbuchée.

---

**T**ouche de main mignonne fretillarde,  
Sur l'instrument le plus doux en amour,  
Qui peut chasser le desplaisir tousjours  
Par un accord d'une façon gaillarde.

Et en usant d'une prise paillarde,  
Pince très-doux mainte corde à l'entour,  
En l'animant de quelque gentil tour,  
Par la vertu de la voix babillarde.

Assez, assez, pour avoir du plaisir,  
Pour commencer me tente le désir :  
Tiens la mesure ou sur mon cul fredonne.  
Les doux accords des accords de là bas,  
Ce temps pendant du pouvoir que me donne  
Le long repos, je fourniray tout bas.

---

### Pour le Ballet des sottises d'amour.

Aux Dames.

**M**Ais d'où vient il, les belles Dames,  
Par qui amour est triomphant,  
Qu'on ne peut obliger vos âmes  
Sans faire le sot en enfant.

Voicy le recueil des sottises  
Des champs, des villes et des cours ;  
Nous les avons toutes apprises,  
Faisant toutes sortes d'amours.

Voicy de mille gestes feintes  
Les postures des courtisans,  
Des bourgeois les mines contraintes,  
Les grimaces des paysans.

Nous cherchons des formes nouvelles,  
Des sottises de toutes parts,  
Et non contents des naturelles,  
Nous en apprenons tous les arts.

Ainsi, mes Dames, pour vous plaire  
 En l'amoureuse affection,  
 Nous nous exerçons à faire  
 La sottise en perfection.

---

**Pour le Ballet des Mores.**

**C**ES Mores vagabonds vont de louable flamme  
 Espouvanter les forts,  
 Amour tyran des cœurs afflige autant leurs âmes  
 Que le Soleil leurs corps ;  
 Ils fuyent le Soleil en ce lieu que la glace  
 S'adoucit des froideurs,  
 Mais l'amour importun les brusle en toute place  
 De pareilles ardeurs :  
 Si tost l'astre du jour au matin ne s'allume,  
 Qu'ils le vont maudissant ;  
 Mais voyant les beaux yeux, dont le feu les consume,  
 Ils les vont bénissant,  
 Le soleil que je sens, et leurs vaines injures,  
 N'en recule d'un pas,  
 Et durant les soupirs vous vivez aussi dures  
 Que ce qui ne vit pas.

---

**Epigrammes.**

**P**uisque vous n'êtes propre à tenir vostre espée,  
 Le pinceau ou le luth ny quelque autre instrument,  
 Belle main, je voudrois vous tenir occupée  
 A jouer sur mon V. la fluste d'Allemand.

---

**Q**ui a horloge à entretenir,  
 Jeune femme à gré servir,  
 Vieille maison à réparer,  
 C'est tousjours à recommencer.

---

**Q**ui croit sa femme et son Curé,  
 Il est en grand danger de mort ;  
 Car l'un commande de jeusné,  
 Et l'autre est fachée quand on dort.

---

De Catin qui refuse un jeune homme en mariage.

**U**ne chose assez refusée,  
 Qui n'est plus en vostre pouvoir :  
 Si vous espérez mieux avoir,  
 Vous vous estes fort abusée,

---

**P**our estre divine et humaine  
 Il faut en jeunesse sentir  
 Les plaisirs de la Magdelaine,  
 Et puis vieille s'en repentir.

---

D'une qui se fachoit d'estre laide.

**V**ous vous fachez quand laide on vous appelle,  
 Fachez vous donc quand vous oyez nommer  
 Le soleil chaud, et humide la mer,  
 La neige blanche, et la lumière belle.

Encore à la mesme.

**C'**est quelque honneur quand les autres on excelle,  
**E**t que l'on a pour se faire estimer ;  
Vostre laideur vous fera renommer,  
Parce qu'au monde il n'en est point de telle.

---

De la mort de trois Courtisans.

**T**rois Romains, trois Albins, se tuèrent de coups,  
**P**our le bien du pays et de la République,  
Trois mignons de la Cour se tuèrent jaloux  
Pour le bien prétendu d'une raye publique.

---

D'une à qui les pieds et la bouche sentoient fort.

**B**elle, quand vous viendrez chez nous  
**N**ous dire le mal qui nous touche,  
Salez vos pieds et vostre bouche,  
Ou bien oubliez les chez vous.

---

**C**e que de vous je désire et contemple,  
**D**u dernier mot est le commencement ;  
Si je l'avois à mon commandement,  
Je quitterois incoutinent le temple.

---

**B**elle, pendant qu'icy un procez me traverse,  
**L'**on m'apprend à jouer au jeu de reversin :  
 Mais j'aimerais bien mieux sur vous à la renverse  
 M'y jouer doucement dessus le traversin.\*

**S**i elle a la gale partout,  
**P**ourquoy le trouvez vous estrange,  
 Si elle se fait de bout en bout  
 Gratter là où il luy démange ?

**M**adame, cachez vostre sein,  
**A**vec ce beau tetin de rose :  
 Car si quelqu'un y met la main,  
 Il y voudroit mètre autre chose.

**L**a raison pourquoy on ne fit  
**D**es yeux à cet enfant d'amour,  
 C'est qu'à tastons un coup de V.  
 Passe aussi bien comme en plein jour.

**D**ames, si voulez qu'à vostre aise  
**N**ous monstrions traits de forgerons,  
 De bons gros marteaux fournirons,  
 Et vous fournirez de fournaise.

**Mesdisance d'une vieille Sorcière et Maquerelle.**

**C**e n'est pas la première fois,  
**M**astine, que par tes abois



Tu as souillé la renommée  
De ma maistresse tant aimée ;  
Et n'est pas la première aussi  
Que d'un point paillard et transi  
Réchauffant ta motte puante,  
D'onguens et d'ulcères coulantes,  
Tu as voulu me pourchasser,  
Mastine, pour te putasser.  
Est-ce pour autant qu'en arrière  
J'ay mis ta trop sale prière,  
Pour autant que je n'ay voulu  
Saouler ton appetit goulu,  
Me souillant de tant de vergogne,  
Que tu mesdis de ma mignonne ?  
Oses tu bien, vieille putain,  
Me découvrir à nud ton sein  
Et ta heronnière de fesse,  
Pour abuser de ma jeunesse ?  
Oses-tu bien te hasarder,  
Putain, de me vouloir darder  
Le fil de ta bouche baveuse,  
Après l'haleine savoureuse  
De celle-là qui a mon cœur,  
Et qui l'emplast de sa liqueur ?  
Dis, vieille paillardie effrontée,  
Dis, vieille chancreuse esdentée,  
Oses-tu seulement penser  
Pour toy me faire délaisser,  
Pour ta desbordée infamie,  
La chaste embrasée de ma vie ?  
Tantost je me transporteray  
Pour une vie comme toy,  
Maquerelle tant deshonneste ?

Pour une si horrible beste,  
Pour un tel vieil haillon souillard,  
Dont un baiser le plus mignard,  
Et la plus gentille carresse,  
C'est quand bouche à bouche on la presse,  
Qui fait distiller un morveau,  
Qui sent son parfum de hordeau,  
Qu'à peine retins-je mon âme,  
Putain honteusement infame,  
Quand m'accollas en trahison,  
De porter hors de la prison.  
Non seulement la souvenance  
De ta putassière excellence,  
Me fait sortir tout hors de moy  
Craignant encor un tel esmoy :  
Et puis cette vieille sorcière  
Allant dedans un cimetièr,  
Où cherchant loin de la clarté  
Quelque vieil gibet escarté,  
Et arrachant l'orde bourelle  
Ongles, crin, yeux, graisse et cervelle,  
Des noirs pendus les plus infets,  
Horreur et honte des forfaits.  
Puis tantost en bas descendue  
Se graissant d'onguent toute nue,  
Et haussant un œil furieux  
Contre les estoiles des cieux,  
Et d'une fureur redoublée.  
Dans la teste toute troublée  
Jetant espouvantablement  
En l'air un grondant hurlement,  
Toute escrimée elle exorcise,  
Conjure, et anathématise,

En haut sifflement et en cris  
Tous les noirs et malins esprits,  
Puis sans cesser tout le jour pile,  
Et vous présume, et vous distille,  
Ne sçay quels jus empoisonnez,  
Qui sont de mots envenimez.  
Et par cela cette meschante,  
Cette horreur du monde se vante,  
Aveuglant mes sens et mes yeux,  
Me rendant d'elle furieux.  
Mais cette chienne malheureuse,  
Tigresse enragée furieuse,  
Ores voyant que ses desseins  
En mon endroit se trouvoient vains,  
Elle a son recours à mesdire  
De la pucelle que j'admire,  
Que j'admire et admireray  
Que saintement je chanteray,  
Tant que de ma poitrine molle  
Pourra sortir une parole ;  
Tandis que d'un seul souvenir,  
De moy on pourra retenir,  
Et deusses-tu crever de rage,  
Parangon de maquerillage.  
Va donc, et purge le mal-fait,  
Que tu as par tant de fois fait,  
Expiaut l'exécrable vie  
De ta putassière manie :  
Attache à ton col le couteau,  
Voicy Liaubique, bourreau,  
Qui t'a porté dans le bordeau.

---

## Stances.

Pour la belle Cloris.

**S**i le bien qui m'importune  
Pour changer ma condition,  
Le changement de ma fortune  
Ne change point ma passion.

Mon amour est trop légitime  
Pour se rendre à ce changement,  
Et vous quitter seroit un crime,  
Digne de si grand chastiment.

Vous avez dessus moy, madame,  
Un amant approuvé du temps,  
Car les vœux que j'ay dans mon âme  
Servent d'exemple aux plus contens.

Quelque force dont on essaye  
D'assujettir ma volonté,  
Je béniray tousjours la playe  
Que je sens par vostre beauté.

Je veux que mon amour fidelle  
Vous oblige autant à m'aimer,  
Comme la qualité de belle  
Vous fait icy bas estimer.

Mon âme à vos fers asservie,  
Et par amour et par raison,  
Ne peut consentir que ma vie  
Sorte jamais de sa prison.

N'adorant ainsi que vos chaines,  
Je me plais si fort en ce lien,  
Qu'il semble que parmy mes peines  
Mon âme goustle quelque bien.

Vos vœux, où mon âme se fonde,  
 Me seront à jamais si chers,  
 Que mes vœux seront en ce monde  
 Aussi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que je laisse  
 Votre prison qui me retient,  
 Car jamais un effet ne cesse,  
 Tant que la cause le maintient.

---

**Épigramme.**

**T**on cas, dis-tu, rit à l'argent,  
 Jeanne, mais le mien ne peut rire,  
 Quand faut qu'à la bourse je tire,  
 Qui riroit perdant doublement.

---

**Sonnet.**

**A**vec un gros v. tousjours roide et fumant,  
 Aller accortement en la chambre des filles,  
 Et en abatre autant qu'un bon joueur de quilles,  
 Puis leur couler le v. dans le c. doucement;  
 Les hanches et le cul mouvoir incessamment,  
 Et d'un mefle brouiller os des popondrilles,  
 Les deux fesses mouvoir en cent façons gentilles,  
 Tant que l'on soit espris d'un doux fretillement ;  
 Continuant cela jetant autant de f..tre  
 Qu'un lit en soit percé, voire tout d'oultre en oultre :

Voilà mon cher amy; ce qu'on souloit en Cour  
 De tout temps appeler f..tre ou baiser sa mie.  
**M**ais de nos Huguenots la simple modestie  
 Nous apprend que ce n'est sinon faire l'amour.

---

### Epigrammes.

**J**E ris de ces froids amoureux,  
 Qui n'osent demander à f..tre,  
 Et s'estiment assez heureux  
 D'estre bien bons sans passer outre.  
 Que sert de faire tant de morgue,  
 Flatter, baiser, amadouer,  
 Autant vaudroit souffler de l'orgue,  
 Et cependant n'en point jouer.

---

**J**E voy maintenant qu'il s'enflamme  
 Aux yeux d'une attrayante femme,  
 Et se contente de la voir,  
 Sans oser tenter de la f..tre;  
 Mais il n'est pas à mon pouvoir,  
 D'aimer sans demander à f..tre

---

### Sonnet.

Dédié à Motin.

**L**E hibou de vos yeux, que sans cesse j'admire,  
 Lesclaire tellement dans la nuit de nos jours,

Que je sens rallumer au froid de mes amours  
Un dessein enflammé que muet je souspire.

Si seul je pense à vous ce saint de tirelire,  
Ce museau basané comme un pruneau de Tours,  
M'adresse le penser et roulant mille tours,  
Je languis dans l'espoir que je sens sans le dire.

Celui demande bien qui souffre en se taisant,  
Et qui rend gardien de son désir absent,  
La constance, la foy méritent davantage.

Vous aimer je le fais, le dire je le veux :  
De le penser celer, hélas je ne le peux,  
Ny moins le desguiser voyant ce beau visage.

---

### Discours de la belle Philis.

Cère Philis, j'ay bien peur que tu meures  
Dans ce désert si triste où tu demeures,  
Hélas ! quel sort te peut là retenir ?  
A quoy se peut ton âme entretenir ?  
Ta fantaisie n'est elle point passée ?  
M'aurois tu bien encore en ta pensée ?  
Te souvient-il de l'amour ny de moy,  
Et de m'avoir jadis donné la foy ?  
S'il t'en souvient, Philis, je t'en conjure  
Par tous les droits d'amour et de nature,  
Fais-moy l'honneur de t'asseurer aussi,  
Que je languis de mon premier soucy.  
Si tu sçavois à quel point de folie  
M'a fait venir cette mélancholie,  
Si tu sçavois à quoy je suis réduit,

En quel travail mon âme est jour et nuit,  
 Quoy qu'aye dit de moy ta deffiance,  
 Ta jalousie et ton impatience,  
 Tu m'aimerois, et sçachant mes ennuis  
 Tu me plaindrois en l'estat où je suis.  
 Pasle, deffait, et sec comme une idole,  
 Changé d'humeur, de face, et de parole,  
 Tousjours je resve en mon affliction,  
 Sans nul désir de consolation.  
 Je ne veux point que personne s'employe  
 A r'animer mon esprit et ma joye,  
 Car sans te faire un peu de trahison  
 Je ne sçaurois chercher ma guérison,  
 Puisqu'il est vray que j'ay cet avantage  
 Que mon service a gagné ton courage,  
 Et que parmy tant d'aimables amants  
 Mon seul objet touche tes sentiments.  
 Je serois bien d'un naturel barbare,  
 Bien moins civil qu'un Schyte et qu'un Tartare,  
 Si je n'aimois le bien de ton amour,  
 Plus chèrement que la clarté du jour.  
 Le ciel m'envoye un trait de son tonnerre,  
 Et sous mes pieds fasse crever la terre,  
 Dès le moment qu'un sort injurieux  
 De ma mémoire effacera les yeux.  
 Hélas! comment trouveray-je en ma vie  
 Quelque sujet qui me donnast envie?  
 Quelle beauté me sçauroit obliger,  
 A divertir ma flamme ou la changer :  
 Dedans la tienne, où loge la fortune,  
 Vénus a mis toutes ses grâces en une :  
 Amour luy mesme avec tous ses attraits,  
 Comme il est peint dans les plus beaux pourtraits,



Rapporte à peine une petite trace  
Du vif esclat qui reluit dans ta face,  
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,  
Touchent les cœurs d'un mouvement si fort,  
Que si le ciel d'une pareille flamme  
Nous inſpiroit sa volonté dans l'âme,  
Tous les mortels d'une invincible foy  
Obeyroient à la divine loy.  
Ton front paroist comme auprès de la nue  
Paroist au ciel Diane toute nue,  
Plus uny qu'elle, et qu'on ne void gasté  
D'aucune tache empreinte à sa beauté ;  
Un teint vermeil et frais comme l'Aurore,  
Lorsqu'elle vient des rivages du More,  
Sur ton visage a semé tant d'appas,  
Qu'il faut t'aimer, ou bien ne te voir pas.  
Amour ſaçant de quels traits est pourveue  
Cette beauté, s'est fait voir hors la veue :  
Il n'ose point hasarder ses esprits  
A la mercy du charme qui m'a pris,  
Et tel qu'il est impéieux et brave,  
Il meurt de peur de devenir esclave.  
O cher tyran des hommes et des Dieux,  
Aveugle toy de grâce encore mieux,  
Demeure aussi dans ta première crainte,  
Et ne la crois jamais vive ny peinte.  
Tu ne ſçaurois regarder un moment,  
De ses beautez l'ombre tant seulement,  
Sans l'en charger, et trouver la ruine  
De ton Empire en leur flamme divine.  
Que si l'effort de ton cœur indompté  
De tes appas ſçavoit la liberté,  
Tu te plaindrois d'avoir l'âme trop dure,

Et maudirois ta face et ta nature :  
Car le bonheur d'aimer en si bon lieu  
Passe la gloire et le repos d'un Dieu.  
Que penses-tu que le soleil est aise,  
Lorsqu'un rayon de sa clarté la baise :  
Lorsque Philis regarde son flambeau  
D'un air joyeux, le jour en est plus beau ;  
Et quand Philis luy fait mauvais visage,  
Le jour est triste et chargé de nuage.  
L'air glorieux de former ses soupirs,  
Entre en sa bouche avecque des zéphirs,  
Tous embausmez des roses de l'Aurore.  
Et tous couverts des richesses de Flore.  
Zéphir, doux vent, doux créateur des lys,  
S'il te souvient encor de ta Philis,  
Anime la, fay tant qu'elle revienne,  
Pour te baiser, et me laisse la mienne.  
Mais les discours qu'on nous a fait de toy,  
En mon esprit n'ont jamais eu de foy :  
Ton saint amour, tes fausses adventures,  
Ne sont que vent et que vaines figures.  
Mais il est vray que je suis bien atteint,  
Et que mon mal ne sçauroit estre feint,  
Que pleust aux Dieux, que le discours des Fables  
Trouvast en moy ses effets véritables :  
Et que le sort me voulust transformer  
En quelque objet qui ne sçeut rien aimer,  
Que je mourusse, et qu'il me fut possible  
De devenir une chose insensible :  
Un vent, une ombre, une fleur, un rocher,  
Qu'aucun désir ne peut jamais toucher.  
O vous amants, qui n'avez plus d'envie,  
Esprits heureux, qui n'estes plus en vie,

Cà bas voyant vos maux en nos erreurs,  
Vous trouvez bien plus douces vos faveurs..  
Tristes forçats, qui remplissez ce gouffre,  
Souffrez vous bien les peines que je souffre ?  
Pasles sujets des éternelles nuits,  
Estes vous bien aussi mort que je suis ?  
O mon fidèle et mon triste génie,  
Quand tu verras ma trame desunie,  
Et que mon âme ira toucher les bords  
De la rivière où passent tous les morts,  
Vole au désert où ma Philis demeure,  
Dis luy qu'enfin le ciel veut que je meure  
Que les rigueurs de son injuste sort  
Causent enfin de me donner la mort.  
Tu la verras peut-estre un peu touchée,  
Et de ma mort aucunement faschée.  
Va donc génie, il est temps de partir,  
Car mon âme est tout preste de sortir.  
Mais mon génie, arreste toy, je resve,  
Cette douleur me donne un peu de tresve :  
J'entends Philis, son visage me rit,  
Le souvenir de ses yeux me guérit.  
Comment mourir, reprenons donc courage,  
Un teint plus vif remonte en mon visage,  
Ma force esteinte est preste à s'animer,  
Et tout mon sang vient à se rallumer,  
Amour m'aime, je ne suis plus si blesme :  
Car je sçay bien qu'encore elle verroit,  
En mes regards, des traits qu'elle aimeroit.  
Que si l'excez de ma douleur fatale  
Rend quelquefois ce corps hideux et pasle,  
Cela Philis devrait plus animer.  
Ce beau désir qui le pousse à m'aimer.

Mon mal me rend ainsi desagréable,  
 Pour trop aimer je deviens non aimable :  
 Ton œil me rend ou plus laid ou plus beau,  
 Comme il m'approche ou tire tu tombeau.

---

**Epigramme.**

A une Bossue.

**C**ette femme là porte, admirable aventure,  
 Sur le dos de naissance un pesant contrepoids :  
 C'est ainsi que je voy un secret de nature,  
 Afin que le cul aille et le corps à la fois.

---

**Contre une Courtisane.**

Ode.

**E**lle mesdit de moy vrayment,  
 Mais c'est à dire qu'elle m'aime,  
 Car je mesdis bien d'elle mesme,  
 Et si je l'aime extrêmement.  
 Fort souvent nous sommes en pique,  
 Et souvent nous sommes en paix :  
 C'est nostre humeur fantastique,  
 Qui ne cessera jamais.  
 Nous n'avons que des querelles,  
 Et des accords tous les jours,  
 Nos âmes sont immortelles,

Et aussi sont nos amours.  
 Elle m'appelle mesdisant  
 Je l'appelle fille de bien,  
 Si j'ay mesdit en le disant,  
 Il faut qu'elle ne vaille rien.  
 Je voudrois, ma belle brunette,  
 Voyant vostre sein rondelet,  
 Jouer dessus de l'espinette,  
 Et au dessous du flageolet.

---

**Epigrammes.**

**V**oyez un peu comme elle est fine,  
 De cacher son jeu sous la mine,  
 Et faire croire pour certain,  
 A sa mère qu'elle est pucelle :  
 C'est bien estre fine putain,  
 Que d'abuser sa maquerelle.

---

**D**eux Dames près d'une rivière  
 Parloient d'amour et de son jeu.  
 Il est bon, ce dit la première,  
 Mais le plaisir dure trop peu,  
 Et puis l'action ordinaire,  
 Est si sale après la façon.  
 Ma foy, répondit la dernière,  
 Court et vilain, mais il est bon.

## Pour une jeune Dame.

Satyre.

**B**elle, qui sans plaisir f..tez,  
 Prenant plaisir quand vous frottez  
 Vostre doigt contre vostre molle,  
 Laissez ce plaisir imparfait,  
 Et d'un V. aussi long qu'un trait,  
 Permettez moy que je la frotte.

Je suis un fort brave f..teur,  
 Qui va de courage et de cœur,  
 Ayant quelque belle Angélique :  
 Mais si le sujet n'est bien beau,  
 J'aime bien mieux contre un posteau  
 A mon aise bransler la pique.

Le plaisir d'amour est si doux,  
 Belle pourquoy ne f..tez vous ?  
 On a bien soutu pour vous faire.  
 Pour moy je veux f..tre en tous lieux,  
 Deussay-je perdre les deux yeux,  
 Ayant un V. de quoy le faire.

Mesme je veux dedans l'enfer,  
 F..tre en despit de Lucifer,  
 De Pluton et de Proserpine,  
 Et les grands diabl' et les petits,  
 Pour assouvir mes appétits,  
 Qui foutimassent ma poitrine.

---

## Epigramme.

D'un Con.

**P**etite fosse à l'entour harbelette,  
 D'un cresse d'or mollement blondissant,  
 Qui d'un corail en ton creux jaunissant,  
 Eslève en haut une neige mollette.

## Sonnet.

**O** beau c. rebondi, pour qui je meurs d'envie,  
 Me remplissant d'ardeur seulement de penser,  
 Et dont le poil follet sçait un cœur enlasser,  
 Et retenir d'un Dieu la franchise asservie.

Beau c. dont la beauté tient mon âme ravie,  
 Qui les plus vieux chastrez pourroit faire dresser,  
 Et dont le beau rempart si plaisant à forcer,  
 Contraignant un beau V. à luy rendre la vie.

O puissance d'amour, ô désirable c.  
 Fructueux, bien gentil, désirable Hélicon,  
 Où du Luth et des vers la science demeure!

Beau c. je tiens un cœur lachement abattu,  
 Qui pour le f..re un coup se mettra à toute heure  
 Au hasard de la mort, ou bien d'estre f..tu.

## A Monsieur de Launay.

Satyre.

Que la présomption est une sottise chose,  
Lorsqu'au cœur de la fille elle se void enclose,  
Launay tu le verras, si tu veux escouter,  
Tout ce que ma satyre te vient icy conter.  
Tu connois bien Lucrèce, en qui nature mesme,  
A mis tout ce qu'elle a de beau et de suprême,  
De galant, de parfait, d'excellent, et de beau.  
Tu sçais bien que son œil est un luisant flambeau,  
Que son front est un marbre, et sa bouche le siege  
Des délices d'amour, que son sein est le piege,  
Qui attrappe les cœurs : et bref que sa beauté  
Est un jardin parfait en toute nouveauté,  
Simon que son cœur est présomptueux en sorte,  
Qu'elle avoit à l'amour tousjours fermé sa porte.  
Tesmoin en soit Alcippe, auquel par un refus  
Elle a rendu le cœur, l'œil et l'esprit confus.  
Launay tu le connois, et tu sçais que son âme  
Ne respiroit rien tant que d'aimer cette Dame.  
L'adorer, la chérir, pour elle respirer,  
Baiser ses gants crasseux, ses crachats reverer,  
Paranymphes ses pets par une simagrée,  
L'appeler ses boyaux et la tarte sucrée,  
Et faire jusques-là que pour rendre vaincu  
Son cœur, comme je croy luy eust baisé le cu.  
Et si pour tout cela cette fille revesche  
Le mesprise, le fuit, et plus souvent empesche  
Seulement de la voir, comme jugeant ses yeux  
Dignes d'estre chéris seulement par les Dieux,



Maudissant sa fortune, et blasphémant le jour,  
 Que pour cette superbe il fut espris d'amour.  
 Il me souvient à moy que d'une aprèsdinée,  
 Où je vis cet amant la face ayant tournée  
 Vers son ingrate Dame, adjurer ses beaux yeux,  
 Son front, son poil, son sein, luy estre gracieux,  
 Conjurant ses tetons, qu'il appeloit deux mondes,  
 Leurs petits tremblemens, qu'il appeloit des ondes,  
 Attester le corail, qui flamboit rougissant  
 Sur le bord de sa bouche en œillet fleurissant :  
 Mais tout cela n'est rien, pluslost cette coquette,  
 Sans prendre garde à luy, faisoit venir Paquette,  
 Et d'un œil dédaigneux luy disoit, allez-là,  
 Dites tost à Louys qu'il despeche cela :  
 C'est grand cas, ces gens-cy ne feront rien qu'à force :  
 Monsieur c'est perdre temps, il ne faut tant d'amorce,  
 Disoit-elle, adressant sa parole en courroux  
 A son pauvre amoureux, qui estoit à genoux  
 Comme un grand criminel, qu'une juste sentence  
 Envoye par son crime au haut d'une potence.  
 Ne vous ay-je pas dit que vous ne gagnez rien,  
 Et que pour tant m'aimer vous n'aurez aucun bien.  
 N'est-ce donc pas assez pour esconduire un homme ?  
 Faut-il par un sergent qu'on vous cite et vous somme ?  
 Allez pauvre transi, pour ma beauté dompter  
 Il faut qu'un serviteur puisse plus mériter  
 Auprès de ma personne, pour avoir ce mérite,  
 Ne voulant d'un amant encore faire eslite.  
 Sus donc, retirez vous, vous y perdez vos pas,  
 Comme dit la chanson, galand vous n'aurez pas  
 Ce que vous prétendez : à ce mot on voit l'âme  
 D'Alcippe panteler, qui aussitost se pasme  
 Aux pieds de sa maistresse, et sans le secourir

Elle s'enfuit de là, pour le faire mourir.  
Voilà le traitement d'une superbe fille,  
Qui puisse mériter quelque chose d'utile,  
Comme sont ces beautez : ce qui fait à l'extrême,  
Qu'Alcippe négligea l'amour, et son teint blesme  
Reprit son premier lustre, et fit par le desdain  
Qu'il laissa sa Lucrèce et s'esloigna soudain,  
Détesta sa rigueur, son humeur trop sévère,  
Et enfin la jugea de son but trop contraire.  
Depuis cette superbe eut plusieurs amoureux,  
Les traitant tous de mesme et d'un œil rigoureux.  
Renvoyant un chacun jusques sur leur grand père,  
Sans qu'aucun vist jamais la fortune prospère  
Estre de son costé : mais Lucrèce à la fin  
Sentit que son humeur empeschoit que la fin,  
Qu'une fille tousjours porte en son sein enclose,  
De goster à plaisir de cette douce chose,  
Qui fait enfler le ventre et fait cracher des os,  
S'appaisant à la fin et luy donnant repos,  
Adoucist son orgueil, et eust esté bien aise  
Pour lors qu'un serviteur eust allenty sa braise,  
Et montant dessus elle eust saoulié son désir,  
Croyant qu'en ce faisant elle auroit du plaisir.  
Mais alors qu'elle veut sous les loix d'amour vivre,  
Aucun ne l'aime plus, et nul ne la veut suivre,  
Pour estre un peu trop vieille : ô juste chastiment  
D'un cœur présomptueux, qui enfin se dément,  
S'attriste, se lamente, est superbe et trop fière,  
Se donne des tourments le tout par sa misère.  
Voilà donc en secret Lucrèce, qui aux pleurs  
Accuse sa fortune et coute ses malheurs  
Aux murs exanimez d'une chambre secrette,  
Où tous les jours pleurant ses ans passez regrette :

Ce qui fit que hasard, comme un soir je passois  
Près une chambre obscure, où là je ne pensois,  
Aucun y estre lors, j'ouys cette Lucrèce,  
Qui pleine de sanglots, de pleurs, et de tristesse,  
Souspiroit son malheur, et racontoit ses maux,  
Faisoit une complainte, et proferoit ces mots :  
O malheureux orgueil, ô fille malheureuse,  
Tu es donc maintenant devenue amoureuse,  
Après que contre amour tu as fait un délit,  
Qui fait que tu es seule à présent en ton lit.  
Hélas, quelle vergogne à moy qui estois belle,  
Que je sois en tout temps une fille pucelle,  
Qui lassant bien le corps, mais ne le saoullant pas  
Des plaisirs amoureux, qu'on aime en ses esbats,  
Je devrois maintenant avoir devant ma face  
De deux ou trois enfans la légitime race,  
Au lieu d'un pucelage à demy suranné.  
Dedans un ventre enclos à demy basanné  
Pucelage, c'est luy qui me fait tant la guerre.  
Qui me brusle le cœur, mes appétits desserre  
Afin de l'eslargir et mettre hors de prison,  
Me preschant si souvent qu'il en est la saison.  
O bon Dieu, que feray-je à la cruelle rage  
De l'amour, qui mes flancs et mon âme saccage,  
Consomme mes poulmons, et jusques dans mes os  
Furette, pour troubler et ravir mon repos :  
Et au partir de là je ne voy plus personne,  
Qui me fasse l'amour, m'appelle sa Bellonne,  
Son cœur, sa vie, son tout, et ce que tant de fois  
Alcippe me disoit rangé dessous mes loix.  
Las, hélas, qu'à présent je fais bien pénitence  
Du mal qu'il enduroit, et que de sa constance  
Je souffre bien la peine : aussi dit on, souvent

Ce qu'on fait à autrui, qu'on le va recevant ;  
Ou soit tost, ou soit tard. Hélas ! miséricorde,  
Pour mon mal apaiser qu'on me donne une corde  
Qui purge mes forfaits. Hélas, ô feu cuisant,  
Et qui dedans mes nerfs allez vous infusant.  
Hélas ! quel pardon, ha, bon Dieu, que je pétille  
De rage, pour avoir encor le nom de fille,  
Qui cause tout mon mal, auquel remédiant,  
Iray-je de quelqu'un la faveur mendiant ?  
Mais quoy, chacun me fuit comme une vieille rosse,  
Et dit que je suis bonne à mettre à un carrosse.  
Hé, doncque quel remède ? il me faut au bordeau  
Donner à bon marché, et non vendre ma peau :  
Il me convient chercher les meilleures pratiques  
De celles qui de culs garniront leurs boutiques ;  
Ou bien si de tel gain mon cœur est enrichy,  
Il me faudroit sousmettre à un *gaudemichi*,  
Qui durant toute nuit couché près de ma hanche,  
Pourra me contenter le prenant par le manche :  
Et puis me séringuant ce qu'il aura de lait,  
J'auray quelque plaisir de ce beau flageolet.  
Mais ce n'est qu'une feinte à l'ardeur de ma flamme,  
Et la feinte jamais ne contente une femme  
Qui se sent amoureuse. Il me faut donc aller  
Au milieu d'un bordel, et puis là me saouler  
A plaisir, à gogo. Hélas ! quelle parole,  
Je suis tout hors de moy, sans doute je suis folle.  
Non, non, ce qui me peut à présent secourir,  
C'est que pour mon forfait il me convient mourir.  
A ces mots achevez elle tomba pâmée,  
Ce qui me fit courir, et d'ardeur enflammée  
La prendre par le corps, et la porter en bas,  
Je pensois que son âme deust aller au trespas :

Elle revient soudain, et d'une veue hagarde  
 Souspirant un grand coup en pitié me regarde :  
 Ce que considérant je commence à parler,  
 Et voulus à son mal Lucrece consoler :  
 Ce que je fis bientôt; et d'une telle sorte,  
 Qu'elle n'eust désiré par après estre morte.  
 Voilà Launay comment un cœur présomptueux,  
 Est chastié d'amour, qui le rend malheureux.

### Le lit de la belle Courtisane Philis.

UN amant estant à la Cour,  
 Rencontra sa maistresse un jour,  
 Couchée sur un lit à terre ;  
 Sans retarder il vous la serre,  
 Et de si près il l'approcha,  
 Qu'amoureusement l'embrocha.  
 Elle voyant si belle feste,  
 Remue et de cul et de teste,  
 Pour tascher à désarçonner  
 Celuy qui la veut enconner,  
 Et qui prétend la cheminée  
 Rendre de tout point ramonnée.  
 Nonobstant ce, tout son effort  
 Est vain, car elle sent plus fort  
 Un gros chose roide qui entre  
 Au trou qu'elle a dessous le ventre :  
 Tant plus qu'elle veut s'efforcer  
 De l'oster et de le chasser.  
 Enfin ne trouvant nul remède  
 A la violence elle cède,



Et vient mesme à se repentir,  
Quand elle commence à sentir  
Un chatouillement qui arrive  
La fonction générative,  
Et qui excite tellement  
Tous les vaisseaux du sentiment,  
Que son âme presque sur l'heure  
Fust preste à changer de demeure,  
Et dedans les cieux s'envoler,  
Alors qu'elle sentit couler  
Une liqueur ambrosienne,  
Ambrosienne et nectarienne,  
Qui s'espancha par les tuyaux  
De la matrice à sept canaux.  
Ayant ainsi par violence  
Nostre amoureux couru la lance,  
Deux ou trois coups sans deslacher,  
Son membre se vint à lascher,  
Au grand ennuy plein de tristesse  
Qu'endura jamais sa maistresse :  
Qui le pria de revenir  
La brimballer à l'advenir,  
Et luy faire tant qu'elle osasse  
Luy dire qu'elle seroit lasse.  
Nostre amant comme Simonnet,  
Joyeux lui oste son bonnet,  
Et luy promet en assurance  
De contenter son espérance.  
Depuis cet amant trop heureux,  
Songeant à son heur amoureux,  
Qui son cœur d'allégresse allume,  
Mit bienstost la main à la plume,  
Escrivant les beautez du lit

Où se fit l'amoureux conflit,  
Et où plein d'amoureuse flamme  
S'apaisa l'ardeur de son âme.  
O beau lit ! cria-t-il alors,  
Que tu es plein de doux trésors,  
Dessous la simplette courtine,  
Qui n'est point de toile argentine,  
Ny d'un drap d'or ny de velous,  
Ouvragé dessus et dessous  
De reluisantes broderies,  
Ny enrichy de pierreries :  
Voire mesme que tu ne sois,  
Comme sont les beaux lits de roys,  
Mesme qu'un Empereur de Rome,  
Sur toy ne jouisse de somme,  
Si est-ce pourtant litlelet,  
Lit non mollet, mais doucelet,  
Puisque dans toy tant de délices,  
Et d'amoureuses blandices,  
J'ay pendant l'amoureux déduit,  
A gré cueilly toute la nuit ;  
Puisque moy seul et ma Pelonne,  
Qu'un semblable amour espoinçonne,  
Avons cueilly toute la nuit  
De notre amour le plus doux fruit,  
Quand humant d'une bouche gloute  
Le doux nectar qu'Amour dégoutte,  
Entre les aises nous fondions,  
Quand tous pasmez nous confondions  
Nos deux âmes de nous fuyantes,  
Et dans nos bouches savourantes,  
Aux douceurs qui lors dedans nous  
Distilloient un plaisir si doux :

Puis lorsqu'avec ma cytherée  
Entre mes deux bras enserrée,  
Je faisais en cent mille tours  
Plusieurs essais de nos amours,  
Ores mettant la cuisse mienne  
Sur la sienne, et ores la sienne  
Sur la mienne aussi remettant,  
Je m'en allois la picotant,  
Osant bien quelquefois la mordre,  
Et puis en m'esbattant retordre  
Ses bras qui vouloient m'empescher  
De la baiser et l'approcher.  
Enfin, lit tesmoin de mes aises,  
Lit tesmoin de mes chaudes braises,  
Lit qui m'as veu six ou sept coups  
Dessus Madame, elle dessous,  
O lit, qui pour toute structure  
N'as qu'un courtier et couverture,  
Sur un plancher accommodé  
Sans piliers ni rideau brodé,  
Ayant seulement pour parterre  
Le plâtre froid ou bien la terre ;  
Et néanmoins ô lit heureux,  
Lit sans pareil des amoureux,  
Tu es le camp qu'à tour de fesses,  
Qu'à tours de culs et de souplesses,  
Nous avons combattu la nuit,  
Dedans la lice du déduit,  
Où les femmes ont l'avantage,  
Tant en force comme en courage.  
Ainsi doncques ô lit heureux  
Sois-tu le lit des amoureux,  
Afin qu'on voye tes louanges



Voler par les pays estranges :  
 Sois tu tousjours mon littelet,  
 Lit non mollet, mais doucelet,  
 Combattant encontre Madame.  
 Lit fais que je perde mon âme,  
 Comme un soldat aventureux  
 Sorty du camp des amoureux :  
 Mais qu'aussi en perdant sa gloire  
 Vaincu qu'elle aye la victoire,  
 Ayant chacune nuit dix fois  
 Dans sa bague enfilé mon bois.

---

### Épigramme.

De Jeanne.

**D**évinez comme Jeanne rend  
 Son c. ores estroit, ores grand,  
 Et par quelle ruse et fallace  
 Elle l'acommode à tout catze.  
 Cette garce ayant entendu,  
 Que son c. estoit trop fendu,  
 Voire tant que le plus grand membre  
 N'y monstre non plus qu'en sa chambre,  
 Et qu'il y alloit à tastons,  
 Elle y attacha des boutons,  
 Au costé dextre, et puis fit mettre  
 Des boutonnières au senestre.  
 Tellement que quand il luy plaist,  
 Elle l'augmente et le décroist.  
 Ainsi Jeanne pour toute sorte  
 De membre viril un c. porte.

**Sonnet.**

**S**i j'aime jamais rien que le ciel me punisse,  
**S**i j'aime rien que vous que je puisse mourir,  
Si jamais j'ay voué à autre mon service,  
Que jamais de mon mal je ne puisse guérir.

Non, vous estes mon cœur, vous estes mon désir :  
Donc ne permettez plus qu'en peine je languisse,  
A l'endroit d'un agneau la rigueur est un vice.  
Voulez-vous que je sois tousjours ainsi martyr ?

Mes yeux ne sont plus yeux, mais plustost des rivières,  
Qui servent mille pleurs esblouys des lumières,  
Qui luisent en vos yeux, mon soleil gracieux.

Je semble à Phaëton, je veux trop entreprendre ;  
Il est vray qu'il vouloit demeurer dans les cieux,  
Et moy je ne veux rien que monter pour descendre.

---

**Epigramme.**

**P**our m'opposer à vos rigueurs  
Je n'ay point de remède ;  
Mais pour amoindrir nos ardeurs,  
Quand on a le v. roide,  
Il n'y a à mon jugement  
Que de le faire vistement.

---

Pour une jeune Dame.

Sonnet.

**L** e pigeon f..t la colombe,  
**L** e coq f..t la poule souvent,  
 Et le moineau moins continent  
 F..t et ref..t la passerelle.  
 Cette mignarde tourterelle,  
 A f..tre a du contentement,  
 Le cheval f..te la jument,  
 Le taureau la genisse appelle ;  
 Il n'est animal montagnard  
 Tygre, grison, ny léopard,  
 Lyon, ny dragon qu'il ne f..te.  
 Pourquoi avons nous des couillons,  
 Sinon pour f..tre, compagnons,  
 Suivant de nos pères la route.

---

Epigramme.

A Nicole.

**Q**uand vous venez me voir dedans ma chambre,  
 Ce n'est point pour me donner confort,  
 Pour m'enrichir ou prolonger ma mort,  
 Mais pour vider et ma bourse et mon membre.

---

## Enigme.

**E**nvironné de la custode,  
 Et après avoir prié Dieu,  
 Velu sur velu j'accommode,  
 Et mets le plus vif au milieu.

---

Autre, où une Dame parle.

**G**ros enflé, rouge je le pris,  
 Et le fis entrer dans le centre  
 De mon estomac et mon ventre,  
 Pour me résjouir mes esprits.  
 Il morguoit de creste et de teste  
 Ceux qui avoient eu la conquête  
 De ta printanière beauté;  
 Quoy, disoit-il, ta cruauté,  
 Voudroit-elle bien faite conte  
 De cette mine, qui surmonte  
 Celle de tous ces financiers,  
 Et de ces muguets plaidassiers,  
 Qui disent en paroles feintes,  
 De vouloir donner mille atteintes,  
 A ce qu'à moy seul estoit deu.  
 Quoy ! le vœu que je t'ay rendu  
 Se verra-il comme frivole ?  
 Quoy ! mon éloquente parole,  
 Mes cheveux frisez, et ma voix  
 Qui rendoit sensible les bois,

Mes yeux mignards et mon visage,  
Que chacun tous les jours engage  
A m'aimer et à me chérir,  
Et à tous de moy s'enquérir?  
Quoy! à la fin toutes les graces,  
Qui en moy occupent leurs places,  
Causeront-elles ma douleur?  
Quoy! donc enfin cette valeur,  
Qui me fait renommer aux armes,  
Ne le domptera par ses charmes?  
Elle qui a par tant de fois  
Mis les Espagnols aux abois;  
Et qui a pris autant de villes,  
Comme un manant abat de quiltes,  
Lorsqu'on le voit dans son hameau  
Y jouer dessous un ormeau.  
Quoy! redoutes tu quelque chose?  
Il n'y a personne qui ose  
Prétendre à te faire un affront;  
Car je luy peindrois sur le front  
Le repentir et la mort blesme,  
Pour s'attaquer à ce que j'aime.  
Mon trognon, ils sont tous vaincus :  
Ne songez donc qu'à mes escus,  
Que j'ay serré à milliasse,  
Dedans le fonds de ma paillasse.  
Mon cher amour, assure toy,  
Que je veux vivre sous ta loy,  
Et t'aimer comme fait un moine  
La soupe, son vray patrimoine :  
Voilà, Margot, les beaux discours,  
Qui l'ont fait quitter nos amours,  
Et courre après une espérance,

D'attraper beaucoup de finance,  
Que tu trouves vaine à la fin,  
Car ton courtisan par la fin  
Depuis six mois qu'il te gouverne,  
N'envoie point à la taverne,  
Encore moins au rotisseur :  
Partant tu dis que je sois seur,  
Qu'en ce monde plus déplorable,  
Plus malheureuse et misérable  
Que toy fille n'a oncq esté.  
Et qui l'y a précipité,  
Sinon ton humeur si lubrique ?  
Je ne puis que je ne me pique,  
D'avoir esté tant méprisé  
Pour un soldat desvalisé :  
Et maintenant que je revoye  
Que me pries que je l'envoie  
Dequoy ton estat remonter,  
Par l'amour qui m'a peu dompter :  
Tu m'en conjures par la gloire  
D'avoir esté en ma mémoire.  
Margot, je le confesse bien,  
Que jadis t'ay voulu de bien,  
Mais maintenant la connoissance,  
Que j'ay de ton peu de constance,  
De ta chaude lubricité,  
Ou plustost impudicité,  
Qui te donne partout un blasme,  
Fait que tu n'es plus en mon âme.  
Et joint que ton ventre s'enflant,  
Te monstre grosse d'un enfant;  
Prends en bon gré cette fortune,  
Et désormais ne m'importune.

Tu sçais celui qui te l'a fait,  
 Cherche le bien de ton forfait :  
 Souffre tristement repentante,  
 Que tu sois fille pénitente.

---

**Sonnet.**

**Q**uoy ! faut-il que la fantaisie  
 De son mary, qui est jaloux,  
 Sacrifie à sa jalousie  
 Les plaisirs entre nous si doux ?  
 Quoy ! ton âme est doncques saisie  
 De peur, au bruit de son courroux ?  
 Va, va, mon cœur, ne te soucie,  
 Il n'est pas plus diable que nous.  
 Mais sçais-tu pas en cette affaire,  
 Maintenant ce qu'il te faut faire,  
 Pour le bien payer tout d'un coup.  
 C'est qu'en eschangeant son langage,  
 Tu luy apprennes le ramage,  
 Que tient au printemps le coucou.

---

**Epigramme.**

**B**elle tu me dis à tous coups,;  
 Que ton mary estant jaloux  
 D'injure et propos te gourmande.  
 Va, ne songe à cet animal,  
 Puisque frénélique en son mal,  
 A saint Mathurin doit offrande.

Contre un Hobereau cocu et Gentilhomme à  
la fourche.

Quoy ! cet hobereau fougueux,  
Ce gentillastre ombrageux,  
Tenant sa femme à l'attache,  
Pensoit-il doncques éviter  
Qu'on ne luy voye point porter  
D'Actéon le brave pennache.

Croyoit-il que par sa raison,  
Tenant sa femme à la maison,  
Il n'y avoit point des escornes ?  
Ah ! mon Dieu, qu'il est esventé,  
Car c'est ainsi qu'il est planté  
L'arbre qui porte ainsi des cornes.

Puis ne sçait on que l'amour,  
Fausse la plus forte tour,  
Pour ensuivre la nature,  
Et que si on tient la clef,  
D'un lieu pour nostre meschef,  
La femme en a la serrure.

Qu'il est un plaisant falot,  
Mais plustost un maistre sot,  
De croire qu'en faisant du pire  
A sa femme, elle n'eust osé,  
Et ne se fust point proposé  
En l'encornant de luy se rire.

De luy, qui de noble estoc  
Est comparu vaillant au choc,  
En des grenouillières batailles ;  
De luy, qui homme de cour



N'eust pensé se voir un jour  
Voyager en Cornouailles.

Mais il se trompe en effet,  
Puisque cela qu'en a fait  
Sa femme est selon justice,  
Qui démontre en cet endroit,  
Qu'elle aime tousjours le droit,  
Punissant ainsi son vice.

Donc ô courtisan botté,  
Courtisan tousjours crotté,  
Ne monte point en furie ;  
Mais ton cerveau soulageant  
Songe que beaucoup de gens,  
Ont part à ta confrairie .

Soulage aussi ton effroy,  
Et méditant à part toy,  
Souhaite autant de finance,  
Qu'à Paris sont de cocus,  
Et tu auras plus d'escus  
Qu'aucun Banquier de la France.

---

**De Denison.**

Sonnet.

**E**N fouillant dans le sein de Dénison peu caute,  
Me repoussant disoit, laissez moy en repos.  
Un chien luy dis-je alors n'abandonne son os,  
Et sur cela soudain je luy levay la cotte.

Ah ! bon Dieu, qu'aperçoy-je ? une follatre motte,  
Un donjon réparé, las ! qui tenoit enclos

Les délices d'amour : quoy ! serois-je forclos,  
Dis-je demy ravy, de courir à la poste.

Elle qui haletoit, me nommoit importun ;  
Et me disoit, Claudin, ce ne sera tout un,  
Si plus ne me fouiller ores tu ne l'arreste.

Ah ! bon Dieu, las ! sij'entre ? ha ! Claudin, que fais-tu ?  
Courage, luy criay-je, aye force et vertu ;  
Et enfin tu verras qu'il n'est si douce feste.

---

### De Combaut et de sa femme.

Combaut, ta femme est si jolie,  
Et de tant de graces remplie,  
Que si le puissant Jupiter  
M'en avoit donné trois de mesme,  
J'en donnerois deux à l'Enfer,  
Afin qu'il m'ostast la troisieme.

---

### Epigrammes.

Je ne feray jamais caresse  
A belle ny laide maistresse,  
Car la première par desdain  
De ses faveurs nous fait largesse ;  
Et la seconde trop soudain  
S'abandonnant lève la fesse.

---

A Nouvelle.

**N**ouvelle, à toy je suis contraire,  
**E**t si jamais ne ferons bien,  
 La cause est que tu le veux faire  
 Pour de l'argent, et moy pour rien.

---

A Lisette.

**L**isette jure asseurement,  
**Q**u'autre part point ne s'abandonne,  
 Qu'à ses amis fidèlement.  
 Je le croy : car elle est si bonne,  
 Je m'en rapporte à son serment,  
 Qu'au monde elle ne hait personne.

---

De Lays.

**E**n tout c'est univers il n'y a rien qui soit  
**P**lus juste que Lays, car elle aime le droit.

---

**L'importunité à une Damoiselle.**

Satyre.

**J'**allois un de ces jours en guise d'un cadet,  
**Q**uoique je sois l'aisné, sur un petit bidet,

Lequel ne pesant pas un double Riffedale,  
Ne ressembloit Bayard, Ragot, ny Bucéphale :  
Ains moins outrécuidé qu'un coursier, qu'un genet,  
S'appeloit en un mot martyr de Guivet.  
Cheval qui mesprisoit caveçons et gourmettes,  
Et ne para jamais repolons ny courbettes,  
Cassé cent fois du bast, qui ne craint l'esperon  
Non plus qu'un dementy : tout ainsi qu'un larron,  
Qui désja dès mille ans n'a point d'autre espérance,  
Après cent coups de fouet, sinon en la potence.  
Ainsi, las ! ce bidet n'a point d'autre confort,  
Et tant il est martyr, il voudroit estre mort,  
Son cuir maroquiné jeté à la voirie ;  
Car son maistre qui est une juste furie,  
Ne considère pas que c'est un cheval doux,  
Débonnaire et benin, qui mesprise les coups,  
Qui va pédétentim, et qui est si peu traistre,  
Qu'il renverse devant que renverser son maistre :  
Qu'il est poussif, hargneux, malandreux, farcineux,  
Qu'il voudroit volontiers, d'autant qu'il est goutteux,  
Se retirer de cour, et paisible en l'estable  
Au monde renoncer, à la chair, et au diable.  
J'allois doncques faisant à part-moy discourant  
Sur ce petit bidet le Chevalier errant,  
Quand passant par la rue, au devant d'une porte,  
Où l'amour sans bidet sur le cœur me transporte :  
Ne désirant rien tant que de voir les beaux yeux  
D'une belle, qui est le miracle des cieux,  
L'abrégé des beautez, et le plus cher ouvrage  
Que nature aye fait en terme d'un visage.  
J'appelle un gros valet et luy dis, mon fidel,  
Dy-moy, Mademoiselle, est-elle à son hostel ?  
Ce grossier me respond, sans je vay voir me dire,

Monsieur, entrez dedans : et moy qui ne désire  
 Rien que d'entrer dedans, pour avoir ce bonheur  
 De pouvoir adorer ce miracle d'honneur,  
 Ce phoenix des beautez, des belles là plus belle,  
 J'entre tout aussi-tost : A vous Mademoiselle  
 Et vostre compagnie, et en cet entregent  
 Tout le monde se lève, et réciproquement  
 L'on me rend mon bonjour, avec ma révérence.

Hé bien, comment, luy dis-je, en effet quand j'y pense,  
 Il y a dix mille ans que je n'eus cet honneur  
 De te baiser les mains, je suis ton serviteur,  
 Et tout entier mon cœur, je te prie de le croire :  
 Par ma foy je ne peux ores manger ny boire,  
 Tant je suis enyvré d'une telle beauté.  
 Ma belle, baise moy, hé que de cruauté!  
 Quand l'on parle d'amour vous faites tant la fine,  
 L'on ne s'ose frotter contre vostre estamine.  
 Hé quoy, vous me morguez ? il n'y a pas de quoy  
 Repart cette cruelle, il est vray par ma foy  
 Vous me desobligez, je n'en suis pas à l'aise,  
 Vous me desobligez, vous me gastez ma fraise,  
 Vous n'y avez rien mis, hé, que cherchez-vous là ?  
 Voyez, je ne prends point de plaisir à celà :  
 A un autre qu'à moy il faut faire un tel conte,  
 Je suis toute deffaite. Ha ! ma foy c'est grand' honte.  
 Et moy fasché de voir ses beaux yeux en courroux,  
 Qui ne furent jamais que gracieux et doux,  
 Qui portent la douceur, la majesté, la grâce,  
 Comme en leur paradis sur les traits de sa face,  
 J'en demeuray fasché, et avec un sambieu  
 Presque je repartis, hé bien, adieu, adieu.

Je ne leur eusse peu davantage complaire,  
 Car vous devez sçavoir, pour entendre l'affaire,

Que c'estoit son plaisir et son ambition,  
 Que je sorte de là : car la collation  
 Estoit appareillée avec cérémonie,  
 Maugreant mon entrée, et cherchant ma sortie :  
 Or elles désiroient de bien fripper les plats,  
 Et pensant que j'estois friand comme les chats,  
 Qui dans un tourne-main grippent tout sur la table,  
 Me souhaitoient alors à tous les mille diables,  
 Que ce que j'estois maigre estoit d'estre affamé,  
 Que n'ayant rien de gras au museau que le nez,  
 D'un si grand appétit je pourrois en repaistre  
 Que je les mangerois défailant leur menestre.  
 Que jamais sur le dos je n'eus un bon pourpoint,  
 Que j'estois sans avoine et mon bidet sans foin,  
 Bref que j'estois si glout, qu'en meilleure cuisine  
 Je ferois dans trois jours crier à la famine,  
 Ainsi on souhaitoit bien loin de ce festin,  
 Ce ventre de levrier, et la dent du mastin.

Et moy qui ne pensois aux mines, fines mines,  
 Et qui cherchois plustost cousines que cuisines,  
 Qui estois alteré d'amour et non de vin,  
 Ne pensant nullement à ce pompeux festin,  
 Je croyois fermement, ne les voyant rien dire,  
 Que j'estois importun ne les faisant pas rire,  
 Que peut-estre j'estois d'un trop maigre entretien,  
 Que pour les résjouir je ne leur disois rien.  
 On conte là dessus, je parle autant que quatre,  
 Je leur sonne des vers, je fay de mon folastre,  
 Je donne des brocards, je m'appelle coquin,  
 Je leur fay les doux yeux, je fay le Harlequin,  
 Je dis le petit mot, en terre je me vautre,  
 Je veux jouer pour l'une, et parier tout l'autre :  
 Mais tout cela et rien c'estoit presque tout un :

Je n'estois à la fin qu'un fascheux importun.  
 Et rien en ce temps-là ne servoient ces merveilles,  
 Car le ventre affamé, dit-on, n'a point d'oreilles ;  
 Et je ne pouvois mieux ces Dames résjouir  
 Qu'avec *bona dies* brusquement m'enfuir.

Mais Dieu, qui vouloit lors qu'il fissent pénitence  
 Des péchez véniels qu'ils avoient fait aux danses,  
 Vouloit comme ennemy tout contraire à leur bien.  
 Que je fusse importun et que n'en sceusse rien.  
 Tantost elle me dit, pour de moy se déffaire,  
 Monsieur, n'avez vous point au monde quelque affaire.  
 Monsieur, rien ne doit estre aujourd'huy négligé.  
 Ma belle, luy disois-je, vous me desobligez,  
 L'affaire le plus grand que je cherche en ma vie,  
 C'est de ne point quitter si noble compagnie.  
 Puis elle répliquoit, laissez-vous tant de jours  
 Couler sans visiter le lieu de vos amours ?  
 Vous sçavez que l'oubly s'engendre de l'absence.  
 Je pare à ce coup-là, disant, vostre présence  
 M'est si chère, mon cœur, que rien sinon la mort  
 Ne m'en peut séparer, tant je vous aime fort.  
 Que je vous quitte ? ha Dieu, le regret est extrême,  
 D'esloigner tant soit peu le sujet que l'on aime.  
 Elle de désespoir ne sceut que repartir,  
 Car ne me voyant faire aucun vœu de sortir,  
 Elle s'imaginoit, la pauvre Damoiselle,  
 Qu'encore après la mort je serois avec elle.

Cependant il sembloit que l'heure se passoit  
 De la collation que l'on luy apprestoit !  
 Des cartes et du jeu ja desjà Marguerite  
 Me souhaitoit bien loin, songeant à la marmite.  
 Natoire, qui de ris vouloit chausser ses flancs  
 Pour caroller plus droit, eust bien donné six blancs

Pour me bannir de là, et la belle Tiennette  
 Eust voulu jà cent fois voir la vaisselle nette :  
 Mais comme la déffaitte est un pénible accez,  
 L'on ne sçavoit comment défnir le procez :  
 Car de me dire adieu, il n'estoit pas honneste ;  
 De me prier aussi que je sois de la feste,  
 On pensoit que jamais je ne dirois que non,  
 Et puis avecques moy j'avois un compagnon,  
 Un vray angoulevant, un fossepinte en gueule,  
 Qui du plus grand moulin digéreroit la meule,  
 Qui n'est point délicat et n'a accoustumé  
 Vivre de cler de gru, collis et consommé,  
 Furieux à la table, et sans miséricorde,  
 Qui dévale le vin dans son ventre sans corde :  
 Ce fut encore là un des sujets pourquoi  
 L'on ne nous pria point vouloir mouiller le doigt.  
 Car ces Dames, qui sont molles et délicates,  
 Des lions rugissans craignoient alors les pattes :  
 Elle parloit désjà pour me faire enfler,  
 De desloger à vespres; aussitost sans parler,  
 Je la prens sous le bras : mais sans cérémonie,  
 Belle je vous feray, s'il vous plaist, compagnie,  
 On ne dira jamais que je manque au devoir.  
 Elle pensa mourir alors de désespoir,  
 Car se représentant vaine son entreprise,  
 Elle s'imaginoit, s'il s'en vient à l'église,  
 Tousjours il reviendra au logis avec toy,  
 Puis pendant tel séjour l'on pourroit bien sans moy  
 Jouer de la machoire, et défrischer la terre.  
 Si bien que la Cloris, fine comme une martre,  
 Se résolut d'user d'une autre invention.  
 Hélas ! combien de fois de pure affection  
 Prioit elle son Dieu, de la vouloir deffaire



De ce sot, qui estoit à son dessein contraire.

Mon Dieu, si tu m'acquires ores la liberté,  
Je te voue à jamais pure virginité,  
Ne laissant point venir le chat à mon fromage,  
Que sous le sauf conduit d'un loyal mariage.  
Mon Dieu, si tu me fais quitte de ce poltron,  
Je te promets de mettre un double dans le tronc :  
Je jeusneray trois jours, si d'entre nous tu l'oste,  
La veille de Noel, de Pasque et Pentecoste :  
Et je promets te faire, ô Seigneur, bon et beau  
La veille des trois Rois, le Roy de mon gasteau.

Si bien que le Seigneur promptement délibere  
D'exaucer son dessein et sa sainte prière :  
Je ne sçay si c'estoit quelque divin esprit,  
Qui entra dans la chambre, et brusquement luy dit,  
Mademoiselle, orsus, le messenger désire  
De partir promptement, voulez vous pas rescrire ?  
Il faut qu'il aille encor à quatre lieues d'icy.  
Ah ! je n'en ay qu'assez, dit-elle, de soucy :  
Mais de grâce, Monsieur, le voudriez-vous permettre,  
De faire s'il vous plaist, responce à cette lettre.  
Permettre. respondis-je ? Ah ! n'usez de ce mot,  
Vous pouvez tout, mon cœur, je m'en iray plustost,  
Si vous ne me prenez pour vostre secrétaire.  
Non, dit-elle, Monsieur, c'est un secret affaire :  
Grand mercy, je craindrois vous donner trop d'ennuy :  
Puis il faut travailler d'icy jusqu'à minuit.  
Alors je commençay un peu me prendre garde  
Que j'estois importun, et comme elle entrelarde  
D'un cageolant discours, mille divers propos,  
Je creus que je troublois, mais trop tard, son repos.  
Et comme je voyois des traits de comédie,  
Je connus à l'instant toute sa maladie :

Et moy qui tout pour l'or de l'Inde et du Péru,  
Ne suis point si cruel, lourdaut et malotru,  
Que de vouloir donner aucune fascherie  
A celle qui sur moy a toute Seigneurie,  
Baisant bien humblement les mains à tout chacun,  
Je cessay par l'adieu d'estre plus importun,  
Extrêmement fasché d'avoir fait cette offence.  
Mais après tout cela, mes amis, je ne pense,  
Que tel pendant le jour fait à sa Dame ennuy,  
Qui pourroit luy donner mille plaisirs de nuit.

---

### Epigramme.

**M**ardy-gras au rouge nez,  
**M**Aux beaux yeux enluminez,  
A la gorge jamais lasse,  
D'avalier salmigondis,  
Que Dieu te fasse la grace,  
De te mettre en Paradis.

---

### Stances.

**L**'infidélité me desplaist,  
**L**Et mon amour juge qu'elle est  
Le plus noir crime de la terre,  
Lorsque les Dieux firent venir  
Les premiers esclats du tonnerre,  
Ce ne fut que pour la punir.

La Déesse qui fait aimer,  
Des flots de l'inconstante mer  
Sortir à la clarté du monde :  
O Vénus si ton doux flambeau  
Fust venu d'ailleurs que de l'onde,  
Sans doute il eust esté plus beau.

Ce qu'un hyver a fait mourir,  
Un printemps le fait refleurir,  
Le destin change toute chose :  
Mon amitié tant seulement,  
Vos beautez et vos belles roses,  
Dureront éternellement.

---

**Epigramme.**

**F**EMMES, qui craignez que le vent  
Vous fasse grossir le corsage,  
Faites vous boucher le devant,  
De peur qu'il n'y trouve passage.

---

**Sonnet.**

Contre les Sodomites.

**S**odomites, enragez ennemis de nature,  
Et vous universels qui çà et là f..tez,  
Et vous qui d'un seul C. doucement surmontez,  
Ne bruslez du soucy que d'une créature.  
Ruffiens, et vous tous qui f..tez avec cure,

Et qui par les bordeaux desbauchez fréquentez,  
 Et vous autres encor, qui tant vous repentez,  
 D'avoir jamais f..tu, que vostre V. endure.

Laissez-la seurement et librement passer,  
 Entre f..tre et dormir extroquer, repasser,  
 Cette jeune beauté, admirable, héroïque :

Le faisant vous ferez œuvre de grand devoir,  
 Et si pouvez encor récompense en avoir,  
 Car vous obligerez une chose publique.

---

### Epigrammes.

D'un impuissant.

**U**N gros Abbé se laissoit en sa couche  
 Taster le V. aux mains d'une Nonnain,  
 Mais son engin demeuroid sous sa main  
 Sans se mouvoir, tout ainsi qu'une souche :  
 Cette Nonnain qui n'avoit point de tresve,  
 Voyant son V. demeurer ainsi plat,  
 Luy dit Monsieur, dites *Magnificat*,  
 Quand on le dit tout le monde se lève.

---

Pour un Astrologue cocu.

**T**U regard' Astrologue aux astres ordonnées,  
 Et par elles prédis à tous les destinées,  
 Par elles tu connois les travaux à venir,  
 Ausquels on ne peut point jamais contrevenir,

Mais de ce que ta femme à plusieurs est commune,  
 Par elles tu n'en peux connoistre chose aucune,  
 Saturne est trop lointain, aveugle est en après,  
 Le blanc d'entre le noir ne discernant de près,  
 Mercure est empesché auprès de son amie,  
 Et la Lune s'escarte au beau mont de Lacmie,  
 Le luisant Apollon s'adonne à ses amours,  
 Ayant les yeux honteux la Vierge fait son cours',  
 D'autres autre affaire ont, Mars sa Vénus regarde,  
 Vénus, Mars, Jupiter, à l'Europe prend garde,  
 Ainsi tu ne peux donc ta femme apercevoir,  
 Quand son amy l'embrasse, et moins tes cornes voir.

---

D'un jeune et habile Chirurgien qui estoit Amoureux.

Que j'aime dans mon lit voir ma belle maistresse,  
 Que j'aime à me pasmer en ses embrassements,  
 Recevoir nud à nud plus de mille caresses  
 Sur le poil frisotté en ces contentements.  
 Car c'est tout mon désir qu'en sa playe fendue,  
 Ma lancette j'applique par subtils mouvemens,  
 Qu'après d'une douce huyle je graisse le dedans,  
 Lorsque je la tiendray sur le dos estendue.

---

Contre une Courtisane.

Femme qui fait ses cuisses voir,  
 Et se montre en sale posture,

A tout homme fait à sçavoir,  
Que son C. demande pasture.

---

**H**abilement elle s'accorde,  
**H**A faire son mary cocu,  
Ayant d'un v. miséricorde,  
Comme un Advocat d'un escu.

---

**V**ous autres que la muse picque  
Dans ce Cabinet Satyrique,  
Ouvrage des plus beaux esprits,  
Cessez vos plaintes ordinaires.  
Il vaut mieux d'eux estre repris  
Que loué des esprits vulgaires.

G. COLLETET.

---

### Aux Lecteurs.

Sonnet.

**L**ecteurs qui çà et là cherchez vostre adventure,  
Qui n'avez en honneur que les Dieux de cypris,  
Pour vous je donne l'air à ces folastre escrits  
Et j'entends que vous seuls en ayez la lecture.

Vous y voirez comment tout y fout par nature  
Que tout ce qui comprend en ce monde compris

Est tout basti de sperme et à foutre est appris  
Par l'instinct seulement de sa progéniture.

S'il advient par malheur que les feux soient estaincts  
De vos paillards désirs et qu'entre les putains  
Vous veniez à manquer de puissance et de force,

Lisez en un feuillet de tous les deux costez  
Vous fouterez soudain fussiez vous esreintez :  
Car ces folastre escrits vous en servent d'amorce.

---

### Epigrammes.

**L**a femme (dit un bon prophète,  
Qui ne portoit haine aux amours)  
Est bien une chose imparfaite  
Car on y besoigne tousjours.

---

### Aux Dames.

**P**ourquoy vous dites vous si fortes ?  
Vostre trésor tremble avec vous ;  
Nous pouvons bien ouvrir vos portes  
Si tousjours les clefs sont chez nous.

---

D'une jeune mariée et de son mary, la première  
nuict de ses nopces.

Dialogue.

*Femme.* — Las pourquoy fais-tu tant d'efforts ?

*Mary.* — Je frappe à ta porte Isabelle ;  
Car il est nuict, voire, ma belle,  
Et je suis encore dehors.

---

Sixain.

**T**out y chevauche, tout y fout :  
L'on fout en ce livre partout.  
Afin que les lecteurs n'en doutent,  
Les odes foutent les sonnets  
Les lignes foutent les feuillets,  
Ces lettres mesmes s'entrefoutent.

G. C. P. (GUILLAUME COLLETET PARISIEN ?)

Epigrammes diverses.

**U**n homme, entre les plus vilains,  
M'interroge sur des poulains ;  
Et voicy les discours qui sortent  
Du subject que nous agitions :  
C'est qu'ils sont bons quand ils nous portent,  
Et mauvais quand nous les portons.

---



Paroles d'une fille la première nuit de ses nocces.

**J**E sens que j'endure la mort,  
Et mon mal peut-il estre pire,  
Puisque je n'ay moyen de dire  
Que mon meurtrier me fasse tort.

---

**P**hilis dit l'autre jour à une bonne bande :  
Je n'ay point un mary difficile au repas ;  
Il mange comme moy toute sorte de viande.  
Mais comme il l'entendit il arresta ses pas,  
Et dit en sousriant : ceste belle friande  
Se sert bien d'une chair dont je ne gousté pas.

---

**J**E vois l'amoureuse Isabelle,  
Qui du cœur et des yeux m'appelle,  
Disant : Esteins mes feux ardans ;  
Mets icy ton gros doigt et bouche  
Bien hardiment ma basse bouche :  
Car elle n'eust jamais de dents.

---

**T**A femme a donc fait un enfant  
Par le moyen que Dieu défend,  
Toutesfois ta bouche le nomme  
Ton mignon, ton futur appuy.  
Mais n'es-tu pas un meschant homme  
De posséder le bien d'autruy.

---

**B**elle plus rare que Pandore  
Tu désires que l'on t'adore,  
Ce que je fay quand je te fous,  
Car je suis tousjours à genoux.

---

Une jeune femme parle à son mary vieillard et autant meschant.

**V**ieillard à mes yeux inhumain,  
Faisant que tousjours je repose,  
Tu lèves contre moy la main,  
Ne pouvant lever autre chose ;  
Mais je te prie avoir sur tout  
La main basse autant que le bout.

---

**U**n hoste estant chez Isabelle  
Et la perçant de plusieurs coups :  
Vous me tuez, luy dict la belle ;  
Mais Dieu, que ce mourir est doux ;  
Et certes la vie est bien dure  
Auprès de la mort que j'endure.  
Seulement je me plains du sort  
De n'avoir eu plus tost envie  
De donner la fin à ma vie  
Par l'extase de ceste mort.

---

**U**n allemand commençant sa harangue,  
Et n'entendant que fort mal notre langue,  
Nous fit tant rire, ayant dit : je foutrois . . .  
Que j'en ai veu trespasser trois pucelles.

Si ce qu'il dit je faisais à ces belles,  
Je les ferois revivre toutes trois.

---

Isabelle est molle au milieu  
Où se loge le petit Dieu.  
Cependant la bonne Isabelle  
A durs les tettins et les bras :  
C'est pour ce que le haut, dit-elle,  
N'est point battu comme le bas.

*Préface du Recueil des plus excellans vers satyriques de ce temps, trouvez dans les cabinets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, qu'autres des plus signalez Poëtes de ce siècle.*

---

#### AU LECTEUR.

Ton désir et ta curiosité sont contentées en ce présent qui t'est fait icy (amy lecteur) qui sont les vers piquans et satyriques des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, et autres Poëtes excellans de ce siècle que la rareté avoit si longtems tenus sous les ombres d'un morne silence, et qui pour estre trop chers à ceux mesmes qui leur avoient donné naissance n'en vouloient obliger le public, redoutant son ingratitude, qui bien que grande ordinairement ne me donnera sujet néanmoins de relever de louanges les personnes dont je te parle; car ce faisant ce seroit en amoindrir la gloire qui porte leurs mérites escrits en l'Eternité à la prononciation de leur seul nom. Te suffise donc de sçavoir que c'est ce de quoy tant de gallants esprits ont parlé et ce que tant de belles âmes ont souhaité qui se présente à loy, et que tu verras, sans aucun

manquement, tout ce qui est sorty de risible et de jovial de la plume des plus beaux esprits de la France. Et pour l'en faire jouir avec plus de contentement, mon soing a esté de remettre en leur premier estre et vraye intelligence quelques pièces qui ont esté cy devant imprimées manques et defectueuses en leurs plus naïves parties, et d'en rechercher d'autres nouvelles dans les coings les plus retirez des cabinets, tant des chers nourrissons des Muses qui ont ci devant vescu pleins de gloire, que de ceux qui tous les jours les caressent encore, afin que les plus superbes Monarques s'esternissent par elles en cest univers. Néanmoins encores que cela soit (lecteur) j'ay une appréhension en mon âme, en te faisant le présent que je te faicts, qui est que quelques visages sévères ou hypocrites censeurs (qui, semblant des Curies, peut-estre vivent en Epicuriens) ne reprennent de libre franchise et de trop de lasciveté les auteurs des pièces que tu pourras lire icy, qui leur respondront pour moy, et moy pour eux, ce que Pline disoit en pareil cas à de semblables qu'eux :

Nostre vers est lascif ; mais nostre vie est bonne.

Le vice estant cogneu librement s'abandonne.

C'est ce qui te monstre la laideur du vice que de le descouvrir ; et parler franchement de sa salleté, c'est rompre ses charmes et sa lubricité. A tel sujet Apulée, Pétrone et mille autres qui ont librement parlé sans desguiser matière et bien que leur Muse fust recogneue

lascive, leur vie se trouvoit exempte de répréhension. Juges en le mesme de ce livre et de ses Autheurs, qui le présentent à ton beau jugement ou intention de découvrir par luy l'effronterie et l'usage trop commun de la volupté, et non pour en embrasser les sales plaisirs et la brutalité. Ce qui fera que par le premier tu trouveras mon présent utile et par le dernier plus nuisible que délectable. Mais soit que ce soit (lecteur) si mon labour ne t'est agréable, ne jette tes yeux sur ce livre afin de le lire, ou bien si tu me fais la faveur de le lire, fais moy pareillement celle d'oublier ce que tu auras leu, ou si tu ne l'oublies, supportes en amiablement les defaux je t'en conjure ; car aussi bien n'est-ce qu'un passetemps de Carnaval que je te présente, et qui (soit que tu veuilles ou en veuilles pas) ne sera autre chose que ce qu'il est. Adieu.

---

Pièces du recueil des plus excellens vers satyriques.

### Epigramme.

**A** nne ne scauroit marmoler  
Ny le credo ny le Pater  
Qu'avec un chapelet d'ébeine ;  
Marie en veut un de corail,  
Et Catherine de cristail,

Lucrèce un de dent de baleine.  
 Lise qui sçait mieux la façon  
 Leur fait à toutes la leçon,  
 Et dit : filles mal entendues,  
 Est-il de meilleur chapelet  
 Que deux grosses couilles pendues  
 Au col d'un gros v.. de mulet.

---

### Rencontre d'Amour.

A Gilon.

**T**u sçais qu'aux halles l'autre jour  
 Je trouvay dans un carrefour  
 Qui est près de la fripperie  
 Une fille d'hostellerie,  
 Amy Gilon, tu le sçais bien.  
 Ton jugement suivit le mien.  
 La belle estoit claire brunette,  
 Sa face gente et sadinette,  
 Ses cheveux noirs, son œil aussi  
 Dessous un recourbé sourei.  
 De sa taille elle estoit greslette  
 Et toutesfoys assez refaite,  
 Entre gras et maigre embompoint.  
 Quant au reste assez bien en point ;  
 D'une robe noire accoustrée,  
 Le corps droict, la chausse tirée,  
 Le soulier à cliquet au pied,  
 Le chapperon approprié  
 Comme ccluy d'une coquette

Qui s'en va chez dame Paquette,  
Au col le beau baillé-l'y-gousts  
Qui la faict admirer de tous ;  
Pour abréger, cette mignarde  
Qu'un chacun appelloit Lienarde  
Me donna de l'affection,  
Qui fit qu'en assignation  
Je pris d'elle un manchon pour gage  
Pour me l'asseurer davantage.  
Mais au lieu dict elle ne vint,  
Ou soit qu'il ne luy en souvint  
Ou soit que quelque maquerelle  
Pour lors me destourna la belle.  
Tant y a que depuis ce jour  
Je mourois pour elle d'amour.  
Croyant l'avoir en ma puissance,  
Pour en prendre la jouissance,  
Devant toy lors je l'assignay  
En un lieu là où je menay  
Dugast pour luy faire voir celle  
Qui me mettoit tant en cervelle,  
Et qui avoit depuis un peu  
Réduite desjà comme en feu  
Mon âme à elle assujétie.  
Il la vit ; nous faisons partie  
D'aller à Vanve et d'y passer  
Quelques jours pour nous reposer.  
Nous l'y menons et avec elle  
Perrette passablement belle,  
Mais dedans son ventre elle avoit  
Quelque chose qui luy levoit  
Un peu plus haut que la ceinture  
Au reste, Gilon, je te jure



Qu'elle avoit d'assez beaux attraits,  
Les cheveux blonds et le teint frais,  
Tetins durs, et cuisse charnue.  
De cette courtaude fessue  
Ma Lienarde s'accompagnoit,  
Mais Lienarde me desdaignoit  
Voyant du Gast de qui la face,  
La fraicheur des roses efface,  
Les lèvres, le teint des œillets  
Fraischement cueillis, vermeillets,  
La chevelure crespelée  
Et de poudre d'iris meslée.  
Son parler n'est rien que désir.  
Son regard n'est rien que plaisir.  
Le premier les amours emmielle,  
L'autre vivement estincelle,  
Ce qui rendit le cœur transy  
De ma Lienarde au noir sourey,  
Qui aussy de son œil enflamme  
Du Gast jusques au fond de l'âme  
Ce qui le fait tost m'accoller  
Afin de Lienarde quitter.  
Verger, me dit-il, je te prie,  
Pour l'amour tant et tant chérie  
Qu'à jamais je t'ay veu jurer,  
De ne vouloir la désirer !  
Moy que jamais l'Amour trop forte  
Hors de la raison ne transporte,  
Je n'y prétends, dis-je plus rien ;  
Elle est à toy, garde la bien ;  
Car Verger n'aura jamais chose  
Que du Gast d'elle ne dispose.  
Cela dit, grâces il me rend

Et par la main il me la prend  
Et fait d'elle ce qu'il désire,  
Sans que jamais plus j'y aspire.  
Voilà comme de la Cypris  
Les simples chats sont souvent pris  
Et que l'Amour souvent offense  
Celuy là qui le moins y pense.

---

### Le Nez de Claudine.

Toy qui as un nez en la face  
Ou plustost du Nez une place,  
Nez (le dirai-je nez ou non ?)  
Ouy nez ; mais un nez de guenon,  
Nez montant si peu sur la bouche  
Que tu pourrois prendre une mouche  
Contre le mur sans l'offenser  
Et sans tant soit peu le froisser ;  
Nez de morveaux une fontaine ;  
Nez d'où sort une telle haleine  
Que de la gueule d'un retraits  
Ne sort pas un air plus infect.  
Ayant ce nez si beau, Claudine,  
Ayant un tel nez de poupine,  
A tous propos tu m'estourdis  
Et, me jurant Dieu, tu me dis  
Que tu es chaste et sainte femme  
Sans nulle tache de diffame.  
Que tu ne sois femme de bien  
Diable emporte qui en dit rien.  
Encor si je te disois telle,

Après tu te dirois pucelle  
 (Comme je croy) voire à bon droit,  
 Si ce n'est qu' honte te feroit.  
 Néanmoins serois tu pucelle,  
 Si pucelle peut estre celle  
 Qui se contient femme de bien  
 Quand nul ne la pressc de rien.

---

**De Lisis.**

**L**isis, tu es jeune et dispos,  
 Sain et beau, mais à tout propos  
 Tu nous parles de ta Fleurie  
 Et veux qu'à elle on te marie.  
 Vrayment il ne tient pas à toi,  
 Car soir et matin je te voy  
 Aller et venir après elle,  
 Comme si c'estoit chose belle,  
 Ce qui se voit purement faux,  
 Estant pleine de tous defaux,  
 Estant une vieille morveuse,  
 Punaise, crasseuse et baveuse.  
 Toutesfois tu ne veux laisser  
 Pour cela de la pourchasser  
 Et de l'avoir en mariage,  
 Croyant que c'est ton avantage,  
 Dy, Lisis, qu'a-t-elle de bon?  
 C'est qu'elle crache son poulmon.

---

**Vœu de Martine.**

**M**artine la tapissière  
Voue à Pallas son mestier  
Que de sa main ouvrière  
Elle souloit manier.

Paissant au jour la journée  
Par le travail de sa main  
Sur la laine démenée  
Sa trop misérable faim.

De suivre se délibère,  
Quittant le jeu de Pallas,  
Ou celui-là de Cythère  
Vivant des Cyprins esbats.

Et quelle grand merveille est-ce  
Si pour la belle Cypris,  
Elle te quitte, Déesse,  
Te jugeant comme Pâris ?

---

**Quatrains à la bonne Rose.**

**V**ous faites d'un triste desdain  
La femme bonne et résolue.  
Monstrez le creux de vostre main :  
Vous l'estes si elle est velue.

---

Maudit soit celuy qui vous flatte  
Voire qui flatter vous voudroit,

Vous seriez très bonne avocate,  
Vous n'aimez rien tant que le droit.

---

Ceux qui vous disent huguenote  
Sont tous des excommuniez  
Car tant que vous estes devote  
Tousjours l'aspergès maniez.

---

Mais il ne se faut courroucer,  
Elle est foible et non pas perverse,  
On ne la peut si peu pousser  
Qu'elle ne tombe à la renverse.

---

Vous estes âme debonnaire  
Et vous offrez à tout venant ;  
Ceux qui ont avec vous affaire  
Ont tous leur cas incontinent.

---

Ne tirons point au doigt mouillé  
Pour jouer à cligne mussette ;  
Mais jouons au roy dépouillé,  
Puis nous jôurons à la fossette.

---

On vous dit volage en amours  
Pource qu'un seul ne vous contente  
C'est constance d'aimer toujours,  
Et pource je vous dis constante.

---

**De la fuyarde Colette.**

**P**etite pouliche farouche,  
Mais pourquoi de tes yeux pervers,  
Me regardant tout de travers,  
Ne souffres-tu que je te touche ?

Comme une genisse qui saute  
Tu sautelles par les prez verts,  
Tu te perds ensemble et me perds,  
Et le tout par ta seule faute.

Ne m'estimes-tu qu'une souche,  
Croy-tu que je ne sçache rien ?  
Sy fait, sy fait, je m'entends bien  
A mettre le mors en la bouche.

Je sçay trez bien comme l'on dresse,  
La cavalle qu'il faut choyer,  
La domptant sans la rudoyer  
Je sçay la façon et l'adresse.

Je sçay manier à passades  
A saults, à courbeltes, à bond,  
A toutes mains, en long, en rond,  
Et je ne craindray tes ruades.

Arreste pouliche farouche,  
Modère ta course et ton cœur ;  
Apprend si je suis bon picqueur,  
Et prend le mors dedans ta bouche.

---

## A Macquet.

**T**u as une âme contrefaite,  
 Nacquet, comme tu as le corps ;  
 Car en la forme du dehors  
 Du dedans l'image est portraicte.

---

## A Agnès.

**T**u as au front un peu de cicatrice  
 Lequel, Agnès, tu tiens tousjours couvert.  
 Ne cache rien ; on trouve plus de vice,  
 Au mal caché, qu'au mal qui est ouvert.

---

## De Venice.

**O**n te fait un grand tort, Venice,  
 De te reprocher l'avarice.  
 Ils ont menty les médisans  
 Qui s'en vont ainsy l'accusans,  
 Pour te rendre deshonorée,  
 Que tu es chiche et resserrée ;  
 Ils te donnent ce faux renom  
 Encor que je sçache que non ;  
 Car le plus souvent à l'épreuve,  
 Ouverte et large je te treuve.

---

## Priape à Marie.

**P**ourquoi, jeune sottelette,  
 Ainsy te ris tu seulette ?  
 Praxitèle ny Scopas  
 Ny Phidiás ne m'ont pas  
 Fait tel que tu me vois ore.  
 Sotte, tu t'en ris encore.  
 Un vieil manant contrefaict  
 Ainsy que tu vois m'a faict,  
 Ah ! ah ! petite solette,  
 Tu n'es pas trop sottelette ;  
 C'est ce gros pilon massif  
 Qui te meut ce ris lascif,  
 Ce pilon d'entre mes cuisses  
 Qui donne tant de délices,  
 Que tu le voudrois entier  
 Avoir dedans ton mortier.

---

 Sonnets.

**U**N passant que la nuit surprend en son voyage,  
 La ville estant fermée a recours au fauxbourg,  
 Pour puis après aller y faire son séjour,  
 Attendant que Phœbus descouvre son visage.

Mon Catze est ce passant qui d'un masle courage  
 Vouloit entrer dedans la ville de l'amour ;  
 Mais il fust arrêté, n'y voyant point de jour,  
 Ni de trou qui eust peu loger sa teste large.



A quoi tant de baisers et tant d'embrassements,  
 De désirs, de refus et de contentements,  
 Si payez mon amour de ce fruit inutile  
 Madame, je l'entends ; c'est que ne pouvant pas  
 De la ville d'amour faire franchir le pas  
 Vous vous contentez bien des fauxbourgs de la ville.

**M**A belle, j'ayme bien ton geste gracieux  
 Et ton riant accueil ; j'ayme ta mignardise ;  
 J'ayme bien un bayser dont tu me favorise,  
 Et les attraits mignards qui partent de tes yeux.  
 Mais avouerai-je bien que j'ayme encore mieux,  
 De toucher ton beau sein d'une fière entreprise,  
 Qui sans cesse bruslant dedans mon âme allise  
 Des flammes dont amour pourroit brusler les Dieux.

Ouy j'ayme tout cela et mon cuisant martyre,  
 Madame, et mon tourment me forcent de dire  
 Que toute autre beauté ne m'émuveroit pas.

Plus que toute beauté je t'ayme et je t'honore,  
 Plus que mes propres yeux, plus que mon cœur encore,  
 Mais je t'adorerois si j'avois veu ton cas.

**J**E m'estonne souvent qu'un pauvre misérable  
 Pour trouver la santé désirée de tous  
 Se fasse tourmenter et massacrer de coups,  
 Endurant des langueurs le faix insupportable.

Mais ce n'est rien au prix du courage admirable  
 D'une fille qui fit se percer le dessous  
 Du ventre frétilard, sans craindre le feu roux,  
 La brulante chaleur, ny le coup redoutable.

Celui-là pour un bien qu'il a desjà gousté,

Se fait percer le corps d'un courage indompté ;  
Celle-cy n'avoit pas gousté de l'eau de vie.

Mais ayant eu plaisir de chatouiller ces lieux,  
Elle mesme jugea au plaisir gracieux,  
Que s'il pouvoit entrer elle seroit ravie.

F. D. L. G.

---

### Tombeau.

**CY** gist celle qui ne sçait pas  
Comment elle passa ce pas,  
Ayant d'aise et d'amour ravie  
Perdu sa misérable vie  
Entre les cuisses d'un garçon.  
Mais voyez un peu quel courage  
Elle veut de cette façon  
Vivre pour mourir davantage.

---

### De Jeanne.

Satyre, par le sieur du Gayverger.

**J**Eanne qui est lubrique et laide  
Et de l'amour le vrai remède,  
Qui sçait le goust de tous les vins,  
Afin de boire plus à l'aise  
Et pour mieux amortir sa braise  
Se va loger aux quinze-vingts.  
Là un aveugle qui sçait faire

Ce qu'il faut pour la satisfaire  
 Et vider le verre au matin  
 Est celuy qui par aventure  
 Mais bien plustost par sa nature  
 Pour elle choisit la putain.

Hé! ce n'est pas une finesse  
 Qu'invente cette fausse vesse,  
 Pour assouvir sa chaude ardeur  
 Et boire sans que l'on la voye,  
 De prendre un homme qui se noye  
 Dans le vin et dans sa laideur.

---

Quatrain.

**C**E jacquemard icy, ce marchand de volaille  
 Avec son nez camus, voyez comme il est faict,  
 Vous diriez à le voir un marmot contrefaict,  
 Ou de quelque manant qui va payer sa taille.

---

Epitaphes.

**J**E suis mort d'amour entrepris  
 Entre les jambes d'une dame,  
 Bien heureux d'avoir rendu l'âme  
 Au mesme lieu où je la pris.

---

**N**UD du ciel je suis descendu  
Et nud je suis sous cette pierre.  
Donc pour estre venu sur terre  
Je n'ay ny gagné ny perdu.

---

**L'amour maquereau.**

Satyre, par le sieur du Gayverger.

Philon, voicy que je l'envoye  
Escrit de la plume d'une oye  
Dessus la peau d'un vieil tambour  
Ce qui m'arriva l'autre jour.  
J'allois à grands pas par la ville  
Songeant à la guerre civile,  
Aux poules, poulets et lapins  
Qu'ont mangés tant de carabins  
Depuis l'un jusqu'a l'autre pôle,  
Alors qu'amour ce petit drôle,  
Habillé comme un maquereau  
Qui morgue un valet de carreau,  
M'apparust près le pont au change.  
Son pourpoint de couleur d'orange  
Estoit partout si bien usé  
Que l'animal le plus rusé  
Qui fust sorti de sa chemise  
N'eust peu jamais y avoir prise,  
Bien que ce fust assurément  
Le plus dispos d'un régiment.  
Son manteau fait d'une estamine

Avoit un peu meilleure mine,  
Si non qu'on y voyoit les poux  
De rang se monstrent près des trous,  
D'où sans acquitter leur péage  
Par force ils se faisoient passage,  
Pour se guinder droict au collet  
Qui ne tenoit qu'à un filet.  
Pour descrire son haut de ehausse,  
Il estoit d'un vray frippe saulce,  
Qui en feste de mardy gras  
Fait chère de cul et de bras,  
Et qui pour secretes cachettes  
Remplit de lardons ses pochettes.  
Estant donc de ceste façon,  
Amour, ce folastre garçon  
Pourveu d'un si bel équipage,  
Me vint à tenir ce langage :  
Monsieur, si quelqu'un peut des mieux  
Faire jugement par les yeux  
Des hommes qui ont du courage  
Et qui sçavent par un usage  
Ce qui est au monde décent,  
Je suis du monde cognoissant,  
Si ore en vous je ne rencontre  
Ce que vostre mine démontre.  
Donc, Monsieur, si vous désirez  
De guérir vos sens altérez  
Par un feu d'amour qui vous mine  
Je sçais une beauté divine,  
Non pas une, mais plus de cent  
De qui vous irez jouissant  
Et qui s'estimeront heureuses  
D'un tel que vous estre amoureuses,

Qui scavez les recompenser :  
Vous n'avez donc plus qu'à penser  
Si vous désirez de me suivre.  
Moy cognoissant comme il faut vivre  
Et en voyant l'œil éveillé  
De celuy qui m'avoit parlé,  
Au quel j'apercevois un geste  
Moins humain qu'il n'estoit céleste,  
Je luy respondis posément  
Qu'il avoit fait bien gallament,  
De m'aborder de la manière  
Sans me déguiser la matière  
Et que sur ce qu'il m'avoit dit  
Je me fiois à son crédit  
Afin de passer la journée  
Qu'à l'amour j'avois destinée.  
Cela dit, sans beaucoup parler  
Mon maquereau s'en va driller,  
Et enfilant une grand' rue,  
Il rencontra Dame Merue,  
Maistresse passée à pécher,  
Qui vint aussitost le toucher.  
Luy au mesme temps luy fait signe  
Que j'estois un seigneur insigne,  
Qu'il menoit droit en sa maison,  
Pour y voir de la venaison.  
Merue sur cela s'avance  
Et de quatre pas nous devanee,  
Afin que première chez soy  
Elle put me fournir de quoy  
Contenter mes humeurs diverses.  
Après donques quelques traverses  
Et des tours un peu rallongis

Nous nous trouvons près du logis  
De Merue où s'esbat la bourre,  
Là où mon maquereau se fourre  
Comme un gros tourbillon de vent  
Que je fus aussitost suivant.  
Ce qui fist que nous y entrâmes  
Presque ensemble, où nous rencontrâmes  
Merue, qui pour son devoir,  
Riante nous vint recevoir  
Et qui nous dist qu'à la bonne heure  
Nous entrâssions à sa demeure.  
Cela faict nous entrons dedans  
Là où je voy ses yeux ardans  
A mes costez bientôt paroistre.  
C'estoient quatre biches de cloistre  
Qui estoient pour l'heure en relais.  
Elles portoient divers collets  
Et différentes chevelures.  
Deux avoient pareilles coiffures  
Que celles qu'on voit à Anvers,  
Mais un peu mises de travers.  
Ensuite estoit une bourgeoise  
Aussi vermeille qu'une ardoise,  
Aussi replette qu'un fagot  
Et aussi grande qu'un magot,  
Qui voyant qu'on ne vouloit d'elle,  
Se mist derrière une ruelle,  
Où en rechignant d'une dent  
Elle maudit son ascendant.  
Pour la dernière elle estoit telle  
Qu'elle eust servi de macquerelle,  
N'estoit qu'ayant des affiquets  
Elle estoit bonne à des laquais.

Ore voyant dame Merue  
Que je n'estois pas une grue  
Pour me jeter à tout gibier  
Me tira pour lors à quartier,  
Et me dit tout bas à l'oreille  
Qu'elle avoit bien une merveille,  
Mais au reste un morceau de chair  
Qui par sa foy estoit bien cher,  
Que c'estoit une damoiselle,  
Entre les belles la plus belle,  
Qu'elle logeoit depuis deux jours.  
Après donc un si beau discours  
Je luy respons que les parolles  
En amour n'estoient que frivolles  
Si l'effet ne s'en ensuyvoit.  
Partant que, si elle pouvoit  
Effectuer bientost son dire,  
Qu'elle ne me tint en martire ;  
Ce qu'elle accomplist sans parler ;  
Car je la vis soudain aller  
Ouvrir l'huis d'une garderobe  
Qui ouvert j'advisay la robe  
D'une merveille de beauté  
Et non point de pudicité.  
Sur cela je m'advançay viste  
Afin de la prendre en son giste ;  
A quoi plus prompte elle prévint  
Car aussitost elle s'envint  
Paroistre à moy dedans la chambre,  
Sentant le fard, le musc et l'ambre.  
A l'object d'un si beau soleil  
Qui ravist mon cœur de son œil  
Mon âme se sentist atteinte



D'amour, d'espérance et de crainte.  
 Mais à la fin l'amour vainqueur  
 Me vint à relever le cœur ;  
 Ce qui fist qu'à cette merveille  
 Je dis presque chose pareille,  
 Que je rendois grâce à l'amour  
 Et que je bénissois ce jour  
 Qui, d'une faveur non commune,  
 M'avoit donné telle fortune,  
 Que de voir un si rare object ;  
 Ce qui faisoit qu'à ce subject  
 Je la priois que la main-mise  
 Me fust dessus elle permise,  
 Passant quelques heures de temps  
 Pour rendre mes désirs contents,  
 Et qu'au surplus touchant le reste  
 Je luy ferois un don honneste  
 Outre celuy-là de mon cœur,  
 Et que j'estois Esorogueur.

A ces mots ceste belle garce  
 Commence à redoubler sa grâce,  
 Et reprenant son quant à moi  
 Me dist qu'il falloit vdir de quoy  
 Je couchois dessus une table,  
 Et qu'il n'estoit pas raisonnable  
 Que ses desdains fussent vaincus  
 Devant que de voir des escus,  
 Et que les plus belles parolles  
 Estoient de monstrier des pistolles.  
 Par ces mots je me sens picqué  
 Et trop vivement attaqué ;  
 Toutesfois, suçant ma moustarde,  
 Je luy dis qu'elle estoit hagarde

Vers un cœur qui n'estoit touché  
Ni aucunement entaché  
Du vice de mescognoissance.  
Ce propos nostre garce offense,  
Qui me dist en mots empouillez :  
« Allez, monsieur ; monsieur, allez,  
Allez chercher de ces idoles  
Qui se repaissent de paroles.  
Je ne suis pas de celles-là  
Qui pour un peu fassent cela.  
Adieu, marchand ; or sus à d'autres.  
Je crois que vous n'estes des nostres ! »

A cela je suis transporté  
Et de fureur tout agité.  
J'avois desjà pris la posture  
Pour dire à ceste garce injure,  
Quand voicy qu'amour maquereau,  
Qui m'avoit mis en ce bordeau,  
Apparust soudain à la porte,  
Non point habillé de la sorte  
Comme il estoit auparavant ;  
Mais vestu comme il est souvent.  
Il avoit sur son dos des aisles  
Et son carquois sous les Aiselles ;  
Son bandeau luy couvroit les yeux ;  
Enfin tel qu'il paroist aux cieux  
Il parust à la garce avare,  
Et de m'aborder se prépare,  
Me disant : « O Lysis ! voy-tu  
Quelle est maintenant la vertu  
De la beauté qui est fardée.  
Tu n'as pas eu l'âme guidée  
Pour voir ce reste de la cour

Qu'aussitost t'a surpris l'amour,  
Ne pensant pas de la cognoistre ;  
Mais tu verras quel est son estre. »

Disant cela, de son carquois  
Il touche la garce deux fois,  
Qui parust tout aussitost telle  
Qu'une vieille sempiternelle,  
Qui ayant presque six-vingts ans  
N'a dans sa bouche aucunes dents.  
Car je vis en elle sur l'heure  
La face de couleur de meure,  
Le nez non trop mal fait, sinon  
Qu'il sembloit celui de Guenon.  
Ses yeux estoient luyans de cire  
Et pareils à ceux d'un satyre,  
Son sourcil gros et rebroussé  
Comme un chardon desjà passé,  
Sa bouche estoit un cul de poule  
Et son menton comme une boule ;  
Son sein paroissoit tavellé  
Comme un coq d'inde grivellé.  
Sa mamelle estoit toute platte  
Et blanche comme une savatte.  
Mais j'allois oubliant ses dents,  
Là où l'on y voyoit dedans  
La rouille, le chancre et la crasse  
Y tenant une mesme place.  
Pour son corps il estoit si laid  
Que le démon le plus follet  
Et plus amoureux de la femme  
Quitteroit et cornes et âme  
Afin de ne point s'adresser  
A ce corps pour le caresser.

Comme donc avecque merveille  
J'espluchois cette nompareille  
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout,  
Amour me dist : « Ce n'est pas tout.  
Il faut que tu sçaches au reste  
Quelle est ceste superbe beste.  
Sçaches donc qu'en ses jeunes ans  
Ses parents assez suffisans  
Luy apprirent comme il faut vivre.  
Mais elle, négligeant de suyvre  
Le chemin par eux enseigné  
Se mist d'un cœur tout dédaigné  
A servir une Damoiselle  
Qui après l'habilla comme elle  
Et luy enseigna le mestier  
Et la mena droit au sentier  
Là où la femme peu honneste  
Va plus du cul que de la teste.  
Oré donc comme elle eust appris  
Le jeu d'une sale Cypris,  
Un gentilhomme de Bretagne  
La fist marcher par la campagne  
A la suite d'un régiment  
Où elle apprist le mouvement  
Et les meilleurs tours de souplesses  
Qu'on fait en remuant les fesses.  
Après elle vint à Paris  
Armée de tant de sous-ris,  
D'attraits, de discours et de charmes,  
Qu'elle fist délaisser les armes  
A un nombre de chevaliers,  
Qui bien qu'ils fussent les piliers  
Des lieux où se fait l'exercice

Si luy quittèrent-ils la lice.  
Lysis, aussi tu la suivis  
Et ce fust elle que tu vis  
Auprès des murailles du Temple.  
Ores pour le présent contemple  
Quel est le renom glorieux  
Des cœurs trop avaricieux.  
Voy, Lysis, comme je guerdonne  
Celle qui pour l'argent se donne  
Et puis après tu seras seur  
Que l'amour qui n'est possesseur  
Que d'escus et force pistolles  
Ne l'est que de choses frivolles.  
Adieu donc et apprends de moy  
Qu'en macquereau venu vers toy,  
Je t'ay donné la cognoissance  
D'une légitime vengeance.  
Adieu, et sans aucun desdain  
En mon nom chéris le gredin.  
Et caresse les macquerelles  
Qui te fourniront de pucelles . »  
Amour n'eust fini que voilà  
Que par l'air ce Dieu s'envola,  
Laisant tousjours en ma pensée  
La chose qui s'estoit passée ;  
Laquelle, mon Philon, te dis,  
Afin qu'à tousjours soient maudits  
Les hommes qui pour estre drolles  
Font l'amour à coups de pistolles,  
Et veulent à nombre d'escus  
Faire ceux de Paris cocus.

---

**De Paquette.**

**B**ien, bien, vous m'avez refusé,  
Paquette, et j'en avois envie ;  
Mais un jour d'un cœur embrasé  
Vous m'appellerez vostre vie,  
Me jurant Déesses et Dieux  
Que vous m'aymez plus que vos yeux.  
Devinez lors que je feray ?  
Paquette, je vous baiseray.

---

**De Perinelle.**

**P**erinelle a le cœur haut  
Elle est de fort bonne race,  
Et n'a point d'autre défaut  
Que celui de la culasse.

---

**A l'amant d'une Vieille.**

**B**ien que mon chose impérieux  
Comme un Espagnol glorieux  
S'allonge, se dresse et se carre,  
Si n'a-t-il jamais caressé  
Une femme du temps passé ;  
C'est du vin qui passe la barre.

---

De Helaine.

**D**E celui qui la cageole  
N'a d'esgard à la parole ;  
Mais ajoutez vistement  
Et la main et l'instrument ;  
A ceste atteinte lubrique  
Elle est comme un corcelet  
Qui soustient les coups de pique  
Et non pas de pistolet.

---

Du choix de la vie joyeuse, au lieu de la vie  
estudieuse.

**I**L vaut bien mieux estre en santé,  
Que de sçavoir tout le digeste  
Et endurer le mal de teste,  
Ou une douleur au costé.

---

C'est l'acheter trop chèrement,  
Pour une lecture inutile,  
En perdant son temps et son huile  
Que se rompre l'entendement.

---

Celui qui ne sait du tout rien  
Ne revoque aussi rien en doute,  
Et où le sçavant n'y voit goutte  
L'ignorant croit qu'il y voit bien.

---

On feroit donc mieux de brusler  
Ces vieux bouquins pleins de poussière  
Où les donner à l'espicière  
Pour sa marchandise rouler.

---

Ceux là qui sont les plus sçavants  
Ne sont pas pourtant les plus sages.  
Leurs esprits sont pleins de nuages  
Et servent de jouet aux vents.

---

Puis on trouve en tous ces esprits  
Tousjours quelque once de Mercure  
Et par Becarre ou par nature  
Tousjours de quinte ils sont espris.

---

De peu la science nous sert  
Lorsque nous avons la colique  
Et lorsqu'une toux pulmonique  
Avec elle fait son concert.

---

Sus donc, amy, de mieux en mieux  
Il nous faut chopiner et boire ;  
Sus donc ! allons à l'escritoire  
Boire jusqu'à pleurer des yeux !

---

### Aux Malades.

**L** A fleur de mercure tirée  
Et d'antimoine préparée



Sert pour envoyer les plus sains  
 Au lendemain de la Toussaints.

---

**D'une Pucelle.**

**U**N blond, un noir, un olivastre  
 Vous ont pansée tour-à-tour.  
 Dites moy, petite Folastre,  
 Qui applique mieux une emplastre  
 Sur la playe de vostre amour ?

---

**D'une Dame.**

**J**our et nuict fuir ses verroux  
 Et laisser sa maison seulette :  
 Jour et nuict fuir son espoux,  
 Ce n'est pas fuir, dites vous ;  
 C'est plustost courir l'esguislette.

---

**Stances.**

Contre Dragot, par le sieur de Montgaillard.

**D**ragot plus noir qu'une pie  
 Plus goulu qu'une harpie

Plus larron qu'un vieux magot  
 Plus hardi qu'une escrivoire  
 Plus pointu qu'une lardoire  
 Et plus hargneux qu'un fagot.

Dragot dont la face maigre  
 Semble un œuf cuit au vinaigre,  
 Cette teste de luctin,  
 Ce visage en acrostiche,  
 Ceste âme du mauvais riche,  
 Vint chez moy l'autre matin.

J'appelai soudain mon hoste,  
 Je luy dis portez la notte ;  
 Courez bonhomme et venez  
 Voir l'argent de mes despenses ;  
 Car Dragot a des finances  
 Autant comme il a de nez.

Mais cet esprit Diabolique  
 Dragot luy faisant la nique  
 Luy refroigna le sourey.  
 Mon hoste brânlant la teste  
 Me dict : Il a l'âme faicte  
 Comme du noir à noircy.

---

### Satyre.

Par le sieur de Montgaillard.

Ces laches, poltrons et mesquins,  
 Ces sots, ces faiseurs de pasquins  
 Qui ne sont propres qu'à l'outrage  
 Il leur faut parler à tastons

Avecque des coups de bastons  
Car ils n'ont esprit ni courage  
Pour dire qu'ils ont de l'esprit.  
Il se peut voir par leur escrit  
Qui tesmoigne leur ignorance,  
Et puis leur retraite et la peur  
Qu'ils ont eue à faute de cœur  
Nous assure de leur vaillance.  
L'un est un grand fol amoureux  
Qui a la mine d'un foireux  
Autant maigre et sec qu'une enclume,  
De qui le discours seroit beau  
S'il n'avoit la voix d'un corbeau  
Aussi bien qu'il en a la plume.  
L'autre est un esventé friand  
De qui le visage riant  
Est tourné vers la tramontane,  
Qui en vaudroit un million  
S'il avoit le cœur d'un lion,  
Comme il a la teste d'un âne.  
Et l'autre est un pauvre pedant  
Qui tranche partout du feudant  
Et n'a la mine guère bonne,  
Barthole me fera mentir  
Si la foy le peut garantir  
Qu'enfin quelqu'un ne le testonne.  
Ma foy ce sont de laches traicts  
Et des coups par trop indiscrets  
Que de mesdire ainsi des dames.  
Il n'appartient qu'à des vilains  
Ou bien à des fils de putains  
Ou à des courages infâmes.  
Ce sont des actes défendus.

Il faudroit qu'ils fussent pendus  
Et bannis de toute la terre ;  
Car ils ne sont bons, comme on dit,  
Ny pour argent, ny pour crédit,  
Ny pour la paix, ny pour la guerre.  
Pour la paix ce sont des fripons  
Et pour la guerre des poltrons  
Qui ont le cœur trop mécanique.  
Ils n'engendrent que du malheur ;  
Il servent de peste à l'honneur  
Et de honte à la république.  
Si je discourois guère d'eux  
Mes vers en deviendroient honteux  
Et sentiroient la gueuserie.  
Faisons l'un soldat du bordeau,  
L'autre disciple du bourreau,  
L'autre advocat à la voirie.

---

### Desdain.

Par le sieur Motin.

**A** Quoi servent tant d'artifices  
Et de serments que vous jetez,  
Si vos amours et vos services  
Me sont des importunitez.  
L'amour à d'autres vœux m'appelle ;  
N'attendez jamais rien de moy ;  
Me pensez vous rendre infidèle  
En me tesmoignant vostre foy.

L'amant qui mon amour possède  
 Est trop plein de perfection  
 Car doublement il vous précède  
 De mérite et d'affection.

Je n'en puis estre refroidie  
 Ny rompre un cordage si doux,  
 Ny le rompre sans perfidie  
 Ny d'estre perfide pour vous.

Vos attentes sont toutes vaines  
 Le vous dire est vous obliger,  
 Pour vous faire estre, de vos pains,  
 De vous, et du temps mesnager.

---

### Epigramme.

Icy gist au teint de megère  
 Perrette qui fut plus légère  
 Que n'est une coque de noix.  
 Les ans l'avoient tant consumée  
 Qu'elle ne vivoit qu'en la voix,  
 Comme la sybille Cumée.

---

### D'Iris.

Epigramme par le sieur Du Gayverger.

Iris de qui la face feincte;  
 Semble celle-là d'une sainte,  
 Qui fait sa demeure au bordeau,

Entroit sur un pont de la Seine ;  
Mais elle y estoit presque à peine  
Que l'on la couvrit d'un seau d'eau.

Iris n'en est esmerveillée  
Ains se voyant ainsy mouillée  
Se fourra dedans la maison  
D'où estoit venu cest orage,  
Tant pour sécher son équipage  
Que pour en tirer sa raison.

En quoy elle ne fut déceue ;  
Car estant au logis receue,  
Philon qui avait fait le fait  
Parut bientost dans une chambre  
En tenant en sa main le membre  
Qui avait causé le forfait.

Iris lors connaissant l'affaire  
Dit qu'il ait à la satisfaire.  
Sur ce Philon se dépècha ;  
Et, tenant en sa main sa torche,  
D'Iris il se rendit si proche  
Qu'en la couvrant il la sécha (1).

---

(1) Variante :

Sur quoy se dépescha Philon :  
Tiens ! je te livre le coupable !...  
Il se repent le misérable ;  
Car il pleure dans sa prison.

## Diverses Epigrammes.

De Glicère.

**G**licère un jour faisant enquête  
**A** quelque fameux médecin  
 Quel temps pour célébrer la feste  
 De Vénus estoit le plus sain :  
 Le soir, dict-il, est délectable  
 Et le matin plus profitable.  
 A cela respondit Glicère :  
 D'exercer l'amoureuse affaire  
 Laissez moy faire, j'aurai soin,  
 Je remùrai des mieux la fesse  
 Tous les matins pour le besoin  
 Et tous les soirs pour l'allégresse.

De Philismond et de Philandre.

**P**hilismond d'une humeur gaillarde  
 Nomma Philandre macquereau,  
 Qui lui respondit bien et beau :  
 Ah ! que ta femme est babillarde.

A Lisie.

**P**uisque vous estes si mauvaise  
 Et ne voulez que je vous baise  
 Je vous dis adieu ; mais pourtant

Ne me nommez pas inconstant.  
Si jamais vostre bonne grace  
Dedans mon cœur eust quelque place,  
Je jure le Dieu mon vainqueur  
Que vous y estiez ainsy mise  
Comme un benistier dans l'église  
Près de la porte et loing du chœur.

---

De Janeton.

**J**aneton faict bien la farouche ;  
Lorsque je veux baiser sa bouche  
Elle me rechasse bien loing.  
Ma foy c'est une fine beste ;  
Lorsqu'elle sent l'avoine preste  
Elle ne faict plus cas du foing.

---

A Catin.

**B**ien que vous ayez un espoux  
Patient, debonnaire et doux,  
Sans fin vous estes en querelle  
Et n'avez une heure de bien.  
Pourquoy vous faschez vous la belle  
A celui qui ne vous faict rien ?

---



A Samson.

**M**auregard remply d'imposture  
 Et les astrologues vantez  
 Ont esté par toy fréquentez  
 Pour savoir ta bonne adventure.  
 Ils ont prédit que tu serois  
 Un jour plus haut que tous les rois,  
 Et voilà qu'on te meine pendre.  
 N'ont-ils pas dit la vérité?  
 Car tu l'en vas si haut monté,  
 Que nul ne veut si haut prétendre.

---

### Complainte d'Aréthuse et sa résolution.

**T**out le ciel haut et bas incessamment remue  
 Jupiter et Vénus et la lune cornue  
 Et tous les autres Dieux et Déesses aussy  
 Dansent au remûment d'un amoureux soucy.  
 Les estoiles qui sont au firmament fichées  
 Orés pour remuer semblent desattachées ;  
 Ainsi dedans le ciel je vois, toute la nuict,  
 Chacun en remuant y prendre son déduict ;  
 Et moy seulette au liet, toute nuict soucieuse  
 Je suis à désirer une danse amoureuse  
 Afin de remuer ainsi que font les cieux  
 Car en les imitant je ne puis faire mieux.  
 Destin donc qui naissant me fus tousjours contraire,  
 Permets que je remue ou bien le fasse faire !  
 Tout se corrompt bientost qui n'est point agité

Et au seul mouvement se trouve volupté.  
Mon pucelage crie et demande vengeance  
De ce qu'on le prendra comme une deshérance ;  
Je ne veux point cela ; mais je veux, o Destin,  
Mouvoir continûment le soir et le matin ;  
Prends le donc en bon gré ; car aussi bien la rage  
Qui me tient, me fait dire : adieu mon pucelage !

---

### De Briffaut.

**B**riffaut ce bon beuveur, cet esprit tout divin,  
Ce suppost de Bacchus, ce grand amy du vin,  
Se rit à tous propos de ceux-là qui peu sages  
Vont rechercher la mort dans le milieu des flots ;  
Il dit qu'il ne veut pas imiter leurs courages  
Et qu'il vaut beaucoup mieux mourir entre les pots.

---

### A Ysabeau.

**A**vecques je ne sçay quel fard  
**P**lus que toy mesme tu es belle ;  
La nuit ta face couche à part  
Et dans cent boetes on la celle.  
Ainsy le jour tu es pucelle ;  
Mais Dieu sait si cela est creu.  
Ta beauté tant de fois nouvelle,  
Ysabeau, n'est pas de ton creu.

---

**A Guillomet.**

**T**u es entré en mariage  
Trop jeune et trop soudainement  
Sans attendre l'esprit et l'âge.  
Est-ce faute de jugement ?  
Amy, je te dirai comment :  
Pour mettre un de tes membre à l'aise  
Tu as inconsidérément  
Tous les autres mis en malaise.

---

**A l'espoux d'une vieille.**

**D**e grande avarice surpris  
Tu as pris la vieille haridelle  
Mais si tu mourois devant elle  
Chacun diroit : le chat est pris !

---

**A Ciris, touchant Ysabeau.**

**N**e parlez plus d'Ysabeau ;  
Ce n'est que fard et peinture,  
Un More a le teint plus beau ;  
Car l'art cède à la nature.

---

**De Margot.**

**M**A foy Margot me fait rire  
Alors qu'elle me vient dire  
Que son mari n'est qu'un veau.  
Il a jà passé les bornes ,  
Car puisqu'il porte des cornes  
Jugez s'il n'est pas taureau.

---

**A Janneton.**

**J**anneton ma nymphe au bel œil  
Si tu veux croire mon conseil  
Quitte ce renfroigné Thersite ;  
Il en faut un à ton mérite  
Qui soit plus galant et plus beau ;  
Par ma foy ce seroit dommage  
Que dans une si belle cage  
On nourrist un si vil oiseau.

---

**Quatrains.****A Philie.**

**V**ous bruslez donc d'amour pour un sujet nouveau  
Vous quittez Coridon pour le lourdaud Aglaure.  
Comme Pasiphaée amoureuse d'un veau  
Gardez bien d'enfanter un second minotaure.

---

D'Agathe.

**D'**Agathe l'âme j'arrestois  
 Quand je la baisois dans sa couche,  
 Mais aussitost que j'en sortois  
 L'âme luy sortoit par la bouche.

---

Contre un borgne mesdisant.

**T**u es borgne et tous nos poètes  
 Tu reprends comme faisant mieux.  
 Pour voir les fautes qu'ils ont faites  
 Tu devrois avoir deux bons yeux.

---

Sonnet de Janot à Nison.

Par le sieur Du Gayverger.

**T**u es blanche, Nison, comme une cremaillère,  
 Tu as le dos uni comme celui d'un luth,  
 Et le nez aussi long que le Diable a voulu ;  
 Tes tetins sont estroits comme une gibecière.  
 Ton œil est attrayant comme d'une sorcière,  
 Ton sein est aussi gras que l'on voit un merlu  
 Et aussi ton menton n'est qu'un peu dissolu  
 Qui se divise en deux comme une fourche-flère.  
 Tes lèvres ont l'esclat d'un jaune parchemin ;  
 Ta gorge est applanie ainsi qu'un grand chemin ;

Tes bras sont potelez comme pieds d'escabelle ;  
 Et ton devant est tel que la gueule d'un four ;  
 Ainsi donc, ma Nison, en te voyant si belle  
 Hé! qui seroit celui qui n'auroit de l'amour.

---

**Sonnet de Nison à Janot.**

Par le sieur Du Gayverger.

**M**on Janot tu es blanc comme un air de tripot  
 Tu as le dos uny comme on voit une malle,  
 Le nez endiapré de boutons et de galle,  
 Qui jette une liqueur comme escume de pot.

Tu as l'œil esveillé comme on voit un ragot ;  
 Tu as un beau grouin s'il n'estoit un peu sale :  
 Ton menton allongy à tout le monde estale  
 Que tu as l'embompoint d'un espineux fagot.

Ta bouche rend l'odeur d'une pance pourrie,  
 Ton col semble celui d'un pendu de voirie,  
 Et ton sein a la peau d'un antique tambour.

Tes bras sont potelez comme ceux des eschelles ;  
 Ainsy. Janot, voyant tes beautez entre telles,  
 Qui seroit celle-là qui n'auroit de l'amour.

---

**A Darette.**

**V**ostre sot mignon vous abuse  
 Contrefaisant l'homme de bien.  
 Qu'au diable soit la cornemuse,  
 Aussi bien ne vaut-elle rien.

**D'Alix.**

**A**lix avoit aux dents la male rage  
Et ne pouvoit ce grand mal plus souffrir.  
Son amy vint qui en peu de langage  
Incontinent luy promist la guérir,  
Disant : je sçay tout le mal que tu sens :  
Rage d'amour passe le mal de dents.

---

**D'une espousée.**

**L**a nuit première une espousée,  
Pour mieux recevoir la rosée,  
Remuoit fort soubs son espoux,  
Disant : fais-je pas mieux que vous !  
Trop ! au grand Diable fussent tous  
Ceux qui l'en ont appris l'usage.  
Adieu, je n'en suis point jaloux ;  
Retourne à ton apprentissage.

---

**Epigramme.**

**J**e la voy digne d'excuse,  
Si par force elle s'amuse,  
De parler de la vertu  
Dont Platon fut revestu ;  
Car, à bien compter son âge,

Elle a pu jouer du cu  
Avec ce grand personnage.

---

**Quatrain.**

**F**EMMES ne sont que tourment  
Au moins jamais les meilleures  
N'eurent que deux bonnes heures  
La nopce et l'enterrement.

---

**Tombeau de trois Courtisans.**

**D**ES quatre trois sont morts des lutteurs de la cour,  
Pour avoir trop gousté des plaisirs de l'amour,  
Et perdu par leur bout tout leur sang goutte à goutte.  
Passant, au lieu de pleurs que l'on verse aux humains,  
Verse sur ce tombeau du foutre à pleines mains,  
Autrement je dirai : Passant, l'aze te foute.

---

**Ode sur la banission d'amour.**

Par le sieur Regnier.

**J**AMAI ne pourrai-je bannir  
Hors de moy l'ingrat souvenir



De ma gloire sitost passée ?  
Tousjours, pour nourrir mon soucy,  
Amour, cet enfant sans soucy,  
S'offrira-t-il à ma pensée ?

Tyran implacable des cœurs  
De combien d'amères langueurs  
As-tu touché ma fantaisie.  
De quels maux m'as-tu tourmenté ;  
Et sans mon esprit agité  
Que n'a point fait ta jalousie ?

Mes yeux aux pleurs accoutumez  
Du sommeil n'étoient plus fermez ;  
Mon cœur fremissoit sous la peine ;  
A veu-d'œil mon teint jaunissoit,  
Et ma bouche qui gemissoit  
De soupirs estoit tousjours pleine.

Aux caprices abandonné  
J'allois d'un esprit forcené,  
La raison cedant à la rage.  
Mes sens, de désirs emportez,  
Flottoient confus de tous costez  
Comme un vaisseau parmi l'orage.

Blasphemant la terre et les cieux,  
Mesme je m'estois odieux  
Tant la fureur troubloit mon âme ;  
Et bien que mon sang amassé  
Autour de mon cœur fust glacé  
Mes propos n'estoient que de flamme.

Pensif, frenetique et resvant  
L'esprit troublé, la teste au vent,  
L'œil hagard, le visage blesme,  
Tu m'as fait tous maux esprouver ;  
Et sans jamais me retrouver

Je m'allois cherchant en moy mesme.

Cependant lorsque je voulois,  
Par raison, enfreindre les lois  
Sentant ma flamme refroidie ;  
Pleurant j'accusai ma raison  
Et trouvay que la guarison  
Est pire que la maladie.

Un regret pensif et confus  
D'avoir esté, de n'estre plus  
Rend mon ame aux douleurs ouverte.  
A mes despens, las ! je vois bien  
Qu'un bonheur comme estoit le mien  
Ne se connoist que par la perte.

---

**Ode contre un jaloux, sot et fascheux.**

Par le sieur Treton.

**M**ary, qui tenez sans raison  
Ma belle maistresse en prison,  
Qu'avez vous résolu de faire ?  
Vous pensez qu'elle m'aime fort.  
Pourquoy luy faites vous ce tort ?  
Elle m'est tousjours si contraire.  
D'où vous peut venir ce courroux  
Qui vous fait mal penser de vous ?  
Pourquoy nous donnez vous ce blame ?  
Qui vous faict estre si jaloux ?  
Et puisque je vous aime, vous,  
Dois-je pas aimer vostre femme ?  
Vous n'avez point de jugement,

Vous le monstrez évidemment ;  
 Il ne seroit pas raisonnable  
 Qu'ayant en vous tout mon cœur mis,  
 Je n'aimasse aussi vos amis ;  
 L'astre ne m'en serait louable.

Mary, ne faictes pas le sot ;  
 Croyez moy ; il n'y a qu'un mot.  
 Monstrez luy tousjours bon visage,  
 Tant plus vous l'emprisonnerez,  
 Plus de sujet lui donnerez  
 De faire encore davantage.

Redonnez luy sa liberté ;  
 Ne soyez plus si esventé ;  
 Ne croyez rien que l'on vous die .  
 Ce ne sont que des médisans  
 Qui vous ont fait perdre le sens  
 Et vous feront perdre la vie.

Vostre femme est femme de bien ;  
 Et puis, quand il n'en seroit rien,  
 Pour ce penseriez vous moins estre ?  
 C'est un jeu remply de hazard.  
 Ce n'est pas peu d'estre cornard  
 On se fait de chacun cognoistre.

---

### Épitaphe.

**U**N homme gist sous ce tombeau  
 Qui ne fust vaillant qu'au bordeau  
 Mais au reste plein de diffame.  
 Ce fust, pour vous le faire court,

Un Mars au combat de l'amour,  
 Au combat de Mars, une femme.

---

### Sonnet.

A Jacquette la noire.

**C**hef d'œuvre de nature, ensemble belle et noire,  
 Vous estes icy bas comme un monstre d'amour.  
 L'aurore en vous voyant retarde son retour,  
 Et vostre ébeine efface et le pourpre et l'ivoire.  
 Les vieux ans n'ont point veu rien si digne de gloire  
 Que vous, belle, mon bien, mon amoureux séjour.  
 De l'astre tenebreux jaillit l'astre du jour  
 Et d'un charbon obscur la brûlure est notoire.  
 De celle qui me sert serviteur je devien  
 Portant autour du cœur le noir pour mon bien,  
 Sans qu'une main de marbre à jamais le délance.  
 Mais d'où naist ce soleil? Pour ta honte, soleil,  
 Il est né toutefois; soleil qui dans sa face  
 Porte un ombrage affreux et la nuit en son œil.

---

### Epigrammes.

D'un nouveau marié.

**S**i l'on te rend en vérité  
 Ce qu'aux autres tu as presté

Par mensonge et par apparence ;  
Mignon de musc et d'ambre gris,  
Ton front désormais sera pris  
Pour une corne d'abondance.

---

**C**E mignon, de qui la moustache  
Est si haute, a l'engin si bas,  
Que, pour l'ambre et pour la pistache,  
Seulement il ne dresse pas (1).

---

---

(1) Nous n'avons pas reproduit dans le *Parnasse* les pièces du *Recueil des plus excellens vers satyriques*, publiées dans notre édition du *Cabinet*.

---

## Courtes notices biographiques.

---

**BERNIER DE LA BROUSSE** était avocat à Poitiers. Elevé dans l'amour des lettres, il s'y livra probablement avec beaucoup d'ardeur, car ses occupations non seulement d'avocat, mais encore de banquier, ne l'empêchèrent pas de composer un gros volume de 362 pages de vers.

**BERTHELOT**, poète satyrique du XVII<sup>e</sup> siècle, était ami de Regnier et l'avait pris pour modèle. La plupart de ses pièces sont remarquables par leur tournure épigrammatique, et par beaucoup de naturel et de facilité.

**COLLETET** (Guillaume), né à Paris en 1596, selon les uns, le 12 mars 1598, selon les autres, fut un poète fort médiocre, mais un littérateur très-distingué. Il a composé un grand nombre de vers entièrement oubliés, quoique ses ouvrages eussent été admirés de quelques uns, et magnifiquement rétribués par Richelieu, qui mit Colletet au nombre des cinq auteurs chargés par ce cardinal de travailler pour le théâtre, sur des sujets qu'il leur indiquait. Il mourut le 11 février 1659, veuf, *dit-on*, et dans une position si misérable, que ses amis furent obligés de se cotiser pour faire les frais de son enterrement.

**DE ROSSET** (François), né vers 1570, en Provence.

**FRENICLE** (Nicolas), né à Paris, mort en 1661, était conseiller en la cour des monnaies et fit son amusement de la poésie. Il publia un assez grand nombre de vers amoureux, où l'on remarque une gracieuse facilité au milieu d'une grande négligence.

**MALHERBE** (François), né à Caen vers 1555, mourut au mois d'octobre 1628.

**MAYNARD** (François), né à Toulouse en 1582, mort le 28 décembre 1646, fut secrétaire de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, président au présidial d'Aurillac, conseiller d'état, membre de l'académie française, et l'un des poètes les plus justement célèbres de cette époque. Maynard, de tous les élèves avoués par Malherbe, est, de l'aveu du maître, celui qui faisait mieux les vers. Malherbe lui reprochait cependant de manquer de force. Ce reproche serait entièrement fondé si Maynard eût traité des sujets d'une certaine élévation ; mais dans le sonnet, l'épigramme et les stances, il est parfait de goût, de style et d'esprit.

**MONTGAILLARD** (N. De), né à Nions dans le Valentinois, mort jeune en 1605. Il a intitulé ses poésies : *Gaillardises du sieur de Montgaillard*.

**MOTIN** (Pierre), de Bourges, mort en 1615, fut l'ami de Regnier qui lui a adressé sa quatrième satire. C'est en parlant de lui que Boileau a dit, dans son *Art poétique* :

J'aime mieux Bergerac dans sa burlesque audace,  
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

**PASSERAT (Jean)**, né à Troyes en Champagne, en 1534, mort aveugle et paralysé en 1602. La poésie n'était chez Passerat qu'une distraction à de plus graves travaux, car il négligea de faire imprimer ses œuvres qui ne furent recueillies qu'en 1602, et ensuite plus complètement en 1606, par son parent Jean de Rougevalet.

**RAPIN (Nicolas)**, né en 1535 à Fontaine-le-Comte d'une famille distinguée. Condisciple de Scévole de Sainte-Marthe, ami des poètes célèbres de cette époque féconde, il partagea toutes leurs imperfections sans avoir toutes leurs qualités; et ses poésies françaises sont de cinquante ans en arrière de sa mort, qui eut lieu vers 1608 ou 1609.

**RÉGNIER (Mathurin)**, né à Chartres, le 21 décembre 1573, mourut à Rouen le 22 octobre 1613. Il était fils d'une sœur du poète Desportes, mariée à Jacques Régnier. On ne connaît cet auteur que par ses ouvrages, qui sont entre les mains de toutes les personnes qui s'occupent de belles-lettres.

**RONSARD (Pierre)**, naquit en 1524, au château de la Poissonnière dans le Vendômois, et mourut à Tours, le 27 décembre 1585. Dans les petites pièces, dans les épîtres familières, dans les élégies, le style de Ronsard est non-seulement irréprochable, eu égard au temps, mais encore plein de vigueur, de verve, d'élégance, et même de grâce; son imagination est partout et toujours inventive, féconde, noble et hardie.

**THÉOPHILE VIAUD OU DE VIAU**, né en 1590 à Broussère, près Agen, se livra de bonne heure à la poésie et se fit promptement une réputation. Son talent réel,



sa conduite sans doute inconsidérée, son esprit satirique, sa fréquentation avec de jeunes seigneurs dont il était bien accueilli et même recherché, lui attirèrent des envieux et des ennemis. Un imprimeur publia un recueil de poésies, sous le titre de *Parnasse des vers satiriques*. Théophile, se doutant bien qu'on le lui attribuerait, ce recueil contenant en effet, parmi beaucoup d'autres poésies d'auteurs différents, quelques pièces de lui, prit l'avance, dénonça le livre et le libraire, et fit condamner celui-ci, comme ayant imprimé ses vers, qu'il fit connaître, sans son aveu, sans même l'avoir consulté. Théophile fut encore accusé d'athéisme et exécuté en effigie sur la place de Grève. Poète d'une gracieuse imagination et d'un esprit élevé, le goût seul lui a manqué. Mais qui en avait alors ? demande Viollet-L. duc.

**TRELON** (Claude), militaire, ligueur et poète, est né probablement à Angoulême, on ne sait en quelle année. Il vivait encore, dit-on, en 1597. Les vers de Treton sont simples et naturels, son style est clair et ne manque pas d'une sorte de précision, chose rare dans son temps; ses idées sont parfois élevées sans être poétiques, non plus que son style, et cependant le tout est empreint d'une sorte de franchise fanfaronne, qui n'est pas sans charme.

---

# INDEX

DE

## QUELQUES MOTS VIELLIS OU HORS D'USAGE.

### A

accort, à propos.  
aguef (d'), adroitement.  
aguets, embûches.  
ahaner, herser.  
ains, ainsi.  
apostume, pus.  
arroy, appareil.  
aze, âne.

### B

bailler, donner.  
blandices, flatteries.  
bordeau, bordel.  
brau, merde, fi.  
brimballer, branler, vaciller.

### C

caroler, danser.  
caut, sage.  
chaloir, se soucier.  
chaut, du verbe chaloir, importer, intéresser.  
cheusse (je) du verbe cheoir, tomber.  
cil, celui.  
confort, consolation.  
contaminer, fouiller.  
cordelle (en), à discrétion, quand on le veut.  
court, cour.  
crespelu, crepé.  
cuider, penser, croire.  
culeter, baiser.  
custode, étui.

**D**

dam , *perte*.  
 deuls (je me) (*se douloir*),  
*s'affliger*.  
 dévaler , *descendre*.  
 dextre , *droite*.  
 doit , *doit*, du verbe  
*devoir*.  
 duisant , *propre*.  
 dupliques , *écritures qu'on*  
*fournit pour répondre*  
*à des répliques*.

**E**

entregent , *savoir vivre*,  
*connaissance du monde*.  
 escorne , *mépris*.  
 espoint , *épris*.  
 esteuf , *balle*.  
 exécutoires , *actes du juge*  
*qu'on peut mettre à exé-*  
*cution*.

**F**

fallace , *tromperie*.  
 falloir , *manquer*.  
 fredon , *cadence*.  
 fringuer , *prendre des li-*  
*bertés*.  
 friper , *manger goulument*.

**G**

gehenne , *l'enfer*.  
 grivelée , *fraude*.  
 guerdon , *récompense*.

**H**

haleiner , *respirer*.  
 heur , *bonheur*.

**I**

interlocutoires , *jugement*  
*qui ne décide point le*  
*fond de la cause*.

**J**

jà , *depuis longtemps*.  
 jà-dcsjà , *tout à coup*.

**M**

mandille , *petit manteau*  
*ou sorte de casaque que*  
*portaient les laquais :*  
*elle leur était parti-*  
*culière et les faisait*  
*distinguer des autres*  
*valets*.  
 marri , *qui a du regret*.  
 mauvaislié , *méchanceté*.  
 menestre , *soupe, potage*.  
 mounin , *singe*.  
 mugt eter , *en conter*.

**N**

naveau , *navet*.

**O**

ord , *sale, vilain*.  
 ores , *maintenant*.

**P**

parangon , *modèle.*  
 paranymphe , *faire l'éloge*  
 péliſſon , *jupe.*  
 pennache , *panache.*  
 peregrin , *étranger.*  
 prou , *beaucoup.*

**R**

rais , *rayon.*  
 rebec , *violon.*  
 rebourse , *dure.*  
 renouveau (au) , *au prin-*  
                   *temps.*  
 rotter , *donner l'essor à*  
                   *certain vents.*

**S**

sadinette , *gentille.*  
 salvations , *écritures en*  
                   *réplique.*  
 saouler (se) , *se contenter.*  
 senestre , *gauche.*  
 soulas , *plaisir.*  
 souloir , *avoir coutume.*

**T**

tavellé , *tacheté.*  
 tlestonner , *peigner.*  
 tordions , *contorsions.*  
 traitis , *attrayant, joli.*



---

---

## TABLE

DU

### Second volume du *Parasce satyrique*.

---

Préface du <i>Recueil des plus excellans vers satyriques</i> .....	157
A celui qui la cageole ( <i>Motin</i> ) .....	23
Afin de me rendre imité ( <i>Maynard</i> ) .....	13
Alix avoit aux dents la male rage.....	200
Alors que ta main s'estendoit ( <i>Maillot</i> ) .....	14
Amour petit archer vainqueur.....	33
Après tant d'amoureux ennuys ( <i>Motin</i> ).....	82
A qui le donnez-vous ce joly pucelage ( <i>Bernier</i> ).....	46
Anne ne sçauroit marmoter.....	159
A quoi servent tant d'artifices.....	189
Avec un gros v. tousjours roide et fumant.....	110
Avecques je ne sçay quel fard.....	195
Ayant passé jà dix-huit mois de temps ( <i>Passerat</i> ) .....	73

Belle, pendant qu'icy un procez me traverse . . . .	103
Belle plus rare que Pandore . . . . .	155
Belle, quand vous viendrez chez nous . . . . .	104
Belle, qui sans plaisir f. . . . . (Maynard) . . . . .	119
Belle tu ne dis à tous coups . . . . .	136
Bien, bien, vous m'avez refusé . . . . .	183
Bien que mon chose impérieux . . . . .	183
Bien que vous ayez un espoux . . . . .	193
Briffaut ce bon heuveur, cet esprit tout divin . . .	195
Catin, cette fille impudique . . . . .	98
Ce Jacquemard icy, ce marchand de volaille . . .	172
Celle de qui chacun sejourne . . . . .	33
Celui qui tranche du Rolant . . . . .	35
Ce manchon crasseux et vilain . . . . .	34
Ce manteau de Damas à grand' figure platte (Sigognes) . . . .	21
Ce mignon, de qui la moustache . . . . .	206
Ce n'est pas la première fois (Berthelot) . . . . .	105
Ce quatrain est fort magnifique (Malherbe) . . . . .	76
Ce que de vous je désire et contemple . . . . .	104
Ces laches, poltrons et mesquins . . . . .	187
Ces mores vagabonds vont de louable flamme (De Rosset) . . .	102
C'est quelque honneur quand les autres on excelle . . . . .	104
Cet enfant, o Parques sévères . . . . .	34
Cet homme cy de vert vestu . . . . .	34
Cette femme là porte, admirable aventure . . . . .	117
Cette putain qui ne vous aime . . . . .	45
Ceux qui vous disent Huguenote . . . . .	166
Chef d'œuvre de nature, ensemble belle et noire . . . . .	205
Chère Philis, j'ai bien peur que tu meures . . . . .	112
Cloride au courage inhumain . . . . .	99
Combaut, ta femme est si jolie . . . . .	139
Comme un matin dès que j'estois . . . . .	97

Connois-tu ce fascheux, qui contre la fortune...	9
Corsille d'un seul fils fut mère.....	33
Cy gist celle qui ne sçait pas.....	171
Cy gist Philippot, qui pour saouler Alix.....	57
D'Agathe l'ame j'arrestois.....	198
Dames, si voulez qu'à vostre aise.....	105
De celui qui la cageole.....	184
De grande avarice surpris.....	196
Des quatre trois sont morts des lutteurs de la cour	201
Deux dames près d'une rivière ( <i>Maynard</i> ).....	118
Devinez comme Jeanne rend .....	130
Dieu nous punit par les parties ( <i>Sigognes</i> ).....	28
Donnez luy de vostre pantoufle ( <i>Motin</i> ).....	37
Douce lancette à la couleur vermeille ( <i>Ronsard</i> )..	100
Dragot plus noir qu'une pie.....	186
D'un sang grossier vous estes faite ( <i>Maynard</i> )...	72
Elle mesdit de moy vrayment ( <i>Motin</i> ).....	117
Elle ne pèse pas une aune de dentelle ( <i>Sigognes</i> )..	21
Elle se cholère tout outre.....	14
Elle se remue proprement.....	28
En fouillant dans le sein de Denison peu caute..	138
En quelle nuit de ma lance d'yvoire ( <i>Ronsard</i> )...	99
En retirant vostre main blanche.....	32
En tout cest univers il n'y a rien qui soit.....	140
Environné de la custode.....	133
Femme n'est que tempeste.....	49
Femme qui fait ses cuisses voir.....	150
Femmes ne sont que tourment.....	201
Femmes, qui craignez que le vent.....	148
Fleurance, quand tu fais la belle ( <i>Berthelot</i> ).....	83
Formidor, qui n'as poin! le cœur d'un dur rocher.	85



Glicère un jour faisant enquête.....	192
Grace à ce comte libéral.....	94
Gros, enflé, rouge je le pris.....	133
Habilement elle s'accorde ( <i>Maynard</i> ).....	151
Ha que cette rousse me fasche.....	25
Hé! voyez que ce page est maigre.....	72
Icy gist au teint de megère.....	190
Icy gist une pauvre femme.....	31
Il avoit fait un anagramme.....	45
Il est arrivé en la ville.....	14
Il fait bien le froid et le sage ( <i>Motin</i> ).....	76
Il n'y a point par tout le monde.....	50
Il vaut bien mieux estre en santé.....	184
Iris de la face feincte.....	190
Isabelle est molle au milieu.....	156
Jacquet ignorant la pratique.....	97
J'allois un de ces jours en guise d'un cadet.....	140
J'allois un jour parmy la rue.....	50
Jamais ne pourrai-je bannir... ..	201
Janeton faict bien la farouche.....	193
Janneton ma nymphe au bel œil.....	197
Jeanne qui est lubrique et laide.....	171
Jeanne, qui son ventre portoit.....	56
Jeanne, vous desguisez en vain .....	46
Je la voy digne d'excuse .....	200
Je m'estonne souvent qu'un pauvre misérable..	170
Je ne dois point estre repris .....	80
Je ne feray jamais caresse .....	139
Je ne suis point celuy qui s'esmerveille .....	58
Je ne veux plus aimer, Lavallo.....	6

SATYRIQUE.

219

Je ne veux point pour mon plaisir .....	50
J'enrage de lever la cotte .....	96
Je perds mon temps et mes discours.....	95
Je ris de ces froids amoureux ( <i>Sigognes</i> ).....	111
Je sens que j'endure la mort .....	154
Je songeais que Phylis des enfers revenue.....	95
J'estois dans une église ayant l'âme eslançée...	15
Je suis le plaisir et la vie ( <i>Motin</i> ).....	76
Je suis mort d'amour entrepris.....	172
Je vois l'amoureuse Isabelle .....	154
Je vous demande un don , mais las! permettez-moy ( <i>Berthelot</i> )	31
Je voy maintenant qu'il s'enflamme ( <i>Motin</i> ).....	111
Jour et nuict fuir ses verroux.....	186

La femme dit un bon prophète.....	152
La fleur de mercure tirée .....	185
La graine des forets plus fertile et féconde ( <i>Berthelot</i> )	22
La grosse Marion aux gros et noirs cheveux...	36
La nuict première une espousée.....	200
La raison pour quoy on ne fit.....	105
Las pourquoy fais-tu tant d'efforts?.....	153
Lecteurs qui çà et là cherchez vostre adventure.	151
Le hibou de vos yeux, que sans cesse j'admire..	111
Le médecin n'est qu'un railleur ( <i>Motin</i> ).....	32
Le pigeon f. . t la colombelle ( <i>Motin</i> ).....	132
Le point d'honneur, dit un gascon.....	97
Les serpens ne vont que du ventre.....	32
L'infidélité me desplaît.....	147
Lisette jure assurément.....	140
Lisis, tu es jeune et dispos.....	164
L'on dit qu'une reine autrefois.....	98
Lors ce v. desdaigné triste et baissant la teste...	36

Ma belle, j'ayme bien ton geste gracieux . . . . .	170
Madame, cachez vostre sein . . . . .	105
Madame je ne puis, tant ma force est petite ( <i>Motin</i> )	38
Ma foy Margot me fait rire . . . . .	197
Mais d'où vient-il, les belles dames ( <i>Rosset</i> ) . . . . .	101
Mais il ne se faut courroucer . . . . .	166
Mardy gras au rouge nez . . . . .	147
Margot un soir à la lune . . . . .	84
Martine la tapissière . . . . .	165
Mary, qui tenez sans raison . . . . .	203
Maudit soit celuy qui vous flatte . . . . .	165
Mauregard remply d'imposture . . . . .	194
Méline ne soyez rebourse . . . . .	55
Mon Janot tu es blanc comme un air de tripot . . .	199
Monstre du pays où nous sommes ( <i>Motin</i> ) . . . . .	80
Ne parlez plus d'Ysabeau . . . . .	196
Ne passez plus les ponts cinq ou six fois le jour . .	34
N'est-ce pas user d'artifice . . . . .	57
Ne tirons point au doigt mouillé . . . . .	166
Nostre voisine qui desbauche . . . . .	32
Novelle, à toy je suis contraire . . . . .	140
Nud du ciel je suis descendu . . . . .	173
O beau C. rebondi, pour qui je meurs d'envie ( <i>Berthelot</i> )	120
O le grand cas, <i>mirabile dictu</i> . . . . .	47
O mon Dieu, qu'elle est bien apprise . . . . .	9
On te fait un grand tort, Venice . . . . .	168
On vous dit volage en amours . . . . .	166
Pan qui de Doris jouyssoit ( <i>Motin</i> ) . . . . .	83
Par charité garce trop grassé ( <i>Motin</i> ) . . . . .	26
Pelerin qui d'un pas lassé . . . . .	35

SATYRIQUE.

221

Penseriez-vous que dans un lit ( <i>Motin</i> ) . . . . .	45
Perinelle a le cœur haut . . . . .	183
Petite fosse à l'entour barbelette . . . . .	120
Petite pouliche farouche . . . . .	167
Philis dit l'autre jour à une bonne bande . . . . .	154
Philismond d'une humeur gaillarde . . . . .	192
Philon, voicy que je l'envoie . . . . .	173
Pour estre divine et humaine . . . . .	103
Pour f. . . tre quelque peu vous en serez plus belle	37
Pour m'opposer à vos rigueurs . . . . .	131
Pour moy je ne suis point friande . . . . .	6
Pour observer vostre ordonnance . . . . .	29
Pourquoi jeune sottellette . . . . .	169
Pourquoy vous dites vous si fortes? . . . . .	152
Puisque vous estes si mauvaise . . . . .	192
Puisque vous n'estes propre à tenir vostre espée	102
Quand je disne j'ay porte close ( <i>Berthelot</i> ) . . . . .	22
Quand tu me vis tu dis soudain . . . . .	33
Quand vous venez me voir dedans ma chambre . .	132
Que j'aime dans mon lit voir ma belle maistresse	150
Que la présomption est une sottte chose . . . . .	121
Que Méduse horrible et pasle . . . . .	78
Que ne ressens-je point en l'âme . . . . .	7
Que vostre peine est inutile . . . . .	34
Qui a horloge à entretenir . . . . .	103
Qui croit sa femme et son curé . . . . .	103
Qui voudra voir comme un diable me fout ( <i>Sigognes</i> )	71
Quoy ! cet hobereau fougueux . . . . .	137
Quoy ! faut-il que la fantaisie . . . . .	136
Quoy me parler de mariage . . . . .	8
Quoy, veux tu donc sçavoir nostre libertinage . .	38

<i>Recipe virgam hominis</i> .....	99
Remy le paresseux, prest sur l'eschelle à pendre.	85
Seiche pièce de bois, triste ordonnance d'os ( <i>Sigognes</i> ).....	25
Seroit-il vray, bouche de rose.....	45
Si elle a la gale partout.....	105
Si j'aime jamais rien que le ciel me punisse ( <i>De Rosset</i> )....	131
Si le bien qui m'importune ( <i>Regnier</i> ).....	109
Si l'on te rend en vérité.....	205
Si parles Espagnols sont dits les hommes hombies	56
Sodomites, enragez ennemis de nature ( <i>Regnier</i> )	148
Sorcière à qui le diable a donné le relais.....	32
Sous ce tombeau gist une femme ( <i>Motin</i> ).....	76
Sur un vieil rebec plein de rouilles.....	59
-	
Ta femme a donc fait un enfant.....	154
Tandis qu'avec ardeurs nouvelles.....	55
Ton cas, dis-tu, rit à l'argent.....	110
Touche de main mignonne frétille ( <i>Ronsard</i> )	100
Toute la marque de noblesse.....	72
Tout le ciel haut et bas incessamment remue....	194
Tout y chevauche, tout y fout.....	153
Toy qui as un nez en la face.....	163
Toy qui fous en place publique.....	98
Triboulet, tu ne fais que mesdire de moy.....	59
Trois bons frères, Madame, furent nez.....	45
Trois Romains, trois Albins, se tuèrent de coups.	104
Touche de main mignonne frétille ( <i>Ronsard</i> )..	100
Tu as au front un peu de cicatrice.....	168
Tu as l'âme si jalouse.....	59
Tu as une âme contrefaite.....	168
Tu es blanche, Nison, comme une crémaillère...	198
Tu es borgne et tous nos poètes.....	199
Tu es entré en mariage.....	196

Tu regard, astrologue aux astres ordonnées.....	149
Tu sçais qu'aux balles l'autre jour.....	160
Tu voudrois donc, belle Arethuse.....	58
Un Allemand commençant sa harangue.....	155
Un amant estant à la cour.....	126
Un blond, un noir, un olivastre.....	186
Un gros abbé se laissoit en sa couche.....	149
Un homme, entre les plus vilains.....	153
Un homme gist sous ce tombeau.....	204
Un hoste estant chez Isabelle.....	155
Un passant que la nuit surprend en son voyage..	169
Un quidam d'une humeur gaillarde.....	45
Un ribaud huguenot, un chaste catholique.....	23
Une chose avoir refusée.....	103
Vieillard à mes yeux inhumain.....	155
Viellisse et maladie ensemble ( <i>Sigognes</i> ).....	29
Vostre mine froide et austère.....	32
Vostre sot mignon vous abuse.....	199
Vous autres que la muse picque.....	151
Vous bruslez donc d'amour pour un sujet nouveau	197
Vous espousez donc ce fantosme.....	66
Vous estes ame debonnaire.....	166
Vous estes fine et fort habile ( <i>Motin</i> ).....	76
Vous faites d'un triste desdain.....	165
Vous faites languir vos amants ( <i>Motin</i> ).....	96
Vous me demandez des vers.....	78
Vous me faites crever de rage.....	5
Vous ne devez estre blasmée.....	59
Vous qui violentez nos volontez sujettes ( <i>Regnier</i> )	91
Vous vous faschez quand laide on vous appelle..	103
Voyez un peu comme elle est fine ( <i>Berthelot</i> )...	118

Ysabeau , lundi m'envoyastes.....	58
Courtes notices biographiques.....	208
Index de quelques mots viellis.....	211

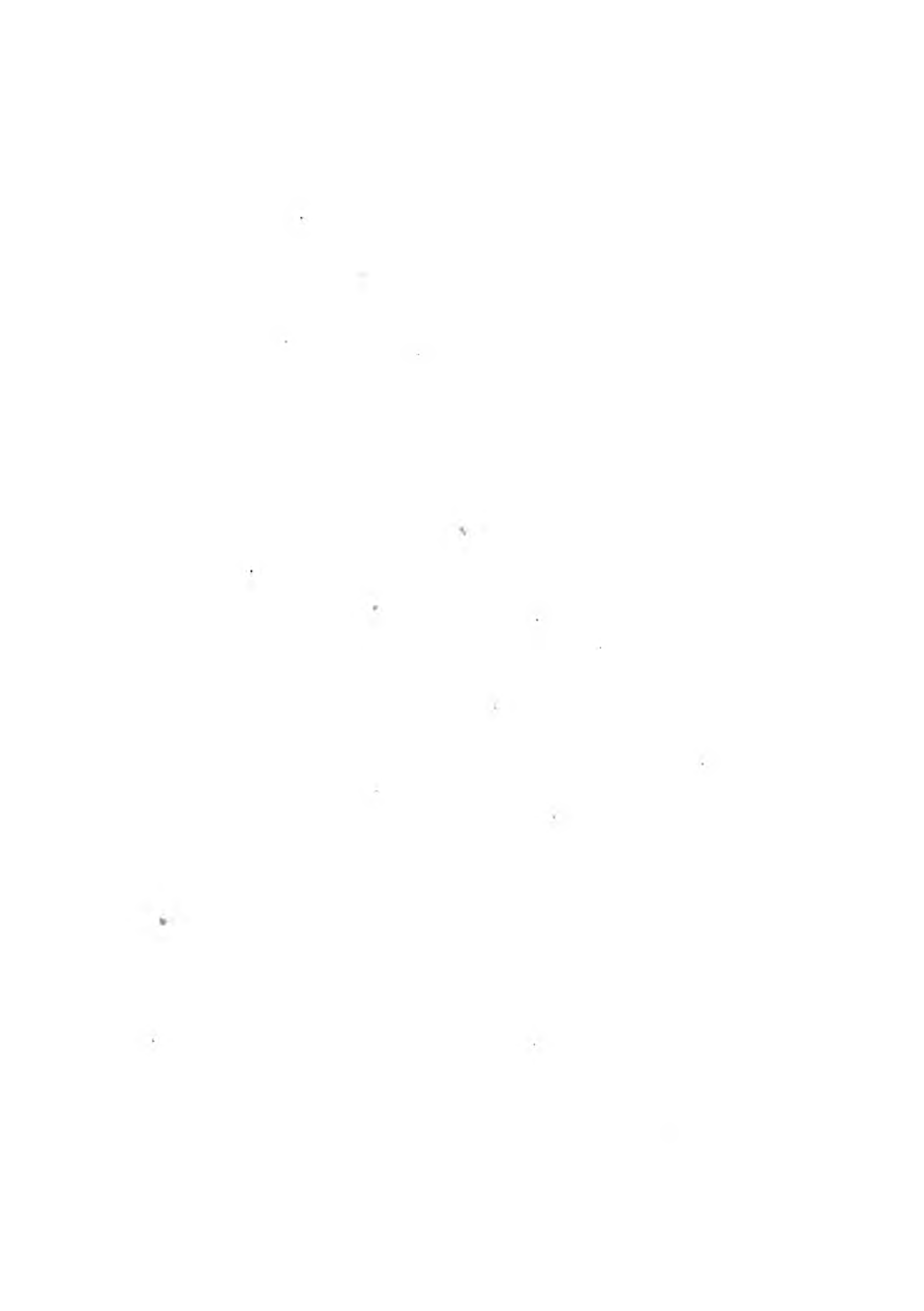
FIN DU TOME SECOND ET DERNIER DU PARNASSE  
SATYRIQUE.

---

ERRATUM.

*Ajoutez à la table du premier volume, page 217,  
ligne 7 :*  
Ces choses sont hors de propos..... 208

61/25518







2000 10 10

7



